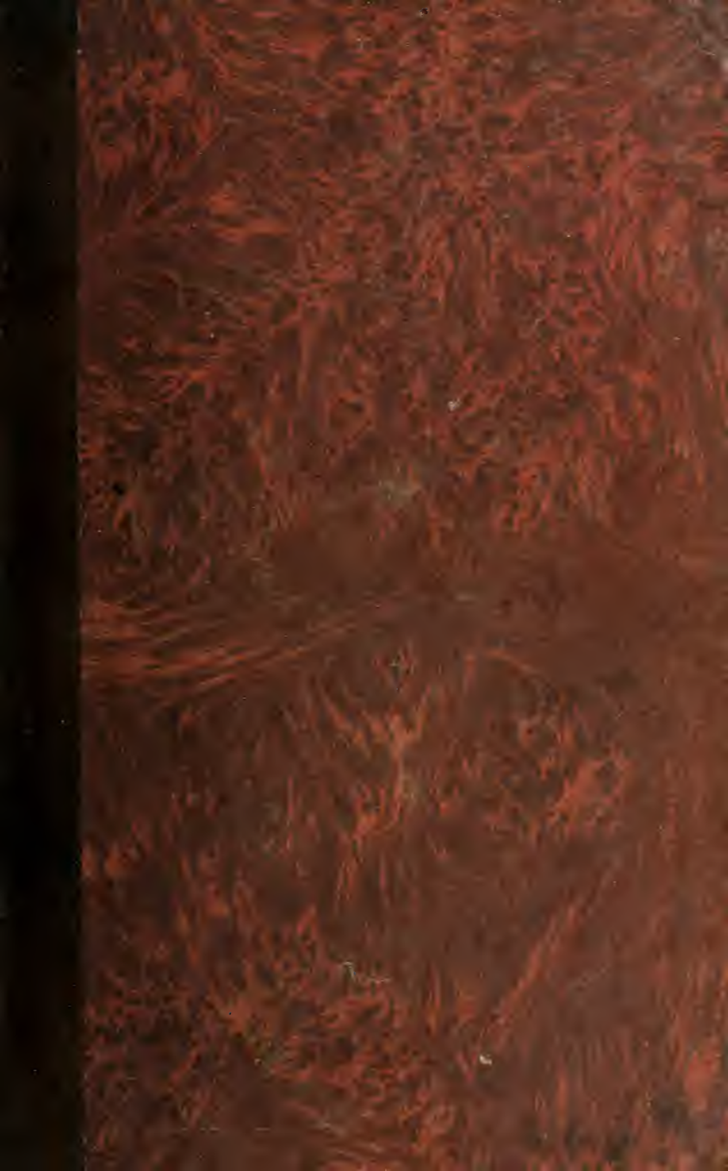


REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE A. MERTENS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

4me ANNÉE. — TOME 9me.

Bruxelles,

H. DUMONT, RUE DU PERSIL, N° 12.

—

1832.

LES VOITURES A VAPEUR.

L'industrie et la mécanique se chargent de réaliser depuis quelque temps les rêves des romanciers et des poètes. Il y a déjà dans les opérations du nouvel agent que J. Watts a mis à la disposition de l'homme une série de prodiges qui rivalisent avec les exploits merveilleux des Titans aux cent bras de la mythologie classique, ou des géans de la féerie. C'est toute une poétique nouvelle à refaire, une révolution qui va changer toutes les habitudes de l'homme d'imagination comme celles de l'ouvrier.

Ces machines, que les marins traitaient il y a trente ans d'inapplicables ou fabuleuses inventions, les voilà qui traversent paisiblement les fleuves, et en remontent les courans, qui sillonnent toutes les mers connues, et triomphent de l'incertitude des vents et des vagues. Le navire à vapeur est déjà un lieu-commun. Eh bien! il en sera de même bientôt de la voiture à vapeur. En Angleterre, la voiture à vapeur a déjà depuis 1830 vaincu toutes les objections de la science routinière, toutes les préventions des intérêts préexistans, et elle parcourt enfin tous les jours sans obstacle ses dix lieues à l'heure de Liverpool à Manchester. Avant peu elle parcourra de même nos routes de France. Un premier essai a réussi sur le chemin de Saint-Étienne à Roanne. Cinquante voitures à vapeur sont en construction à Londres pour nous. Avant peu, en quinze heures le négociant de Lyon arrivera à Paris avec sa pacotille d'étoffes de velours et de soie pour parer nos petites-maitresses. Quel avenir pour notre agriculture, pour nos manufactures, pour toute espèce de commerce! Du centre à la circonférence, de la

circonférence au centre, d'une extrémité du royaume à l'autre, quel facile échange de ses produits divers ! Quelles conséquences morales et politiques suivront ces communications rapides ! C'est maintenant que vous pouvez grouper sur la carte tous nos départemens autour de Paris. La France ne se composera plus que d'une grande capitale dont toutes les autres villes et les villages seront les faubourgs ou la banlieue.

On vous parle de faire de Paris un port de mer : à quoi bon amener la mer à Paris ? En trois heures nous serons sur les bords de l'Océan ; en vingt-quatre, sur ceux de la Méditerranée. Les cargaisons des navires du Levant, celles des navires de l'Amérique ou des mers du Nord, nous arriveront, les unes deux jours, les autres six heures après leur débarquement à Marseille, à Bordeaux ou au Havre. Il suffit d'une seule voiture à vapeur pour traîner à la remorque trente ou quarante chariots de roulage portant un poids de 230 tonneaux. Que diront de cela ces bons rouliers qui, partant de nos villes du midi, s'écrient encore tout fiers en passant leur blouse neuve et en mettant leurs plus beaux plumets à leurs mules : Dans un mois nous serons à Paris !

Un article sur les voitures à vapeur nous a donc semblé devoir intéresser non plus seulement les hommes spéciaux, mais aussi nos lecteurs les plus frivoles. Celui qu'on va lire est traduit de la dernière livraison de la REVUE D'ÉDIMBOURG par un jeune littérateur qui a été témoin lui-même des heureux essais de l'invention nouvelle. *(N. du D.)*

§ Ier

DESCRIPTION GÉNÉRALE ET PREMIERS ESSAIS.

Les machines à vapeur n'avaient jusqu'ici été appliquées qu'à la navigation ; il y a deux manières de les faire servir à mettre en mouvement les voitures sur une route. On peut établir, de distance en distance, des machines à vapeur *fixes*, opérant sur des cordes qui s'étendent le long du chemin, et qui font avancer les voitures qu'on y attache, n'importe leur forme. La seconde manière consiste à faire mar-

cher les voitures par le moyen d'une machine locomotive qui traîne sa charge après elle. Dans le premier cas, on peut faire usage de machines d'une grande force, à basse pression ou à condensateur, parce qu'étant fixes, leurs poids et dimensions ne sont pas limités, et qu'on peut toujours se procurer une quantité d'eau suffisante dans chaque station.

Les machines mobiles doivent être, au contraire, d'un poids léger, petites de forme et simples de structure. Pour cette raison, et encore parce qu'il est impossible de transporter commodément une grande quantité d'eau, le système de haute pression est le seul qui puisse convenir à des machines locomotives; et même dans leur emploi, il faut avoir recours à des expédiens extraordinaires pour combiner une force de vapeur qui suffise aux poids qu'elles doivent traîner, avec des moyens calorifères capables de produire cette vapeur en assez grande quantité pour maintenir la vitesse assignée aux machines.

Une machine à vapeur mobile est placée sur quatre roues comme une voiture ordinaire. L'essieu d'une paire de ces roues est coudé en forme de manivelle sur lesquelles opèrent les pistons des cylindres de la machine, pour tenir l'essieu dans un état continuel de rotation. Les roues sont placées sur l'essieu, de manière à ne pouvoir pas tourner sans lui, comme celles d'une voiture; en conséquence, lorsque la vapeur fait mouvoir l'essieu, elle met aussi en mouvement les roues fixées sur cet essieu. La pression des roues sur le chemin leur donne une adhésion qui les empêche de glisser, et quand l'essieu est mu par la machine, la voiture est forcée d'avancer à mesure que les roues tournent. Deux coups de piston correspondent à une révolution des roues; et dans une révolution des roues, la voiture parcourt une surface égale à leur circonférence; donc chaque coup de piston fait avancer la voiture d'une longueur de chemin égale à la moitié de la circonférence des roues opérantes (1). Il est évident que la vitesse de la voiture dépend de la vitesse avec laquelle la chaudière fournit la vapeur au cylindre.

(1) Celles qui correspondent au piston.

Les transports à la vapeur se font de deux manières : en mettant le chargement sur la même voiture qui renferme la machine, ou en lui faisant traîner à la remorque une ou plusieurs voitures qui contiennent le chargement. Ce dernier moyen est mis en usage sur les railroads (1), (chemins de fer.) Sur les chemins ordinaires, quelques hommes de l'art préfèrent le premier système, quelques autres le second. Quel que soit celui que l'on emploie, la pression qu'exige le piston doit dépendre de la résistance que le chargement oppose à son mouvement progressif sur le chemin, et cette résistance dépend encore en partie de la nature du terrain et de son inclinaison, et en partie du poids du chargement. Sur des *railroads* horizontaux, la même force peut traîner une charge douze fois au moins aussi lourde que sur une bonne route *macadamisée* (2).

La combinaison de légèreté, de force et de vitesse, indispensable à une machine locomotive, exige que les chaudières soient construites de manière qu'une petite quantité d'eau reste exposée à une grande force calorifère. Comme le fourneau est nécessairement petit, il faut que le feu soit toujours très-vif, et pour cela un fort courant d'air doit être sans cesse dirigé dans le fourneau. La difficulté que ce dernier moyen présentait a long-temps arrêté les progrès de cette invention ; mais cet important problème a été enfin résolu par l'heureuse idée qu'on a eue de faire servir la vapeur qui s'échappait du cylindre après avoir agi sur le piston, et qui, jusque-là, avait été regardée comme inutile. Cette vapeur sortait par la cheminée de la machine ; en l'y introduisant par un conduit étroit et perpendiculaire, elle forma au haut de la cheminée une bouf-

(1) Les voitures à vapeur de Liverpool à Manchester roulent sur des verges de fer carrées d'environ deux pouces de saillie et d'autant de surface. Les jantes des roues sont creuses, pour qu'elles puissent tenir sur les *rails*. C'est à tort qu'un journal disait sérieusement que ce chemin avait des *ornières saillantes* semblables au sabot d'une diligence. (*N. du T.*)

(2) Macadam, ingénieur anglais qui a perfectionné le système des chemins ordinaires. (*N. du T.*)

fée de vapeur qui s'en dégagea avec rapidité, et qui produisit dans le fourneau un courant d'air d'une force correspondante. Cette découverte admirable est un des traits les plus saillans du perfectionnement récent des machines locomotives. Pour mieux en apprécier les avantages, il faut considérer que le cylindre déchargera la vapeur d'autant plus rapidement que la vitesse de la machine sera augmentée. Ainsi le courant d'air dans le fourneau sera plus fort à mesure qu'il deviendra plus nécessaire. Avec un courant d'air d'une force illimitée pour le fourneau, il est facile d'y entretenir un feu d'une intensité convenable. Ce qui importe le plus après ceci, c'est d'exposer l'eau à l'action du feu de la manière la plus avantageuse. On a proposé beaucoup de moyens pour parvenir à ce but; mais tous consistent à subdiviser l'eau pour la présenter à l'action du feu sur une aussi grande surface que possible. Quelques-uns ont distribué l'eau dans de petits tubes à travers et autour desquels le feu agit. D'autres l'ont mise entre de minces plaques de métal que le feu chauffe sur leurs surfaces extérieures : en sorte qu'un grand nombre de minces couches d'eau présentent les deux côtés à l'action du calorique. Certains ont proposé de placer l'eau entre deux cylindres presque égaux, afin d'avoir autour d'eux une mince lame d'eau cylindrique, et de faire agir le feu à la fois en dedans et en dehors des cylindres. D'autres enfin veulent mettre l'eau dans des boites plates et horizontales disposées en couches de peu d'épaisseur, et dont la surface inférieure recevrait l'action du fourneau, tandis que la surface supérieure servirait à l'évaporation. Parmi tant de moyens, nous bornerons nos observations à un ou deux de ceux qui sont déjà ou qui seront bientôt en usage.

Les machines locomotives employées sur le *railroad* de Liverpool à Manchester consistent en une chaudière cylindrique placée sur sa longueur : le fourneau est à une extrémité, et la cheminée à l'autre. Les extrémités de cette chaudière sont plates et circulaires, et sa longueur totale, qui est de sept pieds (1), est traversée par environ cent

(1) Le pied anglais a un pouce de moins que le nôtre.
(*N du T.*)

tubes de cuivre d'un pouce et demi de diamètre chacun. Ces tubes forment la seule communication qu'il y ait entre le fourneau et la cheminée, et le courant d'air qui va de l'un à l'autre passe nécessairement au milieu d'eux. Le fourneau est une grande chambre carrée dont le derrière touche à l'extrémité de la chaudière. Les côtés, le haut et une partie du devant, sont formés de deux plaques de fer qui ont entre elles un petit intervalle; le bas contient la grille qui supporte le charbon. L'intervalle entre les deux plaques est rempli d'eau, laquelle communique avec celle de la chaudière, et cet espace intermédiaire, se trouvant au-dessous du niveau de l'eau qui est dans la chaudière, est par conséquent toujours rempli.

D'après cela, il est évident que la surface du feu sur la grille est entourée d'une couche d'eau sur laquelle les rayons de la chaleur agissent. La colonne d'air qui s'élève à travers les barreaux de la grille, et qui passe sur le charbon allumé, est conduite par le courant d'air à travers les cent tubes qui traversent la chaudière dans sa longueur. Cet air, considérablement chauffé en passant parmi les tubes, communique sa chaleur à l'eau qui les entoure dans la chaudière, et quand il passe dans la cheminée, il est réduit à une température presque égale à celle de l'eau elle-même. — De cette manière, la majeure partie de la chaleur, ou fournie par le feu, ou absorbée par l'air qui passe sur lui, se communique à l'eau. La couche d'eau qui entoure ce fourneau reçoit les rayons de la chaleur, tandis que l'eau de la chaudière qui environne les tubes reçoit aussi la plus grande quantité possible du calorique absorbé par l'air. La couche d'eau qui environne le fourneau et sur laquelle le feu agit étant au-dessous du niveau de l'eau de la chaudière, et étant généralement un peu plus chauffée que celle-ci, a une tendance à monter : pour ce motif, on a établi un conduit allant de l'intervalle intermédiaire qui entoure le fourneau à la chaudière cylindrique, et il a fallu par conséquent ajouter un autre conduit de retour en sens inverse. Ainsi l'eau opère une circulation continuelle entre les espaces qui entourent le fourneau et la chaudière cylindrique.

A l'extrémité opposée à la chaudière et sous la cheminée, se trouve une chambre assez spacieuse et hermétiquement fermée, dans laquelle sont placés les cylindres moteurs. Dans les premières machines dont on se servit sur le *railroad*, ces cylindres étaient placés en dehors de la chaudière, et par conséquent exposés au contact de l'air extérieur. On perdait ainsi une grande quantité de calorique, qu'on est parvenu à conserver entièrement, en transportant les cylindres sous la cheminée, dans la chambre dont il est parlé plus haut. Comme cet endroit reçoit directement l'air échauffé qui s'échappe des tubes, et que les surfaces extérieures des cylindres sont exposées à son action, leur température se maintient presque au même point que celle de l'eau de la chaudière.

Quoique ces machines soient sur quatre roues, néanmoins une grande partie du poids porte sur deux; ainsi dans une machine pesant huit tonneaux, cinq sont supportés par les grandes roues et trois par les petites. L'essieu des grandes roues est coudé, et elles sont maintenues dans un mouvement de rotation par la machine. Cependant, dans quelques-unes, les pistons font mouvoir toutes les roues; alors elles sont d'égales dimensions, et chaque paire supporte une égale quantité de poids.

A une époque où l'on exécute de longues lignes de *railroads* qui entraînent une dépense de plusieurs millions sterling de capital, et qui intéressent probablement des milliers d'existences et de propriétés; quand d'autres entreprises de ce genre, non moins considérables, sont à la veille d'être commencées, il serait bon, si cela était possible, de donner un état des dépenses régulières qu'exigent l'entretien et l'exploitation d'un railway (1) qui a déjà été établi avec succès, et un aperçu des avantages et inconvéniens qui y sont attachés, en le considérant comme une grande spéculation commerciale. Mais quant au *railway* de Liverpool, il y a des raisons qui rendent une pareille évaluation impossible. Les procédés de la compagnie et de son

(1) Même signification que *railroad*, chemins de fer.
(*N. du T.*)

ingénieur, depuis le moment où les opérations commencèrent sur la ligne projetée, jusqu'aujourd'hui, ne peuvent être regardés que comme une suite d'épreuves, dont toutes, il est vrai, ont eu un résultat heureux, mais dont chacune n'était que l'avant-coureur d'améliorations qui remplaçaient les moyens mis précédemment en usage. C'est ce à quoi on devait naturellement s'attendre, par la raison qu'aucune expérience importante de ce genre n'avait encore été faite; car, quoiqu'il y ait en Angleterre environ soixante *railroads*, qui pour la plupart sont antérieurs à celui de Liverpool, ils n'étaient guère exploités encore qu'avec des chevaux. Dans un petit nombre de circonstances, on a employé des machines locomotives, mais sans penser jamais à les appliquer, comme ont fait depuis les entrepreneurs de Liverpool. On pouvait donc acquérir de nouvelles connaissances; mais ce n'était qu'au prix de cette série de fautes comparatives, qui sont inséparables de l'expérience humaine.

Il est notoire que, dans la vue de stimuler l'industrie du pays, et de trouver une forme de machines la plus conforme à leur plan, les directeurs de la compagnie proposèrent, au commencement de 1829, un prix de 500 livres sterling pour la meilleure machine locomotive qui serai exécutée d'après des conditions convenues. Cette proposition donna lieu à une expérience publique, pour laquelle parurent des machines à vapeur de trois formes différentes: une par M. Robert Stephenson, fils de l'ingénieur du railway; une autre par MM. Braithwaite et Ericson, et la troisième par M. Timothy Hackworth. Il y en avait encore deux autres; mais elles ne subirent aucune espèce d'épreuve. La machine de M. Stephenson remplit toutes les conditions proposées par les directeurs. Les deux autres réunissaient aussi les conditions demandées; mai elles se dérangèrent en plusieurs points avant d'en être à la principale épreuve exigée par les juges. En conséquence, le prix fut, en bonne justice, accordé à M. Stephenson.

On ne peut nier que l'idée d'établir une concurrence ne produisit un bon résultat pour le moment. Il est même très-

probable que l'entreprise n'aurait pas été lancée avec le même succès si on n'avait pas eu recours à cet expédient. Cependant il en résulta quelques conséquences désagréables. On comprendra sans peine qu'une machine peut-être très-susceptible de perfectionnemens et néanmoins échouer dans une première épreuve. Bien plus, elle peut échouer par des causes accidentelles, et qui ne dépendent d'aucun vice dans son principe ou dans ses développemens. Le succès complet de la machine de M. Stephenson fascina en quelque sorte les directeurs; et, soit avec intention ou non, le monopole de ce genre de voitures fut assuré à son inventeur. Même dans un moment où M. Stephenson ne pouvait confectionner des machines aussi vite que la compagnie le désirait, ce qui rendit nécessaire de s'adresser à d'autres ingénieurs, il fut rigoureusement convenu que les machines de ceux-ci seraient faites sur le modèle de M. Stephenson, ou à très-peu de chose près. L'expérience s'est donc bornée, sur le chemin de Liverpool, à une seule forme de machine. Heureusement c'est aussi ce qui a permis aux habiles inventeurs de cette première forme d'opérer un grand nombre d'améliorations successives, auxquelles on devait s'attendre. Ces perfectionnemens ont porté en partie sur la proportion relative et la force des diverses pièces, et en partie sur la disposition des cylindres et leur action sur les roues.

Dans le principe, la consommation de combustible était à raison de 2 livres sterling par tonneau et par mille (1); et on avait calculé que les machines étaient capables de traîner une charge trois fois égale à leur poids. Cependant les améliorations introduites depuis deux ans ont considérablement diminué la quantité de combustible. Nous n'avons aucune donnée certaine pour fixer cette quantité dans un service régulier, mais nous avons été témoins de quelques épreuves dans lesquelles nous avons pu observer la consommation du *coke;* et comme elles ont été faites à diverses reprises, il est facile d'établir une comparaison entre elles. Dans l'épreuve subie par *le Rocket,* voiture à vapeur que M. Stephenson construisit à l'ouverture du *railway,* on trouva que la con-

(1) Le mille anglais et de 1,609 mètres, (*N. du T.*)

sommation du *coke* s'élevait à 1,63e livre par tonneau et par mille, sans comprendre les poids de la machine et de son allége (1). Cette quantité fut encore réduite à une livre par l'augmentation du nombre de tubes dans la chaudière et par quelques autres changemens ; et les dernières expériences auxquelles nous avons assisté nous ont prouvé qu'on avait obtenu une nouvelle réduction.

On a découvert aussi que la charge que les machines sont capables de traîner, eu égard à leur poids, était bien au-dessus de celle qu'on avait d'abord fixée à raison de leur force. Maintenant une machine du poids de huit tonneaux porte quelquefois jusqu'à environ cent tonneaux pesant brut, et c'est encore au-dessous de ce qu'elle pourrait traîner, comme on le verra par les épreuves suivantes, faites sur le *railroad*, dans le courant de cette année.

No 1. Machine *la Victory*, du poids de huit tonneaux deux quintaux, dont cinq tonneaux quatre quintaux sont supportés par les roues opérantes (2). Cylindre, onze pouces. — Course de piston, seize pouces. — Roues opérantes, cinq pieds de diamètre.

Le 5 mai 1832, cette machine traîna de Liverpool à Manchester (trente milles) dans une heure trente-quatre minutes soixante-quinze secondes, vingt chariots ou *waggons*, pesant brut quatre-vingt-douze tonneaux dix-neuf quintaux un quart. Consommation de *coke*, neuf cent vingt-neuf livres net. Elle fut aidée par *le Samson* pendant un mille et demi, au haut de la plaine de Rainhill. Elle employa dix minutes pour renouveler l'eau, et huiler à mi-chemin. Au départ, le fourneau fut rempli de *coke* (non pesé) ; et en arrivant à Manchester, il fut de nouveau rempli de *coke* (pesé). Le coke employé à chauffer avant le départ, pour produire la vapeur, n'est pas compris dans le chiffre ci-dessus.

(1) Chariot remorqué par la voiture à vapeur, et qui porte le charbon et l'eau.

(2) Celles qui reçoivent l'action immédiate du piston.

Vitesse sur les plans horizontaux. .	18 milles à l'heure.
Inclinaison de quatre pieds par mille.	21,50
Inclinaison de six pieds par mille.	25,50
Montée de huit pieds par mille. .	17,63
Plans horizontaux à l'abri du vent.	20 »

N. B. Vent de bout modéré. La machine glissa à Chatmoss, et perdit deux ou trois minutes.

Le 8 mai, la même machine traîna vingt waggons, pesant brut quatre-vingt-dix tonneaux, sept quintaux, deux quarts; fit le trajet de Liverpool à Manchester dans une heure quarante-et-une minutes; s'arrêta pour faire de l'eau, etc., à mi-chemin, onze minutes, non comprises dans le chiffre précédent; consommation de coke, mille quarante livres. Mêmes observations qu'à la première épreuve.

Vitesse sur les plans horizontaux.	17,78 milles à l'heure.
Pente de quatre pieds par mille.	22
— six — —	22,25
Montée de huit — —	15

N. B. Vent de bout très-fort; la bielle ou tringle de jonction s'échauffa, parce qu'elle avait été vissée trop serrée; et en arrivant à Manchester, on trouva les pistons tellement relâchés dans les cylindres que la vapeur passait à travers.

Le 29 mai, la machine appelée *le Samson* (pesant dix tonneaux deux quintaux, ayant des cylindres de quatorze pouces et une course de piston de seize pouces; les roues de quatre pieds six pouces de diamètre ; les deux paires mues par la machine; pression de vapeur, cinquante livres; cent trente tubes), fut attelée à cinquante waggons chargés de marchandises pesant net cent cinquante tonneaux. La machine, avec cette charge, alla de Liverpool à Manchester (trente milles) dans deux heures quarante minutes, non compris les temps d'arrêt pour faire de l'eau, etc., ce qui fait à peu près douze milles à l'heure. La vitesse varia suivant les accidens du chemin. Sur une surface plane,

elle fut de douze milles à l'heure; sur une pente de six pieds par mille, elle fut de seize milles à l'heure; sur une montée de huit pieds par mille, elle fut d'environ neuf milles à l'heure. Le temps était calme, les *rails* très-humides; mais les roues ne glissèrent pas, même dans la vitesse la plus modérée de la machine, excepté en partant, parce que les *rails* étaient, en cet endroit, graisseux et sales, à cause des matières visqueuses et de la boue dont ils sont couverts près de toutes les stations. La quantité de coke employée dans cette circonstance fut de dix-sept cent soixante-deux livres, sans compter celui qui servit à obtenir la vapeur avant le départ, c'est-à-dire à raison d'un quart de livre par tonneau et par mille.

En comparant toutes ces épreuves aux résultats antérieurs, on voit combien est progressif l'art de construire des machines locomotives, et combien il est difficile d'établir, sur de pareilles données, une appréciation exacte, qui pourrait servir de base à de nouvelles entreprises. Nous pouvons cependant fixer une limite aux dépenses; et pour cela, il suffit de parcourir les rapports semestriels de la compagnie de Liverpool. Nous regardons comme d'autant plus nécessaire de s'en tenir à ces rapports et de constater leurs résultats, que des considérations erronées ont été mises sous les yeux du public par des personnes qui croient avoir quelque intérêt à s'opposer à l'établissement des *railways*.

L'exploitation régulière du *railway* commença le 16 septembre 1830. On a imprimé un rapport des opérations de trois mois et demi, c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre de la même année. Il est reconnu que pendant ce laps de temps, les bénéfices de la compagnie s'élevèrent à 14,432 l. st. 19 ch. 5 d. Donc, mettant le capital versé dans cette entreprise à un million st. (qui est à peu de chose près la somme qu'on a dépensée), les intérêts retirés pendant trois mois et demi sont de cinq pour cent par an. Par les rapports subséquens, on voit que les intérêts de l'autre semestre s'élevèrent à six pour cent, et que les six derniers mois de la deuxième année rapportèrent plus de huit pour cent. Le rapport du premier semestre de 1832 n'a pas encore été

publié ; mais d'après celui du mois de mars dernier, il parait que le nombre de voyageurs s'augmenta considérablement pendant les douze semaines qui précédèrent le 23 mars, eu égard à l'époque correspondante de l'année antérieure. L'augmentation dans les transports de marchandises fut aussi très-sensible.

Nous pouvons donc conclure hardiment que les bénéfices de cette entreprise n'ont pas encore atteint leur limite. Il n'y a nul doute qu'ils croîtront à mesure qu'on fera de nouvelles améliorations dans l'art de construire les machines locomotives, — améliorations qui portent sur toutes les parties : la consommation de combustible, la détérioration des matériaux et le prix de la main d'œuvre. Les dépenses de la compagnie se sont élevées encore, par la raison que les machines traînaient des charges inférieures à leurs forces. Depuis quelque temps on remédie à ce désavantage par la combinaison des voitures à voyageurs avec celles des marchandises.

Le nom de machine à haute pression a été long-temps, dans ce pays, un épouvantail, et on y attachait une idée vague de danger. Il serait facile de démontrer que les causes qui produisent l'explosion des chaudières n'existent pas seulement dans les machines à haute pression ; qu'elles dépendent de circonstances étrangères à la température ou pression à laquelle la vapeur s'élève, et que les rares accidens que nous voyons pourraient arriver à une classe de machines aussi bien qu'à une autre ; mais la preuve la plus évidente du peu de fondement de cette crainte, c'est que depuis près de deux ans, les transports de toute espèce n'ont pas cessé un instant sur le *railway* ; qu'on n'a encore employé que des machines à haute pression, et qu'on n'a pas eu à déplorer un seul accident causé par explosion ou par la pression de la vapeur. Il est vrai que des chaudières ont crevé ; mais la seule conséquence de cet accident a été d'éteindre le feu et de suspendre le voyage. Quelques accidens sont arrivés à des voyageurs ; mais toujours ils ont été causés par leur négligence, et un seul a été fatal, quoiqu'un million au moins de personnes soient passées sur ce chemin. Si on compare le nombre de ces accidens

à ceux qui arrivent sur une route de malle-poste, en supposant un égal nombre de voyageurs, le résultat prouvera qu'il y a plus de sûreté à substituer la vapeur aux chevaux.

§ II.

APPLICATION DE LA VOITURE A VAPEUR AUX ROUTES ORDINAIRES.

Reste maintenant à trouver le moyen d'appliquer les machines à vapeur aux véhicules sur les routes ordinaires. Les succès et les avantages qu'elles offrent sur les *railroads* nous engagent à nous enquérir s'il y a une différence dans la qualité des *railways* et des grands chemins, et si elle est de nature à rendre impraticable sur l'un ce qui est si avantageux sur l'autre. Nous avons vu que la résistance opposée à la marche d'une voiture sur une bonne route peut-être justement évaluée, toutes choses égales d'ailleurs, à environ douze fois sa valeur sur un *railway*. Il suit de là que, quelle que soit la force agissante que l'on mette en usage, elle ne pourra traîner qu'une charge proportionnellement moindre sur une route ordinaire. La surface d'un grand chemin est naturellement moins unie que celle d'un *railway*, et elle offre par conséquent plus de variations à la résistance qu'elle oppose à la force motrice. Un *railroad* horizontal présente une résistance presque toujours uniforme; et quelle que soit la force agissante qu'on y applique, il ne faut pas qu'elle soit susceptible d'aucun changement dans son intensité.

L'absence d'une pareille égalité sur la surface d'une grande route, les réparations indispensables auxquelles elle doit être soumise à certaines époques, mais surtout le fait que le roulage est un moyen par lequel la route se forme, se consolide et devient unie, exigent que toute force motrice qui agira sur ce chemin soit susceptible d'un développement très-varié. Une route nouvellement *macadamisée*, couverte de cailloux brisés, offre une résistance beaucoup plus forte que lorsqu'elle est devenue bien ferme et unie; comme tous les chemins sont sujets à se trouver ainsi dans un endroit ou

dans un autre, il est nécessaire d'établir entre la machine et sa charge un rapport tel qu'elle puisse surmonter les obstacles les plus difficiles.

L'effet des courbes étant le même sur une route que sur un *railroad*, mais la résistance progressive qu'elles opposent sur les grandes routes ayant une moindre *proportion* avec la résistance présentée par les surfaces planes que sur les *railroads*, l'augmentation de force qu'elles exigent n'est par conséquent pas aussi grande sur un chemin ordinaire que sur un *railway*. Il est même possible que cette augmentation, sur les routes de malle-poste, n'excède pas souvent celle qui est nécessaire pour surmonter les difficultés des plans horizontaux.

De la forme particulière des machines employées à traîner des véhicules, il résulte qu'aucune force motrice, de quelque intensité qu'elle soit, ne peut être profitable qu'en raison de l'adhésion des roues opérantes avec le sol, puisque cette adhésion forme, pour ainsi dire, l'appareil par lequel la force motrice est mise en état de faire avancer le véhicule. Comme la résistance de la marche, cette adhésion est sujette à de plus grandes variations sur les chemins ordinaires que sur les *railroads;* et pour s'assurer de son degré de force, il faut prendre le point où son action est à son plus bas degré. On a long-temps cru que cette force d'adhésion était si faible sur les routes ordinaires qu'il était impossible de la faire servir à mouvoir de lourds fardeaux. Mais l'expérience a prouvé qu'elle est suffisante, dans les circonstances ordinaires, non seulement pour faire marcher le véhicule, dont le poids est supporté par les roues opérantes, mais encore pour traîner à sa suite d'autres voitures pesamment chargées.

On prévoyait un autre obstacle à cet emploi des machines à vapeur. On supposait qu'une voiture ainsi construite et d'une marche aussi rapide causerait aux chemins des dégâts et des dépenses tels qu'ils ne pourraient être compensés par les avantages qu'on espérait en retirer. La suite a prouvé encore que cette objection était illusoire.

L'établissement d'une voiture à vapeur qui fit pendant quelques mois le service entre Gloucester et Cheltenham,

en 1831, donna lieu aux personnes intéressées dans les routes de provoquer quelques actes du parlement, par lesquels les voitures mues par la vapeur furent soumises à des droits équivalant à une prohibition. M. Gurney, le plus entreprenant et le plus heureux de tous les inventeurs de machines, présenta aussitôt une pétition pour demander la révocation de ces actes. Un comité de la chambre des communes fut désigné pour faire une enquête au sujet de cette pétition, et le rappel des actes en fut la conséquence immédiate. Cette enquête prouva d'une manière évidente que non seulement les voitures mues par la vapeur n'étaient pas plus nuisibles aux chemins que celles qui sont traînées par des chevaux, mais encore qu'elles causaient bien moins de dégâts. Pour employer les voitures à chevaux avec une vitesse égale à celle des malle-postes, il faut que les jantes des roues soient très-étroites; et même, depuis peu, on donne une forme arrondie à la surface qui touche le sol. Dans tous les cas, une pareille roue doit déchirer les chemins les plus durs. Les roues des voitures à vapeur, au contraire, sont plus avantageuses quand elles ont de larges jantes; elles n'ont jamais moins de quatre à cinq pouces de largeur, et quelques constructeurs étendent cette dimension de six à huit pouces. Les jantes étant, à proprement parler, cylindriques et non aiguës, les roues font sur le chemin l'effet d'un rouleau, et, au lieu de le défoncer, contribuent à le rendre plus dur et plus uni. Ainsi une voiture à vapeur, pour ce qui est des roues, est bien moins nuisible à une route qu'une voiture à chevaux, si toutefois on peut dire qu'elle le soit. Mais il est un fait qui fournit un témoignage irrécusable en faveur des voitures à vapeur, c'est que le mauvais état des chemins est causé non par les roues, mais par les chevaux. Il y a long-temps que ce fait aurait pu être constaté si on y avait un peu réfléchi. Pour bien comprendre ceci, il suffit de comparer l'action des roues roulant sur un chemin avec l'effet produit par les fers des chevaux.

Par tout ce qui précède, on peut déterminer les conditions nécessaires à l'établissement de machines à vapeur adaptées aux véhicules d'une route ordinaire. Puisque la résistance qu'un poids donné oppose à une force motrice

est douze fois plus considérable que sur un *railway*, il faut donc que la charge traînée par cette force soit proportionnellement plus légère. Mais puisqu'une partie de la charge forme le poids de la machine elle-même, et que ce poids doit être en rapport avec la charge entière, il s'ensuit qu'à pouvoir égal, les machines qu'on mettra sur les routes ordinaires devront être plus légères que celles qui sont sur les *railways*. Mais encore ces différences s'étendent au combustible et à l'eau aussi bien qu'à la machine et à sa chaudière. Si on ne peut transporter qu'une moindre quantité d'eau et de combustible, il faut s'arrêter plus souvent pour les renouveler. Les voitures à vapeur des *railroads* peuvent marcher environ quinze milles sans faire de l'eau, et trente sans prendre du charbon. Celles des routes ordinaires sont obligées de renouveler l'eau et le charbon à chaque distance de huit milles.

Quoique le fourneau soit nécessairement plus petit et d'un moindre effet que ceux des machines locomotives des *railways*, la vapeur peut néanmoins être produite assez vite et en suffisante quantité, en exposant seulement à l'action du feu une plus grande surface, en raison de la quantité totale de l'eau, qu'on ne le pratique sur les machines des *railways*; et c'est à atteindre ce résultat que le génie des inventeurs s'est appliqué. A la veille de voir s'établir des voitures à vapeur sur les grandes routes, il sera sans doute intéressant et utile de donner la description d'une ou deux de ces machines qui paraissent les plus propres à opérer.

§ III.

VOITURE A VAPEUR DE M. G. GURNEY.

Le premier et le plus entreprenant de tous les inventeurs de ce genre de machines est M. Goldsworthy Gurney. C'est à sa persévérance et à sa sagacité que le public est redevable d'avoir vu s'évanouir des préjugés erronés qui, pendant longues années, se sont opposés aux progrès de cette invention. Par plusieurs voyages entre Londres et Bath,

et de fréquentes excursions aux environs de la capitale, exécutés dans une voiture à vapeur éprouvée, M. Gurney prouva de la manière la plus incontestable la possibilité de faire mouvoir, sur un chemin ordinaire, une machine à vapeur avec la célérité de la voiture à quatre chevaux la mieux servie. Il démontra aussi la fausseté de ces deux objections, que les roues agissantes tournaient sans faire avancer la voiture, et qu'elle ne pouvait gravir de fortes montées. Sa voiture à expériences, quoique grossièrement construite et susceptible de nombreux perfectionnemens, monta sans difficulté toutes les côtes entre Londres et Bath, ainsi que celles des environs de Londres, y compris la colline qu'on trouve entre Kentisch-Town et Highgate. Cette dernière montée est dans la proportion de un pied sur douze, depuis le bas jusqu'à Holly-Lodge. De ce point jusqu'au sommet, la pente est de un pied sur neuf. Sur aucune des routes de malle-poste nouvellement construites en Angleterre, il n'est pas une seule côte aussi raide que celle-ci.

Ces expériences eurent lieu vers l'année 1826; depuis, la machine de M. Gurney a subi d'importantes améliorations, et on peut regarder maintenant cette superbe voiture à vapeur comme ayant atteint le dernier degré de perfectibilité, tant pour le transport des voyageurs que pour celui des marchandises.

Dans cette machine, les barreaux de la grille du fourneau sont une suite de tubes parallèles qui s'étendent du devant au derrière, en formant une ascension légère. Sur le devant, ces tubes sont fixés sur le côté d'un fort cylindre en métal, qui traverse le devant du fourneau au-dessous de la porte. Les extrémités de ces mêmes tubes sur le derrière de la grille sont réunies à une autre rangée de tubes debout, qui, par le fait, forment le mur de derrière du fourneau. Ces derniers tubes sont joints par leurs extrémités supérieures à une troisième rangée qui forme le toit du fourneau, et qui a une faible inclinaison du devant au derrière. Sur le devant, leurs extrémités sont fixées à un fort cylindre de métal qui est placé au-dessus de la porte du fourneau, et qui est parallèle à celui dont nous avons déjà parlé. Ces

deux cylindres sont joints à deux gros tubes de métal placés debout des deux côtés de la porte, et qui en forment les montans. On voit par cette description que les tubes et les cylindres qui entourent le fourneau lui fournissent tous les moyens de circulation, puisqu'ils communiquent tous les uns avec les autres à chaque point de jonction. Le cylindre qui est placé au-dessus de la porte du fourneau correspond par le moyen de gros tubes avec un autre vaisseau qui est hors du fourneau, et qu'on nomme *séparateur*, par la raison que nous allons donner.

Supposons que les cylindres au-dessus et au-dessous de la porte du fourneau, et les rangées de tubes qui l'entourent et avec lesquels il communique, soient remplis d'eau; supposons encore une quantité de charbon en combustion placé sur les tubes qui forment la grille du fourneau; les rayons calorifères de ce feu agissent dans tous les sens : sur les tubes qui ferment le derrière et le toit du fourneau, sur les cylindres placés au-dessus et au-dessous de la porte, et sur les tubes debout qui forment les deux montans de cette porte. Quelle que soit la quantité de calorique qui descende, elle est absorbée par l'eau des tubes qui forment la grille. Les intervalles entre les tubes du derrière et du toit sont bouchés; on a laissé seulement entre les tubes de derrière, dans leur partie inférieure, une petite ouverture qui communique avec le tuyau par lequel passe le courant d'air. Ce tuyau passe directement derrière les tubes du fond, et se continue jusqu'au-dessus des tubes du toit. L'air qui, en passant à travers le feu, le maintient en activité, et acquiert lui-même une chaleur très-intense, est mis par ce moyen en contact avec le côté des tubes formant le fond et le toit, qui n'est pas exposé à l'action des rayons du feu. En passant, il communique une partie de sa chaleur à l'eau qui est dans les tubes, et enfin il s'échappe par la cheminée, réduit à une température plus basse. Voilà le moyen par lequel chaque partie du calorique fourni par la combustion du charbon se communique à l'eau.

L'eau des tubes qui forment le toit des fourneaux, étant plus avantageusement exposée à l'action du feu, acquiert une chaleur plus intense et manifeste une tendance à mon-

ter. C'est pour faciliter cette tendance que les tubes du toit sont placés d'une manière un peu verticale. La même disposition a lieu pour les tubes qui forment la grille. Quand la machine est en action, l'eau de la chaudière est dans un état de circulation excessivement rapide autour du fourneau. L'eau des tubes qui forment la grille se précipite constamment du devant au fond du fourneau. De là elle monte avec rapidité dans les tubes droits du fond, et de ceux-ci elle passe avec la même vitesse à travers les tubes du toit et dans le cylindre placé au-dessus de la porte du fourneau. Un semblable courant descendant a lieu continuellement entre ce cylindre et les tubes perpendiculaires des deux côtés de la porte. Les bulles de vapeur qui se forment dans les tubes environnant le fourneau sont portées par ce courant dans le cylindre placé au-dessus de la porte, d'où, s'élevant à cause de leur légèreté, elles passent dans le vaisseau dont nous avons déjà parlé, appelé *séparateur*. La chaudière est constamment alimentée par une pompe foulante qui injecte de l'eau dans un des cylindres qui entourent la porte du fourneau.

Un des avantages les plus sensibles de cette disposition est que toutes les parties du métal exposées à l'action du feu, sans même en excepter les barreaux de la grille, sont en contact avec un rapide courant d'eau. En conséquence, aussitôt que le métal reçoit la chaleur du feu, il la communique à l'eau ; et il ne peut jamais lui-même acquérir une température assez élevée pour le faire fondre ; d'ailleurs toute la chaleur qui pourrait être nuisible sert ici à produire de la vapeur (1). Chaque partie de la chaudière a une forme cylindrique, et c'est celle qui réunit le plus de conditions pour produire de la force, en la considérant sous le rapport mécanique. Nous ne pouvons vraiment pas concevoir qu'une chaudière de cette forme, construite avec soin

(1) On dit que des grilles neuves de quelques voitures de Liverpool se sont fondues dans un seul voyage ; et l'inventeur d'une voiture à vapeur a avoué que des barreaux de grille cylindriques d'un pouce de diamètre ne pouvaient pas durer plus d'une semaine si la voiture fonctionne continuellememt. (*Note de l'auteur*)

et éprouvée à la manière ordinaire, puisse jamais faire explosion, quelles que soient les circonstances où elle se trouve.

Quand la vapeur passe du cylindre du dessus de la porte au *séparateur*, elle est chargée d'eau divisée en très-petites particules, effet que les ingénieurs anglais appellent *priming*. Si on laissait l'eau ainsi combinée avec la vapeur passer dans les conduits, il en résulterait des dérangemens graves au nombre desquels nous pouvons compter la perte de tout le calorique que cette eau porterait avec elle. A notre avis, ce défaut est plus ou moins commun à toutes les machines locomotives que nous avons examinées, excepté celle dont nous parlons. Les fonctions du séparateur consistent à dégager ou *séparer* l'eau de la vapeur avec laquelle elle se trouve mêlée, résultat que l'on obtient en la faisant simplement descendre au fond du *séparateur* par le seul effet de sa gravité. Elle se ramasse en cet endroit pour retourner de là à la chaudière, et reprendre une nouvelle circulation.

Après ceci, l'invention la plus digne de remarque dans cette machine est la manière de souffler le feu. Nous avons déjà dit que sur les machines du *railway*, on y pourvoyait en faisant passer la vapeur superflue des cylindres dans la cheminée; mais cette opération est accompagnée d'un bruit désagréable, causé par les jets de vapeur que le piston, dans ses coups alternatifs, lance au haut de la cheminée. La forme de cette cheminée et l'ouverture par laquelle s'échappent ces bouffées de vapeur ne contribuent pas peu à augmenter ce bruit, qui ne serait pas tolérable sur un chemin parcouru aussi par des voitures à chevaux. Mais en ne se servant pas de la vapeur superflue pour produire le courant d'air, on sacrifierait le plus grand avantage qu'on ait obtenu dans la construction des machines, depuis la découverte de la condensation séparée : des perfectionnemens qui peuvent, avec juste raison, aller de pair. Le but a néanmoins été atteint sans faire le sacrifice d'un avantage aussi précieux. Au lieu de faire passer directement dans le conduit les bouffées de vapeur provenant des cylindres, M. Gurney les conduit dans un réservoir qui fait l'effet de

l'espace compris entre les plateaux supérieurs d'un soufflet de forge, et dont le but est de convertir les bouffées intermittentes en un jet de vent non interrompu. La vapeur comprimée dans le réservoir dont nous venons de parler s'échappe, divisée en une certaine quantité de petits jets qui se rendent au haut de la cheminée. Ces jets entretiennent un courant d'air continuel dans le foyer sans causer le moindre bruit.

Ce sont là les principales qualités de la voiture à vapeur de M. Gurney. Les limites de cet article ne nous permettent pas d'entrer dans de plus longs détails; mais on en trouvera une description très-étendue dans plusieurs ouvrages.

§ IV.

MACHINES DE MM. CHURCH ET HANCOCK.

Nous connaissons deux autres machines locomotives qui sont dans un état assez avancé pour qu'on puisse espérer de les voir bientôt fonctionner sur les grandes routes. L'une est de l'invention du Dr Church de Birmingham, et l'autre de M. Hancock de Statford, Essex.

Dans la machine du Dr Church, une grille à feu circulaire est entourée d'un certain nombre de tubes debout, de la hauteur d'environ trois ou quatre pieds, et recourbés par le haut de manière à redescendre en forme de siphon. Ces tubes remplacent les fonctions des conduits qui traversent les machines de Manchester. Ils sont renfermés dans d'autres tubes d'un diamètre un peu plus grand, afin qu'il y ait un petit intervalle entre les deux surfaces cylindriques et concentriques. Cet intervalle étant rempli d'eau, le feu se trouve entouré d'un grand nombre de minces couches d'eau cylindriques dont les surfaces extérieures sont exposées à l'action immédiate du feu, tandis que les surfaces intérieures reçoivent la chaleur de l'air qui a passé à travers la braise, et qui va se perdre dans l'atmosphère.

M. le Dr Church subdivise l'eau dans son exposition au feu, en la réduisant à de minces couches cylindriques, et M. Hancock arrive au même résultat en la mettant entre

des plaques très-minces et plates. Sa chaudière consiste en un certain nombre de minces plaques de fer placées côte à côte et distantes les unes des autres d'environ un pouce. L'eau est contenue entre chaque paire alternative de plaques, et le feu agit entre les plaques intermédiaires. On voit d'après cela que, dans les deux systèmes, une petite quantité d'eau présente au feu une surface très-étendue. Cependant la disposition de M. Hancock est sujette à des défauts nombreux et très-sensibles : sa forme étant celle de plans exposés à une force expansive qui agit sur eux à angles droits est, de toutes les autres, celle qui contribue le moins à la résistance; et quoique, par des circonstances particulières à cette chaudière, son explosion ne puisse jamais être dangereuse, néanmoins la possibilité seule de cet accident est un défaut capital. Un autre inconvénient non moins désagréable, c'est qu'une grande partie du métal exposé au feu contient de la vapeur et non de l'eau, circonstance qui ne devrait jamais avoir lieu dans aucune chaudière, et qui a avec elle un principe destructeur, dans les chaudières soumises à une température et à une pression très-élevées. La chaudière du Dr Church ne paraît pas sujette à toutes ces objections.

Dans ces deux chaudières le courant d'air est produit par un ventilateur mu par la machine. Son infériorité sur le courant d'air formé par la vapeur, et la quantité considérable de force qu'il doit ôter à la machine, sont des défauts généralement reconnus.

Quand on saura que la possibilité de faire mouvoir des voitures sur les grandes routes, par le moyen de la vapeur, est constatée depuis plusieurs années par des expériences, on demandera naturellement pourquoi chez une nation citée dans le monde entier pour son habileté dans les arts mécaniques et ses entreprises commerciales, et regorgeant de capitaux, cette branche d'industrie est si peu avancée. Les faits détaillés dans la brochure de M. Gurney (1) serviront

(1) *Observations on Steam-Carriages on Turnpike Roads, with Returns of the Dayly Practicals Results of Working*, by *Goldsworthey* Gurney. Londen, 1832.

à répondre à cette question d'une manière satisfaisante pour les lecteurs.

§ V.

CONCLUSION.

Après plusieurs années de démarches infatigables, pendant lesquelles il eut à lutter contre les objections sans nombre qu'on opposait à l'exécution de son projet, telles que la dépense, les chevaux mis hors de service, la misère des cochers, et toutes les raisons usées qu'on a sans cesse mises en avant pour paralyser les progrès de l'industrie, M. Gurney réussit enfin à établir une voiture à vapeur pour le service public, entre Gloucester et Cheltenham, en février 1831. Cette voiture commença à marcher le 21 de ce mois, et continua jusqu'au 22 juin, quatre mois pendant lesquels elle fit le trajet de neuf milles entre ces deux villes, régulièrement quatre fois par jour. Elle transporta pendant ce temps plus de trois mille personnes, sans accident, avec une vitesse plus grande que celle des autres diligences, et pour un prix moindre de moitié. La valeur du coke employé dans les quatre mois fut d'environ 50 livres sterling ; ce qui porte la dépense annuelle du combustible à 150 livres sterling. Pour faire le même trajet, à raison de huit ou neuf milles à l'heure, une voiture ordinaire aurait nécessité dix-huit chevaux continuellement sur pied.

Ceux qui croyaient leurs intérêts froissés par cette invention se rendirent à l'évidence après une aussi longue épreuve. Il n'y avait plus d'objections raisonnables à opposer : on employa les moyens auxquels les hommes peu scrupuleux ne craignent pas d'avoir recours dans les occurrences difficiles. Agriculteurs, administrateurs des routes, entrepreneurs de voitures publiques, cochers, palefreniers (grooms), garçons d'écurie, tous prirent les armes en même temps. Il ne se passait pas de jours qu'ils ne répandissent de faux rapports pour détourner les voyageurs de choisir la nouvelle voiture. Mais comme les voyages étaient toujours heureux, quelques jours suffirent pour faire justice de ces calomnies. Le nouveau moyen que ces hommes em-

ployèrent eut des conséquences plus graves. Le 22 juin, un espace considérable du chemin, à environ quatre milles de Gloucester, se trouva encombré de tas de pierres à une hauteur de dix-huit pouces. Le chemin dans cet endroit, comme sur toute la ligne, était en ce moment en très-bon état, et n'avait besoin d'aucune réparation; les voitures à chevaux pouvaient franchir ces pierres en faisant descendre les voyageurs; mais la voiture à vapeur, qui n'était pas de force à surmonter un tel obstacle, eut son principal essieu cassé la seconde fois qu'elle passa en cet endroit.

Il n'y avait pas à se méprendre sur l'intention qui avait suggéré cette mesure, et l'on engageait le propriétaire de la voiture à vapeur à recourir à des voies légales pour obtenir satisfaction contre ceux qui mettaient ainsi gratuitement obstacle à l'exploitation de son industrie. Il répondit qu'il dédaignait de se venger, et que les hommes qui cherchaient à paralyser avec de pareils moyens une grande entreprise nationale ne méritaient de sa part que pitié et mépris.

Dès lors il se décida à augmenter la force des roues de sa voiture, afin de vaincre tous les obstacles de ce genre que la malveillance publique ou privée pourrait lui opposer; mais il suspendit bientôt son travail parce qu'il parut un grand nombre d'actes sanctionnés à la hâte par les deux chambres, qui frappaient de droits de péage prohibitifs toutes les voitures mues par des moyens mécaniques. Quelques-uns de ces droits s'élevaient à 40, 48 et jusqu'à 68 shellings (1) par chaque barrière (2).

Sur une pétition de M. Gurney, il fut nommé une commission pour établir une enquête. Cette commission fit un rapport qui se termine par les conclusions suivantes, dont l'évidence a été amplement reconnue :

1° Les voitures peuvent être mues par la vapeur sur une route ordinaire, avec une vitesse de dix milles à l'heure;

(1) Il y a une barrière de péage à chaque village situé sur la route ou à peu de distance. Comme en Angleterre les villages sont nombreux, les barrières sont très-multipliées.

(2) Le shelling vaut 25 sous. (*N. du T.*)

2° A ce train elles ont porté plus de quatorze personnes;

3° Leur poids, y compris la machine, combustibles, eau et accessoires, ne va pas à trois tonneaux;

4° Elles peuvent monter et descendre les côtes les plus raides avec aisance et sûreté;

5° Elles n'exposent les voyageurs à aucun accident;

6° Si elles sont convenablement construites, elles ne sont d'aucun inconvénient pour le public;

7° Elles seront un mode de transport plus prompt et plus économique que les voitures à chevaux;

8° Comme leurs jantes doivent être plus larges que celles des autres voitures, et que leur action sur les chemins ordinaires est moins nuisible que celle des pieds des chevaux, elles détérioreront beaucoup moins les routes que les véhicules maintenant en usage.

Le parlement, qui, induit en erreur par de faux renseignemens, avait rendu des lois injustes, s'aperçut bientôt qu'il était trompé, et le prouva non seulement en annulant tous les bills publiés jusqu'à ce jour, mais encore en les remplaçant par des mesures entièrement opposées, et favorables à ce genre d'industrie.

L. Hérail.

(Edinburgh Review.)



Paris.

—

LE QUARTIER SAINT-JACQUES

ET LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

Vous souvient-il d'avoir vu passer, il y a quelque temps, devant vous cette idée qu'un spirituel écrivain, courant rapidement son chemin où l'entraînait sa verve capricieuse, a laissé tomber sans y prendre garde? « Le quartier Saint-» Jacques et la Chaussée-d'Antin, ces deux extrêmes qu'il » faut toucher une fois dans sa vie avant de se dire : Je » suis un homme, et j'ai senti tout ce que peut sentir un » homme (1). » Eh bien! cette idée, à laquelle l'auteur ne songe plus sans doute, qu'il ne réclamera certainement pas de la probité publique comme un objet perdu, lui qui tient si peu registre de pareilles choses, je l'ai ramassée soigneusement. Elle me revenait de plein droit, à moi qui ai entrepris la tâche, moins facile et moins plaisante qu'on ne croit, de vous montrer la grande cité par ses faces les plus remarquables, par ses localités les plus significatives. Elle nous servira de guide aujourd'hui pour notre promenade, une des dernières que nous avons à faire ensemble, dans ce Paris si plein de contrastes et d'enseignemens, où chaque pas vous fournirait une occasion de méditer, si le

(1) Revue de Paris, LE PIÉDESTAL, par M. J. Janin.

mouvement tumultueux de la foule qui se précipite et vous emporte vous laissait le temps et le calme de la réflexion.

Et déjà vous demandez peut-être ce qu'il peut y avoir de si important et de si mystérieux dans ce noir et boueux quartier, qui descend par des rues étroites vers la vieille île des Parisiens, pour qu'on l'oppose de toute sa tristesse, de toute son obscurité, à la ville des élus, au brillant séjour du luxe et de l'opulence. Serait-ce parce qu'il y végète une population indigente, vouée à de pénibles travaux, à de grossières industries, dont une partie va cherchant ce butin de la borne et du ruisseau, qu'un réveil matinal dispute au balayage officiel ; qui s'entasse, maigre, pâle, maladive, en des réduits fétides, où elle reçoit et communique des principes de mort ? Serait-ce encore parce qu'au sommet de sa colline, la charité, toujours chaste et respectable, même dans ses prévoyances les moins pudiques, a fondé des asiles où elle recueille le vice sous toutes ses formes et avec tous ses accidens, soit qu'il arrive hideux et défiguré, puni par ses propres excès, soit qu'il se présente sous la protection d'un intérêt plus touchant, venant offrir à la vie des produits que la société peut sans fiction adopter comme les siens ? Serait-ce enfin parce que depuis peu, à l'extrémité de ce long faubourg, lorsqu'il est permis de croire que Paris dort encore, que ses journaux ne l'ont pas averti, ou que d'autres soins ont détourné son attention, la vindicte publique, cette puissance qui se vante d'aller le front levé et d'effrayer le crime par l'exemple du châtiment, se hasarde parfois à redresser sans bruit sa machine dans un lieu désert, et consomme à la sourdine, comme un malfaiteur tremblant d'être surpris, cette œuvre de destruction qu'elle ne veut pas perdre, et qu'elle n'ose pas avouer ?

Tout cela sans doute a son prix, et nous serait aisément matière de quelques pages bien triviales, bien livides ou bien atroces. Mais déjà notre littérature regorge de moralistes qui ramassent la vérité au crochet, de poètes qui s'inspirent aux tortures de l'hôpital, et de romanciers qui se pourvoient chez le bourreau. Il n'y a donc pas là de quoi recommander à notre observation le quartier Saint-Jacques, nous qui avons peut-être découvert quelque chose

des infirmités, des plaies honteuses et des misères cachées sous le riant manteau de notre civilisation, mais qui pensons que ces révélations ne conviennent pas aux simples fantaisies de l'écrivain, aux jeux frivoles de l'esprit, et que l'autorité d'un but utile n'est pas de trop pour les rendre tout-à-fait innocentes. Ce que nous chercherons dans le quartier Saint-Jacques, ce sera, si vous le voulez bien, cette ancienne destination qu'il a conservée pendant plusieurs siècles, et dans laquelle il s'est maintenu jusqu'à nos jours, malgré tous les déplacemens de ce remue-ménage continuel que nous appelons régénération ou progrès. Ce seront ses écoles, ses étudians, rassemblés dans le même espace de terrain qui s'appelait autrefois l'Université, et autour duquel le roi Philippe-Auguste, partant pour la Terre-Sainte, ordonna qu'il serait fait une enceinte de murs, de portes et de tourelles, afin d'y enfermer la colonne savante, que le voisinage de Notre-Dame ne pouvait plus contenir. Alors déjà disait-on « qu'il s'y trouvait un » nombre de jeunes gens aspirant à la science, tel qu'on » n'en avait jamais vu autant dans Athènes ou en Égypte, » attirés à Paris moins encore par l'agrément du lieu e » l'abondance de toutes les commodités de la vie que par » la singulière liberté dont ils jouissaient sous le patronage » royal. » Aussi était-ce un bon et digne roi que ce Philippe-Auguste, aimant les écoliers d'autant plus franchement qu'il ne leur devait rien de sa couronne. C'était lui qui ne voulait pas qu'on leur fît violence, qui condamnait à garder prison toute sa vie un prévôt de Paris pour avoir marché contre eux en compagnie de gens d'armes, qui faisait promettre aux bourgeois, sous la foi du serment, chose sérieuse à cette époque, de ne pas détourner le visage quand un laïc insulterait un écolier, mais bien d'appréhender au corps le coupable; qui défendait à tous officiers de justice d'arrêter un écolier pour crime, et qui, pour mieux assurer l'exécution de son ordonnance, donnée en 1200 à Bethisy, commandait au prévôt et au peuple de Paris d'en jurer solennellement l'observation, en présence de la jeune république. Il faut convenir que le droit divin avait de bons momens.

Jamais il n'y eut de temps plus heureux pour la jeunesse, à la fois studieuse et remuante, double application de son activité, dont elle n'a pas entièrement perdu l'habitude. Au moindre démêlé qu'elle avait avec les bourgeois, ses maîtres prenaient hautement son parti, et la puissance de Rome accourait à son secours. La fermeture des classes était une menace qui mettait incontinent la ville en émoi, qui en dépeuplait tout un quartier, qui répandait la désolation chez les hôteliers, les marchands de vin et les libraires, qui laissait aussitôt tous les malades sans médecins : c'était le coup d'état de la résistance. Aussi ne s'avisait-on pas de pousser à bout la milice des écoles. La police armée, son ennemie naturelle, se voyait souvent réduite à demander pardon, quand par hasard elle avait été la plus forte. Ses officiers, ou faisaient amende honorable, pieds nus et la torche à la main, ou bien allaient jusque dans Avignon, chercher l'absolution du pape, pour quelques méfaits de leur charge à l'encontre des écoliers. Le pouvoir même des favoris se trouvait mal de s'être engagé contre eux, et la place où avait été la maison d'un grand-chambellan de France sous Charles VI resta nue et déserte pendant toute la durée d'un siècle, en souvenir d'une offense commise par ses serviteurs. L'histoire nous apprend encore qu'un prévôt, ayant fait pendre trop à la hâte deux écoliers qui le méritaient bien, fut obligé d'aller lui-même les détacher du gibet, que là il baisa les deux cadavres à la bouche, pour ensuite les enterrer avec de grandes cérémonies et marques de repentir. « C'est qu'alors, comme le dit un contemporain, l'Université avait grande puissance, tellement que, » quand ses disciples mettaient la main à la besogne, il fallait qu'ils en vinssent à bout, et se voulaient mêler du » gouvernement du roi et de toutes choses. »

Or c'est toujours dans ce quartier, où les écoliers étaient retranchés « comme dans leur donjon et forteresse, » que chaque année, au mois de novembre, en cette triste saison qui nous ramène, avec les brouillards, les délibérations politiques, les débats judiciaires et les cours des quatre facultés, on voit arriver des départemens, munis de grande espérance et de léger bagage, fraîchement libérés de la

rhétorique ou ravivés par le loisir des vacances, des corps nombreux d'étudians venant chercher à Paris la fortune de la science, trouvant leur logis, non plus dans ces collèges hospitaliers que de pieux fondateurs avaient rétablis pour leurs devanciers, mais dans les cellules étroites des maisons délabrées où l'industrie locative a pendu ses écriteaux. Notez bien que je parle ici seulement de ceux qui nous sont envoyés par le coche ou par la diligence, apportant dans ce monde nouveau qui s'ouvre devant eux toute la naïveté de leur étonnement et toute la vivacité de leurs illusions. L'étudiant indigène, domicilié, est d'une nature différente, et se mêle rarement avec eux. Une expérience précoce a depuis long-temps éteint en lui ces joies ardentes de la première liberté, lui a ravi d'avance ces émotions, ces surprises, ces étourdissemens, qui saisissent une jeune imagination, si mauvais que soit son gîte, lorsqu'à ses regards se déploie le spectacle d'une grande ville en mouvement, avec sa multitude immense, son bruit, son éclat et ses plaisirs. Le Parisien, enfant gâté de la vie mondaine, ne connaît rien de ces jouissances; il ne sait rien non plus des privations et des ennuis au prix desquels on les achète. De la maison paternelle, où il trouve toutes ses aises, où il reçoit tous les soins de sa famille, il vient une fois par jour, visiteur dédaigneux et le plus souvent retardataire, prendre sa place sur ces bancs qu'il trouve fort durs, et qu'un cardinal, réformateur de la discipline classique, avait proscrits jadis comme une infraction aux règles de l'humilité. On le reconnaît de loin, à sa mise plus correcte, qui n'a pas le négligé du voisinage, à son isolement au milieu des groupes où glapit l'attractif accent de la province natale. Il recueillera sans doute aussi bien qu'un autre les leçons du professeur; et comme il n'y sera pas fort assidu, il se fera, sans beaucoup de peine, la provision de science nécessaire pour obtenir successivement ses trois ou quatre diplômes en parchemin; car le propre du Parisien est une merveilleuse facilité de succès médiocres. Mais il n'aura pas vécu la vie de l'étudiant, il n'aura jamais pénétré dans les détours de ces rues si sombres et si maussades, où s'abrite chaque soir le troupeau des diverses écoles; il n'aura pas

risqué de perdre, à la porte de sa maison qui s'ouvre lentement, cette chaleur bienfaisante empruntée au foyer banal du cabinet littéraire ; il n'aura pas gravi le raide escalier dont le temps a inégalement échelonné les marches et mutilé la rampe massive ; il ne sera pas enfermé dans une mansarde tellement resserrée que l'absence du mobilier s'y fait à peine sentir ; il n'aura pas su ce qu'il y avait de luxe et de longues ressources dans une modique mesure de bois, dont la scie a multiplié les morceaux. Et les veillées d'hiver, continuées sous la couverture, et les maigres repas qui démentent la promesse de l'affiche, la distribution ménagère d'un mince revenu, l'art de se créer un peu de superflu en retranchant quelque chose du nécessaire, de transiger avec les besoins pour goûter de temps en temps la friandise d'un caprice : toute cette pratique de patience, d'expédiens et d'économie, exercée de bonne heure, à l'âge de la plus grande insouciance, voilà ce qu'il n'aura jamais éprouvé. Aussi, comme il aura moins souffert, il osera moins. Car c'est presque toujours à ce régime d'éducation rigoureuse que l'ame gagne quelque énergie ; et si vous trouvez parfois un talent heureusement formé, mais empreint d'une certaine mollesse, qui manque surtout de hardiesse et de vigueur, soyez sûr qu'il n'a pas respiré l'air du pays latin.

C'est ainsi en effet qu'on nomme ce vieux quartier peuplé de misère et de science, où se trouvent rassemblé, par un mélange bizarre, l'espoir et le rebut de la civilisation, où la même rue entend se croiser des dissertations sur la propriété des mots et des disputes qui se passent de grammaire pour exprimer leurs passions, où l'on parle toutes les langues, depuis celle d'Homère, dont l'harmonie fut révélée en ces lieux mêmes à Guillaume Budé par Angelo Tifernas, jusqu'à l'idiome grossièrement pittoresque des querelles populaires. Mais partout le latin domine, et c'est de lui que la conquête commune a reçu son nom ; le latin qui argumente en théologie, qui décide en droit, qui définit en médecine, qui commente en littérature, et dont les mathématiques ont seules appris à se passer. Du Petit-Pont jusqu'à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, du carrefour de Bussy

aux fossés-Saint-Victor, il semble que l'érudition vous pénètre par tous les sens ; car les pierres aussi ont de l'histoire à raconter. Les maçons de notre époque, aidés comme ils l'étaient par une révolution, n'ont pas assez démoli et construit assez pour qu'il ne reste pas quelques vestiges des antiquités sans nombre dont cette partie de la ville était remplie, et qui gardent le témoignage des temps passés. Dans la rue de la Harpe, une voûte conservée de l'ancien palais des Thermes reportera vos souvenirs à l'empereur Julien, si mieux vous n'aimez, sur la foi de l'aubergiste voisin, aller sans façon jusqu'à Jules-César. Saint-Benoît le bien tourné, que la sépulture donnée à Baron n'a pu protéger contre l'invasion des comédiens, datait son origine de l'apostolat de Saint-Denis dans les Gaules. Au mont de Sainte-Geneviève, vous trouverez les noms de Clovis et de Clotilde inscrits sur les murs noirs de cette antique abbaye, dont la tour s'élève encore, comme un défi porté à notre temps, parmi les bâtimens confus et bigarrés dont on a formé un de nos collèges. Dans la rue du Foin, vous verrez un factionnaire adosser sa guérite à la maison de la reine Blanche. La Sorbonne vous parlera de saint Louis, sous qui elle fut fondée au village de Coupe-Gueule. Tous les règnes suivans sont marqués ici par des établissemens pieux : églises, abbayes, couvens, asiles, collèges surtout ; car, comme dit un écrivain religieux, « ce qui est utile au public est aussi ouvrage de piété. » Et de tous ces édifices confisqués, vendus, abattus, dénaturés, transformés en casernes, en prisons, en magasins, en maisons neuves, en théâtres, en ginguettes, en tripôts de religions nouvelles, il est demeuré du moins des noms et quelques débris d'antique architecture pour nous rappeler ce que nous avons détruit, pour nous faire remonter dans la mémoire des siècles à la trace des ruines que le nôtre a semées.

Or c'est-là, disons-nous, qu'il faut demeurer plusieurs années lorsqu'on veut faire son chemin par l'étude dans ce monde si encombré de réputations en activité et d'ambitions en survivance. La condition est dure, et je voudrais pouvoir dire que nul désappointement, nulle sorte de mécompte, ne viendra cruellement tromper de si longs efforts,

une résignation si vertueuse. Par malheur, il n'en est pas ainsi, et la fortune ne tient en réserve qu'une part bien médiocre de ses faveurs pour tant d'espérances. Ce serait chose désolante de compter combien les collèges qu'on appelle d'humanités, ces lieux fermés de hautes murailles, garnis de fers pointus et de grillages; combien, dis-je, ces geôles de la première éducation versent chaque année de rhétoriciens à nos écoles, combien d'étudians s'arrêtent à la première, à la seconde étape de la route, vaincus par le dégoût et l'ennui, et de ceux qui parviennent jusqu'au terme, quel petit nombre fera profit, trouvera emploi de cette science qu'il a si péniblement gagnée! Mais le sort des professeurs serait par trop mauvais si l'on écoutait toutes ces prévoyances. Ce qu'il faut d'abord, c'est s'inscrire, passer ses examens, prendre ses degrés et devenir savant, je veux dire licencié à ses risques et périls. Aussi ne voyez-vous pas que le quartier Saint-Jacques se plaigne d'être abandonné, et que les chaires où se débite l'instruction, ces honnêtes bénéfices du doctorat, passent pour être moins lucratives; là, au contraire, point de boutiques qui se ferment, pas de places qui restent vacantes; l'industrie qui vit des études est celle encore qui paraît se soutenir le mieux. On bâtit dans le voisinage de la Sorbonne tout aussi élégamment et plus vite qu'aux environs des Tuileries, quoique les rues y changent moins souvent de nom. Il ne s'y confectionne pas moins de livres pour le service des écoles que pour l'amusement des salons. Ce ne sont partout qu'académies d'armes, salles de conférence, salles de danse, salons littéraires, hôtels garnis, cours préparatoires pour le baccalauréat, restaurans à 22 sous et répétitions à 6 francs. La concurrence même semble avoir mis dans les invitations qui s'adressent à la bourse chétive des étudians une certaine émulation de coquetterie. Les aubergistes font des frais d'érudition sur leurs enseignes; les limonadiers marchent avec le siècle pour attirer la jeunesse studieuse, et vous trouverez dans la rue Sainte-Hyacinthe un *Café des Progrès*. Flicoteaux lui-même, non plus pourtant Flicoteaux (car voici encore un grand nom qui s'éteint), mais son successeur Delauncy, a fait peindre de couleurs toutes fraî-

ches son réfectoire de vieille renommée. Les professeurs à la suite ajoutent chaque jour quelque chose au menu de leur enseignement, comme les traiteurs à la liste de leurs plats; sans pouvoir égaler cependant le luxe de science où s'est jeté un coiffeur de la rue des Grès qui parle cinq langues, vers et prose, sur son écriteau, qui coupe les cheveux en grec, en latin, en allemand, en anglais, en espagnol, tout cela, vous dit-il en français, pour dix sols avec la frisure. Cette rivalité si active et si ingénieuse vous prouve bien que le commerce du quartier latin ne dépérit pas, que le recrutement de la milice savante s'opère avec régularité, qu'enfin nous ne sommes pas prêts à manquer d'avocats, de médecins et d'aspirans pour les emplois publics, ce qui est tout-à-fait rassurant.

Vous avez peut-être déjà remarqué que je rôde assez long-temps autour des écoles avant d'en toucher le seuil. Excusez, je vous en prie, ce souvenir de jeunesse que l'aspect de ces lieux a renouvelé ; c'est ainsi que, vos hommes d'état et moi, nous avons appris tout ce que nous savons. Pourtant il ne faut pas laisser se morfondre dans leurs fauteuils, devant des bancs dégarnis, au milieu d'une salle disposée pour des assistans nombreux, ces professeurs qui se dépiteraient de leur solitude, et pourraient bien reprendre la coutume chagrine et tracassière de l'appel nominal, tout assurés qu'ils sont de retrouver en détail aux examens les auditeurs qui manquent à leurs leçons. Voici d'abord l'École de Droit, bâtie sur les dessins de Soufflot, en face de ce temple gigantesque dont il n'avait pu prendre la mesure sur nos grands hommes. Enrichi d'un nouvel amphithéâtre et de logemens commodes pour les jurisconsultes assermentés, le domicile est décent, et fait grande honte à ces vieilles masures de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, où la Faculté de Droit tint long-temps ses écoles doctorales, au milieu d'une foule de succursales autorisées qu'annonçaient l'image pendue de saint Hilaire et de saint Martin, l'écu de France et le lis couronné. Maintenant toute la science des lois romaines, civiles, criminelles, procédurières, commerciales, administratives, est renfermée dans ce bâtiment sévère, et dans la tête de treize

docteurs à chaperon rouge qui ont acquis le privilège exclusif de les distribuer en trois ans, à raison de trois heures par semaine pour chaque branche d'instruction. Ajoutez à cela deux cours que vous êtes dispensé de suivre, si vous ne prétendez pas à l'honorable superfluité du doctorat; puis un professeur, le mieux partagé de tous, qui n'a rien du tout à montrer, et vous avez tout le tableau de l'enseignement officiel. Vous comprenez parfaitement que cette école est celle où l'on voit affluer le plus de vocations indéterminées, incertaines de leur objet, qui peuvent se traduire par un vague désir d'avancement; car il est reconnu que le droit mène à tout, et, lorsqu'on commence la vie, il est prudent de prendre la voie où se trouvent le plus d'issues. Au reste, les choses sont disposées de telle sorte que l'on a devant soi tout le temps de se décider, que l'on ne s'engage pas plus qu'il ne faut par des connaissances acquises, et qu'après avoir ramassé dans sa mémoire tout ce qui s'enseigne ici, on sera libre encore de choisir ce qu'on veut apprendre.

Vous reconnaîtrez facilement le voisinage de l'École de Médecine à l'aspect tout particulier que prennent les boutiques dont elle est environnée, à ces squelettes exposés pour la vente, à ces figures hideuses qui garnissent l'étalage des libraires, à ces bocaux garnis de pré cieuses monstruosités, à ces arsenaux d'armes salutaires, mais terribles, où partout brille l'acier, aigu, tranchant, courbé, armé de dents; à cet appareil menaçant des opérations qui fait peur de la guérison aux gens de bonne santé : heureusement que le commerce des cadavres n'a pas lieu dans la rue. Ici vous pensez bien que le ton moqueur n'est pas de saison, et que, surtout au lendemain d'une épidémie, on ne se joue pas volontiers avec une science comme celle qui se démontre aux hôpitaux, ou bien, dans les amphithéâtres, sur la table sanglante des dissections. Molière lui-même aurait certainement trouvé les médecins moins plaisans, si, au lieu de les prendre dans le monde avec leur réputation toute faite et relevée de charlatanisme, avec leur langage de convention et leurs conseils de routine, leur grande perruque et leurs dentelles, il les eût vus à l'ouvrage, les manches re-

troussées, le scalpel en main, dans la rue de la Bûcherie, auprès de la rue du Fouarc, travaillant sur les deux sujets que la ville était obligée de leur fournir. Le nouvel édifice consacré par Louis XV à cet usage est élégant, gracieux, et semble annoncer quelque chose de plus gai que pathologie, anatomie et clinique. L'architecture a voulu faire à la médecine les honneurs de son art, comme pour la remercier de lui avoir cédé Claude Perrault. Aussi est-ce un bon exemple à suivre que celui de ce mauvais médecin qui devint bon architecte. Il y a tant de hasard, d'influence étrangère, d'erreur excusable, de données inexactes dans la première direction où l'on aventure sa vie, qu'il est bien permis, lorsque le courage fléchit devant des difficultés ou des dégoûts imprévus, lorsqu'arrivé au moment de l'application, on ne se trouve ni la conscience du succès légitime, ni la science du succès usurpé, il est bien permis, dis-je, de changer sa route. Seulement il ne faut pas se tromper deux fois.

Les deux écoles que je vous ai nommées fournissent le nécessaire, le sérieux, le positif des études, la provision dont on a besoin pour se faire un état, pour prendre rang dans l'*Almanach royal*, donner son adresse au public et recevoir des circulaires ; la clientèle et les pratiques ne sont pas de mon ressort. Je n'ai à vous parler ni de l'École Normale, malgré l'importance qu'elle a reconquise, ni de l'École Polytechnique, malgré sa récente popularité, parce que les élèves de l'une et de l'autre, cloîtrés ou casernés, comme on voudra, soumis à une règle intérieure qui continue pour eux la vie du collège, ont besoin d'un congé ou d'une révolution pour franchir, soit par la porte, soit par-dessus les murs, l'enceinte où ils sont renfermés. Ils n'appartiennent donc pas à cette existence émancipée dont nous cherchons ici l'emploi. Mais outre les spécialités d'instruction légale qui se trouvent en face du Panthéon et dans la rue des Cordeliers, le quartier Saint-Jacques possède encore de quoi suffire à tous les désirs, à toutes les fantaisies de cette curiosité studieuse qu'honore notre jeunesse. Il a d'abord, hors de l'Université, le Collège de France, cette vieille fondation royale qui date de Fran-

çois Ier, que la centralisation de l'enseignement a respectée, et pour laquelle on trouve toujours une place à part dans les déménagemens ministériels. Il a encore, dans l'Université même, au sein de l'antique Sorbonne, la Faculté de Théologie, autrefois maîtresse du lieu, maintenant commensale humble et dédaignée; la Faculté des Sciences ramassant le peu de disciples que lui abandonne une foule d'établissemens rivaux; enfin la Faculté des Lettres, à qui d'heureux talens avaient donné naguère une célébrité presque mondaine, mais qui risque fort de ne plus retrouver son auditoire élégant, ses visiteurs venus de loin, si le ministère et la pairie persistent à lui débaucher méchamment tous ses professeurs.

Est-ce assez de tout cela, dites-moi, pour occuper du matin jusqu'au soir cette foule de jeunes gens avides de s'instruire et de discuter, qui dépensent innocemment à cet excercice la périlleuse ardeur de leur âge; qui, du fond de leurs réduits, parmi toutes les tribulations et les rigueurs qu'ils supportent gaiement, regardent à peine l'obscur avenir placé au bout de leur travail, et ne s'inquiètent pas si le monde va son chemin sans les attendre? Est-ce en effet assez de peine, et ne pensez-vous pas qu'il leur soit dû pour cela quelque distraction, quelque plaisir? Je sais bien qu'ils ont à leur portée la Chaumière du Mont-Parnasse, les guinguettes, les cafés, les bals masqués, les amours sans lendemain, passe-temps vulgaires, qu'ils partagent avec la jeunesse de tous les états, artistes, commis, artisans, courtauts, et sur lesquels on vous a brodé maints contes ou vaudevilles. Ils ont aussi leur théâtre du Panthéon, et un soin tout paternel vient d'envoyer à l'Odéon, pour leur usage, des troupes foraines, empruntées aux subventionnés de l'autre rive. Mais ce n'est pas à ces frivolités que s'amuse leur passion. Ce qu'ils demandent, c'est qu'on leur permette de se mêler dans notre politique; c'est que leurs affections et leurs répugnances, exprimées à leurs manières, soient comptées pour quelque chose; c'est qu'on ne fasse pas fi de leur intervention dans les affaires sérieuses, c'est que la capacité d'âge et la citoyenneté en bonnet à poil n'affectent pas pour leur inexpérience un fier dédain.

eux qui ont mis aussi « la main à la besogne actuelle, » selon l'expression de notre vieil auteur, et qui vraiment ne s'estiment pas trop en croyant s'y entendre aussi bien que leurs maîtres. Sinon, je vous préviens qu'ils feront de l'opposition, et qu'il y aura du tapage au pays latin, des conciliabules sur la montagne Sainte-Geneviève, des coiffures bizarres qui protesteront contre votre système, des huées au parterre, des chants patriotiques, et peut-être des charivaris ; ce qui dérangerait fort inutilement votre garde nationale et votre troupe de ligne, dont on peut avoir besoin ailleurs.

Il faut donc leur donner la petite satisfaction de les consulter un peu, et je vous assure qu'il n'y paraîtra pas. Ou plutôt, car c'est un objet sérieux que le sort de la génération qui s'élève, il faut voir pour elle mieux et plus loin qu'elle ne regarde elle-même. Il faut comprendre que, dans cette agitation continuelle qui vous importune, il entre, à son insu peut-être, quelque sentiment vague du peu de bien que promet le monde aux longs efforts, aux veilles, aux travaux, aux misères de l'étude, du faible dédommagement qu'elle peut attendre pour le sacrifice de ses joyeuses années. Nous ne sommes plus, en effet, au temps où l'on pouvait rechercher la science pour le seul plaisir de savoir. Maintenant la jouissance est le but; l'instruction n'est plus qu'un moyen d'y arriver plus noble et plus honnête. Et déjà vous apercevez sans doute pourquoi nous avons placé la Chaussée-d'Antin en regard du quartier Saint-Jacques. C'est que là, en effet, se trouvent réalisés tous les rêves de bien être, de vie agréable et molle, d'élégant tumulte, de riant désordre, de douceurs, d'éclat et de délices, que l'imagination a pu former. La Chaussée-d'Antin, c'est la terre promise de toutes les ambitions qui visent au bonheur. C'est encore, si vous l'aimez mieux, le faubourg Saint-Germain du nouveau régime, avec cette différence que cet autre paradis de l'aristocratie acquise est ouvert à chacun, sans information du lieu d'où il arrive, sans production de titres, sans enquête de mœurs et d'origine, à la seule condition de s'y étaler noblement, de contribuer à la splendeur commune, en prenant sa part de plaisirs, en fournissant son

contingent de dépense. Fortuné pays, en vérité, né d'hier, qui n'a pas d'histoire à vous dire, pas de monumens à vous montrer, frais, neuf et bien aligné ; tellement neuf qu'il a déjà des ruines comme nous en savons faire, des débris d'ouvrages inachevés; qui vit tout entier dans le présent, sans souvenir et sans prévoyance, qui ne connaît guère hors de ses limites que le bois de Boulogne et la Bourse, dont les naturels prennent en grande pitié le travail obscur de l'intelligence; peuplé d'intrigue, de fourberie, d'ignorance et de vanité; mais enfin où tout le monde veut arriver, que toutes les industries ont en vue dans leur labeur, parce qu'on y brille, parce qu'on y jouit, parce qu'on s'y divertit, parce que la civilisation matérielle de notre temps s'y trouve rassemblée tout entière, et se résume clairement par deux grandes fondations sociales, le café de Paris et l'Opéra.

Eh bien! dans l'intérêt même de cette prospérité locale qui, à force d'aiguillonner le désir, peut finir par exciter l'envie, il faudra tôt ou tard songer à en rendre l'accès plus facile, à multiplier les voies qui y conduisent, à ouvrir surtout un plus grand nombre de communications entre le lieu où l'on récolte la science et celui où l'on partage les joies de la vie. Il y a encombrement au pays latin, je vous en avertis ; et si l'on ne trouve bientôt des canaux par où puisse s'écouler paisiblement tout ce torrent de savoir, on aura toujours à craindre qu'il ne fasse irruption parmi nous, sous quelqu'une de ces formes étranges, fantasques, menaçantes, dont s'effraie aisément une société peu sûre d'elle-même et de ses principes. Ce sera donc en même temps prudence et justice, si les études mènent plus sûrement aux jouissances, si les peines du noviciat universitaire peuvent espérer d'être payées en ce monde par une certaine dose de ces biens, où tant d'autres puisent à meilleur marché; ce qui revient à dire, si l'on peut arriver, sans trop d'obstacles, du quartier Saint-Jacques à la Chaussée-d'Antin, en ayant soin d'éviter sur son passage la cour d'assises et les Tuileries.

A. Bazin.

SCÈNE DE LA VIE MILITAIRE.

LES FRANÇAIS DEVANT ANVERS

EN 1832

Une belle, une bonne armée, homogène ou non, est entrée en Belgique le 13 de ce mois. Le 20 elle occupait des positions préalables depuis la route de Bréda jusqu'à Grammont et Audenarde; pendant qu'une cinquième division dite de réserve se formait à Valenciennes, Lille et Maubeuge, des compagnies d'élite du quatrième bataillon de chacun des régimens de ligne. En même temps, le parc de siège débarquait à Boom, à moins de trois lieues d'Anvers, et les administrations, les ambulances, s'établissaient, non sans quelque peine, en arrière de la ligne d'attaque. A la même époque, un commissaire anglais, M. le colonel Cradock, arrivait au quartier-général français et s'y établissait pour la durée du siége. C'est là sans doute une mesure provoquée par les circonstances, légalisée par les protocoles, et qui, sauf erreur, est unique ou à peu près dans nos fastes militaires.

Pendant les huit premiers jours, avant qu'un service de distributions régulières ait pu s'organiser, les troupes se sont assises à la table de l'habitant. Un changement subit

qui n'était pas partout favorable à la santé s'est opéré dans leur régime hygiénique. En cuisine, on en est encore en Belgique à l'enfance de l'art. Immense est la distance qui sépare l'office des frères Provençaux de celle d'un noble Flamand ou Brabançon. Par bonheur, peu de nos soldats pouvaient constater la différence ; mais un gastronome appelé à prononcer n'hésiterait pas à donner le pas sur la meilleure table belge au plus modeste ordinaire d'officiers français en garnison. La pomme de terre, base immuable de tous les repas, n'y affecte pas les formes élégantes, les déguisemens ingénieux sous lesquels elle se cache pour arriver chez nous jusqu'à la table du riche : elle s'y montre nue, parée de ses seuls attraits, simplement escortée d'une saucière de beurre fondu dans laquelle une main perfide ne manque jamais d'ajouter un filet de vinaigre. Après le potage, qui n'est qu'un brouet clair dans le goût de Lacédémone, où le coup d'œil instigateur du Français affamé cherche vainement une croûte de pain, mais où nagent des feuilles de laurier et quelque grains de riz scrupuleusement comptés par la cuisinière, arrive la *carbonade*, espèce de bifsteck dégénéré, abâtardi, méconnaissable, que nos soldats comparent élégamment à un talon de botte dégagé de son fer ou de ses cloux ; puis un légume cuit à l'eau, puis un rôti flanqué de pruneaux, rôti perfide qui ne sort des serres de la *mœder* (lisez *la moutre*, c'est-à-dire la mère) que torréfié, réduit à l'état complet de dessiccation. Ces agréables repas, dont la composition varie peu ou point, sont arrosés de bierre brune ou blanche, quelquefois d'un peu de vin mesuré dans des verres à eau-de-vie, et se terminent par de fort bon beurre et par un morceau de fromage *de Hollande* servi seulement quand l'hôte ne vous frustre pas, par une économie bien entendue qu'il décore du prétexte sacré de patriotisme. Dans les maisons où a pénétré la civilisation, où il y a progrès, le café, qu'un gourmet traiterait d'eau teinte, et dont un indigène avale impunément jusqu'à dix tasses, paraît sous la protection d'un sucrier rempli d'assez beau sucre ; mais, dans les maisons où l'on tient à la nationalité, force est au consommateur de se contenter d'une cassonade brune que sans doute

on emploie afin de donner un goût quelconque à l'hypocrène de Voltaire. Après le café, les verres, qui s'étaient faits petits pour le vin, reprennent des dimensions plus que raisonnables pour le genièvre, et pour ce quelque chose qu'on appelle « eau-de-vie de France, » même depuis notre seconde entrée en Belgique, et à la face de cinquante mille gosiers connaisseurs.

N'en déplaise à quelques assertions de parti, l'accueil qu'on a fait en général à notre armée a été amical. A Enghien, petite ville que Son Altesse Royale le duc d'Orléans n'a fait que traverser avec l'avant-garde qu'il commande, on avait préparé des rafraîchissemens pour la troupe; et bon nombre d'habitans, renchérissant sur la générosité municipale, qui avait fait défoncer une vingtaine de tonnes de *porter,* et préparer des tartines par milliers, s'apprêtaient à offrir à nos soldats, avec l'hospitalité qui caractérise le Belge, une certaine quantité de bierre chaude, pour les remettre de leurs fatigues. De la bierre chaude! attention délicate, et qui doit être comptée aux bons habitans d'Enghien. Quel dommage qu'on ait laissé refroidir leur zèle et leur bierre!

Et à propos des *tartines,* n'oublions pas la mention honorable qui leur est due. Elles président à tous les repas, même à celui du matin, où le café règne en partage avec le lait; préparées aussi minces que possible, elles sont englouties, sans compter, par tout le monde, indigènes ou exotiques; c'est encore à la *moeder* qu'est laissé le soin de les tailler. On excite au plus haut point la surprise de cette dernière, alors qu'on se permet de couper le pain autrement que par tartines; vous la voyez se signer, se répandre en exclamations quand on attaque un morceau de pain qui n'a pas été préalablement beurré; la vue d'un croûton mangé tout sec la ferait évanouir.

Maintenant, les distributions ont remplacé la cuisine belge et l'hospitalité se borne, de la part de l'habitant, « à la place au feu et à la chandelle, » et à un lit rarement bon. C'est que déjà en Belgique on vous place dans une espèce de tombeau, garni d'un seul matelas ou d'un lit de plume que recouvrent deux couvertures dont les proportions ne

sont jamais en harmonie avec celles de la couchette. Hélas! c'est, bien pire un peu plus loin : deux espèces d'édredons, toujours plus étroits que le bois de lit, et auxquels on a cousu des draps grands comme des serviettes, composent tout le coucher. On a vu des braves étendus là-dedans regretter sérieusement la paille du bivouac.

L'intarissable gaieté de nos soldats, leur singulière activité, la facilité avec laquelle ils se façonnent à des usages nouveaux pour eux, le courage sans efforts qui les porte à supporter en plaisantant les fatigues et les privations, tout cela ne cesse d'étonner nos alliés. A peine arrivés, il leur a fallu aider l'artillerie et le génie dans leurs travaux; ils l'ont fait avec joie; et malheur à ceux qui montraient de la maladresse! vous les voyez aussitôt en butte aux plaisanteries des loustics de régiment. Les fascines, les gabions sortent de leurs mains sans donner lieu à réclamations de la part des juges compétens; on dirait qu'ils n'ont jamais fait que cela. Ce n'est que depuis peu de jours qu'on sait que ces travaux seront payés; le zèle ne s'en est point accru. Le gouvernement belge avait promis, dit-on, deux cent mille fascines au maréchal Gérard, il s'en est trouvé à peine vingt mille de confectionnées : le reste s'est fait au bruit des chants de *la Parisienne* et de *la Marseillaise*.

Au moment où j'écris ceci, l'ouverture de la tranchée n'a point encore eu lieu; les travaux du siège sont l'objet de toutes les conversations. Les anciens racontent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont fait; on parle surtout beaucoup de tonneaux incendiaires qui doivent être envoyés à Chassé, invention nouvelle, et pour la mise à exécution de laquelle on a fait venir à l'armée un des professeurs de l'École d'application de Metz. On assure que l'effet en doit être terrible, et que les casemates mêmes ne seront pas à l'abri de son action destructive. Depuis quelques jours, les troupes prennent position le soir, afin de se rendre de là aux postes qui leur seront assignés dès qu'on commencera le siège. Tout le monde est prêt, tous les cœurs battent d'espoir; on n'a qu'une crainte, c'est que le danger ne nous échappe par la

tangeante des protocoles. Dans son langage énergique, un soldat disait dernièrement : « Si l'on ne se bat pas, j'ôte » la cocarde de mon schakos, et je la remplace par une tar- » tine. »

L. Montigny,
Officier à l'armée du Nord.

Anvers, 27 novembre.



VOYAGE EN AUVERGNE.

SAINT-FLOUR.

Saint-Flour, siège de l'évêché du Cantal, situé à treize lieues d'Aurillac et à cinq de Murat, près de la petite rivière de la Dauzan, tire son nom de saint-Flour, premier évêque de Lodève, qui, après avoir prêché l'Évangile dans les montagnes d'Auvergne, mourut, tout le fait croire, sans souffrir le martyre, vers 389, sur le mont basaltique appelé *Indiac, Indiciac, Mons Indiciacus*, où est actuellement située la ville.

Les matériaux dont se compose le sol de cette ville, leur nature, leur forme, décèlent une partie de sa terrible histoire, plus remarquable que celle de ses habitans. Un torrent de matières enflammées, sorti des flancs volcaniques des monts du Cantal, parcourut un espace de cinq à six lieues, s'arrêta ou trouva un obstacle à son cours, s'y refroidit, et laissa une énorme masse de basalte, curieux monument des épouvantables convulsions du globe. Bientôt les eaux courantes dégarnirent le terrain qui avait servi de digue au torrent volcanique; la masse basaltique résista, et se maintint telle qu'on la voit aujourd'hui, avec la différence qu'y ont apportée les œuvres de la civilisation. Cette masse est couronnée par un vaste plateau, où se distinguent les extrémités régulières des colonnes prismatiques qui la composent, et où est bâtie la ville de Saint-Flour.

Si l'on en excepte le côté qui regarde l'ouest, où le vol-

can du Cantal a fait irruption, et une petite étendue qu'occupe l'avenue de Murat, cette masse est partout escarpée et coupée à pic. Sa hauteur au-dessus du sol inférieur est d'environ soixante-seize pieds.

On ignore l'époque des premiers établissemens faits sur ce rocher. On sait seulement que, dans les temps anciens, il était désigné comme un lieu de rendez-vous, ou un signal pour les voyageurs égarés. Il fait partie de cette région des montagnes d'Auvergne que le peuple appelle encore la *Planèze*. Le savant Mabillon, à qui nous empruntons ces notions, dit que, l'an 1007, deux nobles Auvergnats, Eustorge et Amblard, son neveu, surnommé *Malhiverné*, donnèrent à l'ordre de Cluni et au monastère de Sauxillanges une église dédiée au bienheureux *Florus*, avec toutes ses dépendances et tous ses droits de fief et d'aleu.

Mabillon dit aussi que, dans les archives de Saint-Flour, il est une pièce qui contient quelques nouveaux détails sur l'origine de cette ville; mais, parce que ces détails sont mêlés de fables, il ne les rapporte pas.

Nous imiterons la discrétion du savant bénédictin, et nous ne rapporterons que l'extrait de quelques légendes qui sont en harmonie avec nos travaux d'artiste, et non d'érudit.

Toutes les statues de saint-Flour sont noires, ce qui a fait supposer qu'il était asiatique ou africain, et interpréter le blason de la ville, qui se compose de trois AAA, par le mot *Arabia* qui rappelle l'origine de son patron. Les chroniqueurs sont partis de là pour en faire remonter l'origine à un roi-mage, disciple du Christ, qui suivit saint Pierre à Rome, où il fut chargé avec saint Crescens, par ce prince des apôtres, d'aller enseigner l'Évangile dans les Gaules, et qui s'arrêta sur l'emplacement de Saint-Flour. D'autres le font disciple et contemporain de saint Austremoine, et quelques-uns le placent au quatrième siècle avec l'auteur de la chronique de Lodève, que nous avons adoptée.

Le tombeau de saint-Flour n'eut long-temps qu'un oratoire pour ornement; mais la dévotion y attira tant de fidèles, qu'on y bâtit une petite église. Il s'y forma depuis un bourg considérable. Saint Odilon, de la maison de Mer-

cœur, et abbé de Cluni, entoura de murailles la ville naissante pour la sûreté des habitans, et y construisit un temple que le pape Urbain II dédia le 7 décembre 1095, après la tenue du concile de Clermont pour la croisade. Il y passa quelques jours, avant d'aller consacrer les temples de Brédon et d'Aurillac, confirma et augmenta les privilèges du monastère, alors régi par le prieur Étienne Jean, cardinal-évêque de Porto, qui fut enterré dans le chœur de la nouvelle église. Le successeur d'Aldebard y reçut magnifiquement le pontife.

Les moines de Cluni devenus propriétaires de l'abbaye et des dépendances, quelques seigneurs ajoutèrent des biens aux biens que le prieur de Saint-Flour possédait déjà; on lui assujettit plusieurs églises des environs; il devint riche, le nom de Saint-Flour prévalut, et le vieux nom d'*Indiciacum* fut entièrement effacé de la mémoire du peuple.

Le *propre* de Saint-Flour assure que saint Odilon fit bâtir un pont sur la petite rivière qui coule au bas du rocher sur lequel la ville est construite, et qui porte le nom d'Arder; *Ind* ou *Indiac, Adia.*

C'est ainsi que les premiers apôtres du christianisme s'établissaient les sentinelles avancées de la civilisation. Dans un lieu désert, sur une terre ingrate, on bâtissait d'abord une chapelle, puis un monastère; quelques huttes, quelques maisons l'entouraient; on défrichait peu à peu, les idées de société grandissaient, un adoucissement graduel à la position misérable de l'homme dans l'état sauvage se développait avec le temps; le hameau devenait bourg, le bourg ville, ville entourée de remparts pour se garantir de deux espèces de bêtes féroces, les animaux des bois et les hommes du Nord encore tout barbares qui ne tardaient pas d'y apporter la guerre et les dévastations qui la suivent. Puis les peuples se mêlaient, ils recevaient le signe du chrétien; et au bout de quelque temps, les élémens de la pure morale du christianisme, altérés par de nouvelles passions, donnaient naissance à une civilisation imparfaite, qui reprenait, qui continuait le meurtre, sous l'inspiration de quelques folles disputes scolastiques, s'abattait de temps

en temps de lassitude et d'épuisement, retombait par degrés dans l'ignorance primitive, et ne jouissait çà et là de quelques éclairs de lumière que comme le voyageur égaré qui attend le jour d'un coup de tonnerre pour trouver son chemin : c'est l'histoire du monde. La morale et la foi survivaient heureusement à cette tourmente éternelle, grandissaient, florissaient, traversaient les siècles, et veillaient dans le cœur de l'homme de bien, comme un flambeau caché qui devait briller encore une fois.

En 1109, Pascal II renouvela la concession faite à l'abbé de Cluni par ses prédécesseurs, du monastère de Saint-Flour. Dix ans après, Louis-le-Gros la confirma.

Dans le quatorzième siècle, le pape Jean XXII démembra le diocèse de Clermont, et, sur le refus du chapitre de Brioude et de l'abbé d'Aurillac, il composa un nouveau diocèse dont il fixa le siège épiscopal à Saint-Flour. Le prieur Raymond-Vehens de Monstuejouls en devint le premier évêque. Une opposition vive de la part de l'abbé d'Aurillac dut céder à la volonté suprême du pontife. Raymond fut élevé bientôt au cardinalat, et mourut peu de temps après.

Saint-Flour commença dès lors à prendre tout-à-fait l'aspect d'une ville: sa population s'augmenta ; et, par lettres de janvier 1372, Charles V accorda aux habitans une charte de commune. La force de Saint-Flour allait croître avec sa liberté, mais l'esprit du temps voulait qu'elle grandît appuyée par les idées religieuses. Un crucifix, des reliques et une image miraculeuse de la Vierge placée dans la chapelle de la Frédières, y attiraient un grand nombre de pèlerins et de dévots. Ce concours de peuple y répandait l'argent ; le commerce y prospéra, il amena une aisance que le clergé tournait à l'avantage du culte, mais qui servait à cette civilisation croissante et qui rendit bientôt Saint-Flour une des villes les plus considérables de la Haute-Auvergne. On y bâtit des églises, on y fonda des couvens. L'église cathédrale, sous l'invocation de saint Pierre, devint insuffisante. En 1466, date qu'on y voit encore gravée en caractères du temps, l'abbé Jacques le Loup entreprit sa reconstruction à ses frais. Pierre de Léo-

toing et Antoine, son frère, y contribuèrent aussi; mais leur zèle religieux et patriotique était plus estimable et plus pur sans doute que leur goût pour les arts. Aucune des constructions qu'ils ont fait élever n'est digne des honneurs de la peinture ou de la description. Quelques traces de l'église bâtie par saint Odilon et la tour des Anglais, aujourd'hui démolie, méritent seules, par les souvenirs qui s'y rattachent, qu'on s'y arrête un moment.

Il y a sans doute plusieurs autres églises et monumens qui vaudraient la peine d'être cités à Saint-Flour : *la Recluse*, parce qu'elle possède deux arcs à plein cintre de l'austère roman; le couvent des Jacobins et celui de la Visitation; le palais épiscopal bâti par Charles de Noailles; un institut dirigé par ces lazaristes, que nous avons tant aimé à rencontrer dans nos voyages d'outre-mer. Mais les praticiens de la cité de Florus ou leurs enfans ont montré peu de goût pour les arts, sans être étrangers pour cela aux sciences et aux lettres. Ils se sont attachés à une renommée industrielle plus populaire et plus naturelle, en fondant la principale illustration de leur ville sur le produit de leurs mines et de leurs volcans. Né dans une fournaise, comme les ouvriers de Vulcain, ils n'en sortent que pour aller battre le bronze de pays en pays, et n'y rentrent que pour jouir paisiblement sur leurs vieux jours des justes bénéfices d'une vie laborieuse. Il n'y a point de plus digne et de plus respectable destinée.

Ils eurent souvent de généreux citoyens; une foule d'embellissemens et d'établissemens d'utilité publique sont dus au vénérable Paul de Ribeyre, évêque au dix-huitième siècle, qui n'a épargné ni soins ni dépenses pour faire de Saint-Flour un lieu habitable, et certes l'œuvre était d'autant plus méritoire qu'elle était très-difficile. Le corps municipal fit graver sur l'entablement d'un portique élevé à l'entrée de la cité des vers composés par Dubelloy, né à Saint-Flour, qui expriment sa reconnaissance et son affection pour son pays natal. Les armes du prélat, qui ornaient la table de marbre qui portait l'inscription, ont été respectées par les orages des révolutions.

S'il est de la nature de l'industrie de ce peuple de le con-

duire à travers les principales villes de France, revenu au séjour habituel de ses jeunes années, il ne s'écarte guère du toit domestique. De belles et riantes promenades sont peu fréquentées.

Nous trouverons dans les annales de SAINT-FLOUR tous les accidens historiques que les peuples éprouvaient au moyen âge, et qui se reproduisent encore trop malheureusement dans des temps d'une civilisation plus parfaite. Souvent les états et la prevôté furent obligés de se réunir à Coltines dans le Planèze, pour se soustraire à la peste ou aux dévastations de la guerre civile. Le nom de *la Tour des Anglais* prouverait que dans le quatorzième siècle, sous le règne de Jean, ce peuple, alors notre ennemi, avait pénétré à SAINT-FLOUR, et y avait séjourné. En 1578, la ville fut sur le point d'être prise par un parti protestant commandé par le frère aîné du fameux capitaine Mathieu Merle, qui tenta à la faveur de la nuit, avec une vingtaines d'hommes, d'escalader les murs d'enceinte; déjà parvenu à une certaine hauteur, sa trompette sonnait *ville gagnée*. A ce bruit, les habitans se réunirent; un bourgeois, le consul Jean Brisson, se mit à leur tête, et parvint avec les gens de sa maison à en tuer plusieurs et à précipiter les autres du haut des remparts naturels de la cité. Il fut blessé de deux coups d'épée à la tête. En mémoire de cet évènement, les habitans ont conservé longtemps appendue dans leur église la trompette qui avait trop tôt sonné la victoire. Le courageux citoyen fut anobli par Henri III en 1589, lui et ses descendans, et une famille s'honore encore aujourd'hui de ce titre. Si les habitans de SAINT-FLOUR furent toujours courageux, ils ne furent pas toujours prudens; ils embrassèrent le parti de la ligue, et avec tant de zèle, qu'ils chassèrent Antoine d'Urfé, leur évêque, parce qu'il suivait le parti de Henri IV. Il fut tué d'un coup de fusil, en voulant entrer dans le château d'Honoré d'Urfé, son frère, père d'un des plus célèbres écrivains du seizième siècle, si ce n'est lui-même. Ceux qui gardaient le château le prirent pour ennemi, et le traitèrent en raison de cette cruelle méprise.

En 1637, Jean Dubois, seigneur du Jarry, tenta d'é-

branler la fidélité des habitans de Saint-Flour en faveur de Gaston de France, brouillé avec Louis XIII ; mais ils repoussèrent ses tentatives.

Après toutes les commotions qui suivirent ces guerres civiles, les citoyens purent enfin se livrer au commerce et à l'industrie qui rend leur patrie heureuse et prospère; mais les vieux citadins y formèrent dès lors une espèce d'aristocratie. Dans les faubourgs, le commerce a beaucoup plus d'activité que dans la vieille ville.

En dépit de cette activité qui caractérise la population, les environs de Saint-Flour sont tellement stériles, qu'ils ne peuvent assurer la moindre aisance aux propriétaires, et c'est une des causes qui les forcent à se répandre dans le reste de la France et jusqu'au-delà des Pyrénées.

Les états se réunirent plusieurs fois dans cette capitale diocésaine du haut pays; en 1365, pour aviser aux moyens d'arrêter le pillage et les maux causés par les soldats anglais ; en 1438, pour se cotiser afin de renvoyer les troupes étrangères qui désolaient les châteaux des environs; en 1594, pour reconnaître Henri IV, roi de France, qui les confirma dans leurs privilèges.

Saint-Flour a reçu deux papes dans ses murs, Urbain II et Calixte II, en 1120. Un roi y séjourna, Charles VII; il logea à l'évêché, et reçut des magistrats de la commune douze tasses d'argent.

Cette ville a vu naître plusieurs hommes remarquables, surtout dans les sciences médicales, un hébraïste, nommé Antoine Jourdain, un poète nommé Jean Pogheolat, et le comédien Buirette, dit Dubelloy, dont les ouvrages obtinrent, vers la fin du seizième siècle, un succès d'engouement qui ne s'est pas soutenu.

La route que nous allons prendre maintenant de Saint-Flour à Aurillac est, sous les rapports pittoresques, une des plus belles de France et de l'Europe tout entière: ce sont les Alpes! Le voyageur est heureux s'il y rencontre un temps nuageux, s'il passe au lever de l'aurore, au moment où les vapeurs sortent des vallées, quand, formant comme une gaze légère, elles semblent vouloir caresser les pics qui les déchirent, puis se referment pour les envelopper,

se condensent, roulent suspendues autour de leurs dents de granit, s'élèvent pour se perdre dans les orages, et reviennent, attirées par les mêmes rochers, tomber en torrens de pluies, jusqu'au moment où elles doivent y subir de nouvelles métamorphoses, et y prendre de nouvelles formes.

C'est le revers nord de la chaîne des monts Cantal qui brûlèrent tout entiers que l'on aperçoit pendant quelque temps, quand la route serpente sur le revers de la montagne opposée, séparée de ces volcans par des torrens nombreux qui vont porter leurs eaux à l'Océan.

On arrive à Murat, qui doit son nom à un ancien château bâti sur le rocher de *Bonnevie*, et dont les titres les plus anciens ne remontent pas au-delà du onzième siècle. Mais c'était une de ces constructions à défier les plus braves et les plus instruits des hommes de guerre du temps. Outre ses fossés, ses ponts-levis, ses nombreuses tours, le rocher qui le porte avec ses longues colonnes basaltiques à cinq et six pans, quelquefois hautes de trente pieds, lui prêtait une merveilleuse défense naturelle. Les vieux soldats qui gardaient la forteresse s'étaient tellement identifiés avec ses vieux murs, qu'ils désignaient entre eux ses points principaux suivant quelques mémorables circonstances des faits d'armes qui s'y étaient accomplis : c'était la tour du Rat-Noir, du Rat-Blanc, du Dragon, la tourelle de l'Épervier et le pont-levis du Lion : usage antique de l'homme de guerre qui s'est conservé jusqu'à nous, qui a enrichi le vocabulaire de l'artillerie elle-même d'une foule de métaphores gracieuses ou terribles, et qui signale encore un boulet promenant la mort par l'épithète qu'on attache au caractère brutal d'un guerrier sans miséricorde.

Les vicomtes de Murat furent riches, les premiers de leur nom que l'on rencontre dans l'histoire de la province ont eu peu d'illustration. Un Jean de Murat se croisa aux premiers temps de la guerre sainte ; sa fille Pétronille fut prieure d'une abbaye de la Vaudieu, et son frère Pierre rendit foi et hommage de ses terres à Bérenger, comte de Provence ; Géraud de Murat, qui vivait en 1169, fut un seigneur distingué. Dans le treizième siècle, le vicomte

de Murat, voyant les ravages que faisait dans le pays Guillaume, compteur d'Apchon, fut un des premiers à le poursuivre, et il s'en rendit maître. En 1285, ce même seigneur, voulant éviter une de ces guerres interminables des tyrans féodaux qui ruinaient les pauvres paysans, remit les différends qui étaient survenus entre lui et Henry, comte de Rhodez, à l'arbitrage d'Astorg d'Aurillac, bailli des montagnes, et rendit foi et hommage à ce comte de ses terres et châteaux. La renommée de bravoure de Murat le fit appeler des premiers par Philippe-le-Long dans la guerre de Flandre. Une belle Hélis de Murat, qui avait épousé Bertrand de Cardailhac, devint le sujet d'une guerre implacable entre les deux maisons. Ce fut d'abord la haine des Capulet et des Montaigu; mais dans l'année 1357, trop célèbre et trop funeste pour l'Auvergne, lors de l'invasion des Anglais, Robert Knol et Valdebœuf, leurs chefs, capitaines pleins de courage et d'expérience, profitèrent habilement de la haine incurable des deux familles. Ils prirent et pillèrent la ville, attaquèrent le château, lui donnèrent l'assaut, et cependant ne purent s'en emparer. Ces dissensions, qui ont tant de rapports avec celles des familles italiennes au moyen âge, se rallumèrent en 1400, tant que le roi de France, pour mettre les deux parties hors de cause, confisqua leurs terres; et donna celle de Murat à Jean Dumas, seigneur de l'Isle, sous le gouvernement de Jean de Neuvéglise. Renaud de Murat, qui avait été dépouillé, se mit à piller et à ravager la campagne, reprit son château, s'y fortifia, et devint redoutable par ses cruautés envers les malheureux vassaux de ses ennemis. Après avoir subi un siège de onze mois, il allait rester possesseur de la forteresse, quand il refusa l'hommage au connétable d'Auvergne, comte d'Armagnac. La guerre recommença avec fureur; Renaud fut assiégé de nouveau, et se défendit en désespéré. « Enfin Begon d'Estain, qui conduisait le » siège par ordre de Charles VI, le fit prisonnier, ainsi » que Raymond d'Apchier, son beau-père, et Jean, son » frère, et l'envoya au château de Carlat; il s'échappa de » prison, et obtint sa grâce par l'entremise du duc de » Bourgogne; ensuite il traita de ses droits, et s'en démit

» en faveur des d'Armagnac, en 1435. Murat était encore » une place forte en 1477. Cette terre fut confisquée par » Louis XI, à cause de la révolte de Jacques d'Armagnac, » duc de Nemours ; mais peu après, ayant été rendu à ses » enfans, Pierre de Bourbon prit Murat en échange de » Bouzols, près le Puy, en 1489 (1). »

Cette forteresse subit, dans le seizième siècle, la destinée de tous les châteaux pris et repris tour-à-tour par les catholiques et les protestans. Au dix-septième, elle partagea le sort de ceux que Louis XIII faisait abattre par le conseil de Richelieu, parce que tous ces vieux manoirs renfermaient une aristocratie indépendante et armée au centre du royaume. Seulement la démolition de celui-ci fut si difficile qu'on imagina que Renaud était parvenu à souder par la fusion les fondemens de ses remparts et de ses tours, avec les basaltes qui les soutenaient. Rien ne pouvait les disjoindre, leur destruction exigea de longs et coûteux travaux, et souvent, dit-on, le rocher et les murs, liés ensemble, volèrent en éclats, pressés par la mine, et retombèrent sur les maisons de la ville, qu'ils écrasaient de leur chute, sans s'être dépris de leur union. Ainsi, à ces derniers momens, cette citadelle fut encore une cause d'effroi et de calamités pour les pauvres habitans de Murat. La ville ne s'embellit pas beaucoup de la destruction de son château ; elle possède quelques monastères, quelques églises brûlées aux temps des guerres de religion ; mais tous ces monumens furent étrangers aux arts ; elle est restée ce qu'elle était, avec ses rues étroites, rapides, pavées de laves qui les rendent presque impraticables aux chevaux, et un aspect de malpropreté qui n'est que trop commun aux habitations du peuple dans la HAUTE-AUVERGNE.

Murat a donné naissance à plusieurs hommes distingués, tels que Jean de l'Hôpital, médecin de Charles de Bourbon, connétable de France, garde des sceaux des Montagnes, en 1513, et dont le fils fut le célèbre Michel de l'Hôpital, chancelier de France. Dom Jean Bohier, visiteur-général des chartreux, et Bérail, chirurgien de Henri IV,

(1) *Statistique du Cantal*, par Deribier-Duchatel.

qui fut considéré comme l'un des plus habiles de son temps, sont nés dans cette ville.

Avant de suivre notre chemin vers le beau vallon de Vic, nous jetterons un regard sur Mauriac, une des plus anciennes villes de la HAUTE-AUVERGNE, et dont les titres remontent, suivant quelques anciens auteurs, à l'année 377. L'empereur Gratien, disent ils, aimait à venir jouir de l'exercice de la chasse dans les forêts qui entouraient *Maurantiacum ;* et il est difficile de ne pas voir dans cette vieille cité le Mauriac moderne.

Mais une illustration bien autrement célèbre désignerait ces lieux comme ayant donné leur nom aux champs Catalauniques. Les champs Mauriaques, et, suivant le texte de Grégoire de Tours, les plaines d'Anglards, dans la partie appelée Cantalèze, auraient servi aux terribles combats livrés entre Attila et le roi des Francs Mérovée; c'est dans ces montagnes que le beau Sicambre aux longs cheveux, et le Romain Aëtius auraient frappé deux cent mille barbares, et arrêté le *Fléau de Dieu.* Si le récit de Jornandès mérite la préférence, ce que nous n'oserions assurer, c'est sur les bords de la Marne que l'on doit chercher les souvenirs de cette bataille épique. Il n'en est pas moins fort curieux de trouver dans les vastes plaines qui avoisinent Mauriac, et qui sont arrosées par les rivières de Mars et de l'Auze, sur un coteau qui les domine, une croix d'une forme assez bizarre, implantée dans une grosse pierre taillée, autrefois chargée d'une inscription que le temps a entièrement dévorée, et qui s'appelle la croix des Batailles ou *Rouniade.*

On cherche plus communément l'origine de Mauriac dans la légende de sainte Théodechilde, fille de Clovis, qui suivit son frère Thierry en AUVERGNE, lorsqu'il en fit la conquête, après la bataille de Vovillé. Ce siècle des visions et des enchantemens est ravissant de détails naïfs dans les chroniques. Théodechilde était en son château de Moncellis, dominant la rivière d'Auze, à une demi-lieue de Mauriac, et qui, par parenthèse, avait été pris par son frère à un seigneur du pays nommé Bazolus, qui fut fait prisonnier et envoyé à Paris. Une nuit, appuyée sur les crénaux des hautes tours du château, elle vit briller de loin une grande

lumière dans la forêt; on se mit en quête des causes de cette apparition, et on trouva dans un lieu solitaire, sous les branchages énormes d'arbres qui formaient un temple naturel, une statue de la Vierge, gardée par deux lions. La princesse, ravie et étonnée, y fit élever promptement une chapelle nommée depuis *Notre-Dame-des-Miracles.* La délicieuse église de *Notre-Dame-de-l'Épine*, à deux lieues de Châlons-sur-Marne, a précisément la même origine, aux lions près, qui n'ont jamais été communs dans les plaines de Champagne. Théodechilde était extrêmement pieuse. A la chasse, ayant échappé à un grand danger, elle fit vœu de bâtir un monastère à l'instar de celui de Sens. Elle y avait déjà fondé un couvent, où s'était rétiré Bazolus le dépossédé, et qui était doté sur les biens dont il avait joui en AUVERGNE. Le château de Moncellis fut démoli, et ses matériaux servirent à l'érection du nouveau monastère. C'est alors, suivant cette hypothèse, que se fonda la ville de Mauriac. Plus tard, de 820 à 827, Jérémie, archevêque de Sens, obtint une charte de Louis-le-Débonnaire pour les moines de Saint-Benoît, qui vinrent s'y établir. Des privilèges et de nouveaux dons firent promptement prospérer la vieille ville, nommée d'abord *Noviacum*, et vulgairement Mauriac : elle conserva ce dernier nom.

Mauriac devait sa fondation à une femme. En 1050, une autre femme, Ermengarde de Rochedagoux, se déclara sa bienfaitrice, et une troisième, Jeanne de Fontanges, acheva de la protéger et de l'enrichir, à la fin du seizième siècle. Les monumens et les maisons de Mauriac offrent un aspect bleuâtre, qui provient de la pierre que l'on emploie à leur construction, et qui est nommée *dolérite.* Plus propre sans doute à cet usage que les noirs basaltes, sa couleur fausse et inharmonieuse a cependant quelque chose qui blesse la vue.

Chaque ville de la HAUTE-AUVERGNE compte ses hommes célèbres, et celle-ci a donné naissance à quelques illustres, parmi lesquels on remarque saint Odon, mort en 943, et l'abbé Chappe, auteur d'un *Voyage en Sibérie*, plus amusant qu'instructif. Claude Chappe, son neveu, qui a inventé

le télégraphe, ou qui plutôt a renouvelé des anciens cette invention très-connue, était Manceau.

Nous reprenons notre voyage à Murat pour entrer dans la belle vallée de Vic. On côtoie bientôt le pied des montagnes, sous l'influence si douce de l'air du midi, et on entre dans des vallons frais, rians, couverts de bois verdoyans, arrosés par la Cère, dont le bruissement n'est plus celui d'un torrent, mais le cours d'une eau pure, qui va caressant les fraîches prairies qu'elle fertilise. C'est cependant bien une nymphe des hautes régions, et au Pas-de-la-Cère elle rappelle son origine. Mais dans ce vallon, l'esprit commence à se reposer des volcans, des enfers, des orages des eaux furieuses et de la triste verdure des sapins.

Vic-en-Carladès, qui tire son nom de Carlat, place autrefois très-forte, démolie sous Louis XIII, et dans laquelle, en 1497, Jacques, comte d'Armagnac, soutint un siège contre Louis XI, qu'il paya de sa tête, mérite aussi quelques lignes. Cette petite ville se présente d'abord entourée de pacages et de bois agréables, dont l'aspect, en récréant l'esprit, donnerait la santé si ces eaux minérales n'offraient un soulagement plus réel aux maux physiques qui rendent la vie si triste. Quoique découverte dans ces derniers temps, il paraît qu'elle était connue des Romains; car on y a trouvé des médailles et des vestiges d'habitations antiques.

Tout modeste qu'est Vic, il souffrit des guerres de religion et de l'invasion des Gaulois; mais maintenant, caché au centre de la France, humblement assis au pied de hautes montagnes, sur une route peu fréquentée, son délicieux séjour sera peut-être à l'abri des vains tourmens causés par les passions des hommes. Vic à donné naissance au troubadour de Montodon, qui vivait dans le treizième siècle, et au poète Boissy, un de nos bons auteurs comiques du second ordre.

Avant d'entrer à AURILLAC, où nous ferons nos adieux à l'AUVERGNE, nous avons parcouru, visité, dessiné tous les châteaux du Cantal; mais, en vérité, il nous serait presque impossible de les nommer tous. Les montagnes de la HAUTE-AUVERGNE étaient un vaste nid de seigneurs féodaux, et les ruines de leurs manoirs y sont innombrables. C'est Comblat

près de Vic; c'est Monsalvy aux murs du diable, avec ses ponts-levis, ses machicoulis multiples, ses souterrains et ses restes imposans; Miremont, d'Auzers, flanqué de ses quatre tours rondes, Chavagnac, Escorailles, qui vit Algayette, épouse de Henry de Rhodez, et appartint plus tard à un preux célèbre, depuis capitaine de la grosse tour de Bourges, et chambellan du roi, qui fit des prodiges de valeur à Cosne, et défendit glorieusement Montargis contre les Anglais en 1421.

C'est Murat l'Arabe, qui doit son nom à quelques héros des croisades, ou à quelque Sarrasin devenu maître du fort après les excursions de ce peuple au neuvième siècle. C'est Beauclair, dont les ruines couronnent un rocher sur la rivière d'Aspre. C'est Fontanges avec sa chapelle encore debout, berceau d'une famille illustre de ces provinces. C'est Velzic, qui n'existe plus; la tour antique de Faliès; Lastic, qui eut pour possesseur un grand-maître de l'ordre de Malte, et de terribles châtelains illustrés dans plus d'un combat; Madic sur la Dordogne, avec ses hautes tours encore imposantes, qui eut pour seigneur un Jourdain de Chabannes, témoin en 1178 du combat singulier entre Géraud de Fontanges et Eymery de Saint-Céré, où le premier fut vainqueur; Madic, qui fut depuis la propriété des grands-maîtres de France, Jacques et Antoine de Dammartin, et du maréchal Jacques de Chabannes de la Palisse, tué à la bataille de Pavie. Ce sont Mandulphe, qui a appartenu aux d'Armagnac, Pesteil, Polminhac, Roufiac de la Pachevie. Ce sont les ruines de Claviers, résidence de Guy d'Albars, et qu'une jeune fille incendia pour se venger du refus que l'on fit de l'unir à un Montclar; mais elle se punit de son crime en le commettant, et périt dans les flammes. C'est Oradour, dont le nom indique au moins l'emplacement d'une ancienne chapelle. C'est Peyrusse, avec sa charmante histoire du jeune peintre. On montrait et on faisait admirer aux voyageurs, dans un appartement, un tableau exquis qui représentait un oiseleur de la Limagne, et qui était, disait-on, le témoignage de la reconnaissance d'un peintre égaré et malade dans ces montagnes, pour l'hospitalité de leurs habitans. De pareilles histoires nous touchent trop

vivement pour que nous puissions les oublier. Accablés aussi de fatigue, quelquefois nous avons été heureux de rencontrer l'hospitalité, non pas dans un château, mais dans la pauvre hutte du montagnard. Mais Peyrusse est encore autrement célèbre; c'est devant ses murs que fut tué le terrible capitaine Merle, fils du tisserand de Brioude. En 1578, il ravageait le pays à la tête d'un parti de huguenots. Pendant la nuit, et comme ils faisaient un grand feu devant l'église à leur bivouac, les hommes d'armes du château distinguèrent Merle à la lueur de la flamme, et un coup de fauconneau termina la carrière du roi des montagnes. C'est, au milieu des bois et des rochers, le château royal de Crève-Cœur, avec son énorme tour aux murs indestructibles, et qui servit d'asile à Marguerite de Valois. C'est le château d'Ydes, indiqué dans la charte de Clovis, et enfin Tournemire, où fut arrêté notre héros des pillards Ayméricot Marcel. En 767, ce château était déjà célèbre par le siège de Pepin sur Gaiffre, duc d'Aquitaine. Certes, peu de provinces possèdent un aussi grand nombre de ruines de vieux châteaux, et nous sommes loin de les avoir tous désignés. On ne s'étonnera pas que nous ayons pu nous croire dispensés d'accorder à tous ceux que nous nommons un dessin spécial et une description particulière.

Ch. Nodier et Taylor.



LA MARQUISE.

Cette marquise-là est morte l'année dernière, âgée de quatre-vingt-deux ans. C'est la seule marquise que j'aie connue, car de marquis et de marquises de la *vieille roche*, de la bonne espèce, il n'en reste plus guère en France. Leurs descendans n'ont plus d'eux que leurs titres : les mœurs constitutionnelles ont tout nivelé, et chaque classe de la société tend à perdre sa physionomie particulière. Bientôt ces vieux monumens de l'ancienne aristocratie auront disparu ; on pourra les ranger dans les divisions de Cuvier, au nombre des *races perdues*. Dépêchons-nous de les observer avant qu'ils s'éteignent. Nos enfans ne se rappelleront pas d'avoir vu la figure d'une marquise.

Car en dépit de quelques écrivains parfumés qui prétendent à diriger notre prochaine réaction littéraire, et nous tirer du sang et de la boue pour nous mettre un peu trop dans le musc et dans la moire, en dépit de ces talens qui ont la monomanie des marquises jeunes et belles, des personnages titrés et des salons de la rue de Vaugirard. il est une vérité incontestable, la noblesse n'est plus. Cet historien mordant de notre littérature contemporaine, cet homme d'un bon sens si populaire, d'une fierté d'opinions si aristocratique, Jules Janin, nous le crie tous les jours. Elle est morte en France cette noblesse tant ballottée ! Soyez-lui impartiaux si vous avez le sentiment de la justice ; soyez-lui indulgens ou sévères selon votre conscience, car le temps est venu de la juger sans passion. Les haines doivent s'éteindre sur la cendre des morts ; or sa cendre est déjà froide. Son dernier reflet est allé mourir, au commence-

ment du règne de Napoléon, dans quelques salons du faubourg Saint-Germain. Ses vices séduisans, ses fatuités chevaleresques, ses fanfaronnades, sa bravoure et ses exactions, n'ont point survécu aux échafauds de 93 et aux dégradations de l'exil. La misère ou l'apostasie, l'émigration et l'empire, ont flétri ces airs d'audacieuse légèreté qui la faisaient si dangereuse et si brillante. Jadis, quand on disait *la cour*, c'est comme si l'on eût dit les jardins d'Armide, les délices du ciel avec les terreurs de l'enfer. Mais ce mot a perdu sa puissance, et il l'a perdue pour jamais.

La restauration a restauré réellement les mœurs ; elle les a faites constitutionnelles ; elle a porté le dernier coup aux privilèges ; elle a forcé les descendans de ces races si fières et si hautaines à se faire peuple bon gré mal gré. En moins de quinze ans, l'éducation des grands a été refaite. On a vu des ducs fort bien instruits des droits de tous et des pouvoirs de la gendarmerie; des comtesses très-spirituellement moqueuses de leur généalogie devant les jeunes financiers amoureux d'elles ; et des marquis très-souples dans leurs manières devant les électeurs de leur collège.

La noblesse entra dans sa dernière phase de vie quand elle courba la tête devant Mme de Maintenon, quand elle se rallia autour du vieux despote de Versailles. Elle se prépara dès lors à plier le genou devant le jeune despote de la Malmaison. Qu'on eût exhumé de la poudre du passé un de ces vieux compagnons d'Henri IV, si guerriers, si souverains eux-mêmes, et qu'on les eût amenés à la cour de Louis XIV, avec qu'elle indignation n'eussent-ils pas vu leurs petits-fils briser leur épée huguenote et fléchir leurs fronts altiers devant le maître dévot et la maîtresse intolérante ? Eh bien ! qu'on eût amené à la cour de Charles X un représentant de la noblesse prodigue et dissolue du dix-septième siècle, de quel mépris n'eût-elle pas frappé ses descendans épouvantés d'un refus d'impôt dans les provinces et d'une adresse électorale ? Il eût prétendu disperser la France ameutée au galop de son cheval et le fouet en main.

C'est donc aujourd'hui une grande erreur que de prétendre réserver exclusivement les bonnes manières, les

grands airs, les séductions de l'élégance à la noblesse. Je ne sais pas dans quelle classe a pu se réfugier la poésie, mais à coup sûr ce n'est pas dans cette aristocratie des noms qui ne soutient plus ses prétentions par l'épée, qui ne dit plus comme jadis : Dieu est mon droit ! qui se cache dans ses châteaux ou se rallie autour de tous les trônes. Ce n'est pas non plus dans cette aristocratie d'argent qui a dérogé à ses traditions de sagesse et de labeur, qui a dépouillé ses bourgeoises vertus jusqu'à descendre au rang des grands seigneurs. Où est la poésie ? Dans le passé peut-être.

Le marquise de R*** n'était pas fort spirituelle, quoiqu'il soit reçu en littérature que toutes les vieilles femmes doivent pétiller d'esprit. Son ignorance était extrême sur toutes les choses que le frottement du monde ne lui avait point apprises. Elle n'avait pas non plus cette excessive délicatesse d'expression, cette pénétration exquise, ce tact merveilleux qui distinguent, à ce qu'on dit, les femmes qui ont beaucoup vécu. Elle était, au contraire, étourdie, brusque, franche, quelquefois même cynique. Elle détruisait absolument toutes les idées que je m'étais faites d'une marquise du bon temps. Et pourtant elle était bien marquise, et elle avait vu la cour de Louis XV ; mais, comme ç'avait été dès lors un caractère d'exception, je vous prie de ne pas chercher dans son histoire l'étude sérieuse des mœurs d'une époque. La société me semble si difficile à connaitre bien et à bien peindre dans tous les temps, que je ne veux point m'en mêler. Je me bornerai à vous raconter de ces faits particuliers qui établissent des rapports de sympathie irrécusable entre les hommes de toutes les sociétés et de tous les siècles.

Je n'avais jamais trouvé un grand charme dans la société de cette marquise. Elle ne me semblait remarquable que pour la prodigieuse mémoire qu'elle avait conservée du temps de sa jeunesse, et pour la lucidité virile avec laquelle s'exprimaient ses souvenirs. Du reste elle était, comme tous les vieillards, oublieuse des choses de la veille et insouciante des évènemens qui n'avaient point sur sa destinée une influence directe.

Elle n'avait pas eu une de ces beautés piquantes qui, man-

quant d'éclat et de régularité, ne pouvaient se passer d'esprit. Une femme ainsi faite en acquérait pour devenir aussi belle que celles qui l'étaient davantage. La marquise, au contraire, avait eu le malheur d'être incontestablement belle. Je n'ai vu d'elle que son portrait, qu'elle avait, comme toutes les vieilles femmes, la coquetterie d'étaler dans sa chambre à tous les regards. Elle y était représentée en nymphe chasseresse avec un corsage de satin imprimé imitant la peau de tigre, des manches de dentelle, un arc de bois de santal, et un croissant de perles qui se jouait sur ses cheveux crêpés. C'était malgré tout, une admirable peinture, et surtout une admirable femme : grande, svelte, brune, avec les yeux noirs d'une Espagnole, des traits sévères et nobles, une bouche vermeille qui ne souriait point, et des mains qui, dit-on, avaient fait le désespoir de la princesse de Lamballe. Sans la dentelle, le satin et la poudre, c'eût été vraiment là une de ces nymphes fières et agiles que les mortels apercevaient au fond des forêts ou sur le flan des montagnes pour en devenir fous d'amour et de regret.

Pourtant la marquise avait eu peu d'aventures. De son propre aveu elle avait passé pour manquer d'esprit. Les hommes blasés d'alors aimaient moins la beauté pour elle-même que pour ses agaceries coquettes. Des femmes infiniment moins admirées lui avaient ravi tous ses adorateurs, et, ce qu'il y a d'étrange, elle n'avait pas semblé s'en soucier beaucoup. Ce qu'elle m'avait raconté, à *bâtons rompus*, de sa vie me faisait penser que ce cœur-là n'avait point eu de jeunesse, et que la froideur de l'égoïsme avait dominé toute autre faculté. Cependant je voyais autour d'elle des amitiés assez vives pour la vieillesse : ses petits enfans la chérissaient, et elle faisait du bien sans ostentation ; mais comme elle ne se piquait point de principes, et avouait n'avoir jamais aimé son amant, le vicomte de Larrieux, je ne pouvais pas trouver d'autre explication à son caractère.

Un soir je la vis plus expansive encore que de coutume. Il y avait de la tristesse dans ses pensées. « Mon cher enfant, me dit-elle, le vicomte de Larrieux vient de mourir de sa goutte; c'est une grande douleur pour moi qui fus son

aimée pendant soixante ans. Et puis il est effrayant de voir comme l'on meurt! Ce n'est pas étonnant après tout, il était si vieux?

— Quel âge avait-il lui demandai-je.

— Quatre-vingt quatre ans. Pour moi, j'en ai quatre-vingts; mais je ne suis pas infirme comme il l'était, je dois espérer de vivre plus que lui. N'importe! voici plusieurs de mes amis qui s'en vont cette année, et on a beau se dire qu'on est plus jeune et plus robuste, on ne peut pas s'empêcher d'avoir peur quand on voit partir ainsi ses contemporains.

Ainsi, lui dis-je, voilà tous les regrets que vous lui accordez, à ce pauvre Larrieux qui vous a adorée pendant soixante ans, qui n'a cessé de se plaindre de vos rigueurs, et qui ne s'en est jamais rebuté? C'était le modèle des amans, celui-là! On ne fait plus de pareils hommes.

— Laissez donc, dit la marquise avec un sourire froid, cet homme avait la manie de se lamenter et de se dire malheureux. Il ne l'était pas du tout; chacun le sait.

Voyant ma marquise en train de babiller, je la pressai de questions sur ce vicomte de Larrieux et sur elle-même; et voici la singulière réponse que j'en obtins.

— Mon cher enfant, je vois bien que vous me regardez comme une personne d'un caractère très-maussade et très-inégal. Il se peut que cela soit. Jugez-en vous-même, je vais vous dire toute mon histoire, et vous confesser des travers que je n'ai jamais dévoilés à personne. Vous qui êtes d'une époque sans préjugés, vous me trouverez moins coupable peut-être que je ne me le semble à moi-même; mais, quelle que soit l'opinion que vous prendrez de moi, je ne mourrai pas sans m'être fait connaître à quelqu'un. Peut-être me donnerez-vous quelque marque de compassion qui adoucira la tristesse de mes souvenirs.

Je fus élevée à Saint-Cyr. L'éducation brillante qu'on y recevait produisait effectivement fort peu de chose. J'en sortis à seize ans pour épouser le marquis de R..... qui en avait cinquante, et je n'osai pas m'en plaindre, car tout le monde me félicitait sur ce beau mariage; et toutes les filles sans fortune enviaient mon sort.

J'ai toujours eu peu d'esprit; dans ce temps-là j'étais tout-à-fait bête. Cette éducation claustrale avait achevé d'engourdir mes facultés déjà très-lentes. Je sortis du couvent avec une de ces niaises innocentes dont on a bien tort de nous faire un mérite, et qui nuisent souvent au bonheur de toute notre vie.

En effet, l'expérience que j'acquis en six mois de mariage trouva un esprit si étroit pour la recevoir qu'elle ne me servit de rien. J'appris, non pas à connaître la vie, mais à douter de moi-même. J'entrai dans le monde avec des idées tout-à-fait fausses et des préventions dont toute ma vie n'a pu détruire l'effet.

A seize ans et demi j'étais veuve ; et ma belle-mère, qui m'avait prise en amitié pour la nullité de mon caractère, m'exhorta à me remarier. Il est vrai que j'étais grosse, et que le faible douaire qu'on me laissait devait retourner à la famille de mon mari au cas où je donnerais un beau-père à son héritier. Dès que mon deuil fut passé, on me produisit donc dans le monde, et l'on m'y entoura de galans. J'étais alors dans tout l'éclat de ma beauté, et, de l'aveu de toutes les femmes, il n'était point de figure ni de taille qui pussent m'être comparées.

Mais mon mari, ce libertin vieux et blasé qui n'avait jamais eu pour moi qu'un dédain ironique, et qui m'avait épousée pour obtenir une place promise à ma considération, m'avait laissé tant d'aversion pour le mariage que jamais je ne voulus consentir à contracter de nouveaux liens. Dans mon ignorance de la vie, je m'imaginais que tous les hommes étaient les mêmes, que tous avaient cette sécheresse de cœur, cette impitoyable ironie, ces caresses froides et insultantes qui m'avaient tant humiliée. Toute bonne que j'étais, j'avais fort bien compris que les rares transports de mon mari ne s'adressaient qu'à une belle femme, et qu'il n'y mettait rien de son ame. Je redevenais ensuite pour lui une sotte dont il rougissait en public et qu'il eût voulu pouvoir renier.

Cette funeste entrée dans la vie me désenchanta pour jamais. Mon cœur, qui n'était peut-être pas destiné à cette froideur, se resserra et s'entoura de méfiances. Je pris les

hommes en aversion et en dégoût. Leurs hommages m'insultèrent; je ne vis en eux que des fourbes qui se faisaient esclaves pour devenir tyrans. Je leur vouai un ressentiment et une haine éternels.

Quand on n'a pas besoin de vertu on n'en a pas. Voilà pourquoi avec les mœurs les plus austères je ne fus point vertueuse. Oh ! combien je regrettai de ne pouvoir l'être ! combien je l'enviai, cette force morale et religieuse qui combat les passions et colore la vie ! la mienne fut si froide et si nulle ! que n'eussé-je point donné pour avoir des passions à réprimer, une lutte à soutenir, pour pouvoir me jeter à genoux et prier comme ces jeunes femmes que je voyais, au sortir du couvent, se maintenir sages dans le monde durant quelques années, à force de ferveur et de résistance ! Moi, malheureuse, qu'avais-je à faire sur la terre ? Rien qu'à me parer, à me montrer et à m'ennuyer. Je n'avais point de cœur, point de remords, point de terreurs ; mon ange gardien dormait au lieu de veiller. La Vierge et ses chastes mystères étaient pour moi sans consolation et sans poésie. Je n'avais nul besoin des protections célestes ; les dangers n'étaient pas faits pour moi, et je me méprisais pour ce dont j'eusse dû me glorifier.

Car il faut vous dire que je m'en prenais à moi autant qu'aux autres quand je trouvais en moi cette volonté de ne pas aimer dégénérée en impuissance. J'avais souvent confié aux femmes qui me pressaient de faire le choix d'un mari ou d'un amant l'éloignement que m'inspiraient l'ingratitude, l'égoïsme et la brutalité des hommes. Elles me riaient au nez quand je parlais ainsi, m'assurant que tous n'étaient pas semblables à mon vieux mari, et qu'ils avaient des secrets pour se faire pardonner leurs défauts et leurs vices. Cette manière de raisonner me révoltait ; j'étais humiliée d'être femme en entendant d'autres femmes exprimer des sentimens aussi grossiers, et rire comme des folles quand l'indignation me montait au visage. Je m'imaginais un instant valoir mieux qu'elles toutes.

Et puis je retombais avec douleur sur moi-même ; l'ennui me rongeait. La vie des autres était remplie, la mienne me débordait pleine et vivace, et vide et oisive. Alors je

m'accusais de folie et d'ambition démesurée ; je me mettais à croire tout ce qu'elles m'avaient dit, ces femmes rieuses et philosophiques qui prenaient si bien leur siècle comme il était. Je me disais que l'ignorance m'avait perdue, que je m'étais forgé des espérances chimériques, que j'avais rêvé des hommes loyaux et parfaits qui n'étaient point de ce monde. En un mot, je prenais sur moi tous les torts qu'on avait eus envers moi.

Tant que les femmes espérèrent me voir bientôt convertie à leurs maximes et à ce qu'elles appelaient leur sagesse, elles me supportèrent. Il y en avait même plus d'une qui fondaient sur moi un grand espoir de justification pour elle-même ; plus d'une, qui avait passé des témoignages exagérés d'une vertu farouche à une conduite éventée, et qui se flattait de me voir donner au monde l'exemple d'une légèreté capable d'excuser la sienne.

Mais quand elles virent que cela ne se réalisait point, que j'avais déjà vingt ans et que j'étais incorruptible, elles me prirent en horreur ; elles prétendirent que j'étais leur critique incarnée et vivante ; elles me tournèrent en ridicule avec leurs amans, et ma conquête fut l'objet des plus outrageans projets et des plus immorales entreprises. Des femmes d'un haut rang dans le monde ne rougirent point de tramer en riant d'infâmes complots contre moi, et, dans la liberté de mœurs de la campagne, je fus attaquée de toutes les manières avec un acharnement de désirs qui ressemblait à de la haine. Il y eut des hommes qui promirent à leurs maîtresses de m'apprivoiser, et des femmes qui permirent à leurs amans de l'essayer. Il y eut des maîtresses de maison qui s'offrirent d'égarer ma raison à l'aide des vins de leurs soupers. J'eus des amies et des parentes qui me présentèrent, pour me tenter, des hommes dont j'aurais fait de très-beaux cochers pour ma voiture. Comme j'avais eu l'ingénuité de leur ouvrir toute mon ame, elles savaient fort bien que ce n'était ni la piété, ni l'honneur, ni un ancien amour, qui me préservaient, mais bien la méfiance et un sentiment de répulsion involontaire ; elles ne manquèrent pas de divulguer mon caractère, et, sans tenir compte des incertitudes et des angoisses de mon ame, elles répandi-

rent hardiment que je méprisais tous les hommes. Il n'est rien qui les blesse plus que ce sentiment ; ils pardonnent plutôt le libertinage que le dédain. Aussi partagèrent-ils l'aversion que les femmes avaient pour moi ; ils ne me recherchèrent plus que pour satisfaire leur vengeance et me railler ensuite. Je trouvai l'ironie et la fausseté écrites sur les fronts, et ma misanthropie s'en accrut chaque jour davantage.

Une femme d'esprit eût pris son parti sur tout cela ; elle eût persévéré dans la résistance, ne fût-ce que pour augmenter la rage de ses rivales ; elle se fût jetée ouvertement dans la piété, pour se rattacher à la société de ce petit nombre de femmes vertueuses qui, même en ce temps-là, faisaient l'édification des honnêtes gens. Mais je n'avais pas assez de force dans le caractère pour faire face à l'orage qui grossissait contre moi. Je me voyais délaissée, haïe, méconnue ; déjà ma réputation était sacrifiée aux imputations les plus horribles et les plus bizarres. Certaines femmes vouées à la plus licencieuse débauche feignaient de se croire en danger auprès de moi.

Sur ces entrefaites arriva de province un homme sans talent, sans esprit, sans aucune qualité énergique ou séduisante, mais doué d'une grande candeur et d'une droiture de sentimens bien rare dans le monde où je vivais. Je commençais à me dire qu'il fallait faire enfin un *choix*, comme disaient mes compagnes. Je ne pouvais pas me marier, étant mère, et, n'ayant confiance à la bonté d'aucun homme, je ne croyais pas avoir ce droit. C'était donc un amant qu'il me fallait accepter pour être au niveau de la compagnie où j'étais jetée. Je me déterminai en faveur de ce provincial, dont le nom et l'état dans le monde me couvraient d'une assez belle protection. C'était le vicomte de Larrieux.

Il m'aimait, lui, et dans la sincérité de son ame. Mais son ame ! en avait-il une ? C'était un de ces hommes froids et positifs qui n'ont pas même pour eux l'élégance du vice et l'esprit du mensonge. Il m'aimait à son ordinaire comme mon mari m'avait quelquefois aimée. Il n'était frappé que de ma beauté, et ne se mettait pas en peine de découvrir mon

cœur. Chez lui ce n'était pas dédain, c'était ineptie. S'il eût trouvé en moi la puissance d'aimer, il n'eût pas su comment y répondre.

Je ne crois pas qu'il ait existé un homme plus matériel que ce pauvre Larrieux. Il mangeait avec volupté, il s'endormait sur tous les fauteuils, et le reste du temps il prenait du tabac. Il était ainsi toujours occupé à satisfaire quelque appétit physique. Je ne pense pas qu'il eût une idée par jour.

Avant de l'élever jusqu'à mon intimité, j'avais de l'amitié pour lui, parce que si je ne trouvais en lui rien de grand, du moins je n'y trouvais rien de méchant; et en cela seul consistait sa supériorité sur tout ce qui m'entourait. Je me flattai donc, en écoutant ses galanteries, qu'il me reconcilierait avec la nature humaine, et je me confiai à sa loyauté. Mais à peine lui eus-je donné sur moi ces droits que les femmes faibles ne reprennent jamais, qu'il me persécuta d'un genre d'obsession insupportable, et réduisit tout son système d'affection aux seuls témoignages qu'il fût capable d'apprécier.

Vous voyez, mon ami, que j'étais tombée de Carybde en Scylla. Cet homme, qu'à son large appétit et à ses habitudes de sieste j'avais cru d'un sang si calme, n'avait même pas en lui le sentiment de cette forte amitié que j'espérais rencontrer. Il disait en riant qu'il lui était impossible d'avoir de l'amitié pour une belle femme. Et si vous saviez ce qu'il appelait l'amour !

Je n'ai point la prétention d'avoir été pétrie d'un autre limon que toutes les créatures humaines. A présent que je ne suis plus d'aucun sexe, je pense que j'étais alors tout aussi femme qu'une autre, mais qu'il a manqué au développement de mes facultés de rencontrer un homme que je pusse aimer assez pour jeter un peu de poésie sur les faits de la vie animale. Mais cela n'étant point, vous-même qui êtes un homme, et par conséquent moins délicat sur cette perception de sentimens, vous devez comprendre le dégoût qui s'empare du cœur quand on se soumet aux exigences de l'amour sans en avoir compris les besoins. En trois jours le vicomte de Larrieux me devint insoutenable.

Eh bien ! mon cher, je n'eus jamais l'énergie de me débarrasser de lui ! Pendant soixante ans il a fait mon tourment et ma satiété. Par complaisance, par faiblesse ou par ennui, je l'ai supporté. Toujours mécontent de mes répuguances, et toujours attiré vers moi par les obstacles que je mettais à sa passion, il a eu pour moi l'amour le plus patient, le plus courageux, le plus soutenu et le plus ennuyeux qu'un homme ait jamais eu pour une femme.

Il est vrai que depuis que je l'avais érigé auprès de moi en protecteur, mon rôle dans le monde était infiniment moins désagréable. Les hommes n'osaient plus me rechercher; car le vicomte était un terrible ferrailleur et un atroce jaloux. Les femmes, qui avaient prédit que j'étais incapable de fixer un homme, voyaient avec dépit le vicompte enchaîné à mon char; et peut-être entrait-il dans ma patience envers lui un peu de cette vanité qui ne permet point à une femme de paraître délaissée. Il n'y avait pourtant pas de quoi se glorifier beaucoup dans la personne de ce pauvre Larrieux; mais c'était un fort bel homme; il avait du cœur, il savait se taire à propos, il menait un grand train de vie, il ne manquait pas non plus de cette fatuité modeste qui fait ressortir le mérite d'une femme. Enfin, outre que les femmes n'étaient point du tout dédaigneuses de cette fastidieuse beauté qui me semblait être le principal défaut du vicomte, elles étaient surprises du dévouement sincère qu'il me marquait, et le proposaient pour modèle à leurs amans. Je m'étais donc placée dans une situation enviée; mais cela, je vous assure, me dédommageait médiocrement des ennuis de l'intimité. Je les supportai pourtant avec résignation, et je gardai à Larrieux une inviolable fidélité. Voyez, mon cher enfant, si je fus aussi coupable envers lui que vous l'avez pensé.

— Je vous ai parfaitement comprise, lui répondis-je; c'est vous dire que je vous plains et que je vous estime. Vous avez fait aux mœurs de votre temps un véritable sacrifice, et vous fûtes persécutée pour la conduite contraire à celle qui vous ferait honnir et condamner aujourd'hui. Avec un peu plus de force morale vous eussiez trouvé dans la vertu tout le bonheur que vous ne trouvâtes point dans

une intrigue. Mais laissez-moi m'étonner d'un fait, c'est que vous n'ayez point rencontré, dans tout le cours de votre vie, un seul homme capable de vous comprendre et digne de vous convertir au véritable amour. Faut-il en conclure que les hommes d'aujourd'hui valent mieux que les hommes d'autrefois.

— Ce serait de votre part une grande fatuité, me répondit-elle en riant. J'ai fort peu à me louer des hommes de mon temps, et cependant je doute que vous ayez fait beaucoup de progrès ; mais ne moralisons point. Qu'ils soient ce qu'ils sont ; la faute de mon malheur est toute à moi ; je n'avais pas l'esprit de les juger. Avec ma sauvage fierté, il aurait fallu être une femme supérieure, et choisir d'un coup d'œil d'aigle, entre tous ces hommes si plats, si faux et si vides, un de ces êtres si vrais et si nobles, qui sont rares et exceptionnels dans tous les temps. J'étais trop ignorante, trop bornée pour cela. A force de vivre, j'ai acquis plus de jugement : je me suis aperçue que certains d'entre eux, que j'avais confondus dans ma haine, méritaient d'autres sentimens ; mais alors j'étais vieille. Il n'était plus temps de m'en aviser.

— Et tant que vous fûtes jeune, repris-je, vous ne fûtes pas une seule fois tentée de faire un nouvel essai? Cette aversion farouche n'a pas été ébranlée un instant? Cela est étrange? »

La marquise garda un instant le silence ; mais tout-à-coup, posant avec bruit sur la table sa tabatière d'or, qu'elle avait long-temps roulée entre ses doigts : « Eh bien! puisque j'ai commencé à me confesser, dit-elle, je veux tout vous avouer. Écoutez bien !

Une fois, une seule fois dans ma vie, j'ai été amoureuse, mais amoureuse comme personne ne l'a été, d'un amour passionné, indomptable, dévorant, et pourtant idéal et platonique s'il en fut. Oh! cela vous étonne bien d'apprendre qu'une marquise du dix-huitième siècle n'ait eu dans toute sa vie qu'un amour, et un amour platonique! C'est que, voyez-vous, mon enfant, vous autres jeunes hommes, vous croyez bien connaître les femmes, et vous n'y entendez rien. Si beaucoup de vieilles de quatre-vingts

ans se mettaient à vous raconter franchement leur vie, peut-être découvririez-vous dans l'ame féminine des sources de vice et de vertu dont vous n'avez pas l'idée.

Maintenant devinez de quel rang fut l'homme pour qui, moi, marquise, et marquise hautaine et fière entre toutes, je perdis tout-à-fait la tête?

— Le roi de France ou le dauphin Louis XVI?...

— Oh! si vous débutez ainsi, il vous faudra trois heures pour arriver jusqu'à mon amant. J'aime mieux vous le dire: c'était un comédien.

— C'était toujours bien un roi, j'imagine?

— Le plus noble et le plus élégant qui monta jamais sur les planches. Vous n'êtes pas surpris?

— Pas trop. J'ai ouï dire que ces unions disproportionnées n'étaient pas rares, même dans le temps où les préjugés avaient le plus de force en France. Laquelle des amies de Mme d'Épinay vivait donc avec Jéliotte?

— Comme vous connaissez notre temps! Cela fait pitié. Eh! c'est précisément parce que ces traits-là sont consignés dans les Mémoires, et cités avec étonnement, que vous devriez conclure de leur rareté et de leur contradiction avec les mœurs du temps. Soyez sûr qu'ils faisaient dès lors un grand scandale, et lorsque vous entendez parler d'horribles dépravations, du duc de Guiche et de Manicamp, de Mme de Lionne et de sa fille, vous pouvez être assuré que ces choses-là étaient aussi révoltantes au temps où elles se passèrent qu'au temps où vous les lisez. Croyez-vous donc que ceux dont la plume indignée vous les transmit fussent les seuls honnêtes gens de France?»

Je n'osais point contredire la marquise. Je ne sais point lequel de nous deux était compétent pour juger la question. Je la ramenai à son histoire, qu'elle reprit ainsi:

« Pour vous prouver combien peu cela était toléré, je vous dirai que la première fois que je le vis et que j'exprimai mon admiration à la comtesse de Ferrières, qui se trouvait auprès de moi, elle me répondit: « Ma toute belle, vous ferez bien de ne pas dire votre avis si chaudement devant une autre que moi; on vous raillerait cruellement si l'on vous soupçonnait d'oublier qu'aux yeux d'une femme

bien née, un comédien ne peut pas être un homme. »

Cette parole de Mme de Ferrières me resta dans l'esprit, je ne sais pourquoi. Dans la situation où j'étais, ce ton de mépris me paraissait absurde; et cette crainte que je ne vinsse à me compromettre par mon admiration me semblait une hypocrite méchanceté.

Il s'appelait Lélio, était Italien de naissance, mais parlait admirablement le français. Il pouvait bien avoir trente-cinq ans, quoique sur la scène il parût souvent n'en avoir pas vingt. Il jouait mieux Corneille que Racine; mais dans l'un et dans l'autre il était inimitable.

— Je m'étonne, dis-je en interrompant la marquise, que son nom ne soit pas resté dans les annales du talent dramatique.

— Il n'eut jamais de réputation, répondit-elle; on ne l'appréciait ni à la ville ni à la cour. A ses débuts, j'ai ouï dire qu'il fut outrageusement sifflé. Par la suite, on lui tint compte de la chaleur de son ame et de ses efforts pour se perfectionner; on le toléra, on l'applaudit parfois; mais, en somme, on le considéra toujours comme un comédien de mauvais goût.

C'était un homme qui en fait d'art n'était pas plus de son siècle qu'en fait de mœurs je n'étais du mien. Ce fut peut-être là le rapport immatériel, mais tout puissant, qui des deux extrémités de la chaîne sociale attira nos ames l'une vers l'autre. Le public n'a pas plus compris Lélio que le monde ne m'a jugée. « Cet homme est exagéré, disait-on de lui; il se force, il ne sent rien; » et de moi l'on disait ailleurs: « Cette femme est méprisante et froide; elle n'a pas de cœur. » Qui sait si nous n'étions pas les deux êtres qui sentirent le plus vivement de l'époque?

Dans ce temps-là, on jouait la tragédie *décemment;* il fallait avoir bon ton, même en donnant un soufflet; il fallait mourir convenablement, et tomber avec grâce. L'art dramatique était dans l'enfance; la diction et le geste des acteurs étaient en rapport avec les paniers et la poudre, dont on affublait encore Phèdre et Clytemnestre. Je n'avais pas calculé et senti les défauts de cette école. Je n'allais pas loin dans mes réflexions; seulement la tragédie m'en-

nuyait à mourir; et comme il était de mauvais ton d'en convenir, j'allais courageusement m'y ennuyer deux fois par semaine; mais l'air froid et contraint dont j'écoutais ces pompeuses tirades faisait dire de moi que j'étais insensible au charme des beaux vers.

J'avais fait une assez longue absence de Paris, quand je retournai un soir à la Comédie-Française pour voir jouer *le Cid*. Pendant mon séjour à la campagne, Lélio avait été admis à ce théâtre, et je le voyais pour la première fois. Il fit Rodrigue. Je n'entendis pas plus tôt le son de sa voix que je fus émue. C'était une voix plus pénétrante que sonore, une voix nerveuse et accentuée. Sa voix était une des choses que l'on critiquait en lui. On voulait que le Cid eût une basse-taille, comme on voulait que tous les héros de l'antiquité fussent grands et forts. Un roi qui n'avait pas cinq pieds six pouces ne pouvait pas ceindre le diadème : cela était reçu dans les arrêts du bon goût.

Lélio était petit et grêle; sa beauté ne consistait pas dans les traits, mais dans la noblesse du front, dans la grâce irrésistible des attitudes, dans l'abandon de la démarche, dans l'expression fière et mélancolique de la physionomie. Je n'ai jamais vu dans une statue, dans une peinture, dans un homme, une puissance de beauté plus idéale et plus suave. C'est pour lui qu'aurait dû être créé le mot de *charme*, qui s'appliquait à toutes ses paroles, à tous ses regards, à tous ses mouvemens.

Que vous dirai-je ! Ce fut en effet un *charme* jeté sur moi. Cet homme, qui marchait, qui parlait, qui agissait sans méthode et sans prétention, qui sanglotait avec le cœur autant qu'avec la voix, qui s'oubliait lui-même pour s'identifier avec la passion; cet homme que l'ame semblait user et briser, et dont un regard renfermait tout l'amour que j'avais cherché vainement dans le monde, exerça sur moi une puissance vraiment électrique; cet homme qui n'était pas né dans son temps de gloire et de sympathies, et qui n'avait que moi pour le comprendre et marcher avec lui, fut, pendant cinq ans, mon roi, mon dieu, ma vie, mon amour.

Je ne pouvais plus vivre sans le voir : il me gouvernait,

il me dominait. Ce n'était pas un homme pour moi; mais je l'entendais autrement que Mme de Ferrières; c'était bien plus : c'était une puissance morale, un maître intellectuel, dont l'ame pétrissait la mienne à son gré. Bientôt il me fut impossible de renfermer les impressions que je recevais de lui. J'abandonnai ma loge à la Comédie-Française pour ne pas me trahir. Je feignis d'être devenue dévote, et d'aller, le soir, prier dans les églises. Au lieu de cela, je m'habillais en grisette, et j'allais me mêler au peuple pour l'écouter et le contempler à mon aise. Enfin je gagnai un des employés du théâtre, et j'eus, dans un coin de la salle, une place étroite et secrète, où nul regard ne pouvait m'atteindre, et où je me rendais par un passage dérobé. Pour plus de sûreté, je m'habillais en écolier. Ces folies, que je faisais pour un homme avec lequel je n'avais jamais échangé un mot ni un regard, avaient pour moi tout l'attrait du mystère et toute l'illusion du bonheur. Quand l'heure de la comédie sonnait à l'énorme pendule dorée de mon salon, de violentes palpitations me saisissaient. J'essayais à me recueillir, tandis qu'on apprêtait ma voiture; je marchais avec agitation, et si Larrieux était près de moi, je le brutalisais pour le renvoyer; j'éloignais avec un art infini les autres importuns. Tout l'esprit que me donna cette passion de théâtre n'est pas croyable. Il faut que j'aie eu bien de la dissimulation et bien de la finesse pour la cacher pendant cinq ans à Larrieux, qui était le plus jaloux des hommes, et à tous les méchans qui m'entouraient.

Il faut vous dire qu'au lieu de la combattre, je m'y livrais avec avidité, avec délices. Elle était si pure! Pourquoi donc en aurais-je rougi? Elle me créait une vie nouvelle; elle m'initiait enfin à tout ce qu j'avais désiré connaître et sentir; jusqu'à un certain point elle me faisait femme.

J'étais heureuse, j'étais fière de me sentir trembler, étouffer, défaillir. La première fois qu'une violente palpitation vint éveiller mon cœur inerte, j'eus autant d'orgueil qu'une jeune mère au premier mouvement de l'enfant renfermé dans son sein. Je devins boudeuse, rieuse, maligne, inégale. Le bon Larrieux observa que la dévotion me don-

nait de singuliers caprices. Dans le monde, on trouva que j'embellissais chaque jour davantage, que mon œil noir se veloutait, que mon sourire avait de la pensée, que mes remarques sur toutes choses portaient plus juste, et allaient plus loin qu'on ne m'en aurait cru capable. On en fit tout l'honneur à Larrieux, qui en était pourtant bien innocent.

Je suis décousue dans mes souvenirs, parce que voici une époque de ma vie où ils m'inondent. En vous les disant, il me semble que je rajeunis, et que mon cœur bat encore au nom de Lélio. Je vous disais tout-à-l'heure qu'en entendant sonner la pendule je frémissais de joie et d'impatience. Maintenant encore, il me semble ressentir l'espèce de suffocation délicieuse qui s'emparait de moi au timbre de cette sonnerie. Depuis ce temps-là, des vicissitudes de fortune m'ont amenée à me trouver fort heureuse dans un petit appartement du Marais. Eh bien! je ne regrette rien de mon riche hôtel, de mon noble faubourg et de ma splendeur passée, que les objets qui m'eussent rappelé ce temps d'amour et de rêves. J'ai sauvé du désastre quelques meubles qui datent de cette époque, et que je regarde avec la même émotion que si l'heure allait sonner, et que si le pied de mes chevaux battait le pavé. Oh! mon enfant, n'aimez jamais ainsi; car c'est un orage qui ne s'apaise qu'à la mort.

Alors je partais, vive, et légère, et jeune, et heureuse! Je commençais à apprécier tout ce dont se composait ma vie, le luxe, la jeunesse, la beauté. Le bonheur se révélait à moi par tous les sens, par tous les pores. Doucement pliée au fond de mon carrosse, les pieds enfoncés dans la fourrure, je voyais ma figure brillante et parée se répéter dans la glace encadrée d'or placée vis-à-vis de moi. Le costume des femmes, dont on s'est tant moqué depuis, était alors d'une richesse et d'un éclat extraordinaires; porté avec goût et châtié dans ses exagérations, il prêtait à la beauté une noblesse et une grâce moelleuse, dont les peintures ne sauraient vous donner l'idée. Avec tout cet attirail de plumes, d'étoffes et de fleurs, une femme était forcée de mettre une sorte de lenteur à tous ses mouvemens.

J'en ai vu de fort blanches qui, lorsqu'elles étaient poudrées et habillées de blanc, traînant leur longue queue de moire, et balançant avec souplesse les plumes de leur front, pouvaient, sans hyperbole, être comparées à des cygnes. C'était, en effet, quoi qu'en ait dit Rousseau, bien plus à des oiseaux qu'à des guèpes que nous ressemblions avec ces énormes plis de satin, cette profusion de mousselines et de bouffantes qui cachaient un petit corps tout frêle, comme le duvet cache la tourterelle; avec ces longs ailerons de dentelle qui tombaient du bras, avec ces vives couleurs qui bigarraient nos jupes, nos rubans et nos pierreries, et quand nous tenions nos petits pieds en équilibre dans de jolies mules à talons, c'est alors vraiment que nous semblions craindre de toucher la terre, et que nous marchions avec la précaution dédaigneuse d'une bergeronnette au bord d'un ruisseau.

A l'époque dont je vous parle, on commençait à porter de la poudre blonde, qui donnait aux cheveux une teinte douce et cendrée. Cette manière d'atténuer la crudité des tons de la chevelure donnait au visage beaucoup de douceur et aux yeux un éclat extraordinaire. Le front, entièrement découvert, se perdait dans les pâles nuances de ces cheveux de convention; il en paraissait plus large, plus pur, et toutes les femmes avaient l'air noble. Aux crêpés, qui n'ont jamais été gracieux, à mon sens, avaient succédé les coiffures basses, les grosses boucles rejetées en arrière et tombant sur le cou et sur les épaules. Cette coiffure m'allait fort bien, et j'étais renommée pour la richesse et l'invention de mes parures. Je sortais tantôt avec une robe de velours cramoisi, garnie de grèbe; tantôt avec une tunique de satin blanc, bordée de peau de tigre, quelquefois avec un habit complet de damas lilas, lamé d'argent, et des plumes blanches, montées en perles. C'est ainsi que j'allais faire quelques visites, en attendant l'heure de la seconde pièce, car Lélio ne jouait jamais dans la première.

Je faisais sensation dans les salons, et lorsque je remontais dans mon carrosse, je regardais avec complaisance la femme qui aimait Lélio, et qui pouvait s'en faire aimer. Jusque-là le seul plaisir que j'eusse trouvé à être belle

consistait dans la jalousie que j'inspirais. Le soin que je prenais à m'embellir était une bien bénigne vengeance envers ces femmes, qui avaient ourdi de si horribles complots contre moi. Mais, du moment que j'aimai, je me mis à jouir de ma beauté pour moi-même. Je n'avais que cela à offrir à Lélio, en compensation de tous les triomphes qu'on lui déniait à Paris, et je m'amusais à me représenter l'orgueil et la joie de ce pauvre comédien si moqué, si méconnu, si rebuté, le jour où il apprendrait que la marquise de R*** lui avait voué son culte.

Au reste, ce n'étaient là que des rêves rians et fugitifs; c'étaient tous les résultats, tous les profits que je tirais de ma position. Dès que mes pensées prenaient un corps, et que je m'apercevais de la consistance d'un projet quelconque dans mon amour, je l'étouffais courageusement, et tout l'orgueil du rang reprenait ses droits sur mon ame. Vous me regardez d'un air étonné? Je vous expliquerai cela tout-à-l'heure. Laissez-moi parcourir le monde enchanté de mes souvenirs.

Vers huit heures, je me faisais descendre à la petite église des Carmélites, près le Luxembourg; je renvoyais ma voiture, et j'étais censée assister à des conférences religieuses qui s'y tenaient à cette heure-là; mais je ne faisais que traverser l'église et le jardin; je sortais par une autre rue; j'allais trouver dans sa mansarde une jeune ouvrière nommée Florence, qui m'était toute dévouée. Je m'enfermais dans sa chambre, et je déposais avec joie sur son grabat tous mes atours pour endosser l'habit noir carré, l'épée à gaîne de chagrin et la perruque symétrique d'un jeune proviseur de collège, aspirant à la prêtrise. Grande comme j'étais, brune et le regard inoffensif, j'avais bien l'air gauche et hypocrite d'un petit prestolet qui se cache pour aller au spectacle. Florence, qui me supposait une intrigue véritable au dehors, riait avec moi de mes métamorphoses, et j'avoue que je ne les eusse pas prises plus gaiement pour aller m'enivrer de plaisir et d'amour, comme toutes ces jeunes folles qui avaient des soupers clandestins et des petites maisons.

Je montais dans un fiacre, et j'allais me blottir dans ma

logette du théâtre. Ah! alors mes palpitations, mes terreurs, mes joies, mes impatiences, cessaient. Un recueillement profond s'emparait de toutes mes facultés, et je restais comme absorbée jusqu'au lever du rideau, dans l'attente d'une grande solennité.

Alors, comme le vautour prend une perdrix dans le magnétisme de son vol, comme il la tient haletante et immobile dans le cercle magique qu'il trace au-dessus d'elle, l'ame de Lélio, sa grande ame de tragédien et de poète, enveloppait toutes mes facultés, et me plongeait dans la torpeur de l'admiration. J'écoutais, les mains contractées sur mon genou, le menton appuyé sur le velours d'Utrecht de la loge, le front baigné de sueur. Je retenais ma respiration, je maudissais la clarté fatigante des lumières, qui lassait mes yeux secs et brûlans, attachés à tous ses gestes, à tous ses pas. J'aurais voulu saisir la moindre palpitation de son sein, le moindre pli de son front. Ses émotions feintes, ses malheurs de théâtre, me pénétraient comme des choses réelles. Je ne savais bientôt plus distinguer l'erreur de la vérité. Lélio n'existait plus pour moi : c'était Rodrigue, c'était Xipharès, c'était Hippolyte. Je haïssais ses ennemis, je tremblais pour ses dangers ; ses douleurs me faisaient répandre avec lui des flots de larmes; sa mort m'arrachait des cris que j'étais forcée d'étouffer en mâchant mon mouchoir. Dans les entr'actes, je tombais épuisée dans le fond de ma loge, j'y restais comme morte, jusqu'à ce que l'aigre ritournelle m'eût annoncé le lever du rideau. Alors je redevenais forte et vivace, pour admirer, pour sentir, pour pleurer. Que de fraîcheur, que de poésie, que de jeunesse il y avait dans le talent de cet homme ! Il fallait que toute cette génération fût de glace pour ne pas tomber à ses pieds.

Et pourtant, quoiqu'il choquât toutes les idées reçues, quoiqu'il lui fût impossible de se refaire au goût de ce sot public, quoiqu'il scandalisât les femmes par le désordre de sa tenue, quoiqu'il offensât les hommes par ses mépris pour leurs sottes exigences, il avait des momens de puissance sublime et de fascination irrésistible, où il prenait tout ce public rétif et ingrat dans son regard et dans sa pa-

role, comme dans le creux de sa main, et il le forçait d'applaudir et de frissonner. Cela était rare, parce que l'on ne change pas subitement tout l'esprit d'un siècle; mais quand cela arrivait, les applaudissemens étaient frénétiques; il semblait que, subjugués alors par son génie, les Parisiens voulussent réparer toutes leurs injustices. Moi, je croyais plutôt que cet homme avait par instans une puissance surnaturelle, et que ses plus amers contempteurs se sentaient entraînés à le faire triompher malgré eux. En vérité, dans ces momens-là, la salle de la Comédie-Française semblait frappée de délire, et en sortant, on se regardait, tout étonné d'avoir applaudi Lélio. Pour moi, je me livrais alors à mon émotion; je criais, je pleurais, je le nommais avec passion, je l'appelais avec folie; ma faible voix se perdait heureusement dans le grand orage qui éclatait autour de moi.

D'autres fois on le sifflait dans des situations où il me semblait sublime, et je quittais le spectacle avec rage; ces jours-là étaient les plus dangereux pour moi. J'étais violemment tentée d'aller le trouver, de pleurer avec lui, de maudire le siècle et de le consoler en lui offrant mon enthousiasme et mon amour.

Un soir que je sortais par le passage dérobé où j'étais admise, ou plutôt *admis*, je vis passer rapidement devant moi un homme petit et maigre qui se dirigeait vers la rue. Un machiniste lui ôta son chapeau, en lui disant : « Bonsoir, monsieur Lélio. » Aussitôt, avide de regarder de près cet homme extraordinaire, je m'élance sur ses traces, je traverse la rue, et, sans me soucier du danger auquel je m'expose, j'entre avec lui dans un café. Heureusement c'était un café borgne, où je ne devais rencontrer aucune personne de ma classe.

Quand, à la clarté d'un mauvais lustre enfumé, j'eus jeté les yeux sur Lélio, je crus m'être trompée, et avoir suivi un autre que lui. Il avait au moins trente-cinq ans; il était jaune, flétri, usé; il était mal mis; il avait l'air commun; il parlait d'une voix rauque et éteinte, donnait la main à des pleutres, avalait de l'eau-de-vie et jurait horriblement. Il me fallut entendre prononcer plusieurs fois son nom pour

m'assurer que c'était bien là le dieu du théâtre et l'interprète du grand Corneille. Je ne retrouvais plus rien en lui des charmes qui m'avaient fascinée, pas même son regard si noble, si ardent, si triste. Son œil était morne, éteint, presque stupide; sa prononciation accentuée devenait ignoble en s'adressant aux garçons de café, en parlant de jeu, de cabaret et de filles. Sa démarche était lâche, sa tournure sale, ses joues mal essuyées de fard. Ce n'était plus Hippolyte, c'était Lélio. Le temple était vide et pauvre; l'oracle était muet; le dieu s'était fait homme, pas même homme, comédien.

Il sortit, et je restai long-temps stupéfaite à ma place, ne songeant point à avaler le vin chaud épicé que j'avais demandé pour me donner un air cavalier. Quand je m'aperçus du lieu où j'étais et des regards qui s'attachaient sur moi, la peur me prit; c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une situation si équivoque et dans un contact si direct avec des gens de cette classe; depuis, l'émigration m'a bien aguerrie à ces inconvenances de position.

Je me levai et j'essayai de fuir, mais j'oubliai de payer. Le garçon courut après moi. J'eus une honte effroyable; il fallut rentrer, m'expliquer au comptoir, soutenir tous les regards méfians et moqueurs dirigés sur moi. Quand je fus sortie, il me sembla qu'on me suivait. Je cherchai vainement un fiacre pour m'y jeter, il n'y en avait plus devant la Comédie. Des pas lourds se faisaient entendre toujours sur les miens. Je me retournai en tremblant; je vis un grand escogriffe que j'avais remarqué dans un coin du café, et qui avait bien l'air d'un mouchard ou de quelque chose de pis. Il me parla; je ne sais pas ce qu'il me dit, la frayeur m'ôtait l'intelligence; cependant j'eus assez de présence d'esprit pour m'en débarrasser. Transformée tout d'un coup en héroïne par ce courage que donne la peur, je lui alongeai rapidement un coup de canne dans la figure, et jetant aussitôt la canne pour mieux courir, tandis qu'il restait étourdi de mon audace, je pris ma course, légère comme un trait, et ne m'arrêtai que chez Florence. Quand je m'éveillai le lendemain à midi dans mon lit à rideaux ouatés et

à chapiteaux de plumes rares, je crus avoir fait un rêve, et j'éprouvai de ma déception et de mon aventure de la veille une grande mortificaiion. Je me crus sérieusement guérie de mon amour, et j'essayai de m'en féliciter; mais ce fut en vain. J'en éprouvai un regret mortel; l'ennui retombait sur ma vie, tout se désenchantait. Ce jour-là je mis Larrieux à la porte.

Le soir arriva et ne m'apporta plus ces agitations bienfaisantes des autres soirs. Le monde me sembla insipide. J'allai à l'église; j'écoutai la conférence, résolue à me faire dévote : je m'y enrhumai, j'en revins malade.

Je gardai le lit plusieurs jours. La comtesse de Ferrières vint me voir, m'assura que je ne n'avais point de fièvre, que le lit me rendait malade, qu'il fallait me distraire, sortir, aller à la comédie. Je crois qu'elle avait des vues sur Larrieux, et qu'elle voulait ma mort.

Il en arriva autrement; elle me força d'aller avec elle voir jouer *Cinna*. « Vous ne venez plus au spectacle, me disait-elle ; c'est la dévotion et l'ennui qui vous minent. Il y a long-temps que vous n'avez vu Lélio; il a fait des progrès; on l'applaudit quelquefois maintenant; j'ai dans l'idée qu'il deviendra supportable. »

Je ne sais comment je me laissai entraîner. Au reste, désenchantée de Lélio, comme je l'étais, je ne risquais plus de me perdre en affrontant ses séductions en public. Je me parai excessivement, et j'allai en grande loge d'avant-scène braver un danger auquel je ne croyais plus.

Mais le danger ne fut jamais plus imminent. Lélio fut sublime, et je m'aperçus que jamais je n'en avais été plus éprise. L'aventure de la veille ne me paraissait plus qu'un rêve; il ne se pouvait pas que Lélio fût autre qu'il ne me paraissait sur la scène. Malgré moi je retombai dans toutes les agitations terribles qu'il savait me communiquer. Je fus forcée de couvrir mon visage en pleurs de mon mouchoir; dans mon désordre, j'effaçai mon rouge, j'enlevai mes mouches, et la comtesse de Ferrières m'engagea à me retirer au fond de ma loge, parce que mon émotion faisait évènement dans la salle. Heureusement j'eus l'adresse de faire croire que tout cet attendrissement était produit par

le jeu de Mlle Hippolyte Clairon. C'était, à mon avis, une tragédienne bien froide et bien compassée, trop supérieure peut-être, par son éducation et son caractère, à la profession du théâtre comme on l'entendait alors; mais la manière dont elle disait : *tout beau*, dans *Cinna*, lui avait fait une réputation de haut lieu.

Il est vrai de dire aussi que, lorsqu'elle jouait avec Lélio, elle devenait très-supérieure à elle-même. Quoiqu'elle affichât aussi un mépris de bon ton pour sa méthode, elle subissait l'influence de son génie sans s'en apercevoir, et s'inspirait de lui lorsque la passion les mettait en rapport sur la scène.

Ce soir-là Lélio me remarqua, soit pour ma parure, soit pour mon émotion, car je le vis se pencher, dans un instant où il était hors de scène, vers un des hommes qui étaient assis à cette époque sur le théâtre, et lui demander mon nom. Je compris cela à la manière dont leurs regards me désignèrent. J'en eus un battement de cœur qui faillit m'étouffer, et je remarquai que dans le cours de la pièce les yeux de Lélio se dirigèrent plusieurs fois de mon côté. Que n'aurais-je pas donné pour savoir ce que lui avait dit de moi le chevalier de Brétillac, celui qu'il avait interrogé et qui, en me regardant, lui avait parlé à plusieurs reprises! La figure de Lélio, forcée de rester grave pour ne pas déroger à la dignité de son rôle, n'avait rien exprimé qui pût me faire deviner le genre de renseignemens qu'on lui donnait sur mon compte. Je connaissais du reste fort peu ce Brétillac, je n'imaginais pas ce qu'il avait pu dire de moi en bien ou en mal.

De ce soir seulement je compris l'espèce d'amour qui m'enchaînait à Lélio; c'était une passion toute intellectuelle, toute romanesque. Ce n'était pas lui que j'aimais, mais les héros des anciens jours qu'il savait représenter; ces types de franchise, de loyauté et de tendresse à jamais perdus revivaient en lui, et je me trouvais avec lui et par lui reportée à une époque de vertus désormais oubliées. J'avais l'orgueil de penser qu'en ces jours-là je n'eusse pas été méconnue et diffamée, que mon cœur eût pu se donner, que je n'eusse pas été réduite à aimer un fantôme de co-

médie. Lélio n'était pour moi que l'ombre du Cid, que le représentant de l'amour antique et chevaleresque dont on se moquait maintenant en France. Lui, l'homme, l'histrion, je ne le craignais guère; je l'avais vu; je ne pouvais l'aimer qu'en public. Mon Lélio à moi, c'était un être factice que je ne pouvais plus saisir dès qu'on éteignait le lustre de la Comédie. Il lui fallait l'illusion de la scène, le reflet des quinquets, le fard du costume pour être celui que j'aimais. En dépouillant tout cela il rentrait pour moi dans le néant; comme une étoile il s'effaçait à l'éclat du jour. Hors les planches il ne me prenait plus la moindre envie de le voir, et même j'en eusse été désespérée. C'eût été pour moi comme de contempler un grand homme réduit à un peu de cendre dans un vase d'argile.

Mes fréquentes absences aux heures où j'avais l'habitude de recevoir Larrieux, et surtout mon refus formel d'être désormais sur un autre pied avec lui que sur celui de l'amitié, lui inspirèrent un accès de jalousie mieux fondée, je l'avoue, qu'aucun de ceux qu'il eût ressentis. Un soir que j'allais aux Carmélites dans l'intention de m'en échapper par l'autre issue, je m'aperçus qu'il me suivait, et je compris qu'il serait désormais presque impossible de lui cacher mes courses nocturnes. Je pris donc le parti d'aller publiquement au théâtre. J'acquis peu à peu l'hypocrisie nécessaire pour renfermer mes impressions, et d'ailleurs je me mis à professer hautement pour Hippolyte Clairon une admiration qui pouvait donner le change sur mes véritables sentimens. J'étais désormais plus gênée; forcée comme je l'étais de m'observer attentivement, mon plaisir était moins vif et moins profond; mais de cette situation il en naquit une autre qui établit une compensation rapide. Lélio me voyait, il m'observait; ma beauté l'avait frappé, ma sensibilité le flattait. Ses regards avaient peine à se détacher de moi. Quelquefois il en eut des distractions qui mécontentèrent le public. Bientôt il me fut impossible de m'y tromper; il m'aimait à en perdre la tête.

Ma loge ayant semblé faire envie à la princesse de Vaudémont, je la lui avais cédée pour en prendre une plus petite, plus enfoncée et mieux située. J'étais tout-à-fait sur

la rampe; je ne perdais pas un regard de Lélio, et les siens pouvaient m'y chercher sans me compromettre. D'ailleurs je n'avais même plus besoin de ce moyen pour correspondre avec toutes ses sensations; dans le son de sa voix, les soupirs de son sein, dans l'accent qu'il donnait à certains vers, à certains mots, je comprenais qu'il s'adressait à moi. J'étais la plus fière et la plus heureuse des femmes; car, à ces heures-là, ce n'était pas le comédien, c'était le héros dont j'étais aimée.

Eh! bien! après deux années d'un amour que j'avais nourri inconnu et solitaire au fond de mon ame, trois hivers s'écoulèrent encore sur cet amour désormais partagé, sans que jamais mon regard donnât à Lélio le droit d'espérer autre chose que ces rapports intimes et mystérieux. J'ai su depuis que Lélio m'avait souvent suivie dans les promenades; je ne daigne pas l'apercevoir et le distinguer dans la foule, tant j'étais peu avertie par le désir de le distinguer hors du théâtre. Ces cinq années sont les seules que j'aie vécues sur quatre-vingts.

Un jour enfin je lus dans le *Mercure de France* le nom d'un nouvel acteur engagé à la Comédie-Française, à la place de Lélio, qui partait pour l'étranger. Cette nouvelle fut un coup mortel pour moi; je ne concevais point comment je pourrais vivre désormais sans cette émotion, sans cette existence de passion et d'orage. Cela fit faire à mon amour un progrès immense, et faillit me perdre.

Désormais je ne me combattis plus pour étouffer dès sa naissance toute pensée contraire à la dignité de mon rang. Je ne m'applaudis plus de ce qu'était réellement Lélio. Je souffris, je murmurai en secret de ce qu'il n'était point ce qu'il paraissait être sur les planches, et j'allai jusqu'à le souhaiter beau et jeune comme l'art le faisait chaque soir, afin de pouvoir lui sacrifier tout l'orgueil de mes préjugés et toutes les répugnances de mon organisation. Maintenant que j'allais perdre cet être moral qui remplissait depuis si long-temps mon ame, il me prenait envie de réaliser tous mes rêves et d'essayer de la vie positive, sauf à détester ensuite et la vie, et Lélio, et moi-même.

J'en étais à ces irrésolutions terribles, lorsque je reçus

une lettre d'une écriture inconnue; c'est la seule lettre d'amour que j'aie conservée parmi les mille protestations écrites de Larrieux et les mille déclarations parfumées de cent autres; c'est qu'en effet c'est la seule lettre d'amour que j'aie reçue. »

La marquise s'interrompit, se leva, alla ouvrir d'une main assurée un coffre de marqueterie, et en tira une lettre bien froissée, bien amincie, que je lus avec peine.

« Madame,

» Je suis moralement sûr que cette lettre ne vous inspirera que du mépris; vous ne la trouverez même pas digne de votre colère; mais qu'importe à l'homme qui tombe dans un abîme une pierre de plus ou de moins dans le fond? Vous me considérerez comme un fou, et vous ne vous tromperez pas. Eh bien! vous me plaindrez peut-être en secret, car vous ne pourrez pas douter de ma sincérité. Quelque humble que la piété vous ait faite, vous comprendrez peut-être l'étendue de mon désespoir; vous devez savoir déjà, madame, ce que *vos yeux* peuvent faire de mal et de bien.

» Eh bien! dis-je, si j'obtiens de vous une seule pensée de compassion, si ce soir à l'heure avidement appelée où chaque jour je recommence à vivre, j'aperçois sur vos traits une légère expression de pitié, je partirai moins malheureux; j'emporterai de France un souvenir qui me donnera peut-être la force de vivre ailleurs et d'y poursuivre mon ingrate et pénible carrière.

» Mais vous devez le savoir déjà, madame, il est impossible que mon trouble, mon emportement, mes cris de colère et de désespoir ne m'aient trahi vingt fois sur la scène. Vous n'avez pas pu *allumer tous ces feux* sans avoir un peu la conscience de ce que vous faisiez. Ah! vous avez peut-être joué comme le tigre avec sa proie; vous vous êtes fait un amusement peut-être de mes tourmens et de mes folies.

» Oh! non : c'est trop de présomption. Non, madame, je ne le crois pas; vous n'y avez jamais songé. Vous êtes

sensible aux vers du grand Corneille; vous vous identifiez avec les nobles passions de la tragédie, voilà tout. Et moi insensé, j'ai osé croire que ma voix seule éveillait quelquefois vos sympathies; que mon cœur avait un écho dans le vôtre, qu'il y avait entre vous et moi quelque chose de plus qu'entre moi et le parterre. Oh! c'était une insigne mais bien douce folie! Laissez-la-moi, madame: que vous importe? Craindriez-vous que j'allasse m'en vanter? De quel droit pourrais-je le faire, et quel titre aurais-je pour être cru sur ma parole? Je ne ferais que me livrer à la risée des gens sensés. Laissez-la-moi, vous dis-je, cette conviction que j'accueille en tremblant et qui m'a donné plus de bonheur à elle seule que la sévérité du public envers moi ne m'a donné de chagrins. Laissez-moi vous bénir, vous remercier à genoux de cette sensibilité que j'ai découverte dans votre ame et que nulle autre ame ne m'a accordée, de ces larmes que je vous ai vue verser sur mes malheurs de théâtre, et qui ont souvent porté mes inspirations jusqu'au délire; de ces regards timides qui, je l'ai cru du moins, cherchaient à me consoler des froideurs de mon auditoire.

» Oh! pourquoi êtes-vous née dans l'éclat et dans le faste? Pourquoi ne suis-je qu'un pauvre artiste sans gloire et sans nom? Que n'ai-je la faveur du public et la richesse d'un financier à troquer contre un nom, contre un de ces titres que jusqu'ici j'ai dédaignés, et qui me permettraient peut-être d'aspirer à vous? Autrefois je préférais l'aristocratie du talent à toute autre; je me demandais à quoi bon être chevalier ou marquis, si ce n'est pour être sot, fat et impertinent; je haïssais l'orgueil des grands, et je me croyais assez vengé de leurs dédains si je m'élevais au-dessus d'eux par mon génie.

» Chimères et déceptions! mes forces ont trahi mon ambition insensée. Je suis resté obscur; j'ai fait pis, j'ai prisé le succès et je l'ai laissé échapper. Je croyais me sentir grand, et on m'a jeté dans la poussière; je m'imaginais toucher au sublime, on m'a condamné au ridicule. La destinée m'a pris avec mes rêves démesurés et mon ame audacieuse, et elle m'a brisé comme un roseau! je suis un homme bien malheureux!

» Mais la plus grande de mes folies, c'est d'avoir jeté mes regards au-delà de cette rampe de quinquets qui trace une ligne invincible entre moi et le reste de la société; c'est pour moi le cercle de Popilius; j'ai voulu le franchir! J'ai osé avoir des yeux, moi comédien, et les arrêter sur une belle femme! sur une femme si jeune, si noble, si généreuse: si aimante et placée si haut! Car vous êtes tout cela, madame, je le sais. Le monde vous accuse de froideur et de dévotion outrée, moi seul, je vous juge et je vous connais. Un seul de vos sourires, une seule de vos larmes, ont suffi pour démentir les fables stupides qu'un chevalier de Brétillac m'a débitées contre vous.

» Mais quelle destinée est donc aussi la vôtre? Quelle étrange fatalité pèse donc sur vous comme sur moi, pour qu'au sein d'un monde si brillant et qui se dit si éclairé vous n'ayez trouvé, pour vous rendre justice, que le cœur d'un pauvre comédien? Eh bien! rien ne m'ôtera cette pensée triste et consolante, c'est que, si nous étions nés sur le même échelon de la société, vous n'auriez pas pu m'échapper, quels qu'eussent été mes rivaux, quelle que soit ma médiocrité. Il aurait fallu vous rendre à une vérité, c'est qu'il y a en moi quelque chose de plus grand que leurs fortunes et leurs titres, la puissance de vous aimer.

LÉLIO. »

Cette lettre, continua la marquise, étrange pour le temps où elle fut écrite, me sembla, malgré quelques souvenirs de déclamation racinienne qui percent dans le commencement, tellement forte et vraie, j'y trouvai un sentiment de passion si neuf et si hardi, que j'en fus bouleversée. Le reste de fierté qui combattait en moi s'évanouit. J'eusse donné tous mes jours pour une heure d'un pareil amour.

Je ne vous raconterai pas mes irrésolutions, mes fantaisies, mes terreurs; moi-même je ne pourrais en retrouver le fil et la liaison. Je répondis quelques mots que voici, autant que je me les rappèle:

« Je ne vous accuse pas, Lélio, j'accuse la destinée. Je ne vous plains pas seul, je me plains aussi. Pour aucune raison d'orgueil de prudence ou de pruderie, je ne voudrais

vous retirer la consolation de vous croire distingué de moi. Gardez-la, parce que c'est la seule que j'aie à vous offrir. Je ne puis jamais consentir à vous voir. »

Le lendemain je reçus un billet que je lus à la hâte, et que j'eus à peine le temps de jeter au feu pour le dérober à Larrieux, qui me surprit occupée à le lire. Il était à peu près conçu en ces termes :

« Madame, il faut que je vous parle ou que je meure. Une fois, une seule fois, une heure seulement, si vous voulez. Que craignez-vous donc d'une entrevue, puisque vous vous fiez à mon honneur et à ma discrétion? Madame, je sais qui vous êtes; je connais l'austérité de vos mœurs, je connais votre piété, je connais même vos sentimens pour le vicomte de Larrieux. Je n'ai pas la sottise d'espérer de vous autre chose qu'une parole de pitié; mais il faut qu'elle tombe de vos lèvres sur moi. Il faut que mon cœur la recueille et l'emporte, ou il faut que mon cœur se brise.

Lélio. »

Je dirai pour ma gloire, car toute noble et courageuse confiance est glorieuse dans le danger, que je n'eus pas un instant la crainte d'être raillée par un impudent libertin. Je crus religieusement à l'humble sincérité de Lélio. D'ailleurs, j'étais payée pour avoir confiance en ma force; je résolus de le voir. J'avais complètement oublié sa figure flétrie, son mauvais ton, son air commun; je ne connaissais plus de lui que le prestige de son génie, son style et son amour. Je lui répondis :

« Je vous verrai; trouvez un lieu sûr; mais n'espérez de moi que ce que vous me demandez. J'ai foi en vous comme en Dieu. Si vous cherchiez à en abuser, vous seriez un misérable, et je ne vous craindrais pas. »

Réponse. — « Votre confiance vous sauverait du dernier des scélérats. Vous verrez, madame, que Lélio n'en est pas indigne. Le duc de*** a eu la bonté de me proposer souvent sa maison de la rue de Valois; qu'en aurais-je fait? Il y a trois ans qu'il n'existe plus pour moi qu'une femme sous le ciel. Daignez être au rendez-vous au sortir de la comédie. »

Suivaient les indications de lieux.

Je reçus ce billet à quatre heures. Toute cette négociation s'était passée dans l'espace d'un jour. J'avais employé cette journée à parcourir mes appartemens comme une personne privée de raison; j'avais la fièvre; je croyais faire un songe. Cette rapidité d'évènemens et de décisions, contraires à cinq ans de résolutions, m'emportait comme un rêve, et quand j'eus pris le dernier parti, quand je vis que je m'étais engagée et qu'il n'était plus temps de reculer, je tombai accablée sur mon ottomane, ne respirant plus et voyant ma chambre tourner en rond sous mes pieds.

Je fus sérieusement incommodée; il fallut envoyer chercher un chirurgien qui me saigna. Je défendis à mes gens de dire un mot à qui que ce fût de mon indisposition; je craignais les importunités des donneurs de conseils, et je ne voulais pas qu'on m'empêchât de sortir le soir. En attendant l'heure, je me jetai sur mon lit et je défendis ma porte, même à M. de Larrieux.

La saignée m'avait physiquement soulagée en m'affaiblissant. Je tombai dans un grand accablement d'esprit; toutes mes illusions s'envolèrent avec l'excitation de la fièvre. Je retrouvai la raison et la mémoire ; je me rappelai la terrible déception du café, la misérable allure de Lélio ; je m'apprêtai à rougir de ma folie, à tomber du faîte de mes chimères dans une plate et ignoble réalité. Je ne pouvais plus comprendre comment je m'étais décidée à troquer cette tendresse héroïque et romanesque contre le dégoût qui m'attendait et la honte qui empoisonnerait tous mes souvenirs. J'eus alors un mortel regret de ce que j'avais fait; je pleurai mes enchantemens, ma vie d'amour, et l'avenir de satisfaction pure et intime que j'allais renverser. Je pleurai surtout Lélio, qu'en le voyant j'allais perdre à jamais, que j'avais eu tant de bonheur à aimer pendant cinq ans, et que je ne pourrais plus aimer dans quelques heures.

Dans mon chagrin je me tordis les bras avec force; ma saignée se rouvrit, le sang coula avec abondance; je n'eus que le temps de sonner ma femme de chambre qui me trouva

évanouie dans mon lit. Un profond et lourd sommeil, contre lequel je luttai vainement, s'empara de moi. Je ne rêvai point, je ne souffris point, je fus comme morte pendant quelques heures. Quand j'ouvris les yeux, ma chambre était sombre, mon hôtel silencieux, ma suivante dormait sur une chaise au pied de mon lit. Je restai quelque temps dans un état d'engourdissement et de faiblesse qui ne me permettait pas un souvenir, pas une pensée. Tout d'un coup la mémoire me revient; je me demande si l'heure et le jour du rendez-vous sont passés, si j'ai dormi une heure ou un siècle, s'il fait jour ou nuit, si mon manque de parole n'a pas tué Lélio, s'il est temps encore! J'essaie de me lever, mes forces s'y refusent, je lutte quelques instans comme dans le cauchemar. Enfin je rassemble toute ma volonté, je l'appelle au secours de mes membres accablés. Je m'élance sur le parquet; j'entr'ouvre les rideaux; je vois briller la lune sur les arbres de mon jardin; je cours à la pendule, elle marque dix heures. Je saute sur ma femme de chambre, je la secoue, je l'éveille en sursaut : — Quinette, quel jour sommes-nous? Elle quitte sa chaise en criant et veut fuir, car elle me croit dans le délire; je la retiens, je la rassure; j'apprends que j'ai dormi trois heures seulement. Je remercie Dieu. Je demande un fiacre; Quinette me regarde avec stupeur. Enfin elle se convainc que j'ai toute ma tête; elle transmet mon ordre et s'apprête à m'habiller.

Je me fis donner le plus simple et le plus chaste de mes habits; je ne plaçai dans mes cheveux aucun ornement; je refusai de mettre du rouge. Je voulais avant tout inspirer à Lélio l'estime et le respect qui m'étaient plus précieux que son amour. Cependant j'eus un sentiment de plaisir lorsque Quinette, étonnée de tout ce qui me passait par l'esprit, me dit, en me regardant de la tête aux pieds: «En vérité, madame, je ne sais comment vous faites; vous n'avez qu'une simple robe blanche sans queue et sans panier; vous êtes malade et pâle comme la mort; vous n'avez pas seulement voulu mettre une mouche; eh bien! je veux mourir si je vous ai jamais vue aussi belle que ce soir. Je plains les hommes qui vous regarderont!

— Tu me crois donc bien sage, ma pauvre Quinette?

— Hélas! madame la marquise, je demande tous les jours au ciel de le devenir comme vous, mais jusqu'ici.....

— Allons, ingénue, donne-moi mon mantelet et mon manchon. »

A minuit j'étais à la maison de la rue de Valois. J'étais soigneusement voilée. Une espèce de valet de chambre vint me recevoir ; c'était le seul hôte visible de cette mystérieuse demeure. Il me conduisit à travers les détours d'un sombre jardin jusqu'à un pavillon enseveli dans l'ombre et le silence. Après avoir déposé dans le vestibule sa lanterne de soie verte, il m'ouvrit la porte d'un appartement obscur et profond, me montra d'un geste respectueux et d'un air impassible le rayon de lumière qui arrivait du fond de l'enfilade, et me dit à voix basse, comme s'il eût craint d'éveiller les échos endormis : « Madame est seule, personne encore n'est arrivé. Madame trouvera dans le salon d'été une sonnette à laquelle je répondrai si elle a besoin de quelque chose. » Et il disparut comme par enchantement, en refermant la porte sur moi.

Il me prit une peur horrible ; je craignis d'être tombée dans un guet-apens. Il parut aussitôt ; son air solennellement bête me rassura. Je lui demandai quelle heure il était; je le savais fort bien : j'avais fait sonner plus de dix fois ma montre dans la voiture. « Il est minuit, » répondit-il sans lever les yeux sur moi. Je vis que c'était un homme parfaitement pénétré des devoirs de sa charge. Je me décidai à pénétrer jusqu'au salon d'été, et je me convainquis de l'injustice de mes craintes, en voyant toutes les portes qui donnaient sur le jardin fermées seulement par des portières de soie peinte à l'orientale. Rien n'était délicieux comme ce boudoir, qui n'était, à vrai dire, qu'un salon de musique, le plus honnête du monde. Les murs étaient de stuc blanc comme la neige, les cadres des glaces en argent mat; des instrumens de musique, d'une richesse extraordinaire, étaient épars sur des meubles de velours blanc à glands de perles. Toute la lumière arrivait du haut, mais cachée par des feuilles d'albâtre, qui formaient comme un plafond à la rotonde. On aurait pu prendre cette clarté mate et douce pour celle de la lune. J'examinai avec curio-

sité, avec intérêt, cette retraite, à laquelle mes souvenirs ne pouvaient rien comparer. C'était, et ce fut la seule fois de ma vie que je mis le pied dans une *petite maison;* mais soit que ce ne fût pas la pièce destinée à servir de temple aux galans mystères qui s'y célébraient, soit que Lélio en eût fait disparaître tout objet qui eût pu blesser ma vue et me faire souffrir de ma situation, ce lieu ne justifiait aucune des répugnances que j'avais senties en y entrant. Une seule statue de marbre blanc en décorait le milieu; elle était antique, et représentait Isis voilée, avec un doigt sur ses lèvres. Les glaces qui nous reflétaient, elle et moi, pâles et vêtues de blanc, et chastement drapées toutes deux, me faisaient illusion au point qu'il me fallait remuer pour distinguer sa forme de la mienne.

Tout d'un coup ce silence morne, effrayant et délicieux à la fois, fut interrompu : la porte du fond s'ouvrit et se referma; des pas légers firent doucement craquer les parquets. Je tombai sur un fauteuil, plus morte que vive : j'allais voir Lélio de près, hors du théâtre. Je fermai les yeux, et je lui dis intérieurement adieu avant de les rouvrir.

Mais qu'elle fut ma surprise! Lélio était beau comme les anges; il n'avait pas pris le temps d'ôter son costume de théâtre : c'était le plus élégant que je lui eusse vu. Sa taille, mince et souple, était serrée dans un pourpoint espagnol de satin blanc. Ses nœuds d'épaule et de jarretières étaient en ruban rouge cerise; un court manteau, de même couleur, était jeté sur son épaule. Il avait une énorme fraise de point d'Angleterre, les cheveux courts et sans poudre; une toque, ombragée de plumes blanches, se balançait sur son front, où brillait une rosace de diamans. C'est dans ce costume qu'il venait de jouer le rôle de don Juan du *Festin de Pierre*. Jamais je ne l'avais vu aussi beau, aussi jeune, aussi poétique, que dans ce moment. Vélasquez se fût prosterné devant un tel modèle.

Il se mit à mes genoux. Je ne pus m'empêcher de lui tendre la main. Il avait l'air si craintif et si soumis! Un homme épris au point d'être timide devant une femme, c'était si rare dans ce temps-là! et un homme de trente-cinq ans, un comédien!

N'importe : il me sembla, il me semble encore qu'il était dans toute la fraîcheur de l'adolescence. Sous ces blancs habits, il ressemblait à un jeune page ; son front avait toute la pureté, son cœur agité toute l'ardeur d'un premier amour. Il prit mes mains, et les couvrit de baisers dévorans. Alors je devins folle ; j'attirai sa tête sur mes genoux ; je caressai son front brûlant, ses cheveux rudes et noirs, son cou brun, qui se perdait dans la molle blancheur de sa collerette ; et Lélio ne s'enhardit point. Tous ses transports se concentrèrent dans son cœur ; il se mit à pleurer comme une femme. Je fus inondée de ses sanglots.

Oh ! je vous avoue que j'y mêlai les miens avec délices. Je le forçai de relever sa tête et de me regarder. Qu'il était baeu, grand Dieu ! Que ses yeux avaient d'éclat et de tendresse ! Que son ame vraie et chaleureuse prêtait de charmes aux défauts mêmes de sa figure et aux outrages du temps et des fatigues ! Oh ! la puissance de l'ame ! qui n'a pas compris ses miracles n'a jamais aimé ! En voyant des rides prématurées à son beau front, de la langueur à son sourire, de la pâleur à ses lèvres, j'étais attendrie ; j'avais besoin de pleurer sur les chagrins, les dégoûts et les travaux de sa vie. Je m'identifiais à toutes ses peines, même à celles de son long amour sans espoir pour moi, et je n'avais plus qu'une volonté, celle de réparer le mal qu'il avait souffert.

Mon cher Lélio, mon grand Rodrigue, mon beau don Juan ! lui disais-je dans mon égarement. Ses regards me brûlaient. Il me parla, il me raconta toutes les phases, tous les progrès de son amour ; il me dit comment, d'un histrion aux mœurs relâchées, j'avais fait de lui un homme ardent et vivace, comment je l'avais élevé à ses propres yeux, comment je lui avais rendu le courage et les illusions de la jeunesse ; il me dit son respect, sa vénération pour moi, son mépris pour les sottes forfanteries de l'amour à la mode ; il me dit qu'il donnerait tous les jours qui lui restaient à vivre pour une heure passée dans mes bras, mais qu'il sacrifierait cette heure-là et tous les jours à la crainte de m'offenser. Jamais éloquence plus pénétrante n'entraîna le cœur d'une pauvre femme ; jamais le tendre Racine ne fit parler l'amour avec cette conviction, cette poésie et cette

force. Tout ce que la passion peut inspirer de délicat et de grave, de suave et d'impétueux, ses paroles, sa voix, ses yeux, ses caresses et sa soumission, me l'apprirent. Hélas! s'abusait-il lui-même? Jouait-il la comédie?

— Je ne le crois certainement pas! m'écriai-je en regardant la marquise. Elle semblait rajeunir en parlant, et dépouiller ses cent ans, comme la fée Urgèle. Je ne sais qui a dit que le cœur d'une femme n'avait point de rides.

—Écoutez la fin, me dit-elle. Brûlée, égarée, perdue par tout ce qu'il me disait, je jetai mes deux bras autour de lui, je frissonnai en touchant le satin de son habit, en respirant le parfum de ses cheveux. Ma tête s'égara. Tout ce que j'ignorais, tout ce que je croyais être incapable de ressentir, se révéla à moi; mais ce fut trop violent; je m'évanouis.

Il me rappela à moi-même par de prompts secours. Je le trouvai à mes pieds, plus timide, plus ému que jamais. « Ayez pitié de moi, me dit-il; tuez-moi, chassez-moi... » Il était plus pâle et plus mourant que moi.

Mais toutes ces révolutions nerveuses que j'avais éprouvées dans le cours d'une si orageuse journée me faisaient rapidement passer d'une disposition à une autre. Ce rapide éclair d'une nouvelle existence avait pâli; mon sang était redevenu calme; les délicatesses du véritable amour reprirent le dessus.

Écoutez, Lélio, lui dis-je; ce n'est point le mépris qui m'arrache à vos transports. Il se peut faire que j'aie toutes les susceptibilités qu'on nous inculque dès l'enfance, et qui deviennent pour nous comme une seconde nature; mais ce n'est pas ici que je pourrais m'en souvenir, puisque ma nature elle-même vient d'être transformée en une autre qui m'était inconnue: mais, si vous m'aimez, aidez-moi à vous résister. Laissez-moi emporter d'ici la satisfaction délicieuse de ne vous avoir aimé qu'avec le cœur. Peut-être, si je n'avais jamais appartenu à personne, me donnerais-je à vous avec joie; mais sachez que Larrieux m'a profanée; sachez qu'entraînée par l'horrible nécessité de marcher avec mon siècle, j'ai subi les caresses d'un homme que je n'ai jamais aimé; sachez que le dégoût que j'en ai ressenti a

éteint chez moi l'imagination au point que je vous haïrais peut-être à présent si vous m'aviez fait succomber tout-à-l'heure. Ah! ne faisons point ce terrible essai! restez pur dans mon cœur et dans ma mémoire. Séparons-nous pour jamais, et emportons d'ici tout un avenir de pensées riantes et de souvenirs adorés. Je jure, Lélio, que je vous aimerai jusqu'à la mort. Je sens que les glaces de l'âge n'éteindront pas cette flamme ardente. Je jure aussi de n'être jamais à un autre homme après vous avoir résisté. Ce ne me sera pas bien difficile, et vous pouvez me croire.

Lélio se prosterna devant moi; il ne m'implora point, il ne me fit point de reproches; il me dit qu'il n'avait pas espéré tout le bonheur que je lui avais donné, et qu'il n'avait pas le droit d'en exiger davantage. Cependant son abattement et l'émotion de sa voix m'effrayèrent en recevant ses adieux. Je lui demandai s'il ne penserait pas à moi avec bonheur, si le bonheur de cette nuit ne répandrait pas son charme sur tous ses jours, si ses peines passées et futures n'en seraient pas adoucies chaque fois qu'il l'invoquerait. Il se ranima pour jurer et promettre tout ce que je voulus. Il tomba de nouveau à mes pieds, et baisa ma robe avec emportement. Je sentis que je chancelais; je lui fis un signe, et il s'éloigna. La voiture que j'avais fait demander arriva. L'intendant automate de ce séjour clandestin frappa trois coups en dehors pour m'avertir. Lélio se jetait devant la porte avec désespoir, il avait l'air d'un spectre. J'allai donner mes lèvres à ses baisers, puis je le repoussai doucement, et il céda. Alors je franchis la porte, et comme il voulait me suivre, je lui montrai une chaise au milieu du salon, au-dessous de la statue d'Isis. Il s'y assit. Un sourire passionné erra sur ses lèvres, ses yeux firent jaillir un dernier éclair de reconnaissance et d'amour. Il était encore beau, encore jeune, encore grand d'Espagne. Au bout de quelques pas, et au moment de le perdre pour jamais de vue, je me retournai et jetai sur lui un dernier regard. Il était redevenu vieux, décomposé, effrayant. Son corps semblait paralysé. Sa lèvre contractée essayait un sourire égaré. Son œil était vitreux et terne: ce n'était plus que Lélio, l'ombre d'un amant et d'un prince. »

La marquise fit une pause, puis, avec un sourire sombre et en se décomposant elle-même comme une ruine qui s'écroule, elle reprit : « Depuis ce moment je n'ai pas entendu parler de lui. »

La marquise fit une nouvelle pause plus longue que la première; puis, avec cette terrible force d'ame que donnent l'effet des longues années, l'amour obstiné de la vie, ou l'espoir prochain de la mort, elle redevint gaie et me dit en souriant : « Eh bien! croirez-vous désormais à la vertu du dix-huitième siècle?

— Madame, lui répondis-je, je n'ai point envie d'en douter; cependant, si j'étais moins attendri, je vous dirais peut-être que vous fûtes très-bien avisée de vous faire saigner ce jour-là.

— Misérables hommes! dit la marquise, vous ne comprenez rien à l'histoire du cœur!

GEORGES SAND.

VOYAGES.

—

L'ADULTÈRE CHEZ LES BATTAS.

A M. H. de Balzac,

AUTEUR DU VOYAGE A JAVA (1), DES CONTES PHILOSOPHIQUES ET DROLATIQUES, DES SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, DE LA PEAU DE CHAGRIN, ETC.

Monsieur,

Dans ce siècle, où chacun prétend à l'honneur d'inventer quelque chose, au risque d'avoir rajeuni une vieillerie pour tout résultat, vous avez eu le bon esprit de vous approprier, à votre tour, par la forme et le style, l'idée bien ancienne des « voyages imaginaires, » qui composent je ne sais combien de volumes dans la Bibliothèque Bleue. Mon suffrage n'est peut-être pas à dédaigner pour vous ; car c'est celui d'un voyageur réel, qui a vu de ses yeux le pays dont vous nous avez tracé un si joli tableau de fantaisie. Permettez-moi de vous exprimer un seul regret. Je sais bien que, quelque vive que soit la mémoire, nos souvenirs ne se présentent plus à nous dans la perspective du passé que comme

(1) Voir la Revue de Paris du mois de novembre.

l'image fantastique des songes. Je sais encore qu'on a dit, non sans quelque raison, que la plupart des voyageurs nous racontent, dans leurs relations, plutôt ce qu'ils ont cru voir que ce qu'ils ont véritablement vu, et que, par exemple, la Revue de Paris, lorsqu'elle s'attribua, il y a quelques mois, dans un article allégorique (1), les découvertes et les aventures de M. Douville au Congo, préparait innocemment une sérieuse accusation, que les Revues de Londres ont directement reproduite, contre la véracité de votre compatriote. Tout ce que je regrette donc, monsieur, c'est que vous ayez pris pour guide de votre fantastique itinéraire de Java quelque vieux missionnaire, plutôt que nos voyageurs modernes, tels que Marsden, Crawfurd, Stamford Rafles, etc., etc., dont les esquisses, plus exactes, fussent devenues des tableaux vivans sous votre magique pinceau.

Cependant Dieu me garde de venir passer l'éponge sur les brillantes couleurs dont vous avez revêtu le Java des vieilles relations; mais quelque jour que vous repartirez, dans une autre rêve, pour ce pays singulier, prenez du moins une autre route, et rapportez-nous, pour pendant de votre premier voyage, le Java des relations nouvelles. Celui-ci ne vous offrira pas moins de merveilles, je vous l'assure. Pendant que vous serez en marche, ne vous arrêtez pas non plus dans l'île de Java, et faites une excursion aux autres îles de l'Océanie, puisque les frais de navire et de voiture sont pour vous si peu de chose.

En attendant, votre *siége est fait*, monsieur, et je ne viens pas pour vous contredire. J'accepte vos Javanaises à la peau si blanche, votre bengali si mélodieux, votre volkameria si suave, votre upas si terrible, vos singes si intelligens, vos crocodiles si voraces, à condition qu'en retour vous consentirez à nous décrire une autre fois la physionomie actuelle de ce peuple mi-partie indou, mi-partie tartare, ses mœurs originales, inexplicable mélange de civilisation et de barbarie, sa littérature et ses drames populaires; car Java possède une littérature et un théâtre, une musique nationale et des danseuses, des ombres chi-

(1) Voir la Revue de Paris du 13 mai, 4e année, tome II.

noises (*wayangs*), et une poésie classique, un poème épique même, une Iliade, le *Bràta-Yùdha* ou « la Grande Guerre, » en sept cent dix-neuf pandas ou stances, et composé par un savant pandit, en 1079. Que dis-je, monsieur? les Javanais ont mieux encore qu'une épopée : ils ont des recueils de *Contes philosophiques et fantastiques*. Avez-vous pu oublier cela, vous ? Quel parti vous tireriez, entre autres contes, des merveilleuses aventures du champion Bandang et du charme qu'il force un spectre de lui remettre pour se racheter de ses filets! *La Peau de chagrin* seule est un *talisman* supérieur. Lisez cette légende dans les annales malaises de Leyden, et traduisez-la-nous dans vos féconds loisirs. Ah! comme vous embelliriez le paysage des lieux où la scène se passe, tantôt sous une allée de girofliers, au port si élégant, au feuillage si gracieux, aux émanations si suaves, ou sous une allée d'arbres à muscades, plus pittoresques encore ; tantôt au milieu de ces ruines des temples du bouddhisme, du mahométisme et des autres religions qui se sont succédées ou mêlées à Java (1); tantôt enfin dans une de ces casernes où la salangane va construire ces nids dont les gourmets chinois sont si friands!

Vous nous avez fait une bien belle fleur de la volkameria; vous nous écririez au moins deux pages de plus sur une fleur bien plus extraordinaire, la *raflesia Arnoldi*, appelée par les indigènes la *boîte à betel du diable*, fleur colossale à laquelle on ne saurait rien comparer dans l'empire de Flore, car ses pétales ont une toise de longueur, et son nectaire, profond de neuf pouces, peut contenir jusqu'à douze pintes de rosée. N'oubliez pas non plus de nous décrire le redoutable pouvoir de fascination qu'exercent les yeux des tigres de l'archipel indien, et le respect singulier des habitans pour eux ; respect qui va jusqu'à les honorer comme leurs grands-pères, et à se laisser dévorer sans mot dire.

(1) La population de Java offre un exemple inoui de tolérance. Il est à Batavia un temple, propriété commune des Musulmans et des Chinois, où l'on adore alternativement le dieu de Mahomet et celui des bonzes ; un autre qui sert d'église aux catholiques et de prêche aux protestans.

Mais, monsieur, permettez-moi d'appeler surtout votre attention sur un sujet qui sourit à la littérature du jour bien plus que les girofliers, les muscadiers, la raflesia et les tigres. O vous qui, parmi tous les écrivains de la littérature actuelle, avez, dans vos contes et vos romans, rendu l'adultère si dramatique, voulez-vous par une dernière nouvelle faire pâlir les classiques malheurs d'Agamemnon, de Ménélas, d'OEdipe, etc.? placez la scène d'un malheur du même genre chez les Battas, peuple très-civilisé d'ailleurs, civilisé jusqu'au gouvernement représentatif. De peur d'avoir l'air de chercher à faire moi-même une nouvelle en vous indiquant un sujet, je veux vous citer seulement ici sans plus de prolégomènes un extrait des véridiques et curieux Mémoires du dernier gouverneur anglais de Batavia, de cet habile et brave sir Stamford Rafles, dont la véracité n'a été, vous le savez, jamais mise en doute par personne.

— « Ne soyez pas surpris, dit-il (c'est à la duchesse » de Somerset que sir Stamford adressait sa relation), de » ce que je vais vous raconter des Battas, car je dirai la » vérité, rien que la vérité. Pour vous préparer un peu, » je vous apprendrai d'abord que les Battas sont une nation » nombreuse de Sumatra, qui occupe toute cette partie de » l'île située entre Achim et Menangkabou. La côte est » mal peuplée; mais dans l'intérieur, on dit proverbialement que — la population est épaisse comme les feuilles » de la forêt. — Formant peut-être deux millions d'ames, » les Battas ont un gouvernement régulier, des assemblées » délibérantes, et ce sont de grands orateurs! Presque » tous savent écrire; ils parlent une langue et se servent » d'un alphabet qui n'appartiennent qu'à eux. On peut » bien, il est vrai, dans leur langue parlée et dans leur » langue écrite, reconnaître, comme dans quelques-unes » de leurs coutumes et de leurs lois, des traces d'une origine indoue, mais ils ont aussi une religion particulière, » et ne reconnaissent qu'un seul grand Dieu, sous le titre » de Dibata assi, assi, avec une trinité de dieux inférieurs » crées par lui. Les Battas sont braves à la guerre, honnêtes et honorables dans toutes leurs transactions; leur

» pays est bien cultivé, les crimes y sont en petit nombre.
» Eh bien! » Ajoute sir Stamford, qui cite à ce sujet « M. Marsden comme une autorité antérieure, « ce peuple » de sages et de guerriers condamme un homme coupable » d'adultère à être mangé tout vivant par le mari offensé. » Il y a quelques années, un homme convaincu d'avoir sé» duit la femme de son prochain fut exécuté, suivant la » loi du pays, non loin de Tapanouly. Le résident anglais » fut invité à assister au repas et refusa, mais son secrétaire » et un officier européen acceptèrent. Ils trouvèrent au » lieu désigné une grande foule et le criminel attaché à un » arbre, avec les mains étendues en croix. Le ministre de la » justice, qui était un chef d'un certain rang, s'avança avec » un grand couteau à la main, qu'il brandit en s'approchant » de la victime; il était accompagné d'un homme portant » un plat, où était contenue une préparation culinaire, une » sauce, composée de jus de citron, de poivre et de sel, » que les indigènes nomment *samboul*. Ledit ministre de la » justice appela le mari outragé dans l'honneur de sa femme, » et lui demanda quel morceau il préférait? — « L'oreille » droite! » répondit-il, et l'oreille droite fut aussitôt déta» chée de la tête d'un seul coup, puis remise au mari, qui, » se tournant vers l'homme au *samboul*, la trempa dans la » sauce et la dévora. Le reste des assistans se jeta alors sur » le corps, chacun découpant et mangeant le morceau le » plus à sa guise. Après avoir dépecé une bonne partie de » l'homme adultère, quelqu'un lui plongea un poignard » dans le cœur; mais ce fut par égard pour les deux hôtes » étrangers, car ce n'est nullement la coutume de donner » *le coup de grâce.* »

Eh bien! monsieur, que pensez-vous d'une pareille scène pour dénouer une *conversation criminelle* (c'est l'expression anglaise) filée au milieu des parfums de la volkameria et des clous de girofle, sous l'influence des chants du bengali, et après avoir enivré les deux amans dans le nectaire de la magnifique raflesia Arnoldi? Mais laissez-moi vous citer ce qu'ajoute sir Stamford :

— « Ce fait et d'autres avaient trop excité ma curiosité » pour que je n'eusse pas le désir d'aller visiter les Battas,

» et je me rendis à Tapanouly, jaloux d'en revenir avec » toutes sortes de renseignemens sur ce cannibalisme » (institué par la loi dans l'intérêt du mariage et de la morale, aurait dû ajouter sir Stamford). « J'ai dit que les Battas ne sont pas un peuple cruel, et je le pense encore, » quoiqu'ils se mangent les uns les autres, et trouvent la » chair humaine meilleure au goût que la viande de bœuf » ou de porc. Réfléchissez que je vous décris un nouvel » état de société : Les Battas ne sont pas des sauvages, car » ils savent lire et écrire, car ils sont aussi intelligens » qu'aucun Anglais qui a été élevé dans nos écoles à la » Lancastre. Ils ont aussi des codes et lois d'une grande » antiquité, et c'est par respect pour les institutions de » leurs ancêtres qu'ils se mangent ainsi. C'est la loi qui déclare que pour certains crimes, au nombre de quatre, » les coupables seront mangés VIVANS ; la même loi ajoute » que dans les grandes guerres, c'est-à-dire dans les guerres d'un canton contre un autre, il sera légitime de manger les prisonniers vivans ou morts. Enfin, pour les » quatre crimes déterminés, le criminel est légalement » jugé et condamné par un tribunal compétent. Les témoins entendus, la sentence est prononcée; alors les » chefs ou juges boivent chacun un verre de liqueur, cérémonie qui équivaut à signer et à sceller l'arrêt. On » laisse écouler deux ou trois jours pour donner le temps » d'assembler le peuple, et dans les cas d'adultère, il » n'est pas permis d'exécuter la sentence avant que les » parens de la femme soient tous convoqués pour prendre » leur part du festin. Enfin, au jour fixé, on amène le » prisonnier, on l'attache à un arbre ou à un poteau les » mains en croix. Le mari, ou partie plaignante, s'approche et choisit le morceau à son goût, en général les » oreilles ; ensuite les autres convives viennent se servir » l'un après l'autre, selon leur rang et selon leur goût. » Le repas fait, le mari coupe la tête du condamné, l'emporte chez lui comme un trophée, la place à la façade de sa maison, et conserve précieusement la cervelle dans un bocal pour servir à des opérations magiques. » La chair de l'adultère est tantôt mangée crue, tantôt grillée,

» mais toujours sur place. Il y a là toujours des citrons, du sel
» et du poivre pour l'assaisonner; quelquefois du riz, mais ja
» mais de liqueur ou d'eau spiritueuse; seulement plusieurs
» apportent des bambous creux et les remplissent de sâng
» pour se désaltérer. L'assemblée ne consiste qu'en hommes,
» la chair humaine étant défendue aux femmes : on dit ce-
» pendant qu'elles en mangent de temps en temps un petit
» morceau de contrebande.

» On m'a assuré, et je crois *réellement*, que les Battas
» en général préfèrent la chair humaine à toute autre; mais
» malgré cela, ils ne satisfont ce penchant que dans les
» occasions légitimes; la paume des mains et la plante des
» pieds sont les morceaux des gourmets. Quand je témoi-
» gnai ma surprise d'une tradition si extraordinaire, on me
» répondit qu'autrefois c'était l'usage des enfans de manger
» leurs parens quand ceux-ci étaient trop vieux pour tra-
» vailler. Les vieillards choississaient la branche horizon-
» tale d'un arbre et s'y suspendaient tranquillement par les
» mains, tandis que leur famille et leurs voisins, formant
» le cercle, dansaient et chantaient : « Quand le fruit sera
» mûr, il tombera! » Cette cérémonie avait ordinairement
» lieu pendant la saison des citrons, alors que le poivre et
» le sel sont abondans : aussitôt que la victime fatiguée se
» laissait choir de l'arbre, chacun s'empressait de la dépe-
» cer et d'en faire son régal. Cette coutume a été abandon-
» née. C'est un pas de plus vers la civilisation, et qui peut
» faire entrevoir l'abolition complète de l'anthropophagie
» dans cette île : mais en l'état actuel des choses, environ
» cent Battas sont mangés annuellement pendant la paix.»

Sir Stamford termine sa lettre à lady Somerset en lui disant qu'il se propose de conduire sa femme chez les Battas. Ce n'est pas, monsieur, que lady Stamford eût besoin d'être effrayée par les spectacles du supplice des adultères; c'était une excellente mère de famille, qui a survécu à son mari, et a publié en 1830 ces Mémoires, dont je viens de vous citer quelques extraits. On voit aussi, entre autres curiosités, dans le cabinet de lady Somerset, à Londres, quelques-uns de ces crânes d'amans mangés tout vifs, dont sir Stamford avait fait une collection pour sa noble corres-

pondante. Tout atteste, en un mot, que cette singulière coutume des Battas est de *l'histoire*, de l'histoire vraie : c'est donc un roman, ou un songe au moins, que je sollicite de vous, monsieur, au nom de vos nombreux lecteurs. Ne négligez pas sous ce point de vue un pays et un peuple si précieux pour les dramaturges et les romanciers de l'adultère.

Agréez, monsieur, l'assurance, etc.

TRISTRAM NEPOS.

Cette signature anglo-latine m'a paru être un pseudonyme; mais trouvant toutefois la lettre curieuse, et en ayant vérifié tous les détails dans les ouvrages cités de sir Stamford Rafles, et autres, je me suis décidé à assumer la responsabilité de l'article en le signant ; mais je regrette, à mon tour, que sir Stamford Rafles n'ait pas poussé plus loin ses recherches pour nous apprendre quel est le sort réservé à la complice du pauvre galant qu'on mange ainsi, sans remords, assaisonné au poivre, au sel et au citron.

AMÉDÉE PICHOT.



LITTÉRATURE DU NORD.

LIBUSSA.

LÉGENDE DE LA BOHÊME.

(Nous nous proposons de publier quelques articles sur les anciennes littératures du Nord, et le cycle des romans teutoniques. Nous avons déjà inséré l'EYRBIGGIA SAGA, analysé par sir Walter Scott. Ce nouvel extrait appartient à l'histoire de la Bohême encore païenne ; c'est une légende que le savant Henry Weber appelle avec raison « un admirable poème romantique et poétique, historique et moral. » On peut en étudier l'origine dans l'*Historia Bohemica* d'OEneas Sylvius, imprimée à Bâle en 1551, ou dans le *Volkslieder* d'Herder, tome IIIe. Mais c'est surtout dans l'*Historia Bohemica*, de Jo. Dubrarius, évêque d'Olmutz, qu'on trouvera la narration naïve et détaillée du fait merveilleux de la légende primitive qu'OEneas Sylvius a rendue moins intéressante peut-être en voulant la parer des formes classiques, et que Musæus a amplifiée pour en faire un conte d'enfant.)

LIBUSSA.

Quelle est cette femme assise sur une tertre vert au milieu de douze nobles chefs ? C'est Libussa, c'est la sage fille du sage Kroko, la princesse de Bohême qui médite et qui juge.—Elle vient de prononcer une sévère sentence contre le riche Rotzan, qui se lève furieux, et, frappant trois fois la terre avec sa lance, s'écrie : « Malheur à nous, Bohémiens ! malheur à nous, braves guerriers ! Nous nous laissons gouverner et railler par une femme ! une femme à la longue chevelure et à l'intelligence étroite ! La mort... la mort serait préférable à une femme pour roi ! »

Libussa entendit Rotzan ; ses dures paroles pénétrèrent profondément dans son ame paisible, car c'était une mère indulgente pour la Bohême, et toujours amie de la justice. Elle répondit en souriant : « Malheur à vous donc, Bohémiens, braves guerriers jusqu'ici gouvernés et aimés par une douce femme ! vous aurez désormais un homme pour roi ; la colombe cédera le sceptre à l'aigle. »

Elle se leva calme et belle dans sa colère. « Demain, ajouta-t-elle, demain, quand nous nous réunirons, votre désir sera accompli. » Tous ces nobles chefs, muets, respectueux et confus devant elle, gémissaient de voir si mal reconnaître sa sagesse, sa franchise et sa tendresse de mère. — Mais elle avait parlé ; ils s'éloignèrent tous, ne pensant plus qu'au lendemain et au choix de leur prince.

Long-temps plusieurs magnats avaient aspiré à la main et au trône de Libussa, cherchant à lui plaire par de courtoises adulations, de brillans costumes, un cortège nombreux, de riches troupeaux et de beaux domaines. Mais Libussa n'accordera jamais ni son cœur ni son trône à la seule splendeur, à la seule richesse. Qui choisira-t-elle ? Tous passèrent une nuit sans sommeil, attendant le matin.

Le matin vient. La sage Libussa, qui ne craint pas d'abréger son repos, est allée solitaire sur la haute et sainte montagne, où elle adresse sa prière à la déesse Kim-

bla, la déesse l'écoute, et lui révèle en ces termes l'avenir :

« Vite, vite, Libussa! c'est derrière la montagne, sur les bords du Bila, que ton blanc coursier trouvera le prince ton époux, occupé en ce moment à labourer avec deux taureaux blancs, l'aiguillon à la main, emblème de son sceptre, et faisant son repas sur une table de fer. Hâte-toi, hâte-toi, ma fille! l'heure du destin presse. »

Ainsi parla l'oracle, et Libussa revint à l'assemblée de ses Bohémiens, déposa à terre sa couronne, et leur dit :

« Levez-vous, Bohémiens, levez-vous, braves guerriers! c'est derrière la montagne, sur les bords du Bila, que mon blanc coursier le trouvera, le prince mon époux, et le père de mes enfans, occupé en ce moment à labourer, l'aiguillon à la main, emblème de son sceptre, et faisant ses repas sur une table d'airain. Hâtez-vous, hâtez-vous, enfans! l'heure du destin presse. »

Et ils se hâtèrent, emportant la couronne et le manteau royal. Le coursier, rapide comme le vent, les précédait, et l'aigle blanc planait majestueusement sur leurs têtes. Enfin, parvenu aux bords du Bila, derrière la montagne, le coursier s'arrêta et hennit à la vue d'un laboureur qui conduisait la charrue dans son champ; ils s'arrêtèrent tous frappés d'étonnement, tandis que le laboureur continuait à tracer son sillon, méditant en silence et hâtant le pas de ses taureaux blancs avec l'aiguillon qu'il tenait dans sa main droite.

Les nobles de la Bohème l'abordent avec une salutation amicale; mais lui, pressant de plus en plus ses taureaux blancs, ne les entend pas. « Salut, étranger favori des dieux! notre souverain! » Et ils s'approchent pour jeter le manteau royal sur ses épaules et poser la couronne sur sa tête. Alors le laboureur : « Ah! si vous m'aviez prudemment laissé terminer mon sillon, votre royaume n'y eût rien perdu! mais l'heure du destin presse. »

A ces mots il plante dans la terre son aiguillon, et détache du joug ses taureaux blancs. « Allez là d'où vous venez, dit-il. » Les taureaux blancs s'élancent dans les airs, entrent dans la montagne voisine, disparaissent; la

montagne se referme sur eux, et là où elle s'est refermée jaillit un torrent qui coule encore. L'aiguillon verdit dans le champ et se partage en trois beaux rameaux riches d'un feuillage touffu. La surprise a lié toutes les langues. Alors Przemysl-le-Penseur (c'était son nom), renversant la charrue, et tirant de sa pannetière son repas frugal, le place sur le soc retourné, puis s'asseyant sur le gazon : « Approchez, dit-il aux nobles d'un air courtois, et partagez les mets que vous offre votre prince. »

Les nobles, étonnés de cet accomplissement de la prédiction du destin, admirant la table de fer et l'aiguillon verdissant, lorsque voici, ô prodige! deux de ses rameaux se flétrissent, et le troisième seul conserve son feuillage. Les nobles font entendre une exclamation, et le laboureur leur dit :

« Cessez, cessez, mes amis, d'être étonnés; vous avez là devant vous le sceptre florissant de ma royale maison : plusieurs chercheront à porter la couronne et se flétriront; un seul sera paré des honneurs de la royauté.

—Mais pourquoi cette étrange table de fer?—Et ne savez-vous pas de quelle table doit toujours manger un monarque? C'est d'une table de fer, oui de fer, et vous êtes les taureaux qui labourent pour lui procurer ses alimens! — Mais pourquoi notre prince était-il si pressé de labourer? Pourquoi a-t-il regretté que son dernier sillon ne fût pas tracé? — Ah! s'il eût été tracé, si la sage Libussa vous eût envoyés à moi un peu plus tard! ainsi le voulait le destin, jamais les fruits et les moissons abondantes n'eussent manqué dans votre royaume; mais maintenant mes taureaux sont dans la montagne.

Alors, se levant avec majesté, il monte sur le coursier blanc, qui piaffe, fait des courbettes et caracole plein d'une ardeur triomphante. Aux pieds du laboureur étaient des sandales en écorce de tilleul, et qu'il avait cousues lui-même avec du chanvre. Les nobles les remplacèrent par le brodequin royal. « Oh! laissez-moi, dit le prince sur le coursier blanc, laissez moi mes sandales en écorce de tilleul que j'ai cousues moi-même avec du chanvre; ce sera pour mes fils et mes petits-fils un monument qui leur dira

quelle chaussure portait leur royal ancêtre. » Et, baisant ses sandales, il les cacha dans son sein. Puis ils partirent, et le laboureur parla avec tant de douceur, avec tant de sagesse, qu'ils crurent voir en lui un dieu sous un manteau de prince.

Ils approchèrent du palais de Libussa. Elle était à les attendre entourée de toutes ses femmes ; elle accueillit avec joie son futur époux, que le peuple salua comme son chef et son roi. Ils régnèrent long-temps, furent bons et heureux, firent toujours triompher la bonne foi et la justice, et bâtirent des villes. L'aiguillon continua de fleurir; les sandales restèrent un monument du passé, et le soc de la charrue resta oisif tant que PREMISLAUS régna avec la sage LIBUSSA.

. . . .

Oh ! malheur ! malheur ! l'aiguillon est maintenant flétri ; les sandales d'écorce ont été dérobées, et la table de fer est devenue une table d'or.

DIE DEUTCHEN VOLKSMIERCHEN.



LE PIÉDESTAL.

UN BAL CHEZ LA DUCHESSE DE BERRY.

CHAPITRE XXXVIII (1).

Donc à présent Prosper est riche et puissant. Habile et heureux qu'il est, il a réuni à son profit toutes les grandeurs, celle de l'or, celle du nom, celle des places. Il a été un des hommes intelligens de la restauration : il l'a comprise comme il fallait la comprendre, dans ses vanités; il l'a flattée comme il fallait la flatter, dans ses ridicules. Il a laissé de côté le point d'honneur libéral de la foule, et en revanche il a dominé la foule. Le succès de Prosper de Chavigny est facile à expliquer dans ce temps-là; il fut à la fois courtisan actif, chrétien zélé et spéculateur habile. Il se couvrit de cette triple auréole, de cette double consécration; or, de la croyance et de la flatterie, voilà pour la cour! Puis il eut une très-belle femme; voilà pour le monde! Puis enfin, c'était un homme de mérite et d'esprit; voilà pour l'époque dans laquelle il vécut! En effet, ce que nous avons gagné surtout à faire la révolution de 89, c'est que, grâce à cette révolution, il faut beaucoup de talent et d'esprit même pour n'être qu'un intrigant heureux.

Aussi toute la ville eut-elle bientôt les regards sur Prosper; l'attention générale vint le trouver et l'admirer, et lui

(1) Voir le volume de novembre.

dire avec un décevant sourire : Vous êtes heureux, seigneur! Il eut bientôt tous les privilèges du monde aristocrate. Le Gymnase, l'Opéra, les livres nouveaux, le portrait de sa femme en pleine exposition, le père Chaussier pour médecin et le curé de l'Assomption pour confesseur, l'athée et le jésuite à la fois à son chevet; que vous dirai-je enfin? Prosper eut encore le bonheur d'être vivement attaqué par les petits journaux de l'époque; rien ne manqua plus dès lors à sa faveur, il marcha dans l'opinion l'égal des plus puissans et des plus nobles, il partaga avec eux les sarcasmes de la presse, il eut la croix d'honneur et il fut invité au jeu du roi!

Dans ce temps-là, qui n'était pas une époque d'égalité comme est la nôtre, il faut vous dire que les moindres distinctions étaient puissantes et enviées; le ruban rouge à la boutonnière était presqu'aussi difficile à obtenir dans ce temps-là qu'une diminution dans l'impôt serait difficile à remporter aujourd'hui. Être invité au jeu du roi ou à la messe du roi, ou à la chasse du roi, c'était recevoir un brevet de gentilhomme; aujourd'hui que le premier venu s'en va donner une poignée de main au souverain qui passe, quel que soit son rang; aujourd'hui que la première pierre qui vous touche par bonheur vous fait chevalier d'honneur vous ne concevriez guère la joie de Prosper de Chavigny à chaque petite distinction qu'il recevait de la cour, et peut-être auriez-vous raison aujourd'hui.

Mais lui, lui qui se souvenait toujours d'Ampuy et de son village; lui qui se rappelait sans cesse son isolement dans Paris, sa figure pâlie par la faim, son nom méconnu, son malaise inoui, son dégoût profond, la perte de ses rêves les plus chers; lui qui avait toujours une vengeance à tirer de cette ville vénale, il recevait chaque faveur nouvelle avec le bonheur d'un homme qui se venge; on lui donnait la croix d'honneur, et il était heureux et fier comme s'il eût blessé en duel son ennemi mortel. Il eut donc encore cela qui servit à merveille son succès; on découvrit qu'il était sensible aux honneurs de la vanité, aux distinctions extérieures, à tous les petits honneurs qui entretiennent dans la bonne opinion ce que l'on appelle la cour, et on lui sut bon

gré de cette vanité. Plus sa vanité était mesquine et plus elle flattait les courtisans. Voilà pourquoi pour lui une distinction n'attendait pas l'autre ; il ne se lassait pas plus d'en demander, qu'on ne se lassait de lui en accorder ; il accumulait ainsi en silence les places, les dignités, les honneurs, avec autant de soin qu'un procureur du roi de nos jours entassant ses accusations pour un nouveau procès contre un journal d'opposition.

Plus il avançait en grade et en estime dans le monde, et plus Lœtitia lui devenait inutile. A chaque nouvelle grandeur qui venait à Prosper, son piédestal s'abaissait d'une coudée ; mais, il faut le dire à sa louange, jamais il ne manqua un seul instant aux égards qu'il s'était imposés pour Lœtitia ; jamais, au plus fort même de son crédit et de sa puissance, il ne cessa d'avoir pour cette femme les attentions les plus délicates. Arrivé au faîte du crédit, il la traitait comme il l'avait traitée le premier jour. Il était tout à elle au-dehors, soumis, indulgent, prévenant, flatteur, obéissant et esclave de ses moindres fantaisies, amoureux de sa femme comme un grand seigneur très-bien élevé, très-ambitieux, qui tient à plaire aux femmes des autres, et qui commence par plaire à la sienne en homme comme il faut, qui sait son métier.

Du reste, toujours aussi réservé quand il était tête à tête avec elle, il ne lui parlait jamais que d'ambition ou de plaisirs ; mais vous savez que dans son plan les plaisirs étaient encore de l'ambition.

Ce jour-là, vous allez croire que je vous parle d'un siècle, M. et Mme de Chavigny avaient reçu une invitation long-temps enviée, long-temps sollicitée, et que Prosper, malgré tout son crédit, avait désespéré bien souvent d'obtenir. Mme la duchesse de Berry, cette jeune femme si vraie et si bonne, princesse italienne et française, poésie italienne et grâce française, plutôt grande dame que haute princesse, plutôt jeune femme que mère de roi, plutôt populaire qu'elle est royale, cette élégante et bienveillante protectrice de l'art secondaire en France, cette femme qui a fait M. Scribe et M. Auber, qui aurait fait M. Gérard au besoin, Mme la duchesse de Berry donnait un bal à toute la cour.

Hélas ! à présent elle est captive. Sa salle de bal a fait place à une prison ; les joyeux appartemens se sont abaissés de six pieds sur la tête de cette pauvre femme , les festons de fleurs ont été remplacés par les barreaux de fer , les courtisans brodés se sont évanouis devant le commissaire de police en écharpe tricolore , tout s'en est allé de ce monde royal éclatant sous les bougies , musique , amour , rêverie, dévotion , mensonges , flatteurs ! Elle est restée seule entre un vieillard et une femme, toute seule ! De ces musiciens nombreux , si nombreux , à ses fêtes , elle n'a pas gardé le Blondel aveugle ! Elle aura beau prêter l'oreille , elle n'entendra que la mer , la mer ! comme Napoléon ; la mer pour ceinture à cette pauvre femme ! Quoi qu'il en soit , la duchesse de Berry dans ce temps-là donnait un bal.

Oh ! c'étaient là des fêtes immenses, des joies à part , un éclat féodal ! c'étaient là des saturnales au-delà de la Charte constitutionnelle , tout autant que les chants de Saint-Roch ! C'étaient là des fêtes d'aristocratie et de vieille cour ! Aussi comme ces jeunes gens et ces jeunes femmes se hâtaient de dépouiller le vêtement constitutionnel avant d'entrer dans ces salons du Versailles parisien ! Comme ils laissaient à la porte le frac uni pour l'uniforme brodé , et l'uniforme brodé pour les costumes du dix-septième siècle ! Et bientôt le dix-septième siècle pour l'âge féodal , ou , mieux encore, pour les temps de Henri III et de Louis XIII , ces époques de souveraine puissance, auxquelles ils revenaient tant qu'ils pouvaient dans leurs fêtes ! — Innocente rêverie qui n'était pas sans danger ! Déguisement trop somptueux pour cette royauté d'une heure , et qu'elle a payé par une nudité de toute la vie ! Mais cela était ainsi ; il fallait à ces prodigues de l'avenir toutes les révoltes possibles contre l'avenir. Ils aimaient à rejeter la vie présente dans les hasards du passé ; ils se plaisaient à défier les accidens de la vieille monarchie et à remonter de nouveau le courant rapide qui avaient entraîné si loin les rois d'autrefois. Pauvre et malheureuse royauté ! Mais cela était ainsi, cela paraissait beau à ces jeunes gens et à cette jeune femme de jouer à pile ou face toute cette puissance ; à ce jeu imprudent ils

devaient perdre ; ils devaient perdre, ils ont perdu ; ils jouaient contre le peuple, ce rude joueur !

Ils se couvraient donc, aux bals de madame la duchesse de Berry, d'un habit d'emprunt. Ils prenaient les noms d'autrefois, ceux, du moins, qui n'avaient pas déjà des noms d'autrefois; ils allaient d'un pas haletant jusqu'aux règnes passés ; ils voulaient à toute force que le roi de ces fêtes nocturnes s'appelât Louis XIII, par exemple, et que leur reine se nommât Marie Stuart ! Insensés ! insensés ! ils jouent avec des royautés vaincues, ils ressuscitent des pouvoirs détruits, et, rêvant de nouveau des sceptres pourris, ils rendent à l'écho de la vieille histoire des noms devenus ridicules de formidables qu'ils étaient ! L'écho, plus sage qu'eux, ne trouve pas de sons pour les répéter, ces noms dépouillés de tout prestige ! Insensés ! ne dirait-on pas, à les voir jouer les rôles de ces majestés d'autrefois, que leur majesté présente est à l'abri de tout orage, et que c'est pour eux que le paratonnerre a été inventé par l'ouvrier imprimeur des États-Unis, le jour où il *enlevait le sceptre aux tyrans et la foudre au ciel !* Mais cela était écrit là-haut, et Mme la duchesse de Berry donnait des bals masqués.

A ces bals se rendait toute la cour ; à ces bals les deux élémens, ou plutôt les trois élémens de cette cour, se réunissaient sans se confondre. Les trois noblesses de l'époque étaient en présence; se toisant de la tête aux pieds avec tout le dédain dont elles étaient capables, et s'étonnant, dans leurs momens de sang froid, en comprenant combien elles se valaient l'une et l'autre. Et en effet, elles se valaient l'une et l'autre, car toutes les trois elles étaient sur leur déclin ; le même jour avait signé leur arrêt de mort et leur acte de noblesse. La vieille noblesse ressuscitée était morte, la noblesse impériale était morte, la noblesse du talent était morte aussi, car une révolution était proche qui les menaçait toutes les trois, révolution impitoyable comme ses pareilles pour tout ce qui est aristocratie ! N'importe ! cela plaisait au roi et aux duchesses de réunir toutes les aristocraties du pays en un seul bloc, et de voir par leurs propres yeux celle qui était la plus forte. Pour commencer, il fal-

lait que les deux jeunes noblesses, la noblesse soldatesque de l'empire et la noblesse civile de la restauration, se revêtissent au préalable du blason et des couleurs de l'ancienne noblesse, comme on mettait autrefois les nouveaux docteurs dans la robe trouée de Rabelais.

Il y avait donc bal à la cour. Prosper y fut invité, grâce à sa femme encore. Ce fut la dernière fois qu'il se servit de son piédestal. Après l'avoir introduit à l'église, son piédestal lui ouvrit la cour. Cette femme le prenait par la main encore une fois, elle le faisait duc et pair de France pour toute la nuit. Pour toute une nuit de bal, Prosper s'appelait Montmorency, et vivait de compagnie avec les plus vieux noms de la noblesse dans les plus vieux temps de la monarchie. Il allait de pair enfin avec tout ce que l'histoire de France présente et passée avait de plus illustre et de plus grand. Prosper au bal de Madame la duchesse de Berry, concevez-vous cela! Prosper Chavigny la dague au côté, le pourpoint brodé en or, le manteau fleurdelisé, Dieu me pardonne! et donnant la main à sa femme, qui est duchesse de Mantoue ou de Valentinois. Voilà ce que c'est que d'avoir un piédestal. C'est le même jeune homme pourtant qui, arrivant de son village plus jeune et plus beau que vous ne le voyez à présent, ne trouvait pas au coin de la rue une femme, le soir, qui l'appelât de sa voix rauque, et qui lui jetât au visage son halaine fétide et ses chansons de carrefour! C'est Prosper lui-même, prince du sang, dans cette nuit royale; presque aussi long-temps prince que Henri de Valois et Henri IV, plus long-temps prince que tant de rois de ce monde, qui n'ont pas régné toute une nuit! Il allait donc tranquillement et tête levée, dans ce bal, conduisant sa femme par la main.

On eût dit que l'Italienne se sentait à sa dernière heure de puissance. Elle n'avait jamais été plus hautaine et plus belle. Encore une fois elle traînait Prosper à la remorque; encore une fois elle venait de le faire quelque chose; encore une fois il était là, devant elle, son ouvrage, à elle seule, lui, ce jeune homme si plein de génie et de force d'ame; lui, ce jeune homme si beau, qui ne l'avait pas aimée, elle si belle, et dont elle avait fait la fortune par sa toute-puis-

sante beauté; elle triomphait encore une fois, l'Italienne; et, comme elle comprenait confusément que sa dernière heure était venue, elle se hâtait d'être heureuse et fière; elle se livrait à tout son orgueil; elle s'enveloppait noblement dans son manteau de drap d'or; elle relevait sa robe et sa tête. Le peuple des courtisans se pressait autour d'elle en battant des mains; toute la cour vint au-devant d'elle pour la voir. Ninon de Lenclos, la joyeuse fille, donnant la main à Mme de Maintenon, la sévère femme; Diane de Poitiers, appuyée sur Mme de Tencin; la reine Blanche, donnant le bras à Marie Stuart, suivie de son page. Or c'était la duchesse de Berry qui jouait, ce soir-là, le rôle de Marie Stuart; le rôle du page était échu à celui qui fut le roi Henri V, et qui n'est plus même le duc de Bordeaux; page exilé d'une Marie Stuart captive et chargée de fers par sa famille! Dites après cela que les présages sont menteurs!

L'attitude de Prosper, dans cette noble foule, fut moins assurée que celle de sa femme. Prosper, arrivé à pouvoir se passer de son piédestal, commençait à en rougir, et il commençait à se dire à lui-même que c'est une belle chose de marcher de niveau avec les autres. — L'ingrat! il avait touché à une plus haute élévation qu'il n'avait rêvé. Que cette femme lui parut donc, ce soir-là, orgueilleuse à outrance! L'ingrat! il ne voyait pas que l'orgueil de cette femme lui venait de son profond désespoir, tant elle sentait au fond de l'ame qu'elle devenait inutile à Prosper. J'avais besoin de vous expliquer avec soin toutes ces nuances de vanité intérieure pour vous faire comprendre la scène très-périlleuse à décrire, et très-facile à concevoir cependant, qui me reste à vous raconter.

CHAPITRE XXXIX.

Le bal avait duré toute la nuit. Cette contrefaçon vivante des vieux temps, ces jeunes gens en vieux costumes, s'étaient agités toute la nuit dans ce moyen âge de carton doré; toute la nuit, ils avaient fléchi le genou devant la toute-puissance de théâtre qu'ils s'étaient faite à eux-mêmes; parodie insolente et dangereuse! Tout ce monde haletait de

fatigue. Ces grandes dames, chargées d'armoiries et embarrassées dans l'ample robe de leurs grand'mères, regrettaient leurs robes plus simples et plus faciles à porter. C'était à voir, ces femmes arrachant les mouches de leurs visages, secouant la poudre de leurs cheveux, soulevant, de leur pied mignon, la longue queue de leurs robes de brocart! Mal à l'aise et encore si sveltes dans les amples paniers! Le spectacle qu'elles jouaient était à sa fin ; leur costume leur pesait, à présent que le jour allait venir. Il en était ainsi pour les hommes. Ces jeunes gens ployaient sous les poids gothiques du velours; leurs manteaux brodés chargeaient leurs épaules, les plumes de leurs chapeaux tombaient lourdement sous les yeux éblouis ; le haut-de-chausses et le pourpoint allaient mal à ces tailles faites exprès pour le pantalon et l'habit sans grâce de notre époque : le déguisement allait finir. Le jour tombait d'aplomb sur ce monde fardé. Or, quand vient le jour, adieu la féerie, adieu le moyen âge, adieu les troubadours, les héros et les châtelaines, adieu le manoir féodal aux tours gothiques : tout s'en va ; et, revenu du monde où vous êtes plongé, vous n'avez plus que la réalité toute nue ; le château des Tuileries, fort simple, sans fossé, sans pont-levis, sans tourelles ; la Seine bourgeoise tout simplement chargée de baignoirs et de bateaux de charbon ; le garde royal aux soupiraux des cuisines, et le journal d'opposition rude et fier, et hautain, et ricaneur, qu'on apporte le matin au château ; le journal, cette inquiétante voix du peuple, qui dit au maître chaque matin : *Souviens-toi que tu es un homme!*

Le joyeux matin s'en vient frapper à la porte du château royal, et d'un regard il dissipe toutes les ombres de féodalité dont il s'entoure. Il n'y a pas de prestige possible sous les rayons de ce soleil qui se lève en même temps sur le roi et sur la Charte. La nuit peut favoriser les tournois et les présentations royales ; mais tous ces hommes d'autrefois, les pages, et les varlets, et les hérauts d'armes, fantômes surpris après minuit, tout s'en va le matin pour faire place à la vie réelle, au député qui passe, à l'écrivain qui taille sa plume, au poète qui chante, au musicien de la borne,

qui soulève les passions populaires, aux sons criards de l'orgue de Barbarie. Le moyen, après cela, de prolonger ce rêve brillant de toute-puissance, de féodalité et de grandeur!

Ce fut donc le bal masqué le dernier effort de la vieille royauté pour reconquérir ce qu'elle avait perdu. Ce bal fut aussi une restauration manquée, plus vite manquée que l'autre, mais aussi manquée. Hélas! quelques jours après, il fallut que tout ce monde descendît brusquement des hauteurs où il s'était élevé en songe. Le peuple vient, qui brise d'un souffle tous les apprêts du bal; et, quelques jours plus tard, on vendit à l'encan les verres des buveurs, les armures des chevaliers, la livrée du page Henri, la selle de son petit cheval, et jusqu'à votre dernier voile, Marie Stuart de Blaye! Le bal masqué et la restauration, deux choses mortes en naissant, deux anachronismes dangereux, tout cela devait finir en même temps!

CHAPITRE XL.

Prosper, qui était un homme intelligent, et qui portait son intelligence partout, comprit d'un coup d'œil les vanités et les dangers de cette fête, si peu dangereuse en apparence. Il devina la futilité de ces déguisemens; il aperçut l'abîme qui se creusait sous les pas folâtres des danseuses; il se trouva alors si misérable et si mesquin dans son déguisement et ce déguisement lui allait si mal, qu'il comprit que de tous ces habits empruntés au monde gothique, pas un seul ne servirait à deux reprises. Alors il se trouva tout nu, et il eut froid. Il laissa donc Lœtitia au milieu du bal; et, reprenant dans l'antichambre son manteau de chaque jour, il descendit le grand escalier des Tuileries, détruit à présent par le sacrilège d'un maçon; puis il entra dans la vaste cour, et là il se mit à se promener de long en large, à la pâle clarté de cette pâle matinée d'hiver.

Il se promenait de long en large dans ce château noir et sombre au-dehors, comptant les bougies qui jetaient leurs dernières clartés, prêtant l'oreille aux accords mourans de la fête, et s'avouant à lui-même que cela était bien mal

de jouer comme de vrais enfans avec les vieux costumes, avec les vieilles croyances, avec les vieux pouvoirs du vieux temps. Comme il était à réfléchir ainsi, prévoyant confusément l'avenir et avec la perception d'un somnambule, comme il se promenait ainsi à grands pas, attendant la fin du bal, il se trouva tout-à-coup en présence d'une apparition inattendue.

CHAPITRE XLI.

Il se trouva en présence d'Ernest. Ernest avait revêtu pour ce jour-là l'habit de cour du temps de Henri III. A voir sa taille élégante et bien prise, son corps fluet, son œil audacieux et libertin, on l'eût pris pour quelque favori de la reine, chargé par elle de refaire et de polir les mœurs, et de les jeter dans cette mollesse toute italienne qui profita si bien à son ambition et à sa cruauté. Prosper, lui aussi, avait revêtu l'habit à guimpe et la fraise italienne. On eût dit, à les voir de loin, deux courtisans de Catherine de Médicis.

Mais, sortis du bal, ni Prosper ni Ernest ne songèrent plus à leurs costumes; ils avaient repris l'un et l'autre leur allure de tous les jours. C'était la première fois, depuis la maison de jeu, qu'Ernest se trouvait face à face avec Prosper.

Ces deux jeunes gens, qui, sans se connaître, s'étaient à la première vue jetés dans les bras l'un de l'autre, quand ils se surprirent tous les deux dans le même revers de jeu, hésitèrent un instant à s'embrasser quand ils se surprirent dans la même faveur—invités au bal de la cour.

Ernest, en sa qualité d'ancien noble et de jeune pair, aborda Prosper le premier.

—Monsieur, lui dit-il, je suis un peu étonné de vous voir en si bon lieu. Je viens de laisser votre femme là-haut. C'est un vilain métier que vous faites-là, monsieur.

Disant ces mots, Ernest mit machinalement la main sur sa dague. — C'était son mouchoir de poche qu'il cherchait.

Prosper, en homme bien appris, porta la main à sa

fraise. — De quelle femme me parlez-vous, monsieur?

— Parbleu! dit Ernest, je vous parle, je crois, de votre femme, de Mme de Chavigny, j'imagine, que j'ai laissée là-haut, jouant au mieux le rôle de la marquise de Presle, tout au moins. Je suis fort étonné que vous ayez oublié sitôt votre femme et ce que vous lui devez.

— Bah! dit Prosper en arrachant un morceau de ses plumes blanches, c'est une femme qui se retrouvera toujours.

Ernest, confondu du sang-froid de Prosper, répliqua vivement :

— Mais il me semble que si c'est un autre qui la trouve, cette femme, il pourra bien trouver aussi votre place au conseil d'état, par exemple, et vos invitations au bal de Madame. Prenez-y garde, monsieur!

— Pour cela, reprit Prosper, pour cela, je le veux bien, monsieur; prenne qui voudra mon titre, ma faveur et ma femme; vous-même, si vous voulez tout cela, prenez-le. Cela me sera aussi facile à vous donner qu'autrefois mes vieux louis et ma vieille montre d'or. N'humilions personne, monsieur!

A ce souvenir Ernest se sentit ému; il se rappela tout d'un coup cette fatale nuit de ruine où il pensa associer à sa perte ce jeune homme si candide et si bon, qu'il avait trouvé sur le seuil de la maison de jeu. Il pensa à l'abandon de ce jeune homme, à sa naïveté, à sa bonne grâce, à leur association d'une heure. Il. pensa que c'était lui, Ernest, qui avait jeté dans l'âme de Prosper les premières semences de cette ambition forcenée qui l'avait déshonoré et perdu. Ernest se sentit un remords à la vue de Prosper tombé si bas, de si haut qu'il était; il renonça donc à son dessein prémédité de l'insulter en pleines Tuileries, et laissant de côté tout sentiment amer, il lui tendit la main avec un sourire et un regard qui en disaient plus que toutes les excuses. Ces deux jeunes gens étaient faits pour s'entendre et pour s'aimer.

Prosper fut touché de la démarche d'Ernest; il prit sa main et la serra avec toute effusion. C'était la première fois depuis sa fortune que Prosper avait reçu la main d'un ami

dans la sienne, sans que cet ami eût l'arrière-pensée de lui enlever sa femme, c'était la première fois que Prosper avait eu un sourire qui ne fût pas pour sa femme. Il sentit donc tout le prix de ce salut amical et désintéressé. Puis en même temps il sentit qu'il devait à cet ami retrouvé un compte exact de sa conduite passée. Il comprit que puisque Ernest était intérieurement affligé, il devait à Ernest, il se devait à lui-même, de le rassurer complètement. D'ailleurs, à force de prospérités, la conscience était revenue à Prosper; il était trop heureux pour ne pas sentir le besoin d'être aimé pour lui-même; il avait trop de richesse pour n'avoir pas besoin d'estime. Il résolut donc, et tout de suite, de s'expliquer avec son ami; il lui parla donc en ces termes, après lui avoir rendu sourire pour sourire, regard pour regard:

— Ainsi donc toi aussi, Ernest, tu crois à ce que le monde appelle mon infamie! Et cependant, mon ami, je n'ai fait que me servir de tes conseils.

— Tu n'as fait que te servir de mes conseils? dit Ernest.

— Ne m'avais-tu pas enseigné, reprit Prosper, que pour m'élever dans le monde il me fallait un piédestal?

— C'est juste! dit Ernest.

— Et ne m'avais-tu pas dit que j'aurais beau être jeune et brave, avoir de l'ame et du cœur, être beau et passionné, tout comprendre et tout savoir, je ne percerais jamais dans ce misérable monde, si je restais là tout seul au milieu de tous, ou plutôt là tout seul heurtant ma tête contre les genoux de ces hommes qui sont tous élevés chacun sur son piédestal?

— C'est encore vrai, dit Ernest.

— Ne m'avais-tu pas prouvé que rester ici tout seul à espérer en mes propres forces, me confiant à mes seules ressources, c'était prendre un parti plus que désespéré, un parti inepte et stupide? Ne me l'as-tu pas dit, Ernest?

Ernest fit un signe de tête qui disait: *Je te l'ai dit!*

— Eh bien! eh bien! dit Prosper, eh bien! ce que tu m'as conseillé, je l'ai fait; tes leçons, je les ai mises en pratique. Ce piédestal qui me manquait, j'ai été le chercher au loin: je l'ai trouvé en Italie; je l'ai amené à travers les

Alpes, et, après mille travaux et mille fatigues, jusqu'à Paris. A Paris, je l'ai disposé avec art, je l'ai paré avec amour; je l'ai fait aussi splendide que j'ai pu; puis j'ai dit à la foule : *Venez voir mon piédestal!* Et comme mon piédestal était beau et d'un noble marbre, la foule est venue pour le voir, et en le voyant, elle m'a vu moi aussi; et moi, grâce à mon piédestal, j'ai fait une grande fortune; je suis allé à une grande faveur; je suis devenu puissance; j'ai marché de pair avec les plus élevés; je suis parvenu à tout, même à porter un déguisement de prince avec des princes cette nuit. J'ai vaincu le monde; j'ai foulé le monde aux pieds. Il a été mon laquais très-humble; il a porté ma livrée tant que j'ai voulu; il m'a servi avec plus de soumission que si j'eusse été le roi de France; car, en me servant, le monde servait ses passions les plus viles et les plus égoïstes; car il sacrifiait à cette noble et éternelle occupation du monde, l'adultère; car il se ruait dans cette grande distinction entre les hommes, l'adultère; car il ajoutait une nouvelle page à cette longue et interminable histoire de toutes les puissances de la terre, l'adultère. J'ai été le maître du monde, grâce à mon piédestal, ou plutôt grâce à toi, mon ami Ernest, grâce à toi! Sois donc béni par moi, Prosper Chavigny, jadis pauvre, inconnu, mendiant, aujourd'hui vicomte de Chavigny, l'électeur Chavigny, l'éligible Chavigny, le grand-officier Chavigny, le conseiller d'état Chavigny, et, comme tu vois, le mignon de Henri III à la cour de France Chavigny.

Ernest, entendant Prosper parler ainsi, recula de deux pas :

— Mais, dit-il, est-ce donc moi qui t'ai dit de te servir de ta femme pour aller aux honneurs ? L'as-tu donc entendu ainsi, Prosper ? En vérité, ton erreur est grande, ce n'est pas moi qui t'ai dit cela, mon ami, en vérité!

— Ce n'est pas toi! reprit Prosper. Et qu'ai-je fait cependant en prenant une femme belle et jeune, spirituelle et jolie, capricieuse, souriante, italienne et française à la fois, qu'ai-je fait autre chose, sinon de chercher le plus beau piédestal qui se pût rencontrer dans le monde? qu'ai-je fait, sinon m'élever à la hauteur de mes nobles compatrio-

tes ? qu'ai-je fait, sinon flatter leurs penchans les plus naturels ? Ce n'est pas ton conseil, me dis-tu ? Mais, je te prie, quel autre piédestal aurais-je donc pu choisir si je n'avais pas rencontré celui-là ? Mais, je te prie, où le trouver ce moyen facile d'être vu par tous ? Je n'ai trouvé que celui-là, je l'ai pris, il m'a réussi ; qu'importe à présent ? Voudrais-tu être le seul à me renier, toi, mon ami, toi qui seul aurais le droit de me plaindre, puisque, seul de tous ces hommes, tu n'es pas accouru à cette facile curée que le monde appelle mon déshonneur.

Ainsi parlaient nos deux amis. De temps à autre les grands seigneurs de la soirée, descendus des salons du pavillon, demandaient leur voiture ; en passant, ils saluaient tous Prosper d'un geste amical. Prosper, se voyant saluer ainsi, frémissait de rage et d'indignation.

— Oh! dit-il, c'est vrai pourtant ; tu as pourtant raison. Ernest, j'ai joué un triste jeu avec ce paradoxe ! Me voilà terriblement familier avec les hommes de la cour ! Voilà qu'ils me saluent et qu'ils me traitent d'égal à égal ! J'en suis venu là ! Oh ! tu as raison ; le mépris me gagne ; je suis trop haut placé pour que le mépris ne m'atteigne pas à présent. Tu as raison, tu as raison. Il faut en finir ; il faut briser mon piédestal, cela est affreux ; cela est affreux, te dis-je ! Me voilà donc, moi déshonoré, me promenant en habits de duc au milieu des Tuileries, noble en rêve, moi duc comme Mme Dubarry était comtesse ! me voilà, moi anachronisme brodé au milieu de la société du dix-neuvième siècle ! Oh ! c'est infâme, en effet ! Oh ! ma main s'est brûlée en touchant ces grandeurs factices ! J'ai fait du vice à l'heure où le vice n'était plus possible ! Je me suis grandi sur le déshonneur à l'instant où le déshonneur ne grandissait plus personne ! J'ai mal fait, j'ai mal fait, j'ai mal fait ! Il faut que j'en finisse ; il faut que je me venge, mon ami ; il faut que je rentre dans le monde, pur et libre, honoré et respecté, il le faut. Et cela se fera, pardieu ! et cela se fera bien et vite ! et cela se fera à coup sûr ! Et tu as beau t'étonner, cela se fera en tout respect des bienséances les plus sévères, des préjugés les plus scrupuleux ; cela se fera, aussi vrai que je suis un honnête homme, aussi vrai qu'Am-

puy est assis sur les bords du Rhône. Cela se fera où et quand ? Demain, dans huit jours, tout-à-l'heure, vois-tu! vois-tu!

Puis il se promenait, rejetant son manteau par derrière, et il se parlait à lui-même, oubliant Ernest tout-à-fait.

— Oui, c'est cela ; j'ai été trop loin. J'ai joué avec l'infamie : elle me retombe sur le front ; j'ai voulu déshonorer les hommes, et ce sont eux qui me déshonorent. C'est cela : je suis pris au piège. Un piège si bien tendu cependant! Je suis la victime de mon sophisme. Mais comment faire? grand Dieu! grand Dieu!

Et il se tordait l'esprit et les mains. Et cet homme, qui avait attendu si long-temps et si patiemment l'heure de la vengeance, ne pouvait plus attendre une heure, plus une minute ; son infamie lui pesait à présent plus que sa pauvreté lui avait jamais pesé. Il voulait la rejeter à tout prix, et cependant, tout en rejetant sa honte, il pensait à conserver sa fortune. A son sens, et la main sur sa conscience et sur son cœur, sa fortune était à lui, à lui seul : il l'avait gagnée à force de travail, et de talent, et de nuits passées dans les veilles, à force de courage et d'attention sur lui-même et sur les autres. Tant pis pour les autres s'il avait eu besoin de leur stupide passion pour cette femme, pour qu'ils consentissent à se servir de son courage, de son ame, de son talent, de son esprit et de tout ce qu'il valait, lui, le beau et l'honnête jeune homme! Tant pis pour cette société si elle est assez blasée et assez malheureuse pour ne tendre la main qu'aux hypocrites et aux infâmes ; tant pis pour elle si elle ne reconnaît le mérite que lorsque ce mérite lui est signalé par une bassesse! tant pis! Et qu'elle prenne garde, cette société gangrenée, au jour où les jeunes et les forts se feront justice, au jour où ils oseront être jeunes et forts tout seuls et sans condition! Qu'elle prenne garde à elle! En attendant, il a su se faire justice à sa manière, lui, Prosper, de cette société mauvaise, lui, le nouveau venu de son village, l'innocent enfant qui n'a trouvé ni aide ni protection parmi les hommes ; lui, le savant écolier, qui parlait si bien, qui pensait si bien, doué de toutes les vertus de l'esprit et du cœur ; lui, Prosper le pauvre,

le méprisé, l'inconnu Prosper, fils de Jean Chavigny, le vigneron !

Rien ne saurait peindre l'agitation de ce jeune homme; rien ne saurait exprimer cette poignante violence d'un remords qui vient tout d'un coup, et qui tombe d'un seul bond sur une ame innocente et tranquille! Lueur horrible dans une nuit profonde! Ainsi était Prosper. Le premier geste de mépris qu'il avait rencontré sur sa route lui avait révélé toute l'horreur de sa position. Le simple coup d'œil de Prosper lui avait dit plus que tout ce qu'on avait pu lui dire. Il fut décidé sur-le-champ : il résolut de briser son piédestal. Le cruel !

CHAPITRE XLII.

Mais comment en sortir, de cette position funeste ? et comment en sortir sur-le-champ? Là était toute la question.

Il est vrai qu'avant d'entrer dans cette fatale carrière d'ambition, il avait eu soin de se réserver une porte secrète pour en sortir quand il voudrait. Mais comment ouvrir cette porte tout de suite ? et s'il l'ouvrait tout de suite, ne perdrait-il pas le fruit d'une retraite si habilement combinée? Et puis il y a des préjugés que la société exige impérieusement qu'on observe. Il avait beau se répéter à lui-même la grande raison qui lui conservait sa propre estime, il sentait que ce n'était pas assez de sa propre estime pour être estimable; qu'il lui fallait encore l'estime des autres, et qu'avant de se servir d'aucun de ses avantages, il devait obéir au préjugé.

Il était si malheureux ; il y avait tant d'anxiété et de douleur sur son visage, qu'Ernest en eut grande pitié ! Ernest garda le silence et baissa les yeux.

Un incident très-naturel vint heureusement les tirer tous les deux de leur embarras, et donner à Prosper les moyens de se mettre au moins au pair avec les préjugés de ce siècle.

CHAPITRE XLIII.

La fête royale était tout-à-fait finie; la foule s'était évanouie comme elle était venue; le silence avait fait place au bruit des voitures. Prosper était dans la cour du château, presque seul avec Ernest.

Tout-à-coup une femme passe devant eux d'un pas rapide. Cette femme était suivie de près par un cavalier qu'elle paraissait vouloir éviter avec ardeur. Ernest les vit à peine passer l'un et l'autre, mais Prosper les vit bien distinctement, et d'un bond il arrêta le cavalier au milieu de sa course; la jeune femme s'arrêta aussitôt, comme si elle eût été retenue par la même main. Elle était animée autant par l'indignation que par sa course rapide. Le cavalier qui la poursuivait cherchait en vain à se débarrasser des ongles de fer de Prosper. Ernest arriva assez à temps pour considérer ce poétique tableau.

Ils étaient là tous les trois : elle triomphante! Prosper en délire ! le jeune amoureux humilié à en mourir ! La présence d'Ernest rétablit l'équilibre entre Prosper et le jeune homme. Prosper lâcha le jeune homme lentement, comme l'oiseau lâche une proie meurtrie, qu'il est sûr de rassaisir aussitôt.

Prosper dit au jeune hnmme : — Monsieur, vous insultez ma femme! vous me ferez l'honneur de m'en rendre raison.

L'Italienne, entendant ainsi parler Prosper, se figura que Prosper était jaloux enfin ! Elle voyait Prosper s'irriter contre un de ses amans enfin ! Elle triomphait, l'Italienne, de la fureur tardive de Prosper.

Quant au jeune homme, bien qu'au fond il se crût brave, il se sentit atteré par cette réparation que lui demandait Prosper, et qu'il ne pouvait pas lui refuser. A vrai dire, en offrant ses hommages à Mme de Chavigny, le jeune homme n'avait pas compté sur la colère de ce mari facile, et il s'était arrangé en conséquence. Il avait donc laissé de côté, en entrant dans ce nouvel amour, tout bagage inutile, les précautions officieuses, les prévenances cachées,

le mystère et même son épée. Surpris ainsi au milieu d'une sécurité profonde par une colère et par un époux qu'il n'attendait pas, le jeune homme ne put s'empêcher de pâlir. Cependant comme il était Français et militaire, il répondit à la provocation de Prosper ce qu'on répond toujours en pareil cas : *Très-volontiers, monsieur!*

— Nous nous battrons sur-le-champ, dit Prosper : le temps est beau, le jour commence; voici encore quelques-uns de vos amis qui sortent; choisissez vos témoins; monsieur le comte Ernest de Creps sera le mien. Partons !

En même temps Prosper prit galamment la main de sa femme, qu'il reconduisit poliment jusqu'à sa voiture. Il avait tout-à-fait l'air froid et calme d'un époux offensé, qui n'a aucun reproche à faire à sa femme, si ce n'est d'être trop belle. Le jeune homme, qui se nommait Arthur Berineau, venait de trouver deux témoins qui s'étaient attardés dans l'entresol des Tuileries après le bal.

CHAPITRE XLIV.

Justement les deux témoins choisis par Arthur Berineau étaient au nombre des admirateurs les plus zélés de Mme de Chavigny. Ils furent donc étrangement étonnés en apprenant qu'il s'agissait d'un duel avec Prosper, et quand ils virent Prosper si résolu et d'une colère si calme, ils pâlirent, en pensant que, huit jours plus tard, cette colère aurait pu les regarder. Ils ne firent donc aucun effort pour empêcher ce duel qui les mettait à l'abri, trop heureux de ne pas éveiller les soupçons de Prosper, en s'opposant à une réparation que le jeune Arthur allait donner à lui seul, au péril de ses jours et pour eux tous.

Cela se fit vite et bien, en gens de cœur. Le bois de Boulogne n'est pas loin des Tuileries; les rues sont peu encombrées le matin, et l'aurore de la porte Maillot, formidable clarté qui offense l'œil des plus braves, se tient debout, raide et sèche à toute heure, ouvrant la porte aux premiers venus, sans s'inquiéter comment ils sortiront de là. Avez-vous remarqué, vous autres, ce que c'est au juste que le crépuscule du matin au bois de Boulogne ? Il ne ressemble

à rien de ce que les poètes élégiaques, épiques ou champêtres, ont écrit sur la campagne. Ce n'est plus le même arbre; ce n'est plus le même chant des oiseaux; ce n'est plus le même soleil levant. La fleur y perd sa couleur; l'allée tortueuse y perd le charme de son mystère. Tout se dénature dans cette forêt civilisée. Le meurtre habite là tout le jour. Je ne sais pas comment, sur les deux heures, il y a des femmes en calèche qui viennent y rire et folâtrer, sans songer que le gazon qu'elles foulent et les allées qu'elles parcourent sont tachés de sang. Ils étaient donc au bois de Boulogne tous les cinq, tous les cinq fort résolus et fort bien disposés. Ils n'avaient oublié qu'une seule chose, d'apporter des armes avec eux.

Arthur Berineau fut le premier qui s'écria : — Nous n'avons ici ni épées ni pistolets, monsieur!

— Qu'importe, dit Prosper? N'avons-nous pas un poignard à notre ceinture, un véritable poignard du moyen âge, monsieur? Tirez le vôtre! Le mien est très-reluisant et très-effilé. Vous vous battrez comme au vieux temps; vous soutiendrez jusqu'au bout votre rôle de jeune amoureux. Mon gentilhomme, grâce à nos poignards, nous nous verrons de plus près, et d'ailleurs ce genre de combat va mieux avec votre costume brobé que l'épée ou le pistolet. En avant donc! messire, et dégaînons!

M. Berineau, voyant les témoins garder le silence, tira son poignard et le saisit d'une main forte. C'était un jeune homme médiocrement habile à l'escrime, comme cela convient à un homme qui ne veut être ni assassin ni victime de profession, et qui tient à savoir défendre sa vie bien plus qu'à attaquer celle d'autrui. Disons aussi, à la louange de Prosper, qu'il avait pratiqué fort peu l'escrime, et qu'il y allait aussi bon et franc jeu qu'Arthur. Seulement Prosper avait ce grand avantage sur Arthur, c'est que, froissé comme il était par l'opinion, et surpris à l'improviste comme il l'avait été par le mépris des hommes, il lui importait fort peu d'être tué à l'heure qu'il était.

Les deux champions s'avancèrent donc l'un sur l'autre en gens de cœur. Ceci déconcertait toutes les habitudes reçues. A les voir en costumes de comédiens, se mesurer dans ce

duel étrange, on eût dit de quelque scène mal faite de mélodrame moderne. Cependant rien n'était plus sérieux que ce duel. Ils se tenaient de si près l'un l'autre! ils se voyaient de si près! — à un demi-pied de distance tout au plus! Ils furent calmes d'abord, comme cela arrive toujours au commencement; mais bientôt, quand le fer eut senti le fer, quand le grincement de ces deux ames se fut électrisé à ces deux lames, quand ils se virent bien face à face, tous les deux altérés de sang, flamboyans tous les deux; quand ils furent les maîtres de s'insulter de si près du regard et du geste, insolens tous les deux jusqu'au meurtre, ce fut alors un formidable combat d'une minute, qui dura un siècle.—A la fin, Arthur Berineau fut frappé à la poitrine d'un coup de poignard. Prosper regarda tomber son rival.

Ce qui est triste quand un homme meurt ainsi frappé, c'est que d'ordinaire il se croit forcé encore de s'improviser tout de suite une belle mort. Le duel vous ôte toute la naïve nonchalance du trépas; on joue sur le terraiu le cinquième acte d'une tragédie; on se drape dans son manteau taché, comme si on n'avait plus qu'à voir baisser la toile et à rentrer dans la coulisse. Ainsi mourut Arthur Berineau. Il tendit la main à Prosper; et, d'après l'usage immémorial, il se prépara à consacrer ses dernières paroles à la justification de Mme de Chavigny.

Mais Prosper eut trop de générosité pour souffrir que le trépas de ce jeune homme fût ridicule. Prosper, sous le calme apparent des témoins d'Arthur, devinait le sourire prêt à naître à propos de la confession du blessé. Il eut donc pitié des derniers momens de ce jeune homme, il s'assit près de lui, il releva sa tête appesantie. — Ne dites rien! s'écria-t-il, monsieur Arthur, pas un mot; ne parlons pas de cette femme; ce n'est pas pour cette femme que vous mourez : que m'importe cette femme? Si quelqu'un avait dû mourir pour cette femme, ces messieurs que voilà, vos témoins, seraient morts pour elle et par moi, ou moi par eux et avant vous; mais que m'importe cette femme? Vous mourez pour mon compte, monsieur, vous mourez pour moi, pour moi déshonoré pas le monde, à qui le monde demandait la vie d'un homme ou la mienne?

Vous mourez parce que j'ai voulu jeter au monde en holocauste une noble victime, un homme pur, qui n'a fait d'autre faute que de vouloir être vicieux avec le vice du monde. Ne vous inquiétez pas de cette femme. Pensez à à votre mère, monsieur.

Arthur pensa à sa mère tout bas. Sa pauvre mère! Mais avant de mourir, il songea qu'il fallait penser tout haut à sa maîtresse, pour obéir à l'usage. Il ouvrit donc sa poitrine sur laquelle pendait un médaillon qu'il envoya à Elisa.

Il mourut; le beau jeune homme, à la suite d'un bal, pour une femme qui n'était pas la sienne, pour expirer la honte d'un autre, il mourut dans des habits et dans des sentimens d'emprunt; il mourut dans un duel à armes toutes nouvelles.

Il mourut tout-à-fait comme la maison de Bourbon est morte.

Plaignez-le !

Et Plaignez-la !

CHAPITRE XLV.

Quand Prosper, sorti du bois de Boulogne, se trouva seul avec Arthur, il lui dit :

Arthur, ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le monde; ce duel me réhabilite, j'en suis sûr, comme tout le monde veut qu'on se réhabilite. Je suis tranquille de ce côté à présent. Mon adultère a lè sang qu'il lui faut, il est lavé. C'est beaucoup pour eux, mais ce n'est pas assez pour moi, Arthur. Ici se termine mon fatal système. Je ne veux pas profiter de ce sang qui me lave, je ne veux pas monter d'un degré à l'aide de ce duel; je ne veux pas faire un piédestal de ce cadavre. Non, non pas, c'est fini; je reviens à terre. Plus de piédestal pour moi : je vais briser le mien devant toi-même et devant tous. Écoute bien, et sois exact au rendez-vous. C'est aujourd'hui dimanche; dans six jours, à onze heures, l'heure du bal, viens chez moi; j'y donne une grande fête, c'est la dernière. Ne manque pas, sois exact. Et à minuit, l'heure des fantômes; si à toi, et

si aux autres, et si à tous, si à moi-même je ne démontre pas que je suis net et pur de toute souillure, si je ne vous prouve pas à tous que ce que vous appelez tous bas mon infamie est votre infamie à tous, je me tue avec ce poignard.

— Serez-vous exact, Ernest?

— Je serai exact, Prosper.

Et ils se séparèrent. Prosper rentra chez lui, et il renvoya à la friperie ses habits de duc; il garda seulement le poignard.

Ernest attendit impatiemment le samedi fatal, fort curieux de ce qui devait arriver ce jour-là.

Vous aurez la fin de cette histoire incessamment.

JULES JANIN.



TRADITIONS POPULAIRES

DU PAYS DE BADE.

—

EXCURSION DANS LES MONTAGNES.

A M. A. P.

Bade, 10 septembre 1832.

Me voici en humeur aujourd'hui de vous raconter des histoires et de vous faire de la chronique, non pas des histoires à propos d'une intrigue d'amour nouée ou dénouée hier avec toute la facilité que le comporte la saison des bains, mais bien de vieilles histoires, aussi vieilles que ces tours dont on n'aperçoit plus d'ici que les ruines noircies par le temps, d'anciennes chroniques aussi anciennes que la date de la jeunesse des fondateurs de ces poétiques débris.

Votre ami sir Walter-Scott a publié, sous le titre de *Minstrelsy of Scottish borders*, un recueil intéressant de chants populaires et de traditions historiques qui servent quelquefois fort heureusement à expliquer des faits sur lesquels l'histoire plus grave n'a laissé que des doutes. Les

passions des jours passés revivent tout entières dans ces vieux monumens, et les deux bords de la Tweed se repeuplent à la voix de sir Walter-Scott de tous les guerriers qui s'y faisaient autrefois une guerre obstinée. Le Rhin est la Tweed de la France. Depuis le jour où Hervest, dont nous avons romanisé le nom en celui d'Ariovistus, comme Heerman depuis est devenu Arminius, trouva dans le génie de Jules-César une barrière plus redoutable que les profondeurs du Rhin n'en avaient offert à ses hordes, jusqu'à celui où un autre César alla planter nos aigles victorieuses bien au-delà de ses bords, et jusque dans les palais et les capitales des Teutons humiliés, le Rhin a toujours été le champ de bataille des deux races teutonne et romaine ; de même que la Tweed, dans de plus petites proportions, a toujours vu ses eaux ensanglantées par l'épée de l'envahissement saxon, ou la claymore du Pict et du Gaël qu'animait le double amour de la patrie et des combats. C'est sur les bords du Rhin que se sont conservés plus que partout ailleurs en France les souvenirs de ces anciennes luttes, par la possibilité toujours présente de luttes nouvelles. Je suis bien loin de prétendre, comme beaucoup de gens l'ont imprimé, que les autres provinces de la France, presqué insensibles à leurs souffrances comme à leur gloire passée, ont mis aujourd'hui en oubli et les traditions populaires dans lesquelles étaient consacrées les craintes, les espérances, les superstitions et les vertus de leurs pères, et ces chants nationaux qui étaient comme l'Iliade de chaque canton. J'ai entre les mains les preuves du contraire, et en parcourant nos départemens j'ai pu réunir, presque dans tous, des chants antiques sur les circonstances les plus importantes de notre histoire. Peut-être un jour me déciderai-je à en publier un ou deux volumes ; et on trouvera, je l'espère, que quelques-uns sont dignes de figurer à côté de brillantes romances mauresques et chevaleresques de l'Espagne, et des chants populaires de l'Écosse et de l'Angleterre. Il faut dire cependant que, dans les provinces d'en-deçà et d'au-delà du Rhin, ces traditions sont plus vivaces, et que Charlemagne semble pour ce pays-ci n'être mort que d'hier, tant son nom est répété par tous les échos. Je viens de pas-

ser une journée entière pour ainsi dire au milieu des traditions de son temps et de temps bien rapprochés du sien.

Il faisait hier une journée magnifique, un véritable soleil d'été qui, nous arrivant après quelques jours humides, fut accueilli comme un ami que l'on croyait perdu. Bade sans le soleil est une lanterne magique que l'on aurait oublié d'éclairer. A l'instant toutes les calèches du pays sont mises en réquisition; tous les ânes, véritables montmorencys pour l'encolure et le harnais, sont bridés et sellés. La population étrangère de Bade tout entière, c'est-à-dire à peu près la moitié du pays, couvre les routes. Le Parisien veut comparer la jolie et sauvage cascade de Giroldsan à la cascade de Saint-Cloud, les ruines d'Eberstensburg à celles de Montlhéry, la vallée de la Mourgue à la vallée de Montmorency, et les mille montagnes boisées de la Forêt-Noire à Belleville ou au Calvaire. Ici, dans le chemin le plus montueux, un Anglais presse en jurant le pas réfléchi d'un cheval du pays; là, un chapeau d'Herbault, porté par une princesse russe, est arrêté par les branches noircies d'un chêne séculaire; plus loin, le grand-duc de Saxe-Weimar, en blouse, ou l'électeur de Hesse qui s'endort à côté de la comtesse de Reichenbach, sont renversés de calèche par un élégant carbonaro italien, trop curieux de voir de près le pays et la figure de ces barbares si empressés de le visiter en armes chez lui depuis qu'il a plu à un pape de saluer un des leurs du titre de césar; et un réfugié de la cour de Charles X bâille à côté de lord Béresford, en feignant, à la vue de ces châteaux en ruines, d'appeler sérieusement le retour d'une époque dans laquelle il aime à faire croire que son blason commençait à figurer, et qu'il serait le premier à siffler comme une mauvaise pièce si on voulait la ramener aujourd'hui.

Attiré comme les autres par la chaleur bienfaisante de cette journée, tout éclopé que je suis, je me décidai à me mettre en route. Mme Lafont, qui est d'une bonté de caractère aussi parfaite que si sa figure ne la dispensait pas de recourir à d'autres avantages, et dont la voix si douce donne aux romances les plus simples un charme toujours nouveau; son mari, de retour la veille d'une course en Al-

lemagne, où son violon a obtenu les mêmes succès qu'à Paris ; et Mme Jaquotot, qui a su donner à la peinture plus que l'éternité de la mosaïque en élevant la peinture sur porcelaine au premier rang de l'art, et en copiant des chefs-d'œuvre de manière à en faire autant de chefs-d'œuvre nouveaux, voulurent bien se charger d'être mes guides dans l'excursion que nous allions faire. Je n'avais pas encore vu le château de New-Eberstein, que le grand-duc régnant a fait réparer depuis un petit nombre d'années, et où il vient tous les mois passer quelques jours. C'est de ce côté que nous nous dirigeâmes. Le chemin qui y conduit à travers Gernsbach par les montagnes est un des plus pittoresques que l'on puisse voir, et défie l'imagination du plus habile paysagiste anglais de rien créer de plus neuf.

Dès la sortie de Bade on trouve ample matière à satisfaire la curiosité du chercheur de traditions et l'admiration de l'artiste. De ce point où nous nous arrêtons au bord d'une petite cascade et d'un pont de bois d'un effet charmant, on aperçoit la ville de Bade, dominée par le vieux château de la grande-duchesse Stéphanie, et la tour historique de Dagobert, qui se dessine en amphithéâtre sur un fond de montagnes ombragées de sapins, et dont les teintes varient depuis le vert tendre jusqu'au gros bleu. De vastes pelouses de l'herbe la plus fine préparent et conduisent naturellement la vue jusqu'à ces innombrables colonnades de pins qui revêtent d'un côté les flancs du précipice pour les adoucir, et s'élèvent de l'autre côté de la route sur des monts taillés à pic, en surgissant presque verticalement les uns au-dessus des autres, jusqu'à ce qu'ils paraissent se perdre dans les nuages. Ici le Mercurius-Berg, avec ses restes d'antiquités romaines, termine la vue à droite, tandis que les vastes ruines de l'ancien château bâti par les margraves de Bade sur les fondemens d'un fort romain, et incendié par l'ordre de l'ignorant Louvois en 1689, terminent la vue à gauche. Suivez de l'œil ces tours renversées que tapisse le lierre, et ces murailles colossales surmontées de plusieurs étages de fenêtres, et dominées par des hêtres et des chênes que l'active végétation de ce pays a fait croître au milieu de la salle d'armes, sur le haut de la plate-forme de

cette tour carrée, et jusque dans les appartemens qui servaient autrefois de salon de réception pour les princes, d'oratoire pour les ames pieuses, de boudoir pour les cœurs tendres. Au lieu de tapis d'Orient apportés des croisades, c'est le feuillage d'un pin dont la semence a été apportée par les ouragans, qui revêt aujourd'hui ses parois et ses murs, et élance élégamment ses branches à travers les fissures ou les larges fenêtres. Cette longue série de débris couvre tout le sommet de cette haute montagne, et se prolonge encore en descendant sur le chemin qui conduit à Ebersteinburg, autre château-fort qu'on prétend avoir communiqué avec le premier.

Les ruines d'Ebersteinburg, placées sur la crête d'une petite montagne voisine, ne sont pas si imposantes, mais sont d'un bien plus heureux effet. Elles se détachent seules et noires au-dessus d'un petit bois qui n'en cache pas une pierre, et entourées de tous côtés de vastes et belles vallées. Ce château devait être imprenable quand l'artillerie ne permettait pas de l'atteindre du haut de la montagne où est placé le vieux château. De la plate-forme d'Ebersteinburg on plane à la fois sur la vaste plaine qui s'étend jusqu'au Rhin, dont les belles eaux brillent comme un lac aux rayons du soleil, sur la riante vallée de la Mourgue, et sur une troisième vallée plus resserrée qui réunit toutes les beautés d'un paysage alpin. Un livre est ouvert à Ebersteinburg pour laisser aux voyageurs la facilité de donner cours aux émotions que tant de beautés ne peuvent manquer d'éveiller en eux. J'eus la curiosité de le parcourir en entier ; et si d'autres livres de ce genre ne m'eussent déjà préparé à ce que je devais y trouver, mon désappointement eût été grand. Au lieu de nobles pensées, ce sont pour la plupart de sots quolibets, de mauvaises plaisanteries, ou même de grossières injures en mauvais termes contre ceux dont les noms y sont inscrits d'avance. J'ai fait toutefois ici une remarque qui ne manque pas d'intérêt pour nous : c'est que les grands évènemens de juillet semblent avoir, au moment de leur explosion, tellement préoccupé tous les esprits que ce livre, pendant tous le mois d'août, n'est rempli que de réflexions dans différentes langues sur ce qui venait de se

passer en France. Le 18 juillet 1830 contenait une ancienne caricature de Louis XVIII, telle que nous la connaissons; et, quelques jours après, à la date du 2 août 1830, jour anniversaire de l'abdication de Charles X, arrivée sans doute par le télégraphe, on lit déjà des inscriptions récentes en faveur de la révolution récente, contre M. de Polignac, etc. A la vérité, d'autres visiteurs blâment timidement, généralement et sans signer, ces vœux de liberté; mais bientôt des grenadiers et chasseurs des différentes gardes nationales voisines inscrivent leurs noms en triomphe. C'est l'image exacte de cette époque. Les vainqueurs tout fiers se montrent de bonne composition pour les vaincus; et les vaincus osent à peine se laisser deviner en leur présence. Une seule inscription m'a paru vraiment touchante. A la date du 28 août, la comtesse de C... écrit, avec la plus jolie écriture anglaise :

« Je suis venue ici il y a cinq ans. J'étais jeune, riche » de souvenirs et d'espérances; un orage a grondé, tout » s'est évanoui. »

Un Espagnol s'exalte à la vue de ce qui se passe, et s'écrie en castillan :

« Vivre dans les chaînes, quelle triste vie! Mourir pour » la patrie, quelle belle mort! »

Les anglais paraissent moins accessibles aux circonstances étrangères. Je ne trouve d'eux sur le livre que quelques vers champêtres et un grand nombre de diatribes sur l'hôtesse de ces ruines, qui, au lieu du substantiel repas qu'ils comptaient probablement faire sur cette terrasse provocatrice de l'appétit, ne leur avait servi qu'une omelette mal faite et du vin un peu aigre. Dans leur sainte et oxfordienne indignation, ils la comparent, les uns à la sibylle de Cumes, les autres à la plus âgée des sorcières de Macbeth. Un Français, à la date du mois de juin, remplit deux pages de strophes en faveur d'une alliance future des Polonais et des Français; et la main furieuse d'un Russe vient ensuite biffer brutalement les deux pages, voulant supprimer tout souvenir des Polonais, comme son maître en voudrait supprimer jusqu'au nom. Un bien petit nombre d'inscriptions sont consacrées à la belle nature qui se déploie au pied de

la tour, ou aux souvenirs qu'elle fait naître. Une seule de celles-ci m'a paru mériter d'être connue. La voici ;

Quoique jeune, sur la terre
Je me trouve solitaire
Parmi ceux de ma saison ;
Et quand je dis en moi-même :
Où sont ceux que mon cœur aime ?
Je regarde le gazon.

Un château aussi bien situé devait rendre ses possesseurs assez récalcitrans aux ordres du saint empire. Aussi la chronique du temps rapporte-t-elle qu'un beau jour l'empereur Othon forma le projet de s'en rendre maître, mais la force ne pouvant rien, il eut recours à la ruse. Il invite à un grand tournoi, à Spire, le brave comte d'Ébertairo, jeune et ardent. Celui-ci accourt, et il se livrait sans méfiance à tous les plaisirs de la fête, lorsqu'une amie d'Othon, aussi bien disposée pour lui que la belle cousine pour Jehan de Saintré, lui dit à l'oreille, en dansant une chaconne, qu'il doit partir en toute hâte s'il veut sauver son château. Sauter à cheval et se mettre en route ne fut pour lui que l'affaire d'un instant. Par des chemins à lui connus il arrive sans encombre à son château, et y met bonne garde. Une heure après, arrive Othon, qui le croyait en train de danser encore, et qui ne fut pas peu surpris de l'apercevoir à ses créneaux. Il fallut bien renoncer à l'attaque ; et ce qu'il trouva de mieux à faire fut de se procurer l'alliance d'un chevalier si vigilant, en lui donnant en mariage sa nièce, qui l'avait si bien servi. Voilà comment tout arrivait à point aux chevaliers des anciens jours. L'essentiel était de bien planter son château, et surtout de le bien garder. On devenait peu à peu comte, margrave, duc, roi ou empereur.

En face de ce château et du charmant village qui y conduit, apparaît, à droite de la route, un rocher taillé d'une manière bizarre en forme de tribune, au-dessus d'une longue pelouse. Ce rocher est consacré, dans les traditions du pays, sous le nom de *Teufels-Kanzel,* la Chaire-du-Diable. Je vous en raconterai, si vous voulez, l'histoire,

que je tiens de bonne source; elle est aussi véridique à mes yeux que l'existence des premiers rois de Rome. Ces époques sont aussi notre mythologie.

Deux missionnaires irlandais, saint Colomban et saint Fridolin, ont été les premiers apôtres de ce côté du Rhin au sixième siècle. Vous voyez que ce pays était un peu en retard de la Provence, qui a reçu le christianisme en ligne directe de Lazare, réfugié, après avoir été ressuscité par Jésus-Christ, dans les environs d'Arles avec les trois Maries. Si vous en doutez, allez voir leur tombeau. Saint Colomban était un intrépide faiseur de miracles; son arrivée seule n'est pas le moindre de tous. Pressé de partir du nord de l'Irlande pour son apostolat, et n'ayant pu trouver de vaisseau qui fît voile pour le Rhin, il prit le parti de se servir, au lieu du vaisseau, d'un énorme rocher, qu'il dirigea tout-à-fait à son aise sur les flots, comme la plus légère frégate américaine, pour se rendre par le Rhin dans le pays de Bade et en Suisse. Il en fut si satisfait qu'aussitôt son arrivée, trouvant dans le pays un assez bon nombre de rochers tout disposés à se faire frégates, il ordonna à son roc complaisant d'aller reprendre sa place en Irlande, où moi-même je l'ai vu, non loin de l'île de Ragharg. C'était d'Irlande alors que venait la lumière. Or donc, saint Colomban et son disciple saint Fridolin avaient converti les paysans avec une telle rapidité qu'un vide énorme se faisait sentir en enfer. Tant qu'ils vécurent, Satan n'osa trop lutter contre eux; mais il ne fut pas plus tôt informé de leur décès que le voilà qui part à tire d'aile et arrive sur les bords du Rhin, déguisé sous le respectable habit de prédicateur. Il veut essayer à son tour ce que peut son éloquence; mais à un tel prédicateur il ne fallait pas un petit auditoire. Il choisit, non loin de la délicieuse vallée de la Mourgue, un lieu un peu élevé, d'où il puisse se faire entendre; c'est le large et haut rocher appelé aujourd'hui la Chaire-du-Diable. Il avait la voix mélodieuse et forte à la fois, et ses doctrines, assaisonnées d'exemples adroitement choisis jusque dans les saints livres, s'insinuaient peu à peu dans les cœurs. Vous me connaissez pour un grand visiteur de vieilles bibliothèques, je n'ai pu cependant trouver

dans aucun manuscrit de l'époque le texte officiel de ses sermons ; mais de nombreux fragmens se sont conservés, et on les retrouve presque tous en lambeaux détachés dans les ouvrages de certains pères jésuites sur les cas de conscience. Cette morale facile à l'usage des passions, dont les bons pères ont fait et font peut-être encore un si habile emploi près de leurs pénitens de cour, était aussi alors fort du goût de tout le monde. Jeunes et vieux, princes et peuples, dames et chevaliers, femmes et filles, tous accouraient en foule au pied du Mercurius-Berg pour livrer leur oreille et leur cœur à ces paroles si douces, à ces conseils si pervers, à ce peintre si enivrant. Toutes les merveilles de conversion opérées par saint Colomban et saint Fridolin couraient grand risque d'être oubliées ; du haut du ciel ils frémirent d'horreur à ce qu'ils entendaient, et par leur intercession un ange fut expédié pour lutter d'éloquence avec Satan et élever autel contre autel, chaire contre chaire. L'ange s'abattit sur une montagne voisine qui domine l'entrée de la vallée de la Mourgue, et est encore connue sous le nom de Chaire-de-l'Ange. Grand d'abord fut le concours de curieux qui se présentaient pour entendre le radieux prédicateur. La tradition n'explique pas en quelle langue il dut s'exprimer pour être entendu de ce mélange de tant de peuples de diverse origine, qui, depuis les invasions du dernier siècle, étaient accourus jusque de la grande muraille de la Chine à la suite d'Attila. Il ne suffisait pas ici d'attribuer au prédicateur le don des langues, il fallait le donner à tous les auditeurs. Un passage de la vie de saint Vincent Ferrer me présente un moyen de dénouer ce nœud. Son biographe assure qu'il reçut le don d'être entendu de tous les peuples barbares dont il opéra la conversion, en ne leur parlant jamais que l'admirable patois du royaume de Valence, le seul que saint Vincent Ferrer pût bien parler. Je ne m'arrête pas à savoir si le Valencien était déjà aussi parfait, et je prononce hardiment, sans crainte des contradicteurs, que c'était dans le patois valencien que l'ange parla aux Badois. Les sermons de l'ange étaient tous de la plus haute sagesse : le pardon des injures, le détachement des richesses mondaines, la renonciation

aux plaisirs des sens qui souillent l'ame, l'avantage de la solitude pour mieux se livrer aux contemplations célestes, la nécessité de mortifier le corps pour exalter l'esprit; l'ange enfin parlait d'or. Mais, hélas! son auditoire corrompu n'était pas fait pour goûter tant de belles choses. A peine avait-il terminé son premier point que son public, qui ne connaissait pas encore l'usage irrespectueux du sifflet, avait pris le parti de s'éclipser peu à peu pour livrer une oreille avide aux sermons de son cher diable. Un seul couple était resté, c'était un beau jeune homme et une belle jeune fille coquette qui le tenait dans ses bras; le jeune homme tint bon pendant quelque temps contre la rigueur des conseils qu'il s'entendait donner; mais, piqué de voir sa belle coquetter aussi avec l'ange, et craignant de se laisser tromper plus long-temps, il finit par déserter lui-même. La jeune fille, qui n'avait pas été fâchée d'essayer sur le beau prédicateur l'effet de ses séductions ordinaires, et qui avait fini par se laisser captiver à l'éclat radieux de ses beaux yeux, était restée seule à l'entendre; mais, blessé dans son amour-propre de séducteur et se mordant les lèvres en auteur mécontent, l'ange disparut sans la regarder. Dans son chagrin d'avoir perdu son amant sans avoir conquis l'ange, elle dit adieu au monde et se bâtit dans les bois une petite chapelle qui existe encore. On raconte que son esprit hante aujourd'hui même ces lieux. De temps à autre on aperçoit sur les hautes montagnes un palais fantastique, semblable à celui d'Amalienberg, dont la jeune fille était originaire, et qui disparaît bientôt au milieu des nuages. Les savans du pays prétendent que, piquée d'avoir vu les hommes et les anges la fuir un jour pendant sa vie, elle se venge après sa mort. Déguisée sous le costume, tantôt d'une chasseresse anglaise, d'une princesse russe, d'une baronne allemande ou d'une danseuse française, elle invite les jeunes gens à l'accompagner à cheval. Malheur à l'insensé qui l'écoute! car les chevaux qu'elle vous donne à monter sont des chevaux-fées dressés à suivre le sien. Elle prend sa course; ses chevaux vous emportent, rapides, infatigables, à travers les rochers, les forêts, les précipices; tout s'ouvre, tout s'aplanit sous leurs pas. On arrive enfin à la porte du palais enchanté. Le

pont-levis se baisse pour vous laisser passer; mais à peine les jeunes gens trop crédules ont-ils franchi cette barrière magique que le pont-levis se relève de lui-même, et le monde leur est pour jamais fermé. Un jeune créole de l'Ile-de-France n'est échappé, dit-on, cette année que d'une manière miraculeuse, et pourra vous en donner des nouvelles à Paris; quant à moi, je n'ai appris ni ce qu'elle en fait ni ce qu'ils deviennent ensuite.

En perdant de vue et la Chaire-du-Diable, et la Chaire-de l'Ange, et ces palais-fées qu'on rêve sur les montagnes, on entre dans un pays plus agreste que celui qu'on a traversé depuis Bade. La vue est bornée par le sommet des montagnes des Vosges et d'immenses forêts de pins, dont l'ombre se projette sur d'autres forêts pour les assombrir encore. L'entrée de la petite ville de Gernsbach, de ce côté, est tout-à-fait pittoresque. Au lieu de faubourg, c'est un hameau qui se présente avec toute sa grâce et son élégance rustiques. De jolies maisons, ornées de jardins bien entretenus et bâtis en terrasse, annoncent à la fois le goût et l'aisance des propriétaires. Il y a peu de chose à dire de Gernsbach comme ville, sinon qu'elle possède un petit hôtel-de-ville du seizième siècle, dont les deux façades sont d'une architecture d'assez bon effet. Il est bâti de cette même belle pierre rouge avec laquelle ont été construites les cathédrales de Strasbourg et de Fribourg en Brisgau. Si cet hôtel-de-ville n'a figuré encore, que je sache, dans les croquis d'aucun de nos paysagistes, c'est qu'on ne fait que traverser cette ville, et qu'après tout, ce petit édifice, malgré son élégance, que déguise d'ailleurs son mauvais emplacement, est bien peu de chose en comparaison de la grandeur des sauvages beautés des paysages voisins.

Je ne puis toutefois quitter Gernsbach sans faire l'éloge bien mérité de l'excellente chère que l'on fait à si bon marché dans plusieurs de ses nombreuses auberges. La célèbre auberge de l'Ille, près de la fontaine de Vaucluse, n'est pas au-dessus de l'auberge de l'Étoile; et si les anguilles de la première sont incomparables, les truites de la dernière ont bien aussi leur prix. Je recommande les auberges de Gernsbach aux amateurs anglais qu'a si vivement indignés

la mauvaise cuisine de la châtelaine d'Ebersteinberg. C'est un dédommagement dont ils me remercieront. La route qui conduit de Gernsbach au château de Neu-Eberstein, dont les légers créneaux dominent tout le pays, et ornent tous les points de vue de la vallée, suit la rive opulente de la Mourgue jusqu'à une petite chapelle adossée à la montagne, et qui tient aussi sa place dans les traditions du pays. Elle s'appelle *la clochette Klingel,* et voici l'histoire de la chapelle et de la clochette.

Lorsque les druides furent chassés de leurs forêts par les progrès croissans du christianisme, et que, dans la première ferveur du nouveau culte, on abandonnait les villes pour chercher les déserts, un anachorète se bâtit une cellule au milieu de la forêt dont est aujourd'hui entouré le château de Neu-Eberstein. Les jeûnes et les prières n'avaient pu encore dompter le souvenir de ses passions mondaines; et, nouveau saint Antoine, son imagination multipliait autour de lui les tentations que ne lui offrait plus le monde réel. L'anachorète se reprochait ses mauvaises pensées comme un crime, et il était assez heureusement parvenu à en triompher, lorsqu'un jour, en cheminant à travers ces lieux agrestes pour rentrer dans sa cellule, il entend une voix plaintive non loin de lui. Il s'approche, et trouve une étrangère éplorée, assise sur un fragment de rocher. Elle n'avait échappé, disait-elle, qu'avec les plus grands dangers aux poursuites d'un barbare qui en voulait à sa vertu. Pendant toute la journée, elle avait erré dans la forêt sans rien trouver pour apaiser sa faim; et, à l'approche de la nuit, elle se trouvait seule, et avec des vêtemens à moitié déchirés, exposée à la fureur des bêtes féroces et peut-être aux attentats des hommes, plus dangereux pour elle que des loups. Le bon ermite en eût pitié, et lui offrit un asile dans sa cabane. Avant d'entrer, elle lui fit remarquer que la croix de bois qui surmontait sa cellule avait été ébranlée par les vents, et l'engagea à l'enlever pour la relever plus tard. L'ermite, sans méfiance, fut trop prompt à suivre ce perfide avis, qui ouvrait une porte si large aux tentations. Dès qu'elle fut assise, et eut un peu réparé le désordre de ses vêtemens, en préparant ha-

bilement d'autres désordres, qui révélaient chaque fois à l'ermite une beauté de plus, elle commença à causer avec plus de familiarité avec lui. Sa voix était si douce, ses yeux si supplians, son désordre si modeste; ses longs cheveux flottaient avec tant de grâce, que le pauvre ermite sentait son cœur s'amollir peu à peu à tant de charmes, et que ses passions mal étouffées se soulevaient avec plus de violence que jamais. Effrayé du chemin que la beauté de l'étrangère lui avait fait faire en si peu de temps, l'ermite invoqua saint Colomban à son aide, dans ce moment difficile. A peine avait-il commencé à prier avec ferveur, qu'il entend à quelques pas, en dehors de la cabane, le son d'une clochette, qui le rappelle tout-à-fait à des pensées pieuses, et calme un peu le tumulte de ses sens. Il sort rapidement pour voir d'où partait ce son inaccoutumé, et il trouva, suspendue à un arbrisseau, la petite clochette, qui continuait encore à s'agiter toute seule. Il appela l'étrangère pour la rendre témoin de ce miracle; mais elle avait disparu. Il vit clairement que c'était une oréade de la forêt, qui avait voulu le tenter, et il bâtit, en reconnaissance du secours opportun que lui avait rendu la clochette, au moment où il était près de succomber, une chapelle dans laquelle se trouve encore la clochette, honorée de la dévotion de tous les environs. Il est bon que dans ces lieux si inspirateurs, et avec tous les dangers d'une ville de bains, la vertu puisse au moins compter qu'un appui lui viendra toujours à propos.

C'est après avoir passé cette chapelle qu'on commence à trouver une véritable route de montagnes, mais non pas de ces routes comme sont tant des nôtres, pleines d'ornières, de boues et de cahots, et dont les dangers naturels sont encore augmentés par des dangers dus à la négligence des hommes ; mais au contraire solidement construite, bien entretenue, excellente, en un mot comme toutes celles du pays de Bade, et sur laquelle aucun moment de terreur ne peut vous détourner de l'admiration produite par cette riche végétation qui nous protège contre des précipices. Quand on arrive au coude que forme la route en montant, on a un point de vue véritablement magique. Une gorge

profonde s'ouvre à vos pieds. L'œil est borné des deux côtés de la gorge par des montagnes à pic ornées de pins, et formant comme les deux murs d'un diorama pour mieux vous présenter la vue du reste du paysage. A l'extrémité de ces deux longues lignes de verdure qui se perdent par le haut dans les nuages, par le bas dans les eaux de la Mourgue, sorte de diorama naturel qui ferait envie à Daguerre, se développe, tout-à-fait à l'entrée de la gorge, un coin de la vallée si riche et si animée de la Mourgue, et une partie de la rivière qui, coupée par les allées de pins, paraît comme un joli lac placé là exprès pour le plaisir de l'œil. Un petit hameau situé au milieu des prairies de l'autre rive anime encore cette scène que clot, de la manière la plus heureuse, la chaîne de montagnes qui s'étend de là jusqu'aux Vosges. Le point d'où se découvre une perspective aussi neuve dans ses effets s'appelle le Saut-du-Comte. C'est de là, dit-on, qu'un comte d'Eberstein prescrivait à ceux qui briguaient la main de sa fille de prouver à la fois leur amour et leur audace en s'élançant à cheval au bas du rocher. Un jeune chevalier de la cour de Charlemagne, plus amoureux et plus intrépide que les autres, osa seul le tenter. Aidé sans doute des prestiges de l'enchanteur Merlin, il s'élance avec son cheval et parvient, sans blessure, à l'autre bord du précipice, où on peut voir l'empreinte des deux pieds du cheval. Le comte d'Eberstein fut un peu surpris, ainsi que vous le pensez bien, de le voir revenu d'un saut aussi rude; sa fille fut reconnaissante de ce qu'on avait fait pour elle, et le jeune chevalier triomphant emmena sur-le-champ sa belle à la cour d'Aix-la-Chapelle, sur la croupe de ce beau coursier qui l'avait si bien servi. Les princesses n'avaient pas alors d'autre manière de voyager. C'est ainsi qu'elles quittaient leur Compiègne pour passer dans la principauté de leur amant.

Le possesseur actuel du château de Neu-Eberstein, qui couronne cette montagne, est le grand-duc régnant, autrefois comte de Hochbegr, dont l'élévation et l'intégrité du trône grand-ducal a été un évènement si inattendu pour lui-même qu'il en paraît étonné encore, et semble ne s'habituer que difficilement à siéger parmi les souverains in-

dépendans. Les réparations récentes qu'il a fait faire au château en ont rendu l'habitation commode. Tout y est simple sans être dénué d'une certaine élégance. Ces antiques murailles, aussi belles de couleur que le porphyre, servent de base à quelques constructions modernes. On a gardé ce qu'on a pu de l'ancien château, et la salle dite des Chevaliers est là pour attester les prouesses des antiques comtes d'Eberstein, et leur noble parentage avec la maison d'Alsace, de laquelle sont sorties tant d'illustres maisons souveraines d'Allemagne.

Je ne m'arrêterai pas à vous décrire les points de vue du château. Je vous en ai dit assez pour que votre imagination embellisse le reste. Il me suffira de vous dire que l'Écosse, que vous avez visitée en amateur des beaux sites, des beaux faits et des beaux vers, n'offre rien de plus fantastique que la scène qui se déroule, soit du haut de l'esplanade, soit même du banc du Grand-Chêne, d'où on plane sur toute la vallée presque jusqu'à Forbach.

Le retour de Neu-Eberstein à Bade par la vallée de la Mourgue est d'un tout autre aspect. A peine a-t-on fait quelques pas sur le pont de Gernsbach que s'ouvre devant les yeux la plus riante des vallées. A chaque pas un village nouveau vient égayer l'œil et attester la prospérité de cette partie du grand-duché. De nombreuses scieries dispersées çà et là sur le cours du fleuve, une manufacture de verre, quelques ponts de bois jetés sur cette rivière, tantôt pierreuse comme un torrent, tantôt encaissée comme un lac entre de grasses prairies; quelques jolies maisons de campagne, telles que le château d'Amalienberg sur le haut de la montagne de ce nom, ou le petit château du grand-duc à l'extrémité de la vallée; partout dans le fond de hautes montagnes verdoyantes et onduleuses : tel est en peu de mots le paysage qui charme les yeux.

Une fois qu'on a dépassé la maison de plaisance du grand-duc située sur l'autre rive, on entre dans un paysage bien moins varié, jusqu'à ce qu'on arrive à une autre maison de plaisance du grand-duc, beaucoup plus vaste que les deux que j'ai mentionnées ici : celle-ci s'appelle la *favorite*; et vous comprenez bien que mon affaire n'est pas de vous

décrire les innombrables résidences ducales, et de vous faire admirer, à la suite de tous les cicerone, la grandeur obligée de tous les princes, et le bon goût de toutes les princesses. Je n'aime à être le courtisan que de princes qui datent au moins de la dernière croisade. Tout ce qui est venu depuis ce temps ne va pas à mon goût pour les héros de chronique. J'aime les chevaliers qui se servaient eux-mêmes du tranchant de leur épée pour enlever la tête d'un géant; et de la même main et du même poignard pouvaient élégamment découper un paon dans les fêtes royales. Vous êtes bien heureux que la Favorite ait été construite sous Louis XV. Si elle datait aussi bien du bon roi Dagobert, qui se plaisait beaucoup dans ces lieux, sans doute à cause de la bonne chasse qu'y trouvaient ses chiens, si célèbres dans la chanson, je ne vous ferais pas grâce d'une corniche.

Il n'est pas de festons, il n'est pas d'astragales

que je ne me plusse à vous énumérer avec tout le pédantisme de la profession; mais que voulez-vous que je vous dise d'un château bâti, orné et peint avec le pitoyable goût du siècle de Louis XV ?

Au moment où je visitais les jardins de la Favorite, on célébrait l'anniversaire de la grande-duchesse douairière Stéphanie, fille adoptive de l'empereur Napoléon, qui a déployé sur ce petit théâtre de la principauté de Bade des talens et des vertus qui eussent relevé l'éclat de la plus splendide couronne. Quel malheur pour la principauté de Bade d'avoir été si tôt privée d'un prince élevé à une telle école, et conduit par une telle régente! La France elle-même a pu le regretter. Éloignée aujourd'hui des affaires, elle a su conserver la vénération de tous les Badois, et les Français l'affectionnent comme une compatriote de l'esprit de laquelle ils aiment à faire parade, comme d'un bien qui leur appartient.

En revenant de la Favorite à Bade, j'aperçois ici dans le lointain, sur ma droite, un certain château de Wandeck,

puis une montagne surmontée du lac sans fond de Mummelsec, célèbre par tant de traditions miraculeuses, dans le genre de celles qui illustrèrent la mare de Roland dans la forêt du Vésinet, près de Chatou, à deux pas de vous; puis la haute montagne que couvrent les ruines du château d'Iburg, auquel les paladins et les princesses ne pouvaient arriver qu'avec des bœufs, et du haut duquel on découvre tout le cours du Rhin jusqu'à Spire, avec la cathédrale de Strasbourg, qui paraît s'être avancée dans la vallée voisine, ici tout près. Je pourrais sur tout cela vous raconter une infinité d'histoires intéressantes dont mon érudition est enrichie; mais voilà mon docteur qui arrive, la loi vivante de Bade, l'excellent et aimable docteur Krame, qu'on affectionne et qu'on vénère à Bade, savant sans charlatanisme, grave sans pédanterie, gai, mais avec dignité. Il m'ordonne de ne pas m'aventurer trop tard dans la vallée à cause de l'humidité du soir. Ses conseils sont ici des ordres, car l'habitude en a montré la justesse. Je ne vous traînerai donc pas de force avec moi dans ces beaux lieux, et je rentre en homme sage à la chute du jour. Aussi bien je crains que mon voyage et mon récit ne se soient démesurément prolongés. On est aisément disposé à croire que nos amis s'intéressent aux rêveries qui nous ont intéressés nous-mêmes. Je termine court pour ne pas être entraîné encore, et vous dirai pour dernière ressource, à propos de la longueur de ma lettre,

Faites-la courte en ne la lisant point.

J.-A. Buchon.



DU PATRONAGE

DÉFÉRÉ A CERTAINS SAINTS SUR CERTAINES INDUSTRIES ET DE LA VERTU SPÉCIALE ATTRIBUÉE A LEURS INTERCESSIONS.

Le 3 novembre.

§ IV.

SAINT HUBERT, PATRON DES CHASSEURS (1).

Excellente fleur de nos lis français! dit le Légendaire. Hubert descendait de Clovis par sa mère, et par son père de Clotilde, premier prodige à expliquer dans cette histoire remplie de prodiges. Il vivait au huitième siècle. Quoique les Liégeois, dont il fut le trentième évêque, le regardent comme Liégeois, la vérité est qu'il était Gascon ; il naquit en Guyenne, dont le duc Bertrand, son père, était gouverneur.

Homme de cour dans sa jeunesse, et chambellan du roi Thierry, quoique fils de chrétiens, Hubert n'avait pas encore été baptisé quand Dieu l'appela à lui par un miracle des plus singuliers. Depuis Nembrod, *robustus venator coram Domino*, on n'avait pas vu de chasseur aussi vigoureux et aussi passionné. Un Vendredi-Saint que, sans respect pour la solennité de ce jour, tout païen qu'il était, il se li-

(1) Voir la Revue de Paris du mois de février 1832.

vrait à son exercice de prédilection dans la forêt des Ardennes, Jésus crucifié se montre à lui

Apparaissant sur le chef
D'un beau et grand cerf,

dit le pieux auteur d'une cantique où cette aventure est racontée tout au long.

Notre chasseur, à qui la voix céleste avait ordonné d'aller savoir de saint-Lambert, évêque de Tongres, ce qu'elle avait à lui dire, fut si profondément touché des exhortations de ce saint prélat, que, demandant le baptême et se vouant au service des autels, il renonça pour jamais à la chasse, comme le dit aussi, en ces vers, l'auteur du cantique précité :

Adieu, vallons et forêts,
Adieu, chasseurs, chiens d'arrêt,
Mon cœur prend un autre essor
Qu'à donner du cor !

Échangeant ses habits de cour contre un sac de grosse toile que recouvrait une cuirasse, le nouveau converti vécut sept ans dans la forêt, ne mangeant que des racines et ne buvant que de l'eau claire. Après ce dur noviciat, curieux de savoir à quoi le ciel le destinait, il fit le voyage de Rome pour avoir l'avis de saint Pierre et de saint Paul.

Pendant qu'il était en consultation à Rome, saint Lambert fut assassiné à Tongres.

Les intentions du ciel sur Hubert se manifestèrent aussitôt; car, à l'heure même où saint Lambert expirait, un ange apparut au pape Sergius, et, lui apportant la houlette ou la crosse du pasteur défunt, il lui ordonna de la remettre à un homme qu'il trouverait en prières sur le tombeau des saints apôtres. Le pape, voyant à son réveil la crosse à côté de lui, se hâta d'envoyer quérir Hubert, qu'on trouva au lieu indiqué.

Force fut à Hubert de céder, malgré son humilité, à la volonté suprême, qui se manifesta d'ailleurs par un nou-

veau prodige ; car toute la défroque de saint Lambert, transportée aussi de Maestricht à Rome, lui fut remise par l'ange qui avait apporté la crosse. De plus, le même ange lui met au cou une étole que lui envoyait la bonne Vierge, qui est, comme on sait, patronne de l'église de Tongres, étole par laquelle Hubert fut investi d'une science égale à celle qui descendit sur les apôtres le jour de la Pentecôte.

Hubert n'était ni prêtre, ni diacre, ni sous-diacre ; il n'était pas même dans les *moindres*, et faute de cela il ne pouvait prendre la place de saint Lambert. Le pape y pourvut. Il ne pouvait refuser des dispenses à un homme si évidemment appelé à l'apostolat, il conféra donc à la fois tous les ordres à Hubert, comme cela s'était fait avant pour saint Ambroise et s'est fait depuis pour un abbé qui fut célèbre sous le titre de cardinal Dubois.

Le pape en cela fit bien ; car saint Pierre, au milieu de la messe, se mêlant lui-même de cette ordination, descendit du ciel pour remettre à Hubert une de ses clefs, en signe du pouvoir épiscopal. Après quoi celui-ci alla prendre possession de son évêché, qui, je ne sais pourquoi, se trouve être celui de Térouenne.

Là il donna l'exemple de toutes les vertus pastorales, secourant les pauvres, protégeant les orphelins et consolant les veuves, rappelant à l'observation des commandemens de l'église les prêtres qui les oubliaient, ce qui arrive quelquefois, et, ce qui a bien son mérite aussi, rappelant à l'observation des lois immuables de la morale les princes qui s'en écartaient. Il força son cousin Pépin d'Héristel à répudier Alpaïde, sa concubine, et à reprendre Plectrude, sa légitime épouse. Pépin, à la vérité, épousa depuis cette Alphaïde ; mais ce fut après la mort de Plectrude.

Remarquons que du second mariage est né Charles Martel, père de Pépin-le-Bref, le premier des Carlovingiens ; mais cela ne tire pas à conséquence. N'est-ce pas de Betzabée que sortirent les rois de Juda et la race de David ? et Rahab la courtisane n'est-elle pas une de leurs aïeules ? — Quand on remonte à la source des généalogies même les plus illustres, il n'y faut pas regarder de trop près.

Hubert, que son biographe ramène de Térouenne à Ton-

gres, transporta son siège épiscopal à Liége, où il bâtit une citadelle et une cathédrale.

Les miracles qu'il fit de son vivant sont sans nombre; il faisait la pluie et le beau temps, suivant le besoin de son diocèse, chassait les démons avec un signe de croix, et avec un signe de croix il éteignait les incendies. Absent même, il sauvait du naufrage des gens qui l'invoquaient dans le péril; enfin il n'y avait pas de démon qu'il ne chassât avec l'eau qu'il avait bénite ou bénie.

Mais ce don des miracles, il n'en usait que pour les autres. Se résignant à tout, non seulement il ne détourna pas un maillet avec lequel son valet lui donna sur les doigts; mais il n'employa pas, contre les douleurs que lui causait cette plaie, d'autre lénitif que le chant du *Miserere*.

Le ciel lui donna avis de sa mort un an avant qu'elle arrivât. Elle le saisit dans la forêt de Soigne, qu'il traversait, en allant visiter pour la dernière fois son diocèse. Le diable voulut l'inquiéter à son heure dernière. Des spectres l'assiégeaient sur son lit de mort; mais l'eau bénite en fit justice. Il mourut tranquille le 30 mai 727. Sa fête néanmoins se célèbre en novembre, mois favorable à la chasse, et chéri des chasseurs, qui, à juste titre, ont pris saint Hubert pour patron.

Pas de chenil où ce jour ne soit férié. On sait avec quelle magnificence on le solennisait à Chantilly. A Versailles, on ne montrait pas moins de piété envers saint Hubert : mais la fête était là pour les chasseurs plus que pour les chiens, et le roi très-chrétien n'était pas celui qui y apportait le moins de ferveur.

Les miracles de saint Hubert se multiplièrent après sa mort; l'étole que la Vierge lui a envoyée est le spécifique le plus efficace que l'on puisse employer contre la rage. Les incrédules prétendent qu'elle ne guérit que ceux qui ne l'ont pas. Ne serait-il pas plus sage de dire que les enragés qu'elle ne guérit pas sont incurables?

SAINT LUC,

MÉDECIN, PEINTRE ET HOMME DE LETTRES.

Saint luc, *Lucius*, *Lucanus*, ou *Lucas*. — Les cordonniers sont les plus mal chaussés. Ce proverbe ne pourrait-il pas s'appliquer aux historiens ? Les gens qui écrivent l'histoire des autres sont souvent ceux-là même dont l'histoire est la moins connue.

La vie de celui à qui nous devons tant de détails sur Jésus et sur ses apôtres est précisément dans ce cas. Le doute environne presque toutes les circonstances de l'histoire de saint Luc.

Il était, dit-on, originaire d'Antioche. Mais où est-il né ? où vivait-il ? où faisait-il la médecine qu'il pratiquait avant sa conversion, ce dont on ne peut douter d'après ce passage de saint Paul : *Salutat vos Lucas medicus charissimus*, le cher docteur Lucas vous salue (*Ép. aux Coloss.*), et qu'il pratiquait avec grand succès, dit saint Jérôme ?

Ce qui paraît constant, c'est que Luc accompagnait saint Paul dans ses prédications, qu'il partageait avec lui les travaux de l'apostolat, qu'il fut témoin d'une partie des faits qu'il raconte dans les Actes des apôtres, et particulièrement de ceux qui concernent saint Paul, dont Ribadeneira le fait *secrétaire*, ressemblance entre lui et saint Marc, évangéliste, qui, comme lui, était secrétaire de saint Pierre.

Mais il est constant aussi, quant à ce qui touche Jésus, que l'érudition de Luc n'est pas de première main, pour me servir de l'expression des doctes, et que ce n'est que sur la parole d'autrui qu'il atteste ce qu'il raconte du Sauveur, dont il n'était ni l'apôtre, comme saint Jean et saint Mathieu, ni même le disciple, comme saint Marc.

Ces faits toutefois n'en sont pas moins certains, car c'est de la bouche même de la bonne Vierge, dans l'intimité de laquelle il vécut, qu'il tient les détails qu'il donne sur la salutation angélique, sur les circonstances les plus secrètes de l'incarnation, sur la visite de Marie à sa cousine Élisabeth, sur le tressaillement de saint Jean, sur la naissance de

Jésus à Bethléem, sur l'adoration des bergers, qui l'avait plus touché probablement que celle des rois dont il ne parle pas, sur la présentation au temple, sur le colloque de l'enfant avec les docteurs, et c'est sous sa dictée enfin qu'il a transcrit l'*Ave Maria* et le *Magnificat*.

Après la mort de saint Paul, Luc, qui n'était pas marié, continua de courir le monde, prêchant, évangélisant et baptisant comme son maître. Son zèle le conduisit en Égypte et même en Lybie; il revint de là mourir, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en Bythinie, suivant les uns, ou en Achaïe, suivant les autres. Est-ce dans les tortures du martyre, ou tout tranquillement dans son lit, qu'il expira? c'est ce qui reste à éclaircir.

L'église de Carthage lui donne le titre de martyr dans son calendrier; saint Paulin, évêque de Nola, le dit aussi martyr, et cette qualité lui est confirmée dans le distique suivant :

Ici gissent *André et Luc*, de grand renom,
Martyrs, et saint Nazair, d'illustre maison.

Voilà de graves autorités en faveur de cette opinion; mais c'en est une grave aussi, en faveur de l'opinion contraire, que l'autorité de l'église romaine, qui, dans son calendrier, où elle n'admit que très-tard le nom de Luc, l'appelle tout bonnement évangéliste.

Que Luc ait été martyr ou non, il n'en est pas moins enregistré parmi les saints; et en cette qualité peut-être a-t-il opéré presque autant de cures après sa mort qu'en qualité de médecin pendant sa vie. Son corps, qui demeura jusqu'au quatrième siècle à Patras, et tous les jours y faisait des miracles, fut transféré, en 357, à Constantinople, où il en faisait encore. Il n'y resta pas pourtant tout entier. On en sépara la tête, qui fut apportée à Rome par Grégoire-le-Grand. Venise, Padoue, Naples, Ostie, Antioche, Monte-Vergine et Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, possèdent ou possédèrent aussi de ses reliques. Les restes des saints, comme ceux des poissons que Jésus partagea au peuple, se multiplient pour suffire à l'appétit des fidèles.

Si les médecins avaient fait de saint Luc leur patron, comme les cordonniers ont fait le leur de saint Crépin, on ne serait pas en droit de s'en étonner : saint Luc était évidemment du métier. Les historiens aussi pourraient se mettre sous sa protection; mais sur quel témoignage les peintres se fondent-ils pour le proclamer leur chef de file, et pour donner son nom à une académie qui après tout en vaut bien une autre ?

Saint Luc était peintre, dit-on. Il est à regretter que ce fait n'ait pas été attesté par saint Paul, son maître, ou par quelqu'un de leurs contemporains. On a, dit-on, des tableaux de lui ; mais qui prouve que ces tableaux sont de lui ?

Si l'on en croit un auteur du sixième siècle, l'impératrice Pulchérie possédait un portrait de la Vierge peint par saint Luc. C'est probablement d'après cette autorité que Ribadeneira dit que cet évangéliste a laissé en peinture *des pièces rares à la postérité ;* pièces qui, dit-on, sont au nombre de sept.

« Après l'histoire évangélique de cet écrivain sacré, dit » Nicéphore *le Calliste*, dans son *Histoire ecclésiastique*, » nous avons encore sa peinture, qu'il a laissée en sa main; » laquelle représente la sainte mère du Sauveur, tirée » après le naturel : *ouvrage certes digne de la main des* » *anges*, et glorieux à un si heureux disciple qui semble » avoir dépeint le fils et la mère premièremeut par son dis- » cours à la pointe de la plume, et après par ses couleurs » avec l'artifice de son pinceau. »

« Cette image de la sainte Vierge, dit un autre historien » de même genre, est aujourd'hui à Rome, en une cha- » pelle de Sainte-Marie-Majeure, laquelle a été embellie » et ornée par le pape Paul V, d'heureuse mémoire, de » tout ce que l'esprit humain peut inventer pour rendre » de l'honneur et de la vénération à une pièce si rare; et » plusieurs grâces sont conférées à ceux qui implorent les » faveurs du ciel dans cette chapelle. »

Serait-ce d'après ce tableau que Nicéphore a tracé de Marie le portrait suivant ? « Elle était, dit-il, d'une taille » médiocre, le teint de couleur de froment, les cheveux

» blonds, les yeux vifs, la prunelle tirant sur le jaune, les » sourcils noirs et en demi-cercle, le nez long, les lèvres » vermeilles, les doigts et les mains longs, l'air simple et » modeste, les habits propres et de la couleur de la laine. »

On pourrait ne pas reconnaître la *Maria gratia plena*, Marie pleine de grâce.

« Cette image n'est pas, ajoute le même écrivain, l'uni-» que ouvrage qui nous reste de saint Luc. Il s'en voit » encore d'autres, même en la ville de Rome, et Nicéphore » écrit qu'il en avait fait aussi de N. S. Jésus-Christ, dont » on en voit une très-célèbre en l'abbaye de Corbie, au » diocèse d'Amiens. »

Je suis allé plusieurs fois à Corbie, où les bénédictins traitaient fort bien leur monde; ils ne m'ont pas montré ce tableau. Je n'en conclus rien pourtant contre son existence et son excellence; et j'attribue cela à oubli de la part de ces bons pères, qui, lorsqu'ils recevaient des étrangers, songeaient plus au réfectoire qu'à la sacristie.

J'ai regret de ne pas avoir visité, pendant mon séjour à Rome, Saint-Marie-Majeure. L'image qui en fait le plus bel ornement aurait été trouvé, si l'on en croit les auteurs de la Rome souterraine, *Roma subterranea*, dans une fouille près de l'église de Sainte-Marie *in Via lata*. C'est, dit une ancienne inscription, *una ex septem à Luca depictis*, une des sept que Luc aurait peintes.

J'ai regret aussi de n'avoir pas été voir dans la chapelle Borghèse, et partout où il y en a, les portraits faits d'après le même original par le même artiste, et qui sont disséminés dans la ville sainte.

J'ai regret surtout de n'avoir pas été voir à la *Scala Santa*, tout en montant l'escalier de Pilate, un portrait de Jésus-Christ, haut de sept palmes, ébauche de saint Luc, laquelle fut finie par les anges; portrait qui tout seul, et par sa propre vertu, serait venu tout d'une traite de Constantinople à Rome, pour se soustraire aux outrages des iconoclastes.

D'après tant de monumens, je conçois cependant que saint Luc soit reconnu pour peintre; mais bien qu'il se fît aider par les anges, comme un chef d'atelier par ses élèves,

je doute que ses tableaux vaillent ceux du Dominiquin, du Corrége ou de Raphaël, et que la plus parfaite de ses madones puisse soutenir la comparaison avec *la Madone à la chaise* ou *la Madone au poisson*, ou telle autre madone que ce soit. N'en estimons pas moins Rome heureuse de réunir les sacrées productions de saint Luc à tant de peintures miraculeuses, quoique profanes; c'est posséder toutes les merveilles de l'art.

Il nous reste à parler de saint Luc comme homme de lettres. Il écrit assez bien en grec pour qu'on soit porté à le croire Grec de naissance, mais cela ne prouve pas qu'il soit né en Grèce; il n'est pourtant pas absolument nécessaire d'être né dans un pays pour en écrire la langue avec pureté. Homère était né, comme saint Luc, en Asie, et n'écrivait pas moins bien que saint Luc, peut-être.

A-t-on voulu caractériser le génie particulier de chaque évangéliste par l'oiseau qu'on lui accole? Saint Marc ne peut pas se fâcher d'être figuré partout avec un lion, que ses ailes n'ont pourtant pas empêché de tomber du haut des monumens d'où il régnait sur Venise. Saint Jean peut être assez content de se voir accompagné de l'aigle, qui, ainsi que lui, se perd quelquefois dans les nues; saint Mathieu peut croire qu'en lui donnant un ange pour acolyte, on veut faire entendre qu'il faut avoir plus d'esprit qu'un homme pour écrire comme lui. Mais saint Luc, que doit-il penser de l'intention qu'on eut en plaçant près de lui ce bœuf qui rumine à son côté? Sans être trop susceptible, n'aurait-il pas pu s'en formaliser? Les condisciples de saint Thomas d'Aquin l'appelaient *le bœuf*; mais ce n'était pas pour lui faire un compliment. On a beau équiper ce quadrupède comme une volatile, on ne le fera jamais prendre pour un symbole de légèreté, pour un type de génie. Je ne vois là que des ailes mal placées; qu'un pur objet de luxe. Un enfant qui, *à pigeon vole*, nommerait l'oiseau de saint Luc, à coup sûr serait condamné par ses pairs à donner un gage.

A.-V. Arnault,
de l'Académie Française.

VOYAGES

ET

ESQUISSES DE LA VIE MARITIME (1).

ROCKALL.

Le 13 octobre 1813, nous croisions, sur *l'Endymion*, au nord de l'Irlande ; un beau jour avait succédé à l'ouragan de la veille; l'équipage achevait de dîner ; il était une heure de l'après-midi, lorsque la vigie placée à la tête du petit mât de hune nous cria : « Je vois quelque chose sous le vent.

— Quelque chose! Qu'entendez-vous par quelque chose ? demanda le premier lieutenant, adressant en même temps un geste au maître, installé au gouvernail, pour qu'il fît attention à la barre.

— Je ne sais ce que ce peut être, monsieur; mais c'est noir.

Le lieutenant dit alors à l'aspirant du signal de monter au mât pour examiner avec sa lunette ce qu'apercevait la vigie.

« Cela m'a tout l'air d'un petit rocher, s'écria le jeune aspirant.

— Allons! reprit l'officier, il n'y a pas de rochers par ici. Nous ne pouvons tout au plus apercevoir que la pointe

(1) Voir la Revue de Paris du mois de novembre.

de Muckish derrière l'île de Tory. Tâchez de mieux distinguer.

— C'est une chaloupe, monsieur, cria l'aspirant, c'est une chaloupe en dérive, à trois ou quatre degrés sous le vent.

— Oh! oh! dit le lieutenant, cela peut être, monsieur; » et il se tourna vers le capitaine, qui commanda d'arriver un peu la frégate pour vérifier cette étrange rencontre. En attendant, comme on ne pouvait faire bord sur bord, le quart fut sifflé à son poste; et une moitié seulement de l'équipage demeura sur le pont. Le reste descendit nonchalamment à fond de cale, où se plaça au soleil, sur la galerie de l'échelle.

Il suffit de donner deux brasses à la misaine et à l'écoute, de faire fasier les voiles du perroquet et des huniers, et de choquer les boulines, pour que le léger *Endymion* s'élançât comme un lévrier délivré de sa laisse. En peu de temps nous reconnûmes que l'objet que nous poursuivions était en effet une chaloupe. Un peu plus près, quelques têtes d'hommes devinrent visibles, et puis divers individus, debout et agitant vers nous leurs chapeaux. Nous nous mîmes en panne au vent à eux, et envoyâmes un canot pour voir de quoi il s'agissait.

Comme nous l'avions supposé tout d'abord, cette chaloupe appartenait à un bâtiment qui avait sombré dans le dernier coup de vent. L'équipage était parvenu à mettre sa chaloupe à la mer, et à y entasser vingt-et-une personnes, marins ou passagers, parmi lesquelles deux femmes et trois enfans. Ces malheureux, à ce qu'il paraît, avaient découvert une voie d'eau au milieu de la tempête, et les pompes devenant inutiles, ils avaient cherché à vider l'eau avec les seaux; mais, épuisés de fatigue et totalement découragés, ils s'étaient abandonnés au sommeil jusqu'à ce que le bâtiment fût près de couler à fond par son travers. L'approche d'une mort certaine leur inspira tout-à-coup un dernier effort pour se sauver. La chaloupe fut, non sans peine, détachée de ses soutiens. Tous ceux qui purent y entrer y prirent place, s'estimant heureux d'attraper deux petites rames avec un boute-hors de bonnette pour mât,

auquel ils fixèrent un morceau de leur prélat (large toile goudronnée de l'écoutille) en guise de voile. Un jambon et trois galons d'eau étaient toutes leurs provisions, et ils allaient ainsi à la dérive. Le maître du navire, deux passagers, deux matelots et une femme, avaient préféré demeurer à bord. Telle était du moins l'histoire qui nous fut racontée par ceux que nous recueillîmes sur *l'Endymion*.

Le vent soufflait vers la terre lorsque la chaloupe avait quitté le bâtiment naufragé; et quoique leur mauvaise voile leur servît à peu de chose, les deux rames suffirent pour maintenir l'avant dans la bonne direction. Naturellement ils avançaient bien lentement; de sorte que lorsqu'ils montaient sur le sommet de la houle, qui était toujours très-longue et très-haute, par suite de la tempête récente, ils ne pouvaient découvrir au loin que la plate montagne de Muckish, sur le côté nord-ouest d'Irlande, à quelque distance du promontoire appelé le Cap sanglant (*Bloody Foreland*).

Il n'y avait guère eu de discipline parmi cet équipage de naufragés, même alors que la brise leur était favorable; mais quand le vent changea et souffla de terre, ils s'abandonnèrent au désespoir, lâchèrent leurs rames, laissèrent déchirer leur voile en lambeaux, et consommèrent toutes leurs provisions solides et liquides. Tout-à-coup la chaloupe, incomplètement goudronnée, commença à faire eau; et, comme ils en convinrent plus tard, sans le courage et la patience des femmes dans cette nouvelle crise, ils auraient tous coulé à fond. Comme le temps était à la fois pluvieux et froid, les pauvres enfans, trop jeune pour comprendre leur situation ou l'inutilité de la plainte, ne cessaient de crier pour avoir de l'eau et des vêtemens plus chauds. Lors même qu'ils furent transportés à notre bord, ces pauvres enfans criaient encore : « Oh! donnez-nous un peu d'eau! » et ces mots retentirent long-temps à notre oreille. Aucune des femmes n'était robuste; — au contraire, l'une d'elles semblait très-délicate, — ce qui ne les empêcha pas de ranimer le cœur des hommes en les excitant à faire leur devoir; mêlant les reproches aux prières, et y joignant cet

exemple de courage qui exalte souvent les femmes au-dessus de notre sexe, dans un péril extrême. Combien cela eût pu durer, je ne saurais le dire; mais probablement la force eût tout-à-fait manqué à ces infortunés avant la nuit, d'autant plus que le vent, ayant fraîchi, les repoussait de plus en plus en pleine mer.

Les femmes, trempées d'eau et à peine capables de remuer la main ou le pied, furent déposées à bord presque dans un état de stupeur; car elles étaient étourdies par le mouvement de cette scène, et leur force morale les avait abandonnées dès qu'elles n'eurent plus de motif pressant d'y avoir recours. Il y en eut une qui, en atteignant le gaillard d'arrière, nous glissa des mains, et, tombant à genoux, pleura abondamment, comme pour remercier le ciel de cette merveilleuse délivrance; mais sa tête était égarée. S'imaginant que son enfant était perdu, elle se frappa les mains, et, se redressant tout-à-coup, s'écria : « Ah! où est mon enfant, mon petit enfant? »

En cet instant, un gros contre-maître, dont le nom ou le surnom (je ne sais plus lequel) était Billy Magnus, et qui passait pour n'avoir pas moins de cinq femmes, avec Dieu sait combien d'enfans, parut sur l'échelle de bord, tenant le marmot demandé dans son immense main, où il se tortillait en pleurant, comme Gulliver entre le pouce et l'index du fermier de Brobdignac. La mère eut tout juste la force de reprendre sa progéniture à Billy, et retomba sur le pont, entièrement épuisée.

Au moyen d'un bon feu, de thé chaud, de rôties et d'œufs, il fut facile de satisfaire à quelques-uns des plus pressans besoins de ces pauvres femmes; mais l'embarras était de leur trouver des vêtemens secs. Enfin le capitaine s'avisa heureusement d'une ressource. Il envoya chercher par les officiers leurs robes de chambre, y ajouta une partie de ses propres hardes, et en fit faire des robes et des jupes parfaites, du moins jusqu'à ce que celles de ces dames fussent séchées. Les enfans furent couchés dans la même chambre, près du feu; et c'était un spectacle réjouissant de voir les mets disparaître de la table, tandis que les femmes pleuraient, priaient, et riaient alternativement.

Les matelots, plus endurcis, ne montrèrent aucun de ces symptômes d'émotion lorsqu'on les retira de la chaloupe, mais, courant instinctivement au charnier de la frégate, ils demandèrent en suppliant une goutte d'eau. La meilleure manière de les nourrir et de les équiper était de les distribuer entre les diverses gamelles, un pour chacune. Là on les eut bientôt habillés, et ils mangèrent tant qu'ils purent, car le docteur, consulté là-dessus, répondit qu'ils n'avaient pas jeûné assez long-temps pour qu'il fût dangereux de leur donner autant de pitance qu'ils en voudraient avaler. Excepté le jambon dévoré dans la chaloupe, et qui après tout n'avait fait qu'une bouchée par tête, ils n'avaient rien mis sous la dent depuis trente-six heures; de sorte qu'on ne fit jamais mieux honneur au bœuf, au porc, au pain et aux autres provisions de la frégate de Sa Majesté. On leur en donna jusqu'à ce qu'ils demandassent grâce pour aller un peu dormir.

Peut-être quelques-uns des nôtres étaient d'autant plus disposés à sympathiser avec ces malheureux ainsi rencontrés à la dérive sur la mer, que nous avions nous-mêmes failli nous trouver, un mois auparavant, dans le même danger.

Par une belle matinée d'automne, juste une semaine après avoir levé l'ancre de Lough-Swilly, pour aller croiser au large du nord de l'Irlande, nous signalâmes une voile sous le vent. Nous arrivâmes aussitôt; mais personne ne put dire quelle était la voile chassée, ni de quel côté elle avait filé; — du moins il n'y eut pas deux de nos anciens qui fussent d'accord sur cet article. Ces diverses opinions cependant n'en firent bientôt plus qu'une, ou à peu près, — car il y eut quelques-uns de nos malins qui eurent la modestie d'avouer qu'ils étaient intrigués. De l'avis général, ce devait être un brick avec de hautes voiles très-blanches, tandis que les voiles basses étaient noires, — comme si les catacois étaient faites de coton et la misaine de toile à prélat; — étrange anomalie en marine, il est vrai, mais, après tout, la meilleure théorie à l'aide de laquelle nous pûmes nous rendre raison des apparences. Il ne fallut pas long-temps pour dissiper ces conjectures, car nous décou-

vrîmes, en portant sur le mystérieux navire, que nous avions simplement chassé un rocher... non pas un navire de chêne et de fer, mais un bloc solide de granit, sortant en quelque sorte de la mer à une plus grande distance de la terre qu'aucune île ou aucun îlot de la même dimension. Cette espèce de tache sur la surface des eaux, car elle semble flotter sur la mer, n'a que soixante-dix pieds d'élévation et cent toises de circonférence. Le plus petit point au crayon ne pourrait guère lui donner une place sur la carte sans exagérer ses proportions avec les autres îles de cet océan tempétueux. Elle est située à cent quatre-vingt-quatre milles à l'ouest de Sainte-Kilda, la plus éloignée des Hébrides, à deux cent quatre-vingt-dix des côtes d'Écosse, et à deux cent soixante du nord de l'Irlande. Son nom est ROCKALL, bien connu des navigateurs de la Baltique qui fréquentent ces parages. Ce pic curieux est composé d'un granit noir; mais le sommet, ayant servi de lieu de repos depuis le commencement des siècles à des myriades d'oiseaux de mer, s'est à la longue revêtu d'une couche aussi blanche que la neige, qui le fait prendre de loin pour un navire sous ses voiles. Nous y fûmes trompés plus d'une fois pendant cette même croisière, quoique prévenus et connaissant bien sa situation. Je me souviens d'avoir un jour abordé trois navires, qui tous les trois, en comptant le nombre de bâtimens en vue, comprenaient Rockall dans le nombre, et ne reconnaissaient leur méprise que lorsque je le leur faisais regarder à la lunette d'approche.

Comme nous n'avions rien de mieux à faire, nous résolûmes d'explorer et de visiter Rockall. Deux canots furent préparés à cet effet. Pendant que la frégate courait ses bordées sous le vent de cet îlot, les artistes préparèrent leurs albums, et les géologues leurs marteaux pour une grande campagne scientifique.

Quand nous quittâmes le bord, la mer paraissait si unie que nous pouvions nous flatter de débarquer facilement; mais nous trouvâmes sur les lieux une lame haute de plusieurs pieds, sur laquelle nous n'avions pas compte. Un des flancs du rocher était perpendiculaire et à pic comme un mur; les autres, quoique escarpés et glissans, avaient

assez d'inégalités sur leur surface pour nous permettre d'y grimper, une fois hors du canot. Mais il fallait avoir confiance dans nos pieds, et une bonne dose de cette espèce de foi qui fait sauter un chasseur par-dessus une palissade. Un faux pas, ou la plus légère émotion, après que le saut était décidé, pouvaient envoyer l'explorateur à la recherche des secrets de l'abîme où plonge la base de ce mystérieux rocher. Nous y débarquâmes enfin tous, marteaux, albums et chronomètres compris.

Comme nous attachions de l'importance à déterminer avec exactitude non seulement la position, mais encore la forme du rocher, nous nous mîmes tous activement à l'ouvrage, ceux-ci pour détacher quelques échantillons de granit, ceux-là pour en mesurer le tour au moyen d'une corde, — tandis qu'un des canots allait jeter la sonde dans toutes les directions où le plomb pouvait atteindre le fond.

Au bout de quelque temps nous vîmes une houle se former autour de nous, et nous nous demandâmes pourquoi la frégate, qui s'éloignait toujours, ne faisait pas une manœuvre pour conserver sa distance; mais comme le jour était très-clair, nous nous inquiétâmes peu de quelques coups de rames de plus que nous aurions à donner, et continuâmes nos opérations. Je ne puis dire précisément à quelle heure ce léger rideau de brume descendit tout-à-coup à l'horizon, mais cette brume s'épaissit bientôt en un brouillard, et puis en une bruine qui ne laissa pas que de nous donner quelques soucis. Il fut immédiatement décidé que nous rentrerions dans les canots pour aller rejoindre *l'Endymion*, d'autant plus que nous avions fini notre travail et ne faisions plus que nous amuser à gravir les flancs du rocher.

Dans cet intervalle la houle s'était peu à peu tellement élevée que notre retour dans les canots fut deux fois plus difficile que ne l'avait été notre débarquement, et, ce qui était pire encore, nous perdîmes deux fois plus de temps, c'est-à-dire une demi-heure au moins. Il nous fallut même nous échapper en quelque sorte par une suite de sauts périlleux, nous fiant plutôt à la chance d'être recueillis par nos camarades qu'à notre adresse. Aussi ceux de nos com-

pagnons que leur corpulence avait fait surnommer au poste des aspirans les « chrétiens à large poupe » tombaient avec un tel bruit parmi les bancs et les rames, que nous nous attendions à leur voir faire une trouée au fond du canot par leur chute.

Heureusement aucun de ces accidens ne nous arriva, et nous voguâmes vers la frégate avec notre équipage complet. Mais, à notre grande surprise et désolation, *l'Endymion* n'était plus visible. « *L'endymion* était de ce côté tout à l'heure, disait l'un. Il était dans cette direction il n'y a qu'une heure, disait l'autre. » Mais plus d'*Endymion*. Il était à une distance considérable évidemment; l'air avait perdu sa transparence; ce n'était plus le même horizon que nous avions devant nous; on aurait pu comparer la couleur de l'atmosphère à celle d'un verre d'eau où est tombée une goutte de lait, de sorte que, quoiqu'il n'y eût pas encore de brouillard proprement dit, il y avait assez d'humidité pour nous cacher l'objet de notre recherche, et nous restâmes fort embarrassés sur ce que nous avions à faire. En vain nous manœuvrâmes à quelque distance du rocher, supposant que quelque condensation de vapeur partielle et locale nous avait mis un voile devant les yeux, mais nous ne pûmes rien découvrir.

L'idée vint alors à quelques-uns de nos savans que, comme l'air condensé nous indique par sa définition même qu'il est plus pesant que l'air volatilisé, il pouvait se faire que des vapeurs humides se fussent appesanties sur la surface de la mer, et qu'ainsi nous étions égarés dans un milieu épais de matières non transparentes. Ceci fut dit très-gravement. Le sommet du rocher, élevé à soixante pieds au-dessus de la mer, ajouta-t-on, pouvait être dans une région plus claire, d'où l'on pourrait apercevoir les têtes de mâts de *l'Endymion*, sinon le corps de la frégate. Il y avait une espèce de probabilité pédantesque dans la technologie de ces jeunes savans, et l'officier commandant de notre petite expédition, qui se mêlait aussi un peu de ces mystères scientifiques, se laissa persuader de tenter l'expérience. A tout évènement, pensa-t-il, ce sera un amusement ou une occupation. De sorte qu'un matelot fut débarqué, le plus

alerte de tous, et qui grimpa sur le rocher comme une chèvre.

Tous les yeux le suivaient. A peine fut-il parvenu au sommet du rocher qu'on lui demanda ce qu'il voyait, avec une impatience qui trahissait chez les officiers plus d'inquiétude qu'ils n'eussent probablement voulu en laisser voir à l'équipage.

« J'ai beau me tourner de tous côtés, je ne vois rien, cria le matelot, excepté quelque chose là-bas... » (Nous montrant avec la main.)

« A quoi cela ressemble-t-il ?

— J'ai peur, monsieur, que ce ne soit un banc de brume qui vient sur nous. » Et il avait deviné.

L'œil expérimenté du matelot, qui dans sa jeunesse avait fait la pêche sur les bancs de Terre-Neuve, découvrit une bande de vapeur, un nuage de forme alongée, suspendu à l'horizon, comme le premier aspect d'un côte basse. Peu à peu ce nuage descendit sous le vent, et enfin enveloppa le rocher, les canots et tout dans un manteau de brume si dense que nous ne pouvions voir à dix toises dans aucune direction.

Quoique notre situation fût aussi désespérante que tout-à-l'heure, il était curieux d'observer le flux et reflux continuels de la pensée humaine à mesure que les circonstances changeaient. Une demi-heure auparavant nous nous étions reproché comme une faute de ne pas avoir quitté l'îlot plus tôt, et nous nous félicitions maintenant d'avoir un point fixe de ralliement, au lieu d'être abandonnés au caprice de la pleine mer. « La frégate, nous disions-nous, ne peut manquer de retrouver tôt ou tard le rocher, et nous n'avons rien de mieux à faire que de ne pas nous en écarter. »

Cependant, comme ces brumes du nord de l'Irlande durent quelquefois deux jours, ou même davantage, et que nous n'avions dans les canots ni une goutte d'eau, ni aucune provision, nous commençâmes à nous livrer aux suppositions les plus fâcheuses. Le vent allait toujours en augmentant, et les vagues poussées contre le roc se partageaient en deux lames, qui, après avoir fait le tour de l'îlot, se rejoignaient sous le vent où nous étions. Leur choc était si violent que

les canots en étaient agités comme des morceaux de liège dans le bassin où bouillonne l'eau d'un moulin.

Cette secousse était assez désagréable, mais notre crainte était surtout de nous voir déloger de notre lieu de refuge; tandis que les goëlands et les mouettes, comme en dérision de notre péril, ou irrités de notre empiètement sur leurs domaines, tournoyaient et faisaient entendre leurs cris aigus sur nos têtes.

Comme nous n'avions évidemment rien de mieux à faire que de rester là, nous nous mîmes à babiller aussi gaiement que nous pûmes, — chacun cherchant à cacher son anxiété à son voisin, — ceux-ci avec beaucoup de succès, ceux-là sans aucun. Plusieurs allèrent trop loin, ils parlèrent si haut et si vite! qu'il était facile de voir ce qu'ils avaient au fond du cœur. Un jeune aspirant reçut à ce sujet une rebuffade de son officier commandant. « Monsieur, lui dit-il, souvenez-vous que c'est ici un cas de service, et le devoir de chacun est d'être aussi calme que si nous étions en présence de l'ennemi. »

Cette circonstance critique, — comme l'action du feu sur les métaux, — fit ressortir chez les uns et les autres des qualités qu'on n'avait pas jusque-la soupçonnées. Quelques-uns de nos hommes dont on avait fait peu de cas à bord, dans les temps ordinaires, se conduisirent si bien pendant le peu d'heures que dura cette aventure difficile, qu'on les regarda depuis d'un œil différent, et il y en eut qui y gagnèrent de l'avancement; d'autres, au contraire, sur qui on croyait pouvoir compter faiblirent, et montrèrent une irritabilité nerveuse à laquelle on ne s'attendait pas de leur part. Aucune observation n'est perdue pour un chef qui veut étudier le caractère et les dispositions particulières des officiers et des subalternes de son équipage.

On sait que ce fut un des attributs les plus remarquables du génie de Napoléon et de Nelson, qu'ils ne manquaient jamais de découvrir du premier coup d'œil, et pour ainsi dire par intuition, les qualités caractéristiques des divers individus auxquels ils avaient affaire. Mais cette promptitude de perception n'est pas donnée à tout le monde. Il faut donc qu'un commandant y supplée par son attention à épier

les symptômes minutieux que le hasard met en lumière, et qui donnent la clef de tout le caractère d'un homme. Qui sait même si ce n'est pas ainsi qu'avaient procédé les grands génies que je viens de citer? qui sait si ce n'était pas une habitude d'observation qui s'était convertie, à la longue, pour eux, en une espèce de divination naturelle?

Mais j'oublie Rockall.

Pendant que nous étions à méditer sur nos caractères, dans les canots, notre fidèle vigie, perchée sur la pointe du rocher, s'écria tout-à-coup : « Je vois la frégate! » A cette nouvelle, les deux équipages répondirent par une acclamation simultanée qui alarma les goëlands et les mouettes, dont la troupe s'envola, éperdue, en criant à droite ou à gauche dans le sein de la brume.

Il s'était fait une brèche à la masse de vapeur qui nous entourait. A travers cette ouverture, nous pûmes enfin voir *l'Endymion* assez loin encore, mais sous toutes ses voiles, et se tenant à la cape. Nous ne perdîmes pas de temps à rappeler notre vigie qui grelottait à la cime du rocher. Il ne lui fallut guère moins d'un quart d'heure pour revenir à nous. Cela fait, nous fîmes forces de voiles vers la frégate.

A peine avions-nous marché un quart de mille que le brouillard se referma sur nos traces, de manière à nous dérober entièrement la vue de Rockall. Nous nous en inquiétâmes peu, parce que non seulement nous voyions alors la frégate, mais encore parce qu'il nous semblait, d'après ses manœuvres, qu'elle voyait aussi les canots. Voilà qu'au moment où nous exprimions cette conjecture satisfaisante, la frégate change de bord, nous prouvant ainsi qu'elle n'avait vu ni les canots ni le rocher, mais qu'elle cherchait *à tâtons*, pour ainsi dire, ses brebis égarées. Bientôt nous avions perdu nous-mêmes de vue et le rocher et la frégate.

Dans cette nouvelle disgrâce, il s'agissait de prendre un parti, sans plus de retard, et nous nous déterminâmes à retourner à la recherche de Rockall. Ce fut certes un cruel désappointement pour nous de virer ainsi de bord. Heureusement que nous retrouvâmes l'îlot, et nous résolûmes de ne plus quitter ce fidèle ami jusqu'à ce que les circonstances nous permissent de retourner sûrement à la frégate. En

attendant, nous nous amusâmes à former des plans pour notre résidence future dans ce petit désert, dans le cas où la tempête entraînerait loin de nous *l'Endymion* pendant la nuit. Si la mer devenait plus houleuse, si notre mouillage sous le vent devenait trop dangereux par le choc des deux fractions de vagues qui venaient d'y répondre, il fut arrêté que nous abandonnérions le plus lourd des deux canots, et que nous transporterions l'autre sur la cime du rocher pour y former, en retournant la quille sens dessus dessous, une espèce d'abri. Ces divers projets à la Robinson Crusoé; dont quelques-uns n'étaient que des jeux d'esprit, servirent du moins à nous distraire, jusqu'à ce que l'obscurité croissante nous apprît que le soleil s'était couché. Nos alarmes allaient devenir de plus en plus sérieuses, lorsque heureusement la brume, se dissipant soudain dans les airs, mit un terme à cette épreuve, en nous laissant voir de nouveau la frégate. Il paraît que *l'Endymion* n'avait pas aperçu notre petite île en même temps que nous l'apercevions; car il s'éloignait encore, ne sachant pas exactement de quel côté était situé Rockall. Ce fut, je crois, le plus pénible moment de l'aventure, et je n'oublierai jamais avec quelle sensation de joie nous vîmes la voile de foc mise en bannière et les autres indices qui annonçaient que la frégate venait à nous.

Il était nuit quand nous remontâmes à bord. Notre première question fut un reproche : « Pourquoi n'avez-vous pas tiré le canon pour nous diriger ?

— Tiré le canon! nous répondit-on; comment! nous n'avons pas fait autre chose toutes les dix minutes depuis cinq à six heures. »

Chose étrange! nous n'avions rien entendu.

Le capitaine BASIL HALL.



PHILOSOPHIE.

—

LA TAPISSERIE-FEE.

I.

Je suis vieux, je ne voyagerai plus. Que le soir de ma vie soit employé à recueillir mes souvenirs ! En voici un qui me plaît entre tous.

J'avais visité Naples, Rome, Florence, Venise ; j'allais à Trieste, cette ville vampire de la fière cité qui fut la reine brillante des mers.

Sur les confins du royaume lombardo-vénitien est un petit village dont j'ai oublié le nom, parce qu'il est inconnu dans l'histoire. Là est une pauvre auberge qui a pour enseigne LE LION ENDORMI.

« Est-il réellement endormi, ou ne fait-il que sommeiller, le lion italien ? » L'aubergiste hoche la tête. « Soyez le bien-venu ! Puisque vous voulez le savoir, le lion cligne la paupière, épiant l'heure ; et son ongle replié frémit d'impatience. »

Or le maître de l'auberge était un ancien serviteur d'une de ces grandes maisons aristocratiques de Venise qui n'ont plus que des palais déserts dont les ruines glissent incessamment dans les noires lagunes. Cet homme aimait à parler des splendeurs passées de ses maitres, alors que lui-

même était jeune, et vain d'un éclat de reflet, vrai caractère du client insoucieux, identifié à un patron puissant.

J'évite à dessein de nommer la famille vénitienne à qui appartint le client devenu aubergiste ; je n'ai point à fixer ici une dernière expression de la féodalité expirante. Un autre projet m'occupe : je ne veux parler que de LA TAPISSERIE-FÉE.

II.

Voici ce que me raconta le vieil aubergiste du *Lion endormi*.

« Dans un château tout délabré qui n'est pas loin d'ici, » et qui était au nombre des apanages de mes nobles maîtres, se trouve une vaste salle, froid désert dont le silence » opprime l'ame. C'était sans doute, dans le temps où le » château fut construit, la salle des banquets pour les » grandes circonstances de la famille. Elle fut décorée de » trophées d'armes, qui depuis long-temps avaient disparu, » et que moi-même je n'ai jamais vus. De tous les ornemens dont elle brilla il n'était resté qu'une immense tapisserie. Elle existe encore, mais toute noircie de vétusté. » On dirait qu'elle a été oubliée, ou abandonnée aux insectes pour en être lentement dévorée. Toutefois, elle » sert à quelque chose, car elle couvre la nudité de la » muraille du fond, qui, sans cela, serait vraiment effrayante.

» On racontait mille histoires sur le château, sur ses » souterrains, sur ses corridors secrets, sur ses escaliers » cachés dans l'épaisseur des murs, enfin sur la grande » salle ; et toujours la tapisserie y jouait un rôle important. » On disait qu'elle avait été l'ouvrage d'une magicienne » célèbre qui avait employé, pour l'exécuter, toute la puissance de son art. Cette tapisserie représentait des faits » réels ; et, à mesure que l'aiguille de la savante ouvrière » avait à retracer un site, un arbre, un rocher, le site, » l'arbre, le rocher, évoqués par elle, détachaient eux-mêmes leurs spectres colorés, qui venaient se fixer sur » le canevas. Il en fut ainsi des nuages, de la lumière, des

» ombres. Il en fut ainsi des animaux, des êtres humains. » La tapisserie, bien différente de celle de Pénélope, » fut achevée en une semaine, car, sous les doigts de la » magicienne, le canevas, l'aiguille, la laine, tout était » fée. Elle y avait enfermé en quelque sorte l'ame et la » vie; et quelquefois, assurait-on, cette ame et cette vie » semblent se manifester de nouveau. Alors les nuages de » l'air s'étendaient ou se condensaient, devenaient opaques » ou transparens; alors l'eau fuyait parmi les herbes du » rivage; alors les animaux sortaient de leur sommeil; » alors les personnages étaient comme gens qui continuent » de penser et d'agir. Et l'on entendait même des sons qui » frêlaient légèrement l'oreille, semblables à une parole » qui naîtrait peu à peu sur la bouche. Et ces sons peu » distincts ne pouvaient être compris, car la tapisserie était » contemporaine d'une époque où les peuples vénètes par- » laient une langue qui ensuite s'est perdue. »

Ce récit fantastique du vieil aubergiste était tout naturellement plein de poésie, parce qu'il portait l'empreinte des superstitions du moyen âge conservées dans des souvenirs de la première enfance. « Depuis bien long-temps, » ajoutait le vieillard, la tapisserie-fée ne donne lieu à aucun » récit merveilleux; mais les voyageurs veulent encore la » voir. — C'est ce que je désire faire aussi. — Vous avez » raison; mais vous ne sauriez trop vous hâter. Le château » est vendu aux démolisseurs, et je ne doute point que la » tapisserie ne tombe en lambeaux lorsque l'on voudra la » détacher. J'aime bien mieux en effet qu'elle soit réduite » en poussière que si elle devait être dépecée pour d'igno- » bles usages. »

Le vœu du vieil aubergiste a été accompli, et je me trouv être le dernier à qui il ait été donné de voir la tapisserie-fée.

Pourquoi aurait-elle subsisté toujours? Les cieux eux-mêmes ne seront-ils pas un jour roulés comme un tapis usé?

Et les pieds incorporels des intelligences ont-ils besoin de poser sur de brillans tapis qu'ils ne sauraient effleurer?

III.

Me voici donc dans le vieux château, qui demain sera démoli. J'erre seul dans la grande salle dont les solives énormes tout-à-l'heure fléchiront sous le marteau. La lune vient de se lever sur l'horizon ; je puis contempler la tapisserie, mais elle est muette comme un chaos de lignes et de couleurs.

Et cependant les rayons de lune entrent dans mon immense solitude. J'ai allumé une lampe que je place sur un banc vermoulu. Je cherche à faire projeter quelques rayons de lumière sur le tableau, tout en étudiant celle que fournit la lune. Un calme solennel s'établit autour de moi. Je n'entends que le bruit prolongé de mes pas silencieux, le son lugubre et monotone de l'insecte qui, avec une tarière imperceptible, s'ouvre mille chemins dans les boiseries.

Alors je me rappelle ce qui m'était arrivé à la chapelle Sixtine.

J'avais très-souvent passé des heures entières à contempler le tableau du Jugement dernier. Cette page immense, noircie par le temps, mal éclairée, n'avait jamais pu se présenter à moi d'une manière distincte. Un jour, j'assistai au chant du *Miserere*, et tout-à-coup cette peinture colossale prit à mes yeux un relief étonnant. Cette musique si profondément expressive, si analogue à la vaste composition de Michel-Ange, ces torches qui donnaient une lumière suffisante pour éclairer les ténèbres sans les faire cesser, tout cet ensemble de choses me révéla subitement la poésie dantesque du peintre inspiré. Nous savons que dans les Mystères de l'antiquité on faisait concourir plusieurs arts à produire une impression unique. Je pensai néanmoins qu'une certaine exaltation des sens, produite par d'autres circonstances, suppléait quelquefois à ces moyens tirés des profondeurs de la science.

Kant a dit avec une heureuse audace : « L'entendement prescrit des lois à la nature au lieu d'en recevoir d'elle. » Qui sait si la sensation ne crée pas le phénomène ? Et la

sensation, comment est-elle produite? Et le sentiment de la sensation, qu'est-il si ce n'est l'ame elle-même, l'ame se soumettant aux conditions du temps et de l'espace?

IV.

Cependant, à force de fixer mes regards, il me semble que la vie redescend peu à peu sur le tableau confus que j'ai devant moi. Il se dessine graduellement, les groupes se forment; la lumière et l'ombre façonnent des images d'abord incertaines, puis des objets qui prennent de la réalité. Mon esprit s'élève à l'idée qui conçoit le débrouillement du chaos.

Je commence par apercevoir assez distinctement une chaumière dans un coin du tableau. La porte s'ouvre sans bruit, et j'en vois sortir une jeune fille ravissante de beauté; elle fait quelques pas timides devant la porte, qui s'est refermée derrière elle. On dirait qu'elle sort d'un sommeil où elle aurait dormi des années, peut-être des siècles, et que de nouveau elle s'essaie à une existence dont elle cherche les traces dans sa mémoire renaissante. Sa jeunesse a été inaltérable; elle n'a pas pu vieillir durant la suspension de ses facultés.

Bientôt elle se joue avec grâce dans la prairie, comme il est dit de la Sagesse, qu'au commencement elle se jouait parmi les œuvres de la création. Et je pensais en moi-même: « Qu'es-tu, charmante jeune fille? d'où viens-tu? Et cette » contrée que j'entrevois à peine, qu'elle est-elle? » Et » elle semblait me répondre: « Je suis la fille de ta vision; » je suis, j'ai été, je serai, ainsi que toi-même tu es, tu as » été, tu seras. Je viens de la région qu'habite toute pen- » sée avant d'être une parole; et cette contrée, que tu en- » trevois à peine, est une idée, un mirage de ton esprit, » qui représente l'abrégé du monde. » Je me perdais dans de telles explications, car je sentais bien qu'en même temps je me parlais et je me répondais. Toutefois la jeune fille allait et venait; je voyais son noble visage, sa démarche harmonieuse, son vêtement aérien, qui n'indiquait le costume d'aucune époque. Ses cheveux voilent son front, et

ses regards humides d'espérance se tournent vers moi pour m'encourager, comme ferait une intelligence céleste s'intéressant à la destinée d'un simple mortel.

La jeune fille détourne doucement son regard, et se met à cueillir des fleurs. Ce serait sans doute encore la première occupation de la femme, lors même qu'elle entrerait toute formée dans la vie, sans passer par les années de l'enfance. « Jeune fille, pour qui sont ces fleurs que tu assortis avec » tant de soin? — Je veux faire deux couronnes : l'une, pour » orner la tombe du vieillard qui va mourir; l'autre, pour » parer mon voile nuptial, parce que demain j'irai rece- » voir à l'église la foi de celui que j'aime. Et quel est ce » vieillard qui va mourir? — Regarde un peu plus loin une » autre cabane, une petite chaumière dont le feuillage » d'un hêtre suffit pour couvrir le toit tout entier. Là est » un vertueux patriarche bienfaiteur de la contrée, et » qui touche à son heure dernière. N'entends-tu pas le glas » de l'agonie qui part de l'église? »

Alors, en effet, je vois l'église et la cabane du vieillard, et je crois entendre le son de la cloche funèbre.

Un vieux prêtre sort du temple rustique. Il tient dans ses mains vénérables le vase où est l'huile sainte destinée à fortifier le voyageur qui part pour l'éternité; l'autre vase qui contient la dernière nourriture du pauvre pèlerin, la nourriture à la fois céleste et terrestre, celle qui est de ce monde et de l'autre, qui sert aux anges et aux hommes. Le vieux prêtre marche lentement; deux flambeaux l'accompagnent, le peuple le suit avec recueillement. Il prie à voix basse; sa prière s'élève vers le trône de l'Éternel à mesure qu'il s'avance vers la cabane où est le vieillard mourant. Il y entre avec le peuple, il bénit la demeure de l'agonisant, afin qu'elle soit un temple. Il est donné à mes yeux de pénétrer dans la maison de l'homme mortel, devenue le temple de celui qui communique son immortalité à l'homme. Et les cieux s'ouvrent en même temps, et les intelligences célestes, et les puissances de la création sont attentives au grand spectacle qu'offre en ce moment la terre, séjour périssable de l'homme, qui ne peut périr.

Le prêtre s'approche du lit où repose douloureusement

le patriarche, qui soulève sa tête vénérable. La confiance ajoute à la majesté de ce front auguste, un calme divin en fait disparaître les angoisses de la mort. Le prêtre récite les prières sacramentelles. Les assistans répondent avec foi. Puis les onctions saintes, puis les paroles émancipatrices : *Sors de ce monde, ame chrétienne!* Et le vieillard meurt doucement, et la gloire du ciel descend sur son visage.

Lorsque tout est consommé sur la terre, le prêtre retourne à l'église, accompagné du peuple qui se disperse. Chacun se retire dans sa maison pour attendre l'heure des funérailles.

Deux seules personnes sont restées : c'est la jeune fille avec les couronnes qu'elle a passées autour de son bras; un jeune homme beau, noble, vertueux, s'approche d'elle; je reconnais le fiancé, celui que la jeune fille a choisi pour époux.

Cependant elle va s'en séparer encore. Elle s'est dit : « Je monterai sur le rocher qui est là bas derrière l'église; » et quand je serai arrivée sur le sommet du rocher, je » monterai sur la tour. Je veux voir l'horizon le plus lointain. » Et elle s'échappe, légère comme serait une ombre de l'Élysée. Elle monte le long des sentiers escarpés avec une telle suavité et une telle célérité de mouvemens qu'elle semble soutenue par des ailes invisibles. Ses pieds délicats ne sauraient fouler la terre, ils l'effleurent à peine. Elle est arrivée au sommet du rocher avant que son fiancé, interdit d'étonnement, ait eu le temps de demander une explication. Elle disparaît un instant dans la tour, et presque aussitôt elle reparaît sur la plate-forme. Son vêtement, tout éclatant de blancheur, se détache merveilleusement du ciel bleu.

« Que vois-je? dit la jeune et belle sybille. Des villes » florissantes qui sont plongées dans le luxe et les plaisirs; » et tout à la fois dans la souffrance et dans les larmes. » Opulence et misère! Joie et douleur! Prenez garde, vil» les malheureuses; souvenez-vous de Ninive! Le fléau de » l'Asie s'approche à pas de géant. Il suit la route que sui» virent, à l'origine, les races humaines lorsqu'elles s'em» parèrent de ce globe, lorsqu'elles l'enveloppèrent tout

» entier. Elles marchaient, luttant contre les forces de la » nature, chassant devant elles les animaux sauvages, » domptant et asservissant les animaux domestiques, es- » sartant les forêts, assainissant les marais, faisant le sol » et le climat. Serait-ce qu'aujourd'hui les forces de la na- » ture, demeurées indomptables, reprendraient successi- » vement leur empire, comme au temps de Noé elles le » ressaisirent d'un effort universel? Non, il n'en est point » ainsi, et le cataclysme n'a pas reçu tout pouvoir. Race » humaine, tu ne périras point! Une grande vérité sera cette » fois révélée aux hommes; l'identité du principe vital des » êtres, et du principe vital de la terre. »

Ces paroles mystérieuses me laissèrent en suspens.

Elle s'écrie comme une voix lointaine, semblable au bruit léger d'un vent qui gémit sur la bruyère : « Hommes mal- » heureux! ce n'est point assez des douleurs qui vous op- » priment, des fléaux qui vous menacent. Voici deux gran- » des armées en présence. Tout-à-l'heure, vienne l'aurore, » elles s'égorgeront. »

Je me soulève alors de mon affaissement, pour demander quelles sont ces deux armées.

La sibylle répond : « Depuis que l'homme existe sur la » terre, toujours deux armées sont en présence, et tou- » jours animées d'une fureur égale. L'activité humaine » est au prix d'un combat terrible. La guerre éternelle » n'est suspendue que par des trêves. Les principes oppo- » sés, aux temps palingénésiques, subissent des transfor- » mations qui leur laissent la même vie et la même anti- » pathie. C'est la lutte de l'Orient et de l'Occident, du » patriciat et du plébéianisme, du destin et de la volonté, » du sacerdoce et du génie militaire, de la puissance spi- » rituelle et de la puissance temporelle, de l'autorité et » de l'examen, de la tradition et de la spontanéité, de la » science et de la croyance. Tu sais cela aussi bien que » moi, puisque c'est ta pensée que j'exprime. »

Puis elle ajoute : « Les deux armées n'en viendront pas » aux mains. Un chef s'avance au milieu de l'espace qui » les sépare, comme dans cette fameuse guerre décrite » par le grand poète indien. Et ce chef va dire la loi d'har-

» monie qui établira la nouvelle trève des deux armées.
» Oh! que j'entende la voix du chef. Prends les ailes de la
» colombe, mon ame, et va te baigner dans les flots de
» l'avenir! Et toi, mon fiancé, attends ta promise, qui ne
» tardera pas de revenir à toi. Elle reviendra lorsqu'elle
» aura entendu la voix du chef. Elle te dira la loi d'harmo-
» nie qui aura suspendu la fureur des deux armées. Et les
» enfans qui naîtront de nous seront les premiers nés de
» cette génération puissante et généreuse qui gouvernera
» par la paix, qui régnera par les idées jusqu'au moment
» de la maturité des faits par où commencera le nouvel
» avenir.

Ses paroles s'éteignent comme les dernières vibrations d'une lyre. Deux ailes d'argent naissent de ses blanches épaules, et elle se perd, toute lumineuse, dans le plus lointain horizon.

L'aube matinale apparaît. Le soleil radieux lance des torrens de lumière. La grande salle en est subitement inondée, et la tapisserie hallucinatrice rentre dans la nuit du chaos, dans la confusion des couleurs.

Il ne me reste de toute la vision que le sentiment de deux lois d'antagonisme qui régissent le monde actuel de l'humanité : l'une pour la vie intellectuelle et morale, l'autre pour la vie physique et phénoménale.

Et je me dis en moi-même : « Sans doute il viendra un
» temps où l'homme reconquerra l'unité perdue ; sera-ce
» avant qu'il soit soustrait aux conditions de l'espace et du
» temps, aux conditions de l'existence extérieure ? »

BALLANCHE.



LES MARANA.

§ Ier.

EXPOSITION.

Ni musc, ni moire.

Malgré la discipline que le maréchal Suchet avait introduite dans son corps d'armée, il ne put empêcher, lors de la prise de Tarragone, un premier moment de trouble et de désordre. A entendre aujourd'hui quelques militaires de bonne foi, cette ivresse de la victoire ressembla singulièrement à un pillage que, néanmoins, le maréchal sut promptement réprimer. L'ordre rétabli, chaque régiment parqué dans son quartier, le commandant de place nommé, vinrent les administrateurs militaires. Alors la ville reprit une physionomie métisse, et tout s'y organisa naturellement à la française; libre aux Espagnols de persister, *in petto*, dans leurs goûts nationaux.

Ce premier moment de pillage, qui dura pendant une période de temps assez difficile à déterminer, eut, comme tous les évènemens sublunaires, sa cause occulte; et cette cause est facile à révéler.

Il y avait à l'armée du maréchal un régiment presque entièrement composé d'Italiens, et commandé par un cer-

tain colonel Eugène, homme d'une bravoure extraordinaire ; un second Murat, qui, pour s'être mis trop tard en guerre, n'eut ni grand-duché de Berg, ni royaume de Naples, ni balle à Pizzo ; mais s'il n'obtint pas de couronnes, il fut très-bien placé pour choisir des balles, et il ne serait pas étonnant qu'il en eût rencontré quelques-unes.

Dans ce régiment, se trouvaient les débris de la légion italienne. Or la légion italienne était pour l'Italie ce que sont pour la France les bataillons coloniaux. Son dépôt, établi à l'île d'Elbe, avait servi à déporter honorablement et les fils de famille qui donnaient des craintes pour leur avenir, et ces grands hommes manqués, dont la société marque d'avance la vie au fer chaud, en les appelant des *mauvais sujets*. Tous gens incompris pour la plupart, dont l'existence peut devenir, ou belle au gré d'un sourire de femme qui les relève de leur brillante ornière, ou épouvantable, à la fin d'une orgie, sous l'influence de quelque méchante réflexion échappée à un compagnon d'ivresse.

Napoléon avait donc incorporé tous ces hommes d'énergie dans le 6e de ligne, espérant les métamorphoser presque tous en généraux, sauf les déchets occasionés par le boulet ; mais les calculs de l'empereur ne furent parfaitement justes que relativement aux ravages de la mort. Ce régiment, souvent décimé, toujours le même, acquit une grande réputation de valeur sur la scène militaire, et la plus détestable de toutes dans la vie privée.

Au siège de Tarragone, les Italiens perdirent leur célèbre capitaine Bianchi, le même qui, pendant la campagne, avait parié manger le cœur d'une sentinelle espagnole, et le mangea. Ce divertissement de bivouac a été raconté récemment dans un livre où se trouvent, sur le 6e de ligne, des détails qu'il est inutile de répéter ici (1).

Quoique Bianchi fût le prince des démons incarnés auxquels ce régiment devait sa double réputation, il avait cependant cette espèce d'honneur chevalesque qui, à l'armée, fait excuser les plus grands excès ; et, pour tout dire en un

(1) CONTES BRUNS. Une Conversation entre onze heures et minuit.

mot, il eût été, dans l'autre siècle, un admirable flibustier. Quelques jours auparavant, il s'était distingué par une action d'éclat que le maréchal avait voulu reconnaître. Bianchi refusa grade, pension, décoration nouvelle, et réclama pour toute récompense la faveur de monter le premier à l'assaut de Tarragone. Le maréchal accorda la réquête et oublia sa promesse. Mais Bianchi le fit souvenir de Bianchi. L'enragé capitaine planta le drapeau français sur la muraille : il y fut tué par un moine.

Cette digression historique était nécessaire pour expliquer comment le 6e de ligne entra le premier dans Tarragone, et pourquoi le désordre, assez naturel dans une ville emportée de vive force, dégénéra si promptement en un léger pillage.

Il y avait à ce régiment deux officiers peu remarquables parmi ces hommes de fer, mais qui joueront néanmoins dans cette histoire, par *justa*-position, un rôle assez important.

Le premier, capitaine d'habillement, officier moitié militaire, moitié civil, passait, en style soldatesque, pour *faire ses affaires*. Il se prétendait brave, se vantait, dans le monde, d'appartenir au 6e de ligne, savait relever sa moustache en homme prêt à tout briser; mais ses camarades ne l'estimaient point. Sa fortune le rendait prudent. Aussi l'avait-on, pour deux raisons, surnommé le *capitaine des corbeaux :* d'abord, il sentait la poudre d'une lieue, et fuyait les coups de fusil à tire-d'aile; puis ce sobriquet renfermait encore un innocent calembourg militaire, que du reste il méritait, et dont un autre se serait fait gloire.

Le capitaine Montefiore, de l'illustre famille de Montefiore de Milan, mais à qui les lois du royaume d'Italie interdisaient de porter son titre, était un des plus jolis garçons de l'armée : donc cette beauté pouvait être une des causes occultes de sa prudence aux jours de bataille. Une blessure qui lui eût déformé le nez, coupé le front, ou couturé les joues, aurait détruit l'une des plus belles figures italiennes dont jamais femme ait rêveusement dessiné les proportions délicates. Son visage, assez semblable au type qui a fourni le jeune Turc mourant à Girodet dans son tableau de la

Révolte du Caire, était un de ces visages mélancoliques dont les femmes sont presque toujours dupes.

Le marquis de Montefiore possédait des biens substitués, et, pour un certain nombre d'années, il en avait engagé tous les revenus, afin de payer des escapades italiennes qui ne se concevraient point à Paris. Il s'était ruiné à soutenir un théâtre de Milan, pour imposer au public une mauvaise cantatrice qui, disait-il, l'aimait à la folie. Le capitaine Montefiore avait donc un très-bel avenir, et ne se souciait pas de le jouer contre un méchant morceau de ruban rouge.

Si ce n'était pas un brave, c'était au moins un philosophe, et il avait des précédens, s'il est permis de parler ici notre langage parlementaire. Philippe II ne jura-t-il pas, à la bataille de Saint-Quentin, de ne plus se retrouver au feu, sauf celui des bûchers de l'inquisition, et le duc d'Albe ne l'approuva-t-il pas de penser que le plus mauvais commerce du monde était le troc involontaire d'une couronne d'or contre une balle de plomb? Donc, Montefiore était philippiste en sa qualité de marquis, philippiste en sa qualité de joli garçon; et, au demeurant, profond politique, comme l'était Philippe II.

Il se consolait de son surnom et de la mésestime du régiment en pensant que ses camarades étaient des chenapans, dont l'opinion pourrait bien, un jour, ne pas obtenir grande créance, si, par hasard, ils survivaient à cette guerre d'extermination. Puis, sa figure étant un brevet de valeur, il se voyait forcément nommé colonel, soit par quelque phénomène de faveur féminine, soit par une habile métamorphose du capitaine d'habillement en officier d'ordonnance, de l'officier d'ordonnance en aide-de-camp de maréchal. Pour lui, la gloire était une simple question d'habillement. Alors, un jour, je ne sais quel journal dirait, en parlant de lui : *le brave colonel Montefiore!.....* Alors il aurait 100,000 scudi de rente, épouserait une fille de haut lieu, et personne n'oserait ni contester sa bravoure ni vérifier ses blessures. Enfin, le capitaine Montefiore avait un ami dans la personne du quartier-maître, Provençal né aux environs de Nice, et nommé Diard.

Un ami, soit au bagne, soit dans une mansarde d'artiste,

console de bien des malheurs. Or Montefiore et Diard étaient deux philosophes. Tous deux voyaient la guerre dans ses résultats, non dans son action, et ils donnaient tout simplement aux morts le nom de niais. Le hasard en avait fait des soldats, tandis qu'ils auraient dû être assis autour des tapis verts d'un congrès. La nature avait jeté Montefiore dans le moule des Rizzio; Diard, dans le creuset des diplomates. Tous deux étaient doués de cette organisation fébrile, mobile, à demi féminine, également forte pour le bien et pour le mal, dont il peut émaner, suivant le caprice de ces singuliers tempéramens, un crime aussi bien qu'une action généreuse, un acte de grandeur d'ame ou une lâcheté. Leur sort dépend à tout moment de la pression plus ou moins vive produite sur leur appareil nerveux par des passions violentes et fugitives.

Diard était un assez bon comptable, mais aucun soldat ne lui aurait confié ni sa bourse ni son testament, peut-être par suite de l'antipathie qu'ont les militaires contre les bureaucrates. Le quartier-maître ne manquait ni de bravoure ni d'une sorte de générosité juvénile, sentimens dont certains hommes se dépouillent en vieillissant, en raisonnant ou en calculant. Journalier comme peut l'être la beauté d'une femme blonde, Diard était, du reste, vantard, grand parleur, et parlait de tout. Il se disait artiste, et ramassait, à l'imitation de deux célèbres généraux, les ouvrages d'art, uniquement, assurait-il, afin de n'en pas priver la postérité. Ses camarades eussent été fort embarrassés d'asseoir un jugement vrai sur lui. Beaucoup d'entre eux, habitués à recourir à sa bourse, suivant l'occurrence, le croyaient riche; mais il était joueur, et les joueurs n'ont rien en propre. Il était joueur autant que Montefiore, et tous les officiers jouaient avec eux, parce que, à la honte des hommes, il n'est pas rare de voir autour d'un tapis des gens qui, la partie finie, ne se saluent pas et ne s'estiment point. Montefiore avait été l'adversaire de Bianchi dans le pari du cœur espagnol.

Montefiore et Diard se trouvèrent aux derniers rangs lors de l'assaut, mais les plus avancés au cœur de la ville, dès qu'elle fut prise. Il arrive de ces hasards dans les mê-

lées. Seulement, les deux amis étaient coutumiers du fait. Se soutenant l'un l'autre, ils s'engagèrent bravement à travers un labyrinthe de petites rues étroites et sombres, allant tous deux à leurs affaires, l'un cherchant des madones peintes, l'autre des madones vivantes.

En je ne sais quel endroit de Tarragone, Diard reconnut, à l'architecture du porche, un couvent dont la porte était enfoncée, et il sauta dans le cloître pour arrêter la fureur des soldats. Il y arriva fort à propos, et empêcha deux Parisiens de fusiller une Vierge de l'Albane qu'il leur acheta, malgré les moustaches dont les deux voltigeurs l'avaient décorée par fanatisme militaire.

Montefiore, resté seul, aperçut en face du couvent la maison d'un marchand de draperies, d'où partit un coup de feu tiré sur lui, au moment où, la regardant du haut en bas, il y fut arrêté par une foudroyante œillade qu'il échangea vivement avec une jeune fille curieuse, dont la tête s'était glissée dans le coin d'une jalousie.

Tarragone prise d'assaut, Tarragone en colère, faisant feu par toutes les croisées; Tarragone violée, les cheveux épars, à demi nue, ses rues flamboyantes, inondées de soldats français tués ou tuant, valait bien un regard, le regard d'une Espagnole intrépide. N'était-ce pas le combat de taureaux agrandi?

Montefiore oublia le pillage, et n'entendit plus, pendant un moment, ni les cris, ni la mousquetade, ni les grondemens de l'artillerie. Le profil de cette Espagnole était ce qu'il avait vu de plus divinement délicieux, lui, libertin d'Italie, lui, lassé d'Italiennes, lassé de femmes, et rêvant une femme impossible, parce qu'il était las des femmes. Il put encore tressaillir, lui, le débauché, qui avait gaspillé sa fortune pour réaliser les mille folies, les mille passions d'un homme jeune, blasé, le plus abominable monstre que puisse engendrer notre société.

Il lui passa par la tête une bonne idée que lui inspira, sans doute, le coup de fusil du boutiquier patriote: ce fut de mettre le feu à la maison. Mais il se trouvait seul, sans moyens d'action. Le centre de la bataille était sur la grande place, où quelques entêtés se défendaient encore.

D'ailleurs, il lui vint une meilleure idée. Diard sortit du couvent. Montefiore ne lui dit rien de sa découverte, et alla faire plusieurs courses avec lui dans la ville. Mais le lendemain, le capitaine italien fut militairement logé chez le marchand de draperies.

La maison de ce bon espagnol était composée au rez-de-chaussée d'une vaste boutique, sombre, extérieurement armée de gros barreaux en fer, comme le sont à Paris les vieux magasins de la rue des Lombards, et qui communiquait avec un parloir éclairé par une cour intérieure.

Cette espèce d'arrière-boutique formait une grande chambre, où respirait tout l'esprit du moyen âge : vieux tableaux enfumés, vieilles tapisseries, antique *brazero*, le chapeau à plumes suspendu à un clou, le fusil des guérillas et le manteau de Bartholo. La cuisine attenait à ce lieu de réunion, à cette pièce unique, où l'on mangeait, où l'on se réchauffait à la sourde lueur du brasier, en fumant des cigarres, et discourant pour animer les cœurs à la haine du Français. Des brocs d'argent, la vaisselle précieuse, ornaient une crédence, à la mode ancienne. Mais le jour, parcimonieusement distribué, ne laissait briller que faiblement les objets éclatans, et, comme dans un tableau de l'école hollandaise, là tout devenait brun, même les figures.

Entre la boutique et ce salon si beau de couleur et de vie patriarcale, se trouvait un escalier assez obscur qui conduisait à un magasin, où des jours, habilement pratiqués, permettaient d'examiner les étoffes. Puis, au-dessus était l'appartement du marchand et de sa femme.

Enfin le logement de l'apprenti et d'une servante avait été ménagé dans une mansarde établie sous un toit en saillie sur la rue, et soutenue par des arcs-boutans qui prêtaient à ce logis une physionomie bizarre. Mais leurs chambres furent prises par le marchand et par sa femme, qui abandonnèrent à l'officier leur propre appartement, sans doute afin d'éviter toute querelle.

Montefiore se donna pour un ancien sujet de l'Espagne, persécuté par Napoléon, et le servant contre son gré. Ces demi-mensonges eurent le succès qu'il en attendait. Il fut invité à partager le repas de la famille, comme le voulaient

son nom, sa naissance et son titre. Montefiore avait ses raisons en cherchant à capter la bienveillance du marchand; il sentait sa madone, comme l'ogre sentait la chair fraîche du petit Poucet et de ses frères.

Malgré la confiance qu'il sut inspirer au drapier, celui-ci garda le plus profond secret sur cette madone; et non-seulement le capitaine n'aperçut aucune trace de jeune fille durant la première journée qu'il passa sous le toit de l'honnête Espagnol, mais encore il ne put entendre aucun bruit ni saisir aucun indice qui lui en révélât la présence dans cet antique logis.

Cependant tout résonnait si bien entre les planchers de cette construction, presqu'entièrement bâtie en bois, que, pendant le silence des premières heures de la nuit, Montefiore espéra deviner en quel lieu se trouvait cachée la jeune inconnue. Imaginant qu'elle était la fille unique de ces vieilles gens, il la crut consignée par eux dans les mansardes, où ils avaient établi leur domicile pour tout le temps de l'occupation.

Mais aucune révélation ne trahit la cachette de ce précieux trésor. L'officier resta bien le visage collé aux petits carreaux en losange, et retenus par des branches de plomb, qui donnaient sur la cour intérieure, noire enceinte de murailles; mais il n'y aperçut aucune lueur, si ce n'est celle que projetaient les fenêtres de la chambre où étaient les deux vieux époux, toussant, allant, venant, parlant. De la jeune fille... pas même l'ombre... Montefiore était trop fin pour risquer l'avenir de sa passion en se hasardant à sonder nuitamment la maison, ou à frapper doucement aux portes. Découvert par ce chaud patriote, soupçonneux comme doit l'être un Espagnol père et marchand de draperies, c'eût été se perdre infailliblement.

Le capitaine résolut donc d'attendre avec patience, espérant tout du temps et de l'imperfection des hommes, qui finissent toujours, même les scélérats, à plus forte raison les honnêtes gens, par oublier quelque précaution. Le lendemain, il découvrit où couchait le servante, en voyant une espèce de hamac dans la cuisine. Quant à l'apprenti, il dormait sur les comptoirs de la boutique.

Pendant cette seconde journée. au souper, Montefiore, maudissant Napoléon, réussit à dérider le front soucieux de son hôte, Espagnol grave, noir visage, semblable à ceux que l'on sculptait jadis sur le manche des rebecs; et sa femme retrouva un sourire gai de haine dans les plis de sa vieille figure. La lampe et les reflets du *brazero* éclairaient fantastiquement cette noble salle. L'hôtesse venait d'offrir un *cigaretto* à leur demi-compatriote. En ce moment, Montefiore entendit un soupir, le frôlement d'une robe et la chute d'une chaise, derrière un panneau de tapisserie.

— Allons! dit la femme en pâlissant, que lui arrive-t-il?

— Vous avez donc là quelqu'un?... dit l'Italien sans donner signe d'émotion.

Le drapier laissa échapper un mot d'injure contre les filles.

Alarmée, sa femme ouvrit une porte secrète, et amena, toute pâle, demi morte, la madone de l'Italien, à laquelle cet amoureux ravi ne parut faire aucune attention. Seulement, pour éviter toute affectation, il la regarda, se retourna vers l'hôte, et lui dit dans sa langue maternelle :

— Est-ce votre fille, seigneur?....

Perez de Lagounia, tel était le nom du marchand, ayant eu de grandes relations commerciales à Gênes, à Florence, à Livourne, savait l'italien, et répondit dans la même langue :

— Non! Si c'eût été ma fille j'eusse pris moins de précautions. Cette enfant nous est confiée, et j'aimerais mieux périr que de lui voir arriver le moindre malheur. Mais donnez donc de la raison à une fille de dix-huit ans!....

— Elle est bien belle, dit froidement Montefiore.

— La beauté de la mère est assez célèbre!... répondit le marchand.

Et ils continuèrent à fumer en s'observant. Quoique Montefiore se fût imposé la dure loi de ne pas jeter le moindre regard qui pût compromettre son apparente froideur, cependant, au moment où Perez tourna la tête pour cracher, il se permit de lancer un coup d'œil à la dérobée sur cette fille, dont il rencontra les yeux pétillans. Mais alors, avec cette science de vision qui donne à un débauché, aussi bien

qu'à un sculpteur, le fatal pouvoir de déshabiller pour ainsi dire une femme, d'en deviner les formes par des inductions et rapides et sagaces, il vit un de ces chefs-d'œuvre dont la création a exigé toutes les splendeurs de l'amour.

C'était une figure blanche où le ciel de l'Espagne avait jeté quelques légers tons de bistre pour ajouter à l'expression d'un calme séraphique une ardente fierté de vierge; mais l'espèce de lueur infusée sous ce teint diaphane pouvait être due à un sang tout mauresque qui le vivifiait et le colorait, sans permettre au plus habile peintre de voir le principe de cette vie et de cette éclatante couleur. Relevés sur le sommet de la tête, ses cheveux retombaient en boucles ondoyantes, entouraient de leurs reflets noirs de fraîches oreilles transparentes, et dessinaient les contours d'un cou faiblement azuré. Cette chevelure si luxuriante mettait artistement en relief des yeux clairs et brûlans, une bouche rouge. Enfin la basquine du pays rehaussait encore la cambrure d'une taille pleine de souplesse.

C'était, non pas la Vierge de l'Italie, mais la Vierge de l'Espagne, celle du Murillo, le seul artiste assez osé pour l'avoir peinte enivrée de bonheur par la conception du Christ, imagination délirante du plus hardi, du plus chaud des peintres.

Il y avait en cette fille trois choses réunies, dont une seule suffit à diviniser une femme. La pureté de la perle gisant au fond des mers, la sublime exaltation de la sainte Thérèse espagnole, et la volupté qui s'ignore. Sa présence eut toute la vertu du talisman. Montefiore ne vit plus rien de vieux autour de lui : la jeune fille avait tout rajeuni. L'apparition fut délicieuse, mais elle dura peu.

L'inconnue fut reconduite dans la chambre mystérieuse, où la servante lui porta dès lors ostensiblement et de la lumière et son repas.

— Vous faites bien de la cacher, dit Montefiore en italien. Je vous garderai le secret, car nous avons des généraux capables de vous l'enlever militairement.

L'enivrement de Montefiore alla jusqu'à lui suggérer l'idée d'épouser l'inconnue. Alors il demanda quelques renseignemens à son hôte. Perez lui raconta volontiers l'aventure

à laquelle il devait sa pupille, et le prudent Espagnol fut engagé à faire cette confidence, autant par l'illustration des Montefiore, dont il avait entendu parler en Italie, que pour montrer combien étaient fortes les barrières qui la séparaient d'une séduction. Quoique le bonhomme eût une certaine éloquence de patriarche, en harmonie avec ses mœurs simples et conforme au coup d'escopette tiré sur Montefiore, ses discours gagneront à être résumés.

Au moment où la révolution française changea les mœurs des pays qui furent le théâtre de la guerre, il vint à Tarragone une fille de joie, chassée de Venise par la chute de Venise. La vie de cette créature était un tissu d'aventures romanesques et de vicissitudes étranges.

A elle, plus souvent qu'à toute autre femme de cette classe en dehors du monde, il arrivait, grâce au caprice d'un seigneur frappé de sa beauté extraordinaire, de se trouver pendant un certain temps gorgée d'or, de bijoux, entourée des mille délices de la richesse. C'étaient les fleurs, les carrosses, les pages, les caméristes, le palais, les tableaux, l'insolence, les voyages comme les faisait Catherine II; enfin la vie d'une reine absolue dans ses caprices et obéie en tout.

Puis, sans que jamais ni elle, ni personne, nul savant, physicien, chimiste ou autre, ait pu découvrir par quel procédé s'évaporait son or, elle retombait sur le pavé, pauvre, dénuée de tout, ne conservant que sa toute-puissante beauté, vivant d'ailleurs sans aucun souci du passé, du présent ni de l'avenir. Elle était jetée, maintenue en sa misère par quelque pauvre officier, joueur, dont elle adorait la moustache, attachée à lui comme un chien à son maître, partageant avec lui seulement les maux de cette vie militaire qu'elle consolait; du reste, faite à tout, dormant aussi gaie sous le toit d'un grenier que sous la soie d'une opulente courtine.

Italienne, Espagnole, tout ensemble, elle observait très-exactement les pratiques religieuses, et plus d'une fois elle dit à l'amour:

— Tu reviendras demain, aujourd'hui je suis tout à Dieu.

Mais cette fange pétrie d'or et de parfums, cette insouciance de tout, ces passions furieuses, cette religieuse croyance jetée à ce cœur comme un diamant dans la boue, cette vie commencée et finie à l'hôpital, ces chances du joueur transportées à l'ame, à l'existence entière; enfin cette haute alchimie où le vice attisait le feu du creuset dans lequel se fondaient les plus belles fortunes, se fluidifiaient et disparaissaient les écus des aïeux et l'honneur des grands noms; tout cela procédait d'un génie particulier, fidèlement transmis de mère en fille depuis le moyen âge.

Cette femme avait nom LA MARANA. Dans sa famille, purement féminine, depuis le treizième siècle, l'idée, la personne, le nom et le pouvoir d'un père avaient été complètement inconnus. Le mot de MARANA était, pour elle, ce que la dignité de STUART fut pour la célèbre race royale écossaise, un nom d'honneur substitué au nom patronimique, par l'hérédité constante de la même charge inféodée à la famille.

Jadis en France, en Espagne et en Italie, quand ces trois pays eurent, du quatorzième au quinzième siècle, des intérêts communs qui les unirent ou les désunirent par une guerre continuelle, le mot de Marana servit à exprimer, dans sa plus large acception, une fille de joie. A cette époque, ces sortes de femmes avaient dans le monde un certain rang dont rien aujourd'hui ne peut donner l'idée. Ninon de Lenclos et Marion Delorme ont seules, en France, joué le rôle des Impéria, des Catalina, des Marana, qui, dans les siècles précédens, réunissaient chez elles la soutane, la robe et l'épée. Une Impéria bâtit à Rome je ne sais quelle église, dans un accès de repentir, comme Rhodope construisit jadis une pyramide. Ce nom, infligé d'abord comme une flétrissure à la famille bizarre dont il est ici question, avait fini par devenir le sien, et ennoblir le vice en elle par l'incontestable antiquité du vice.

Or, un jour, la Marana du dix-neuvième siècle, un jour d'opulence ou de misère, on ne sait; ce problème fut un secret entre elle et Dieu; mais, certes, ce fut dans une heure de religion et de mélancolie, cette femme se trouva les pieds dans un bourbier et la tête dans les cieux. Alors,

elle maudit le sang de ses veines, elle se maudit elle-même, elle trembla d'avoir une fille, et jura, comme jurent ces sortes de femmes, avec la probité, avec la volonté du bagne, la plus forte volonté, la plus exacte probité qu'il y ait sous le ciel, elle jura donc devant un autel de faire de sa fille une créature vertueuse, une sainte, afin de donner, à cette longue suite de crimes et de femmes perdues, un ange, pour elles toutes, dans le ciel.

Puis, le vœu fait, le sang des Marana parla, la courtisane se rejeta dans sa vie aventureuse; mais elle eut dans le cœur une pensée de plus.

Enfin, elle vint à aimer du violent amour des prostituées, comme Henriette Wilson aima lord Ponsomby, comme Mlle Dupuis aima Bolingbroke, comme la Camargo de Musset aime son Raphaël Garrucci... Non, elle n'aima pas, elle adora un de ces hommes à blonds cheveux, un homme à moitié femme, à laquelle elle prêta les vertus qu'elle n'avait pas, voulant garder tout ce qui était vice pour elle. Puis, de cet homme faible, de ce mariage insensé, de ce mariage qui n'est jamais béni par Dieu ni par les hommes, que le bonheur devrait justifier, mais qui n'est jamais absous par le bonheur, et dont rougissent un jour même les gens sans front, elle eut une fille, une fille à sauver, une fille pour laquelle elle désira une belle vie, et surtout les pudeurs qui lui manquaient.

Alors, qu'elle vécût heureuse ou misérable, opulente ou pauvre, elle eût dans le cœur un sentiment pur, le plus beau de tous les sentimens humains, parce qu'il est le plus désintéressé. L'amour a encore son égoïsme à lui, l'amour maternel n'en a plus. Elle fut mère comme aucune mère n'était mère; car, dans son naufrage éternel, la maternité pouvait être une planche de salut. Accomplir saintement une partie de sa tâche terrestre en envoyant un ange de plus dans le paradis, n'était-ce pas mieux qu'un tardif repentir, et la seule prière pure qu'elle osât élever jusqu'à Dieu.

Aussi, quand cette fille, quand sa Maria-Juana-Pepita! —elle aurait voulu lui donner pour patronnes toutes les saintes de la Légende!... — donc, lorsque cette petite créa-

ture lui fut accordée, elle eut une si haute idée de la majesté d'une mère, qu'elle supplia le Vice de lui octroyer une trève. Elle se fit vertueuse, et vécut solitaire. Donc plus de fêtes, plus de nuits, plus d'amours. Toutes ses fortunes, toutes ses joies, étaient dans le frêle berceau de sa fille. Mais aussi les accens de cette voix enfantine lui bâtirent un oasis dans sa vie ardente. Son sentiment n'eut rien qui pût se mesurer à aucun autre. Ne comprenait-il pas tous les sentimens humains et toutes les espérances célestes ? Aussi, ne voulant entacher sa fille d'aucune souillure autre que celle du péché originel de sa naissance qu'elle essaya de baptiser dans toutes les vertus sociales, elle exigea du jeune père une fortune paternelle, et le nom paternel. Sa fille ne fut donc plus une Juana Marana, mais Juana de Mancini.

Puis, quand après sept années de joie et de baisers, d'ivresse et de bonheur, il fallut que la pauvre Marana se privât de cette idole, afin de ne pas lui courber le front sous la honte héréditaire, cette mère courageuse, renonçant à son enfant pour son enfant, lui chercha, non sans d'horribles douleurs, une autre mère, une famille, des mœurs et de saints exemples.

L'abdication d'une mère est un acte épouvantable ou sublime ; mais, là n'était-il pas sublime ?

Donc, à Tarragone, un hasard heureux lui fit rencontrer les Lagounia dans une circonstance où elle put apprécier la probité du mari et la haute vertu de la femme. Elle arriva pour eux comme un ange libérateur. La fortune et l'honneur du marchand, momentanément compromis, nécessitaient un secours et prompt et secret. La Marana lui remit la somme dont se composait la dot de Juana, ne lui en demandant ni reconnaissance ni intérêt. Dans sa jurisprudence, à elle, un contrat était une chose de cœur ; un stylet, la justice du faible, et Dieu, le tribunal suprême. Après avoir avoué les malheurs de sa situation à dona Lagounia, elle confia fille et fortune au vieil honneur espagnol qui respirait pur et sans tache dans cette antique maison. Dona Lagounia, n'ayant point eu d'enfant, se trouva très-heureuse d'avoir une fille adoptive à élever.

Alors la courtisane se sépara, le cœur brisé, de sa chère Juana, certaine d'en avoir assuré l'avenir, et de lui avoir trouvé une mère, une mère qui ferait d'elle une Mancini, et non une Marana. En quittant la simple et modeste maison du marchand, où vivaient les vertus bourgeoises de la famille, où la religion, la sainteté des sentimens, l'honneur, étaient dans l'air, la pauvre fille de joie, mère déshéritée de son enfant, put supporter ses douleurs en voyant Juana, vierge, épouse et mère, mère heureuse pendant toute une longue vie. La courtisane laissa sur le seuil de cette maison une larme, une de ces larmes que recueillent les anges, et qui rayonnent jusque dans les cieux.

Depuis ce jour de deuil et d'espérance, la Marana, ramenée par d'invincibles pressentimens, était revenue à trois reprises pour revoir sa fille.

La première fois, Juana se trouvait en proie à une maladie dangereuse.

— Je le savais, dit-elle à Perez.

Dans son sommeil elle avait aperçu Juana mourante. Elle la servit, la veilla, puis, un matin, pendant que sa fille en convalescence dormait, elle la baisa au front, et partit sans s'être trahie. La mère chassait la courtisane.

Une seconde fois, la Marana vint dans l'église où communiait Juana de Mancini. Vêtue simplement, obscure, cachée dans le coin d'un pilier, la mère proscrite se reconnut dans sa fille telle qu'elle avait été un jour, céleste figure d'ange, pure comme l'est la neige tombée le matin même sur un piton des Alpes. Toujours un peu courtisane, même dans sa maternité, la Marana sentit au fond de son ame une jalousie plus forte que ne l'étaient tous ses amours ensemble, et sortit de l'église, incapable de résister plus longtemps au désir de tuer dona Lagounia, en la voyant là, toute heureuse, le visage rayonnant, être trop bien la mère.

Enfin, une dernière rencontre eut lieu entre la mère et la fille à Milan, où le marchand et sa femme étaient allés. La Marana, passant au Corso dans tout l'appareil d'une souveraine, apparut à sa fille, rapide comme un éclair, et n'en fut pas reconnue. Effroyable angoisse! Elle, la célèbre

Marana, chargée de baisers, il lui en manquait un, un seul pour lequel elle aurait vendu tous les autres, le baiser frais et joyeux donné par une fille à sa mère, à sa mère honorée, à sa mère en qui resplendissent toutes les vertus domestiques. Juana vivante était donc réellement morte pour elle! Une pensée ranima cette courtisane, à laquelle le duc de Lina disait alors.

— Qu'avez-vous, mon amour ?...

Pensée délicieuse !... Juana était désormais sauvée. Elle serait la plus humble des femmes peut-être, mais non pas une infâme courtisane à qui plus d'un homme pouvait dire : — Mon amour !

Enfin, le marchand et sa femme avaient accompli leurs devoirs avec une rigoureuse intégrité. La fortune de Juana, devenue la leur, s'était décuplée. Perez de Lagounia, le plus riche négociant de la province, portait à la jeune fille un sentiment à demi superstitieux. Après avoir préservé sa vieille maison d'une ruine déshonorante, la présence de cette céleste créature n'y avait-elle pas amené des prospérités inouïes ?... Sa femme, ame d'or et pleine de délicatesse, en fit une enfant religieuse, pure autant que belle. Juana pouvait être aussi bien l'épouse d'un seigneur que d'un riche commerçant : elle ne faillirait à aucune des vertus nécessaires en ses brillantes destinées. Sans les évènemens, Perez, qui avait rêvé d'aller à Madrid, l'eût mariée à quelque grand d'Espagne.

— Je ne sais où est aujourd'hui la Marana, dit Perez en terminant ; mais, en quelque lieu du monde qu'elle puisse être, si elle apprend et l'occupation de notre province par vos armées, et le siège de Tarragone, elle doit être en route pour y venir, afin de veiller sur sa fille.

Ce récit changea les déterminations du capitaine italien. Il ne voulut plus faire de Juana de Mancini la marquise de Montefiore. Il reconnut le sang des Marana dans l'œillade que la jeune fille avait échangée avec lui à travers la jalousie, dans la ruse qu'elle venait d'employer pour servir sa curiosité, dans le dernier regard qu'elle lui avait jeté. Ce libertin voulait une femme vertueuse. Cette aventure était pleine de périls, mais de ces périls dont l'homme le moins

courageux ne s'épouvante jamais. Ils avivent l'amour et ses plaisirs. L'apprenti couché sur les comptoirs, la servante au bivouac dans la cuisine, Perez et sa femme ne dormant sans doute que du sommeil des vieillards, la sonorité de la maison, uue surveillance de dragon pendant le jour, tout était obstacle, tout faisait de cet amour un amour impossible. Mais il avait pour lui, contre tant d'impossibilités, le sang des Marana qui pétillait au cœur de cette curieuse Italienne, Espagnole par les mœurs, vierge de fait, impatiente d'aimer. La passion, la fille et lui Montefiore, pouvaient tous trois défier l'univers entier.

§ II. — ACTION.

Montefiore, poussé autant par l'instinct des hommes à bonnes fortunes que par ces espérances vagues que l'on ne s'explique point et auxquelles nous donnons le nom de pressentiment, mot d'une étonnante vérité, Montefiore donc passa les premières heures de cette nuit à sa croisée, occupé à regarder au-dessous de lui, dans la situation présumée de la cachette où les deux époux avaient logé l'amour et la joie de leur vieillesse.

La magasin de l'entresol, pour me servir d'une expression française qui fera mieux comprendre les localités, séparant les deux jeunes gens, le capitaine ne pouvait donc pas recourir aux bruits significativement faits d'un plancher à l'autre, langage tout artificiel que les amans savent créer en semblable occasion. Mais le hasard vint à son secours, ou la jeune fille peut-être ! Au moment où il se mit à sa croisée, il vit sur la noire muraille de la cour une zone de lumière au centre de laquelle se dessinait la silhouette de Juana. Les mouvemens répétés de son bras, son attitude, tout faisait deviner qu'elle se coiffait de nuit.

— Est-elle seule ?..... se demanda Montefiore. Puis-je mettre sans danger au bout d'un fil une lettre chargée de quelques pièces de monnaie et en frapper la vitre ronde de l'œil-de-bœuf par lequel sa cellule est sans doute éclairée ?

Aussitôt il écrivit un billet, le vrai billet de l'officier, du

soldat déporté par sa famille à l'île d'Elbe, le billet du marquis déchu, jadis musqué, maintenant capitaine d'habillement. Puis il fit une corde avec tout ce qui fut ingrédient de cordage, y attacha le billet chargé de quelques écus, et le descendit dans le plus profond silence jusqu'au milieu de cette lueur sphérique.

— Les ombres, en se projetant, me diront si sa mère ou sa servante sont avec elle. Si elle n'est pas seule, pensa Montefiore, je remonterai vivement ma corde.

Mais quand, après mille peines faciles à comprendre, l'argent frappa la vitre, une seule figure s'agita sur la muraille, le svelte buste de Juana. Elle ouvrit le carreau bien doucement, vit le billet, le prit, et resta debout en le lisant.

Montefiore s'était nommé, demandait un rendez-vous; et, en style de vieux roman, il offrait son cœur et sa main à Juana de Mancini.

Ruse infâme et vulgaire, mais dont le succès sera toujours certain! A cet âge d'innocence, la noblesse de l'ame n'augmente-t-elle pas tous les dangers de l'âge? Un poète de ce temps a dit avec grâce : La femme ne succombe que dans sa force. L'amant feint de douter de l'amour qu'il inspire au moment où il est le plus aimé. Confiante et fière, une jeune fille voudrait inventer des sacrifices à faire, et ne connaît ni le monde ni les hommes assez pour rester calme au sein de toutes ses passions soulevées, et accabler de son mépris l'homme qui peut accepter toute une vie offerte en expiation d'un reproche fallacieux.

Depuis la sublime constitution des sociétés, la jeune fille se trouve entre les horribles déchiremens que lui causent et les calculs d'une vertu prudente et les malheurs d'une faute. Elle perd souvent un amour, le plus délicieux en apparence, le premier, si elle résiste; et son époux, si elle est imprudente.

En jetant un coup d'œil sur les vicissitudes de la vie sociale à Paris, il est impossible de douter de la nécessité d'une religion, en sachant que tous les soirs il n'y a pas trop de jeunes filles séduites. Mais Paris est situé dans le 48e degré de latitude, et Tarragone sous le 41e. Cette vieille

question de climats est encore utile aux narrateurs, pour justifier et les dénouemens brusques, et les imprudences ou les résistances de l'amour.

Montefiore avait les yeux attachés sur l'élégant profil noir dessiné au milieu de la lueur. Ni lui, ni Juana, ne pouvaient se voir. Une malheureuse frise bien fâcheusement placée leur ôtait les bénéfices de la correspondance muette qui peut s'établir entre deux amoureux quand ils se penchent en dehors de leurs fenêtres. Aussi l'ame et l'attention du capitaine étaient-elles concentrées sur le cercle lumineux où, peut-être à son insu, la jeune fille allait innocemment lui laisser interpréter ses pensées par les gestes qui lui échapperaient.

Mais non. Les étranges mouvemens de Juana ne permettaient pas à Montefiore de concevoir la moindre espérance. Juana s'amusait à découper le billet. La vertu, la morale, imitent souvent, dans leurs défiances, les prévisions inspirées par la jalousie aux Bartholo de la comédie. Juana, sans encre, sans plumes et sans papier, répondait à coups de ciseaux. Bientôt elle rattacha le billet, l'officier le remonta, l'ouvrit, le mit à la lumière de sa lampe et lut :

— *Venez!*

— Venir ! se dit-il. Et le poison, l'escopette, la dague de Perez! Et l'apprenti à peine endormi sur le comptoir! Et la servante dans son hamac ! Et cette maison aussi sonore que l'est une basse d'Opéra, où j'entends d'ici le ronflement du vieux Perez!..... Venir!... Elle n'a donc plus rien à perdre?...

Réflexion poignante ! Les débauchés seuls peuvent être aussi logiques, et punir une femme même de son dévouement. La société a inventé Satan et Lovelace ; mais la vierge est un ange auquel l'homme ne sait rien prêter que ses vices; elle est si grande, si belle, qu'il ne peut ni la grandir ni l'embellir; il ne lui a été donné que le fatal pouvoir de la flétrir en l'attirant dans sa vie fangeuse.

Montefiore attendit l'heure la plus somnifère de la nuit; et, malgré ses réflexions, il descendit sans chaussure, muni de ses pistolets, allant pas à pas, s'arrêtant pour écouter le silence, avançant les mains, sondant les marches,

voyant presque dans l'obscurité, prêt à rentrer chez lui s'il survenait le plus léger incident imprévu. Revêtu de son plus bel uniforme, l'Italien s'était mis sous les armes. Sa noire chevelure parfumée, sa tête séduisante, tout avait reçu l'éclat particulier que la toilette et les soins prêtent aux beautés naturelles; car, en semblable occurrence, il n'y a pas d'homme qui ne soit aussi femme qu'une femme.

Montefiore put arriver sans encombre à la porte secrète du cabinet où la jeune fille avait été logée, et qui était pratiqué dans un coin de la maison, élargie en cet endroit par un de ces rentrans capricieux assez fréquens là où les hommes sont obligés, par la cherté du terrain, de serrer les maisons les unes contre les autres.

Cette cellule appartenait exclusivement à Juana, qui s'y tenait pendant le jour, loin de tous les regards. Jusqu'alors, elle avait couché près de sa mère adoptive, mais l'exiguité des mansardes où s'étaient réfugiés les deux époux ne leur avait pas permis de prendre avec eux leur pupille.

Dona Lagounia avait donc laissé la jeune fille sous la garde et la clef de la porte secrète, sous la protection des idées religieuses les plus efficaces, car elles étaient devenues des superstitions, et sous la défense d'une fierté naturelle, d'une pudeur de sensitive, qui faisaient de la jeune Mancini une exception dans son sexe : elle en avait également les vertus les plus touchantes et les inspirations les plus passionnées. Aussi avait-il fallu toute la modestie, toute la sainteté de cette vie monotone pour calmer et rafraîchir ce sang brûlé des Marana qui pétillait dans son cœur, et dont sa mère adoptive appelait les piquantes attaques des tentations du démon.

Un léger sillon de lumière, tracé sur le plancher par la fente de la porte, permit à Montefiore d'en voir la place, et il y gratta doucement. Juana ouvrit. Montefiore entra, palpitant, et reconnut tout d'abord sur la noble figure de cette recluse une expression de naïve curiosité, l'ignorance la plus complète des dangers qu'elle allait courir, et une sorte d'admiration candide. Il resta pendant un moment frappé par l'espèce de sainteté du tableau qui s'offrait à ses regards, et qui résultait d'une admirable harmonie

entre cette fraîche cellule et cette délicieuse fille.

Les quatre murs étaient tendus d'une tapisserie à fond gris parsemé de fleurs violettes. Un petit bahut d'ébène sculpté, un antique miroir, un immense et vieux fauteuil, également en ébène et couvert en tapisserie; puis une table à pieds contournés; sur le plancher, un joli tapis; auprès de la table, une chaise : voilà tout. Mais sur la table, des fleurs et un ouvrage de broderie. Mais au fond, un lit étroit et mince, sur lequel Juana rêvait. Au-dessus du lit, trois tableaux; au chevet, un crucifix, un bénitier, une prière écrite en lettres d'or et encadrée. Les fleurs exhalaient de faibles parfums. Les bougies répandaient une douce lumière. Tout était calme, pur et sacré. Les idées rêveuses de Juana, mais Juana surtout, avaient communiqué leur charme aux choses, et son ame semblait y rayonner : c'était la perle dans sa nacre. Juana, vêtue de blanc, belle de sa seule beauté, ayant laissé son rosaire pour appeler l'amour, aurait inspiré du respect à Montefiore lui-même, si le silence, si la nuit, si Juana, n'avaient pas été si amoureuses, si le petit lit blanc n'avait pas laissé voir les draps entre ouverts et l'oreiller confident de mille confus désirs.

Montefiore demeura long-temps debout, ivre d'un bonheur inconnu, peut-être celui de Satan apercevant le ciel par une échappée des nuages qui lui servent d'enceinte.

— Aussitôt que je vous ai vue, dit-il en pur toscan et d'une voix italiennement mélodieuse, je vous ai aimée. En vous ont été mon ame et ma vie, pour toujours, si vous le voulez.

Juana écoutait; elle respirait dans l'air le son de ces paroles magiques dans la langue de l'amour.

— Pauvre petite, comment avez-vous pu respirer si long-temps dans cette noire maison sans y périr? Vous, faite pour régner dans le monde, pour habiter le palais d'un prince, vivre de fête en fête, ressentir les joies que vous faites naître, voir tout à vos pieds, effacer les plus belles richesses par celles de votre beauté qui ne rencontrera point de rivales, vous avez vécu là, solitaire, avec ces deux marchands!....

Question intéressée. Il voulait savoir si Juana n'avait point eu d'amant.

— Oui, répondit-elle. Mais qui donc vous a dit mes pensées les plus secrètes? Depuis quelques mois, je suis triste à mourir... oui, j'aimerais mieux être morte que de rester plus long-temps dans cette maison. Voyez cette broderie: il n'y a pas un point qui n'y ait été fait sans mille pensées affreuses. Que de fois j'ai voulu m'évader pour aller me jeter à la mer!... Pourquoi: Je ne le sais déjà plus... De petits chagrins d'enfant, mais bien vifs, malgré leur niaiserie... Souvent j'ai embrassé ma mère, le soir, comme on embrasse sa mère pour la dernière fois, en me disant intérieurement: — Demain, je me tuerai. Puis, je ne mourais pas. Les suicidés vont en enfer, et j'avais si grand'peur de l'enfer que je me résignais à vivre, à toujours me lever, me coucher, travailler aux mêmes heures, et faire les mêmes choses!... Je ne m'ennuyais pas, mais je souffrais... Et cependant mon père et ma mère m'adorent. Ah! je suis mauvaise, je le dis bien à mon confesseur.

— Vous êtes donc toujours restée ici sans divertissemens, sans plaisirs?..

— Oh! je n'ai pas toujours été ainsi. Jusqu'à l'âge de quinze ans, les chants, la musique, les fêtes de l'église m'ont fait plaisir à voir; j'étais heureuse de me sentir comme les anges, sans péché, de pouvoir communier tous les huit jours, enfin, j'aimais Dieu. Mais depuis trois ans, de jour en jour tout a changé en moi. D'abord j'ai voulu des fleurs ici, j'en ai eu de bien belles; puis j'ai voulu....

— Mais je ne veux plus rien, ajouta-t-elle en souriant à Montefiore. Ne m'avez-vous pas écrit tout-à-l'heure que vous m'aimeriez toujours?

— Oui, ma Juana! s'écria doucement Montefiore en prenant cette adorable fille par la taille et la serrant avec force contre son cœur, oui. Mais laisse-moi te parler comme tu parles à Dieu. N'es-tu pas plus belle que la Marie des cieux? Écoute.

— Je te jure, reprit-il en la baisant dans ses cheveux, je jure en prenant ton front comme le plus beau des autels, de faire de toi mon idole, de te prodiguer toutes les fortunes

du monde. A toi mes carrosses, à toi mon palais de Milan, à toi tous les bijoux, les diamans de mon antique famille; à toi, chaque jour, de nouvelles parures; à toi les mille jouissances, toutes les joies du monde.

— Oui, dit-elle, j'aime bien tout cela; mais je sens dans mon ame que ce que j'aimerai le plus au monde, ce sera mon cher époux.

— *Mio caro sposo!*

Car il est impossible d'attacher aux deux mots français l'admirable tendresse, l'amoureuse élégance de sons dont la langue et la prononciation italiennes revêtent ces trois mots délicieux. Or l'italien était la langue maternelle de Juana.

— Je retrouverai, dit-elle en lançant à Montefiore un regard où brillait la pureté des chérubins, je retrouverai ma chère religion en lui. Lui et Dieu, Dieu et lui. — Ce sera donc vous?... dit-elle.

Et certes, ce sera vous!... s'écria-t-elle. Tenez, venez voir le tableau que mon père m'a rapporté d'Italie.

Elle prit une bougie, fit un signe à Montefiore, et lui montra au pied du lit un saint Michel terrassant le démon.

Regardez, n'a-t-il pas vos yeux?... Aussi, quand je vous ai vu dans la rue, cette rencontre m'a semblé un avertissement du ciel. Pendant mes rêveries du matin, avant d'être appelée par ma mère pour la prière, j'avais tant de fois contemplé cette peinture, cet ange, que j'avais fini par en faire mon époux. Mon Dieu! je vous parle comme je me parle à moi-même. Je dois vous paraître bien folle; mais si vous saviez comme une pauvre recluse a besoin de dire les pensées qui l'étouffent! Seule, je parlais à ces fleurs, à ces bouquets de tapisserie, car ils me comprenaient mieux, je crois, que mon père et ma mère, toujours si graves.

— Juana, reprit Montefiore en lui prenant les mains et les baisant avec une passion qui éclatait dans ses yeux, dans ses gestes et dans le son de sa voix, parle-moi comme à ton époux, comme à toi-même. J'ai souffert tout ce que tu as souffert : entre nous il doit suffire de peu de paroles pour que nous comprenions notre passé; mais il n'y en aura jamais assez pour exprimer nos félicités à venir. — Mets

ta main sur mon cœur... sens-tu comme il bat? Promettons-nous devant Dieu, qui nous voit et nous entend, d'être l'un à l'autre fidèles pendant toute notre vie. Tiens, prends cet anneau... donne-moi le tien.

— Donner mon anneau !... s'écria-t-elle avec effroi; mais il me vient de notre saint père le pape; il m'a été mis au doigt dans mon enfance par une belle dame qui m'a nourrie, qui m'a mise dans cette maison, et m'a dit de le garder toujours...

— Juana, tu ne m'aimeras donc pas?...

— Ah! dit-elle, le voici. Vous, n'est-ce donc pas mieux que moi?...

Elle tenait l'anneau en tremblant, et le serrait, en regardant Montefiore avec une lucidité questionneuse et perçante. Cet anneau, c'était tout pour elle; elle le lui donna.

— Oh! ma Juana, dit Montefiore en la serrant dans ses bras, il faudrait être un monstre pour te tromper... Je t'aimerai toujours...

Juana était devenue rêveuse.

Montefiore, pensant en lui-même que, dans cette première entrevue, il ne fallait rien risquer qui pût effaroucher une jeune fille aussi pure, imprudente par vertu, s'en remit sur l'avenir, sur sa beauté, dont il connaissait le pouvoir, et sur l'innocent mariage de l'anneau, la plus magnifique des unions, la plus légère et la plus forte de toutes les cérémonies, celle du cœur. Pendant le reste de la nuit et la journée du lendemain, l'imagination de Juana devait être sa complice. Donc il s'efforça d'être aussi respectueux que tendre. Dans cette pensée, aidé par sa passion et plus encore par les désirs que lui inspirait Juana, il fut tendre, caressant et onctueux dans ses paroles. Il embarqua l'innocente fille dans tous les projets d'une vie nouvelle, lui peignit le monde sous les couleurs les plus brillantes, l'entretint de ces détails de ménage qui plaisent tant aux jeunes filles, fit avec elle de ces conventions disputées qui donnent des droits et de la réalité à l'amour. Puis, après avoir décidé l'heure accoutumée de leur rendez-vous nocturne, il laissa Juana heureuse, mais changée. La Juana pure et sainte n'existait plus. Dans le dernier regard qu'elle

lui lança, dans le joli mouvement qu'elle fit pour apporter son front aux lèvres de son amant, il y avait déjà plus de passion qu'il n'est permis à une fille d'en montrer. La solitude, l'ennui, ses travaux en opposition avec sa nature, avaient fait tout cela. Pour la rendre sage et vertueuse, il aurait fallu peut-être l'habituer au monde, et le lui cacher.

— La journée, demain, me paraîtra bien longue! dit-elle en recevant sur le front un baiser chaste. Mais restez dans la salle, et parlez un peu haut, pour que je puisse entendre votre voix. Elle me remplit le cœur.

Montefiore, devinant toute la vie de Juana, n'en fut que plus satisfait, d'avoir su contenir ses désirs pour en mieux assurer le contentement. Il remonta chez lui sans accident.

Dix jours se passèrent sans qu'aucun évènement troublât la paix et la solitude de cette maison. Montefiore avait déployé toutes ses câlineries italiennes, pour le vieux Perez, pour dona Lagounia, pour l'apprenti, même pour la servante. Tous l'aimaient. Mais, malgré la confiance qu'il sut leur inspirer, jamais il ne voulut en profiter pour demander à voir Juana, pour faire ouvrir la porte de la délicieuse cellule. La jeune Italienne, affamée de voir son amant, l'en avait bien souvent prié; mais il s'y était toujours refusé par prudence.

D'ailleurs, il avait usé tout son crédit et toute sa science pour endormir les soupçons des deux vieux époux. Il les avait accoutumés à le voir, lui militaire, ne plus se lever qu'à midi. Le capitaine s'était dit malade.

Les deux amans ne vivaient donc plus que la nuit, au moment où tout dormait dans la maison. Si Montefiore n'avait pas été un de ces libertins auxquels l'habitude du plaisir permet de conserver leur sang froid en toute occasion, ils eussent été dix fois perdus pendant ces dix jours. Un jeune amant, dans la candeur du premier amour, se serait laissé aller à de ravissantes imprudences auxquelles il est difficile de résister. Mais l'Italien résistait même à Juana boudeuse, à Juana folle, à Juana faisant de ses longs cheveux une chaîne qu'elle lui passait autour du cou pour le retenir.

Cependant l'homme le plus perspicace eût été fort embarrassé de deviner les secrets de leurs rendez-vous nocturnes. Il est à croire que, sûr du succès, l'Italien se donna les plaisirs ineffables d'une séduction allant à petits pas, d'un incendie qui gagne graduellemeut, et finit par tout embraser.

Le onzième jour, en dînant, il jugea nécessaire de confier, sous le sceau du secret, aux vieux Perez, que la cause de sa disgrâce dans sa famille était un mariage disproportionné. Cette fausse confidence était quelque chose d'horrible au milieu du drame nocturne qui se jouait dans cette maison. Montefiore, en joueur expérimenté, se préparait un dénouement dont il jouissait d'avance en artiste qui aime son art. Il comptait bientôt quitter sans regret la maison, Juana, son amour.

Or, quand Juana, risquant sa vie peut-être dans une question, demandait à Perez où était son hôte, après l'avoir long-temps attendu, Perez lui dirait :

— Le marquis de Montefiore s'est réconcilié avec sa famille, qui consent à recevoir sa femme, et il est allé la présenter.

Alors Juana !... Il ne s'était jamais démandé ce que deviendrait Juana. Mais il en avait étudié la noblesse, la candeur, toutes les vertus, et il était sûr du silence de Juana.

Il obtint une mission de je ne sais quel général.

Trois jours après, pendant la nuit, la nuit qui précédait son départ, Montefiore voulant sans doute, comme un tigre, ne rien laisser de sa proie, au lieu de remonter chez lui, entra dès l'après-dîner chez Juana pour se faire une plus longue nuit d'adieux.

Juana, véritable Espagnole, véritable Italienne, ayant double passion, fut bienheureuse de cette hardiesse; elle accusait tant d'ardeur ! Trouver dans l'amour pur du mariage les cruelles félicités d'un engagement illicite, cacher son époux dans les rideaux de son lit !... tromper à demi son père et sa mère adoptive, et pouvoir leur dire, en cas de surprise :

— Je suis la marquise de Montefiore !...

Pour une jeune fille romanesque et qui, depuis trois ans, ne rêvait pas l'amour sans en rêver tous les dangers, n'était-ce pas une fête !...

La porte en tapisserie retomba sur eux, sur leurs folies, sur leur bonheur, comme un voile; il est inutile de la soulever.

Il était alors environ neuf heures; le marchand et sa femme lisaient leurs prières du soir; tout-à-coup le bruit d'une voiture attelée de plusieurs chevaux résonna dans la petite rue; des coups frappés en hâte retentirent dans la boutique; la servante courut ouvrir.

Aussitôt, en deux bonds entra dans la salle antique une femme magnifiquement vêtue, quoiqu'elle sortit d'une berline de voyage horriblement crottée par la boue de mille chemins; une voiture qui avait traversé l'Italie, la France et l'Espagne. C'était la Marana! la Marana, qui, malgré ses trente-six ans, malgré ses joies, était dans tout l'éclat d'une *belta folgorante,* afin de ne pas perdre le superbe mot créé pour elle à Milan par ses passionnés adorateurs; la Marana, qui, maîtresse avouée d'un roi, avait quitté Naples, les fêtes de Naples, le ciel de Naples, l'apogée de sa vie d'or et de madrigaux, de parfums et de soie, en apprenant par son royal amant les évènemens d'Espagne et le siège de Tarragone.

— A Tarragone, avant la prise de Tarragone! s'était-elle écriée. Je veux être dans dix jours à Tarragone.

Et, sans se soucier d'une cour, ni d'une couronne, elle était arrivée à Tarragone munie d'un firman quasi-impérial, munie d'or, qui lui permit de traverser l'empire français avec la vélocité d'une fusée et dans tout l'éclat d'une fusée. Pour les mères il n'y a pas d'espace, une vraie mère pressent tout, et voit son enfant d'un pôle à l'autre.

— Ma fille! ma fille!... cria la Marana.

A cette voix, à cette brusque invasion, à l'aspect de cette reine au petit pied, le livre de prière tomba des mains de Perez et de sa femme, cette voix retentissait comme la foudre, et les yeux de la Marana en lançaient les éclairs.

— Elle est là!... répondit le marchand d'un ton calme, après une pause pendant laquelle il se remit de l'émotion

que lui avaient causée cette brusque arrivée, le regard et la voix de la Marana.

— Elle est-là!... répéta-t-il en montrant la petite cellule.

— Oui, mais elle n'a pas été malade, elle est toujours.

— Parfaitement bien, dit dona Lagounia.

— Mon Dieu! jette-moi maintenant dans l'enfer pour l'éternité, si cela te plaît!... s'écria la Marana en se laissant aller toute épuisée, à demi-morte, dans un fauteuil.

La fausse coloration due à ses anxiétés tomba soudain, elle pâlit. Elle avait eu de la force pour supporter les souffrances, elle n'en avait plus pour sa joie. La joie était plus violente que sa douleur, car elle contenait les échos de la douleur et les angoisses de la joie.

— Cependant, dit-elle, comment avez-vous fait? Tarragone a été prise d'assaut?...

— Oui, reprit Perez. Mais en me voyant vivant, comment m'avez-vous fait une question? Ne fallait-il pas me tuer pour arriver à Juana?

A cette réponse, la courtisane saisit la main calleuse de Perez, et la baisa en y jetant des larmes qui lui vinrent aux yeux. C'était tout ce qu'elle avait de plus précieux sous le ciel, elle qui ne pleurait jamais.

— Bon Perez!... dit-elle enfin. — Mais vous devez avoir eu des militaires à loger?

— Un seul, répondit l'Espagnol. Par bonheur, nous avons le plus loyal des hommes, un homme jadis Espagnol, un Italien qui hait Bonaparte, un homme marié, un homme froid... Il se lève tard et se couche de bonne heure. Il est même malade en ce moment.

Un Italien!... Quel est son nom?

— Le capitaine Montefiore...

— Alors ce ne peut pas être le marquis de Montefiore...

— Si, sénora, lui-même.

— A-t-il vu Juana?

— Non, dit dona Lagounia.

— Vous vous trompez, ma femme, reprit Perez. Le marquis a dû la voir pendant un bien court instant, il est

vrai ; mais je pense qu'il l'aura regardée le jour où elle est entrée ici pendant le souper.

— Ah! Je vèux voir ma fille!...

— Rien de plus facile, dit Pérez. Elle dort. Si elle a laissé la clef dans la serrure, il faudra cependant la réveiller.

En se levant pour prendre la double clef de la porte, les yeux du marchand tombèrent par hasard sur la haute croisée ; et, dans le cercle de lumière projeté sur la noire muraille de la cour intérieure, par la grande vitre ovale de la cellule, il aperçut la silhouette d'un groupe que, jusqu'au gracieux Canova, nul autre sculpteur n'avait su deviner. L'Espagnol se retourna :

— Je ne sais pas, dit-il à la Marana, où nous avons mis cette clef.

Vous êtes bien pâle, lui dit-elle.

Je vais vous dire pourquoi! répondit-il en sautant sur son poignard, qu'il saisit et dont il frappa violemment la porte de Juana en criant :

— Juana, ouvrez! ouvrez!

Son accent exprimait un épouvantable désespoir qui glaça les deux femmes.

Et Juana n'ouvrit pas, parce qu'il lui fallut quelque temps pour cacher Montefiore. Elle ne savait rien de ce qui se passait dans la salle. Les doubles portières de tapisserie étouffaient les paroles.

— Madame, je vous ments en disant que je ne sais pas où est la clef.

— La voici, reprit-il en la tirant du buffet. Mais elle est inutile. Celle de Juana est dans la serrure, et sa porte est barricadée.

— Nous sommes trompés, ma femme! dit-il en se tournant vers elle. Il y a un homme chez Juana!..

— Par mon salut éternel, la chose est impossible, lui dit sa femme.

— Ne jurez pas, dona Lagounia. Notre honneur est mort, et cette femme...

Il montra la Marana qui s'était levée et restait immobile, foudroyée par ces paroles.

... Cette femme a le droit de nous mépriser. Elle nous a sauvé vie, fortune, honneur, et nous n'avons su que lui garde des écus!...

— Juana, ouvrez, cria-t-il, ou je brise votre porte!

Et sa voix, croissant en violence, alla retentir jusque dans les greniers de la maison. Mais il était froid et calme. Il tenait en ses mains la vie de Montefiore, et allait laver ses remords avec tout le sang de l'Italien.

— Sortez, sortez, sortez, sortez tous! cria la Marana en sautant, avec l'agilité d'une tigresse, sur le poignard, qu'elle arrache des mains de Perez étonné.

— Sortez, Perez, reprit-elle avec tranquillité, sortez, vous, votre femme, votre servante et votre apprenti. Il va y avoir un meurtre ici. Vous pourriez être fusillés tous par les Français. N'y soyez pour rien, cela me regarde seule. Entre ma fille et moi, il ne doit y avoir que Dieu. Quant à l'homme, il m'appartient. La terre entière ne l'arracherait pas de mes mains. Allez, allez donc, je vous pardonne. Je le vois, cette fille est une Marana. Vous, votre religion, votre honnenr, étiez trop faibles pour lutter contre mon sang.

Elle poussa un soupir affreux et leur montra des yeux secs. Elle avait tout perdu et savait souffrir, elle était courtisane.

La porte s'ouvrit. La Marana oublia tout, et Perez, faisant signe à sa femme, put rester à son poste, voulant aider à la vengeance de la mère trahie. C'était un vieil Espagnol intraitable sur l'honneur.

Juana, [doucement éclairée, blanchement vêtue, se montra calme au milieu de sa chambre.

— Que me voulez-vous?... dit-elle.

La Marana ne put réprimer un léger frisson.

— Perez, demanda-t-elle, ce cabinet a-t-il une autre issue?

Perez fit un geste négatif.

Alors elle s'avança dans la chambre.

— Juana, je suis votre mère, votre juge, et vous vous êtes mise dans la seule situation où je pusse me découvrir à vous. Vous êtes venue à moi, vous que je voulais au ciel.... Ah! vous êtes tombée bien bas. Il y a chez vous un amant.....

— Madame, il ne doit et ne peut s'y trouver que mon

époux !... répondit elle. Je suis la marquise de Montefiore !

La Marana tressaillit.

— Il y en a donc deux ? dit le vieux Perez de sa voix grave. Il m'a dit être marié.

— Montefiore !... mon amour !.., cria la jeune fille en déchirant les rideaux et montrant l'officier, viens, ces gens te calomnient !

L'Italien se montra pâle et blême ; il voyait un poignard dans la main de la Marana, et connaissait la Marana.

Aussi, d'un bond s'élança-t-il hors de la chambre, en criant d'une voix tonnante :

— Au secours ! au secours ! l'on assassine un Français Soldats du sixième de ligne, courez chercher le capitaine Diard !... Au secours !...

Perez avait étreint le marquis, et allait de sa large main lui faire un baillon naturel, lorsque la courtisane l'arrêtant, lui dit :

— Tenez-le bien, mais laissez-le crier ! Ouvrez les portes, laissez-les ouvertes, et sortez, je vous le répète.

— Quant à toi, reprit-elle en s'adressant à Montefiore, crie, appelle au secours... Quand les pas de tes soldats se feront entendre, tu auras cette lame dans le cœur.

— Est-tu marié ?...

Montefiore, tombé sur le seuil de la porte à deux pas de Juana, n'entendait plus, ne voyait plus rien, si ce n'est la lame du poignard, dont les rayons l'aveuglaient.

— Il m'aurait donc trompée !... dit lentement Juana. Il s'est dit libre.

— Il m'a dit être marié !... reprit Perez de sa voix grave.

— Sainte Vierge !... s'écria dona Lagounia.

— Répondras-tu, ame de boue ? dit la Marana à voix basse, en se penchant à l'oreille du marquis.

— Votre fille... dit Montefiore.

— La fille que j'avais est morte ou va mourir, répliqua la Marana. Je n'ai plus de fille. Ne prononce plus ce mot. Réponds. Es-tu marié ?...

— Non, madame.., dit enfin Montefiore, voulant gagner du temps. Je puis épouser votre fille.

— Mon noble Montefiore !.... dit Juana respirant.

— Alors pourquoi fuir et appeler au secours ?... demanda l'Espagnol.

Terrible lueur !

Juana ne dit rien, mais elle se tordit les mains et alla s'asseoir dans son fauteuil.

En cet instant, il se fit au-dehors un tumulte assez facile à distinguer par le profond silence qui régnait au parloir.

Un soldat du sixième de ligne, passant par hasard dans la rue au moment où Montefiore criait au secours, avait été prévenir Diard. Le quartier-maître, qui rentrait heureusement chez lui, vint, accompagné de quelques amis.

— Pourquoi fuir ?.... reprit Montefiore, en entendant la voix de son ami, c'est que je vous disais vrai.

— Diard !... Diard !....

Mais, sur un mot de son maître, qui voulait que tout chez lui fût du meurtre, l'apprenti ferma la porte, et les soldats furent obligés de l'enfoncer. Donc, avant qu'ils n'entrassent, la Marana put donner au coupable un coup de poignard ; mais sa colère concentrée l'ayant empêchée de bien ajuster, la lame glissa sur l'épaulette de Montefiore. Néanmoins, elle y mit tant de force que l'Italien alla tomber aux pieds de Juana, qui ne s'en aperçut pas.

La Marana sauta sur lui ; et cette fois, pour ne pas le manquer, elle le prit à la gorge, le maintint avec un bras de fer, et le visa au cœur.

— Je suis libre et j'épouse ! je le jure par Dieu, par ma mère, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je suis garçon, j'épouse !....

Et il mordait le bras de la courtisane.

— Allez !.... ma mère, dit Juana, tuez-le !... Il est trop lâche : je n'en veux pas pour époux, fût-il dix fois plus beau !

— Ah ! je retrouve ma fille !.... cria la mère.

— Que se passe-t-il donc ici ? demanda le quartier-maître survenant.

— Il y a, s'écria Montefiore, que l'on m'assassine, au nom de cette fille qui prétend que je suis son amant, qui

m'a entraîné dans un piège, et que l'on veut me forcer d'épouser contre mon gré....

— Tu n'en veux pas !... s'écria Diard, frappé de la beauté sublime que l'indignation, le mépris et la haine du monde entier prêtaient à Juana, déjà si belle. Tu es bien difficile! S'il lui faut un mari, me voilà. Rengaînez vos poignards.

La Marana prit l'Italien, le releva, l'attira près du lit de sa fille et lui dit à l'oreille :

— Si je t'épargne, rends-en grâce à ton dernier mot. Mais, souviens-t'en! Si ta langue flétrit jamais ma fille, nous nous reverrons.

— En quoi consiste sa dot?... demanda-t-elle à Perez.

—Elle a deux cent mille piastres fortes....

— Ce ne sera pas tout, monsieur, dit-elle à Diard. Qui êtes-vous?

— Vous pouvez sortir, reprit-elle, en se tournant vers Montefiore, qui, en entendant parler de deux cent mille piastres fortes, s'avança disant :

—Je suis bien réellement libre....

Un regard de Juana lui ôta la parole.

— Vous êtes bien réellement libre de sortir, lui dit-elle. Et il sortit.

—Hélas! monsieur, reprit la jeune fille en s'adressant à Diard, je vous remercie avec admiration. Mon époux est au ciel; ce sera Jésus-Christ. Demain j'entrerai au couvent de...

—Juana, ma Juana, tais-toi! cria la mère en la serrant dans ses bras. Puis elle lui dit à l'oreille :

— Il te faut un autre époux.

Juana pâlit.

—Qui êtes-vous, monsieur? répéta-t-elle en regardant le Provençal.

— Je ne suis encore, dit-il, qu'un quartier-maître du sixième de ligne. Mais, pour une telle femme, on se sent le cœur de devenir maréchal de France. Je me nomme Pierre-François Diard. Mon père était prevôt des marchans; je ne suis donc pas un....

— Eh! vous êtes honnête homme, n'est-ce pas? s'écria la Marana. Si vous plaisez à la signora Juana de Mancini, vous pouvez être heureux l'un et l'autre.

— Juana! reprit-elle d'un ton grave, en devenant la femme d'un brave et digne homme, songe que tu seras mère. J'ai juré que tu pourrais embrasser au front tes enfans sans rougir..... (là, sa voix s'altéra légèrement). J'ai juré que tu serais une femme vertueuse. Attends-toi donc, dans cette vie, à bien des peines; mais, quoi qu'il arrive, reste pure, et sois en tout fidèle à ton mari. Sacrifie-lui tout. Il sera le père de tes enfans..... Un père à tes enfans !.... Va! entre un amant et toi tu rencontreras toujours ta mère; je la serai dans les dangers seulement... Vois-tu le poignard de Perez... il est dans ta dot!... Et je l'y laisse comme une garantie de ton honneur, tant que j'aurai les yeux ouverts et les bras libres.

— Adieu, dit-elle en retenant ses pleurs... fasse le ciel que nous ne nous revoyons jamais!

A cette idée, ses larmes coulèrent en abondance.

— Pauvre enfant! tu as été bien heureuse dans cette cellule... plus que tu ne le crois...

— Faites qu'elle ne la regrette jamais... dit-elle en regardant son futur gendre.

Cette scène n'est point le sujet principal de mon récit; mais il était nécessaire d'expliquer, avant toutes choses, comment il se fit que le capitaine Diard épousa Juana de Mancini; comment Montefiore et Diard se connurent, et de faire comprendre quel cœur, quel sang, quelles passions animaient Mme Diard.

Maintenant, passons à la véritable histoire, au dénouement du mariage qui eut lieu entre le capitaine et la petite-fille des Marana.

Paris, 15 décembre.

De Balzac.

(*L'histoire de Mme Diard à la prochaine livraison.*)

SCÈNE DE LA VIE MILITAIRE.

—

LES FRANÇAIS DEVANT ANVERS

EN 1832

UNE PROMENADE DANS LA TRANCHÉE.

Vous qui cherchez des émotions vives, dont la curiosité s'est émoussée au mélodrame, au mimodrame, et même aux tableaux repoussans du drame moderne, entrez avec moi dans la tranchée; il y a place pour vous dans la tranchée, on se serrera. Mais, je dois vous en prévenir, le spectacle dure vingt-quatre heures (1); cela pourra vous paraître long. Là, ce n'est pas comme au boulevard du temple,

Où les mort de la veille
Servent le lendemain.

Plus d'un glorieux spectateur y attendra la trompette du jugement dernier, et l'on ne sait pas encore précisément quand

(1) On relève la garde de tranchée tous les jours ; les travailleurs n'y restent que deux heures.

l'obstiné commandant de la citadelle ordonnera de baisser le rideau. N'importe, on ne doit pas s'effrayer de la longueur de l'action, lorsqu'on a vu la république, l'empire et les cent jours resserrés dans le cadre du Cirque-Olympique, et les majestueux évènemens de ces grandes époques se faisant petits pour pouvoir se mettre à la portée de l'époque actuelle.

Nous débouchons par le village de Saint-Laurent, non loin de la fameuse lunette de ce nom, actuellement au pouvoir des assiégeans, en laissant à notre gauche Berchem, où est établi l'état-major de l'armée. Avant d'entrer, nous passons devant une assez jolie église, placée sous l'invocation du saint qui mourut sur des charbons, *ad majorem Dei gloriam*. Et pour charmer l'ennui de la route, il faut que je vous dise un mot du vénérable desservant de ce modeste temple, qu'on a converti en une ambulance, également, si je ne me trompe, à la plus grande gloire de Dieu; car Dieu doit voir avec joie les soins empressés que des chirurgiens de l'armée y prodiguent aux malheureux blessés, tout chauds encore du feu des combats.

Le curé de Saint-Laurent donc, qui n'a pas eu un seul instant la pensée de déserter son poste, le partage, au contraire, glorieusement avec nos hommes de l'art; et ce n'est pas sans s'exposer au martyre, car bon nombre de boulets et de bombes ont porté jusque-là. La *Chronique anversoise* prétend même qu'un drapeau noir, placé sur le sommet de l'édifice, et distinctement aperçu des pointeurs hollandais, n'a pas empêché ces ennemis peu généreux de diriger un feu meurtrier vers cet asile sacré de la religion et du malheur. Dès le commencement du siège, quand on conçut l'idée, qui fut aussitôt exécutée, de changer la destination de l'église, le bon curé se crut en droit de tenter par tous les moyens d'appeler quelques ames à Dieu. Je dois dire, en historien fidèle, que sa piété, si digne d'éloge, vint échouer presque complètement contre le scepticisme irréfléchi des premiers blessés qui furent installés dans sa sacristie. Il ne se rebuta pas, le bon prêtre! s'approchant pieusement de ceux qu'il voyait près de rendre l'ame, il redoublait d'onction et d'éloquence. Mais, hélas! la violence

des douleurs, cette idée de destruction qui se présentait hideuse à nos braves, n'intimidait presque personne. Il recourut alors aux conseils des chirurgiens présens; ceux-ci, qui connaissent le terrain, ne surent trop que lui dire. L'homme de Dieu fut subitement éclairé par un rayon d'en haut : sachant que l'eau-de-vie était sévèrement interdite aux blessés, et voulant à toute force se faire écouter, il fit promptement acheter de ses deniers, une assez grande quantité de cigarres et de tabac à fumer. Fort de ses louables intentions, il revint auprès des récalcitrans; et, accompagnant très-heureusement la parole évangélique de l'offre adroite d'un cigarre ou d'une pipe de tabac, au choix du patient, il réussit, assure-t-on, au-delà de toute espérance, et ne tarda pas à compter nombre de prosélytes.

Poursuivons. Nous voici à l'entrée de la tranchée, deux écriteaux se présentent à nos yeux; sur l'un on lit : *parallèle vers Kiel* sur l'autre, *parallèle vers Montébello.* Les lecteurs sont, à l'heure qu'il est, assez au courant du siège pour savoir comme moi que l'un de ces deux chemins conduit à la lunette de Kiel, et l'autre au fort Montébello. Prenons le premier des deux, il nous conduira, à travers des zig-zags sans fin, et en appuyant constamment à droite, à la contre-garde de la lunette Saint-Laurent, dont la place d'armes est occupée par le génie et par nos soldats. Déjà l'on a commencé (nous sommes au 14 décembre) la descente du fossé, et l'on en a fini avec les têtes de sape. Mais, puisque nous sommes en promenade, il faut regarder autour de nous, et tâcher surtout de bien voir.

Le parapet, du côté de l'ennemi, bien entendu, est garni d'hommes armés, dont un certain nombre veille sans cesse, et doit avertir des démonstrations que pourraient faire les assiégés en dehors de leurs murailles. Sur quelques points, une fusillade est engagée, soit pour répondre au feu de mousqueterie de la place, soit pour dérober à l'ennemi la connaissance d'un ouvrage qu'on entreprend, d'une batterie qu'on élève ou qu'on rapproche, ou pour masquer un mouvement de troupes qui s'exécute. En quelques endroits, le terrain est bon ; mais dans d'autres, il est glaiseux, et

l'on y enfonce; plus loin, malgré les précautions qu'a prises le génie, qui veille à tout, de faire jeter des fascines en abondance, on est dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Ici, une cantinière enrégimentée, portant le chapeau ciré, le déshabillé bleu de ciel et le pantalon garance, emblème frappant de sa pudicité, verse le genièvre à grands flots, et salue poliment chaque boulet qui passe sur sa tête; là, des travailleurs sans sac, sans fourniment, et le fusil en bandoulière, transportent des gabions, des sacs à terre et des fascines, qui jouent un si grand rôle dans les siéges. Succombant sous le poids de leur fardeau, ils marchent avec peine, mais courageusement. Tout-à-coup le cortège est arrêté comme par enchantement; c'est le redoutable cri : *gare la bombe,* qui s'est fait entendre! On se prosterne bon gré mal gré; l'ordre en est impérieusement donné par le génie, qui partout cependant, quand il le faut, sait allier le sang froid à l'audace; mais à quoi bon braver inutilement cette arme redoutable, que nos soldats ont si heureusement surnommée *le brutal ?* On se relève en riant. Si quelqu'un est touché, on l'emporte en silence; il est livré aux soldats des compagnies d'administration, répandues sur tous les points de la tranchée, avec des brancards; et les traces du malheur qui vient d'arriver sont aussitôt effacées.

Que fait ici ce soldat sans armes et sans mission expresse? Deux paniers qu'il porte aux bras sont presque remplis de boulets de tout calibre, d'obus et même de bombes. A quel usage destine-t-il cette singulière provision? je vous le donne en cent, en mille : un ordre du jour de l'armée accorde une prime à tout militaire qui rapportera des projectiles au grand parc d'artillerie; c'est cette prime qu'il travaille à gagner, et le produit, il le destine à secourir un frère blessé qui se trouve à l'ambulance. N'oublions pas d'ajouter que le fait est *historique.*

Ailleurs, un autre spectacle attire nos regards : un capitaine du génie, bonnet de police en tête, le cigarre à la bouche, chargé sans doute d'une expertise des travaux, se promène bravement comme il le ferait au milieu de la citadelle d'Arras, de Metz ou de Montpellier. Il est suivi de deux sapeurs portant la chaîne de mesure et son grapho-

mètre, qu'il établit de distance en distance. Autour de lui pleuvent les obus, les bombettes, les grenades, et tout ce que vomit la citadelle. Impassible, un crayon à la main, il prend des notes sans trembler pour sa tête, qui souvent dépasse le parapet, selon que la tranchée a plus ou moins de profondeur, ou que l'épaulement est élevé.

Une batterie se trouve sur notre chemin : avez vous vu l'exercice du tir au Polygone ? C'est la même justesse, la même précision, le même sang froid. Et après chaque coup tiré, l'officier qui commande la batterie monte sur le parapet pour s'assurer par ses yeux du point où le coup a porté, et s'offre comme point de mire à l'ennemi.

Nous touchons à une *tête de sape*, ou bien encore à ce qu'on appelle la *descende du fossé*. Au premier de ces deux points, l'ennemi, qui s'aperçoit de l'intention des assiégeans, augmente en désespéré l'intensité de son feu. La mort arrive aux travailleurs sous vingt formes différentes. Un jeune lieutenant est là, montre en main, et a les yeux fixés sur l'aiguille. Le travail, commencé à telle heure, doit être terminé à telle autre. Il presse les travailleurs, les encourage, mais sans bruit, sans prière, sans efforts. Ils savent que l'intention du général Haxo, qui est leur père à tous, est que l'ouvrage s'exécute, et il se fait.

Pour l'artillerie et le génie, l'impossible est devenu facile.

Mais voici une diversion puissante au danger : deux jeunes princes, qui font glorieusement leurs premières armes, ont paru. Le doute d'abord, et ensuite l'admiration, se lisent dans tous les regards : c'est bien là l'héritier du trône de France et son frère! Par un mouvement machinal, les soldats portent la main à leurs armes : ils voudraient, tant leur joie est grande, les porter et les présenter ; le prince fait un signe, et d'ailleurs la mémoire leur revient bientôt : aux termes du réglement, on ne rend point d'honneurs dans la tranchée.

Çà et là vous apercevez des officiers de différens grades qui surveillent l'exécution de la consigne et des ordres donnés ; ce sont des adjudans de tranchée. Dans un rentrant, un officier général, entouré de son état-major, se tient prêt à se porter partout où sa présence pourrait être néces-

saire, c'est le général de tranchée, on lui fait de fréquens rapports qu'il transmet au maréchal. Celui-ci, par sa présence, vient souvent encourager les travailleurs et les combattans, et s'assurer de l'état des opérations. Un ordre parfait règne sur tous les points, et de tous les côtés la gaieté française aide à éloigner les idées de destruction. Dans la nuit du 10 au 11, le temps était affreux, il tombait une pluie glaciale, et l'ennemi ne ralentissait pas son feu qui nous faisait beaucoup de mal; un officier général vient à passer, aussitôt un voltigeur qui l'aperçoit se met à fredonner, assez haut pour être entendu, l'air des *Mystères d'Isis :*

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir;
Jetons sur son passage
Les roses du plaisir.

Anvers, 14 décembre 1832.

L. Montigny.

MOEURS DE LA BASSE-BRETAGNE.

—

LE MOUSSE.

PREMIÈRE PARTIE.

Concarneau est un joli port de Basse-Bretagne où voudrait venir qui a l'ennui dans l'ame, pour peu qu'il ait laissé tomber un coup-d'œil sur les cartes de M. Beautemps-Beaupré. Figurez-vous en effet une petite île jetée comme à l'aventure devant une côte de granit, et séparée du continent par un mince passage, théâtre récent d'une grande histoire; petite île semée de rues droites et gaies, de jolies maisonnettes, de joyeux habitans, de places nues et carrées, d'auberges pleines, rieuses, marinières, bruyantes au-delà de tout; une forteresse toute neuve qui se mire dans les eaux avec un vernis de blancheur resplendissant comme une barbe fraîche; des matelots qui chantent quand pointe l'aurore, des capitaines qui viennent de chanter, et qui cherchent leurs matelots; deux grandes baies toujours chauffées des rayons du soleil ou culbutées par les vents du sud-ouest. Cela vaut bien l'Opéra, quel que soit le spectacle.

C'était là qu'un jour le vaisseau de 74 *le Vétéran* vint se jeter comme par miracle au-devant d'une chasse anglaise.

Il n'était monté par rien moins que par le roi Jérôme, jeune frère de l'homme des Pyramides et de Moscou ; jeune alors, car il se souciait aussi peu du présent que de l'avenir, et il n'avait pas encore noblement payé ses folies sur le champ de bataille de Waterloo. Il fallut qu'un vieux timonier de ce port même dont je vous parle se fît à l'improviste, et avec toute la puissance que donne en pareille occasion la connaissance d'une brasse, capitaine, amiral, prince de l'empire, et qu'il dît : « C'est moi qui commande, c'est moi qui sauve; il n'entre ici que des barques de pêcheurs, j'y ferai entrer un vaisseau de ligne!... » Le vaisseau y entra, et il y resta cinq ans, ce qui fit à Concarneau cinq ans de bals et de réjouissance; ce qui fait encore dans cette ville le texte de toutes les conversations d'après-dîner, pour peu qu'on ait un hôte à sa table.

J'annonce ici aux lecteurs, pour les empêcher de prendre le change, qu'ils savent déjà la grande histoire annoncée plus haut; je leur ai dit les fastes historiques, guerriers, maritimes, poétiques, du petit port où je les place en commençant ce récit. Patience pour eux! ils n'auront pas à chaque page de si beaux épisode

LE RENDEZ-VOUS DE LA MARINE.

Il y a au bout de la place de Concarneau un assez ignoble bouchon décoré sur la porte de tous les pavillons du monde, hormis le pavillon français. C'est là que vous compteriez difficilement les pots de cidre et les hommes, foule mêlée dont quatre ou cinq crasseuses servantes divisent momentanément l'épaisse cohue. Le nez le plus exercé y douterait long-temps entre l'alcohol, l'ail et le goudron; il faut avoir fait trois voyages de l'Inde pour entrer là sans gêne; et pour y demander une omelette sans un attaque d'apoplexie.

C'est sur le seuil de cette brave hôtellerie, vibrante ce jour-là plus que jamais des jurons de la langue de Brétagne, plus que jamais ébranlée par les gros rires du gaillard d'avant, que se présenta, tout transi de froid, tout faméli-

que, un pauvre petit garçon de dix ans, vers la fin du siècle dernier. C'était un sou qu'il demandait, ou quelque plat jeté par terre pour le chien du logis. Il n'eut ni l'un ni l'autre, il eut un vaste soufflet sur la joue droite, et il en fut heureux, car ce soufflet venait d'une main qui lui portait fortune. Tout rouge encore, le malheureux transporta sa misère à une autre table, où trois buveurs devisaient sans trop d'équilibre. La main toute prête à la parade, il s'avança timidement lorsqu'un des convives aux épaules carrées le regarda fixement ; — Talec: dit-il à son vis-à-vis, il me vient une idée : voilà trois navires que nous perdons ; ce drôle a reçu tout-à-l'heure un soufflet de Surcouf, c'est un baptême, et la coque d'un bateau sera sûre sous ses pieds. — Bien dit, un signe de croix, un verre d'eau-de-vie, et qu'il soit mousse à bord. — Tu es mon mousse, et avale!

Si l'on vous offrait le ministère des finances, à vous qui venez d'avoir un billet de 500 francs protesté, à vous qui êtes député de l'opposition, à vous dont le père est pauvre et malade, à vous dont la femme accouche quand il n'y a plus ni bois dans le bûcher ni argent dans la commode ; à vous qui avez vingt-deux ans, et qui, obscur dans votre petite chambre, écrivez de folles lettres à quelque actrice en renom... à vous tous cette offre serait moins séduisante que ne l'était pour Jean-Marie celle qui lui était si brusquement et si gracieusement faite de la haute dignité de mousse. Car Jean-Marie avait neuf ans, et il ne connaissait ni l'Opéra, ni les dettes, ni la misère, ni la politique ; tout au plus savait-il de la vie ce qu'on en apprend sur les grandes routes en quêtant son pain, et de la civilisation ce qu'on en peut voir à Quimperlé, grande ville éloignée de plus de sept lieues de sa patrie, et dont il avait vu la foire en courant les aventures; l'ambition avait là germé dans son ame : le moyen de résister au pompeux spectacle du grand clocher de Sainte-Croix, et à l'éclat de l'imposant tribunal qu'il avait vu siéger?

Jean-Marie s'était promis d'être juge un jour à Quimperlé. Il n'avait pas encore osé songer qu'on pût être mousse ; car un mousse, c'était pour lui un de ces jolis petits êtres à pan-

talon bleu, à veste bleue, à boutons d'or, avec de bons souliers et un chapeau de cuir verni, comme il en avait tant vu sur le quai de Concarneau, marchant la tête haute et cherchant peu les sous des passans. Quelle existence!

Donc il but son verre d'eau-de-vie d'un air d'amiral, et il fallut lui rappeler le signe de croix pour qu'il le fit; et il le fit mal, de droite à gauche, tout distrait, comme on se rappelle un vieil ami malheureux. Et il s'assit fièrement à cette table dont il n'osait s'approcher tout-à-l'heure; ses yeux brillaient, ses lèvres s'agitaient, sa voix était plus forte, et il eût souffleté Surcouf.

LE SAINT-CORENTIN.

Le soleil se levait; quelques centaines de chaloupes de pêche couvraient la baie de Concarneau; beau spectacle qu'il faut voir et qui n'a pas d'égal. C'est la sardine qu'on va pêcher : c'est ce petit poisson qui occupe tant de flottes, qui occasionne des mouvemens d'armée navale comme à Trafalger; plus beaux mille fois, car l'escadre se meut sans crainte de défaite pour la France; elle hisse ses misaines avec la régularité des batailles du Cirque-Olympique, où Friedland s'emporte sur un *pas redoublé*. Même précision ici, même exactitude; les marins seulement y sont plus marins que les guerriers de Franconi ne sont héros : ce n'est qu'une différence de réalité.

Le long du quai roulait lourdement un chasse-marée aux deux mâts obliques, bruns, vernissés; au bas des vergues séchaient trois voiles rouges agitées par la brise du matin. A la naissance du beaupré horizontal était assis un petit garçon tout pensif : sa main gauche retenait à peine un reste de sardine collé sur un morceau de pain noir, tandis que sa main droite essuyait une dernière larme. C'était Jean-Marie, qui de loin avait vu plus d'un noble brick de guerre, et qui trouvait la fin de ses rêves de gloire à bord du *Saint-Corentin*, triste bateau presque sous-marin, où il n'y avait ni sabords, ni canons, ni hunes; où les haubans n'étaient point garnis de ces belles échelles de cordes qui lui avaient paru si douces à l'œil, où le pont était si près

de la cale, où enfin il n'y avait pas même d'uniforme pour le mousse, quoiqu'il y eût des coups de corde pour lui. Jean-Marie venait d'en recevoir vingt, et il balançait entre l'envie de sauter sur le quai et celle de se jeter à la mer, quand une vieille femme se présenta.

A sa grande coiffe blanche et raidie, pendante sur le devant de ses épaules, à sa face hâve et cadavéreuse, vous l'eussiez prise pour une momie de l'ancienne Égypte; ce type sombre de la femme bretonne s'avança lentement, sans témoigner aucune émotion. « Jean-Marie, tu vas naviguer, mon garçon; tu nous quittes, et tu fais bien, car le bon Dieu seul te nourrissait, et la bassine de bouillie n'avait plus ta part depuis long-temps. Il vaut mieux encore la mer que les chemins; si l'on n'y trouve pas de gens charitables, on en revient du moins riche comme ton oncle Bihan, qui possède aujourd'hui deux bateaux à Groix. Garde toujours cette belle image de saint Iflam qui te préservera de malheur.

La vieille dit et s'en fut, ne pensant plus guère à Jean-Marie. Elle lui avait donné une image; que peut-on faire de plus pour un fils? Il y a beaucoup de mères dans le pays qui n'en feraient pas tant. Jean-Marie non plus ne pensait guère à la vieille femme. Qu'avait-il reçu d'elle, si ce n'est bien des coups et cette sale image? Long-temps des crêpes sèches, de la bouillie de mil; jamais une caresse, jamais un soin, jamais surtout rien de ce qui établit dans nos mœurs civilisées ces si douces relations de fils à mère. Jean-Marie était venu dans la famille comme un accident; il gênait, il était de trop, et il aurait dû se dispenser d'arriver le neuvième; que faire du neuvième enfant, alors qu'on n'en peut nourrir que quatre? Jean-Marie avait tort, et on le lui avait bien prouvé en l'envoyant hors du logis chercher quotidiennement une existence que ses frères et sœurs ne pouvaient partager avec lui.

Ce qui fait que le nouveau mousse aperçut à peine sa mère, et ne garda de cette visite qu'un souvenir fort confus, réveillé seulement par l'image qui lui resta sur le genou gauche, et que sa sardine tacha bien malgré lui. Il en était à peine aux regrets (de la tache, s'entend) que le capitaine vint à bord.

— Debout!

Et l'enfant se leva.

La veille au soir il s'était déjà levé à pareil ordre, et il avait encore le dos rouge de ce qui s'en était suivi. Ce mot : *debout!* le fit frémir ; il se leva avec un tremblement nerveux.

Il s'agissait d'appareiller. La petite ancre rouillée du *Saint-Corentin* n'avait pas besoin d'être dérapée : il suffit de défaire deux ou trois amarres qui retenaient la barque vermoulue à de gros anneaux placés sur le quai. Jean-Marie, à qui la tête tournait en voyant fuir les maisons, et les arbres, et la forteresse, demeurait insensible aux coups de pied qu'il recevait par intervalles; ses yeux fixes étaient arrêtés sur Concarneau, et ils ne s'en détournèrent, par l'effet du tangage, que pour se porter vers le brick élevé du capitaine Surcouf, dont le pavillon distinct encore se déployait fièrement sous la brise, comme pour annoncer qu'il brillerait plus tard victorieux dans des contrées lointaines. « Oh! disait alors Jean-Marie, que ne suis-je là, moi aussi, là où il y a des canons, au lieu de merrain, de planches et de poteries comme notre cale en est pleine! Je me suis trompé, j'ai eu tort; il valait mieux être juge à Quimperlé!... »

YVONNE.

Un enfant bas-breton ne mendie pas seul. Rarement trouverez-vous un de ces petits pauvres vêtus de longue robe marron, boutonnée sur la droite, avec le complément obligé du chapeau à larges bords, sans que vous aperceviez près de lui une petite fille un peu plus jeune, coiffée d'un calot de toile bise, et parée d'un vaste tablier à toutes pièces, qui lui monte sous les bras aussi haut que possible. Couple enfantin à la Charlet, si Charlet avait vu la Bretagne. Il l'a presque devinée en nous donnant de ces lithographies naïves où l'on peut chercher la nature de toutes les contrées, sauf à modifier le costume.

Ici comme partout, la petite fille est plus éveillée que son camarade; leurs mains se tiennent et se balancent en sui-

vant la mesure d'une chanson lente et saccadée, dont le rhythme se prononce en raison de la foule des passans qui traversent la route. Cette existence bohémienne, qui est encore un peu de tous les peuples, s'est conservée en Basse-Bretagne dans les mœurs de l'enfance misérable avec une tradition de tendresse si expressive qu'on n'en trouverait plus ailleurs un second modèle.

Yvonne mendiait avec Jean-Marie, c'est dire qu'Yvonne et Jean-Marie grelottaient ensemble durant les rudes mois d'hiver, se réchauffaient, pressés l'un à l'autre dans le même fossé, pleuraient ensemble, partageaient les liards jetés dans la boue, s'embrassaient d'un gros baiser en se retrouvant le matin, comme ils s'étaient embrassés en se quittant le soir. Leurs jours, leurs espérances, leurs chagrins étaient solidaires; l'un d'eux n'eût pu rire ni s'attrister tout seul; ils s'aimaient cent fois plus qu'on ne s'aime d'amour, alors que viennent la beauté, la jeunesse et les désirs. Dire qui des deux aimait le plus serait chose difficile; cependant je croirais qu'Yvonne avait dans ses prévenances quelque chose de plus recherché, de plus délicat que Jean-Marie. La femme se découvre de bonne heure, même sous le haillon de Basse-Bretagne. Il y avait quelque chose en elle de gracieusement nuancé, une inquiétude protectrice, bien qu'Yvonne, en raison de son âge, dût être la protégée. C'étaient Paul et Virginie crottés, en sabots, en guenilles, sans le beau ciel des tropiques, sans les pamplemousses, sans Bernardin de Saint-Pierre, c'était le bonheur qui quête et qui fait peu pitié.

Le jour fatal où Jean-Marie s'était présenté à la porte du *Rendez-vous de la marine*, il était seul. Yvonne avait été envoyée par sa mère à Pont-Aven pour une commission de ménage. La petite fille avait grande hâte d'être de retour; elle s'était agenouillée sur la route auprès de la pierre *d'épreuve*, gros rocher druidique, encore vénérée depuis deux mille ans, et que vous remuez du bout de l'index, malgré son poids de trois ou quatre milliers, lorsque vous avez le malheur d'avoir un voisin aimable et une femme qui l'est aussi. Yvonne avait prié la bonne Vierge et saint Yves, son patron, sans motif, uniquement pour prier; il lui semblait que ce retard abrégeait sa course.

Lorsqu'elle arriva sur le quai de Concarneau, Jean-Marie n'y était pas; il aurait dû y être, jouant à la canette, ou regardant la rade. Elle apprit que Jean-Marie venait de partir sur *le Saint-Corentin* avec ce gros vilain M. Talec, qui l'avant-veille l'avait culbutée, elle Yvonne, comme il sortait du café.

C'était le premier évènement de sa vie.

Sa vie avait été si courte! sa vie s'était passée près de Jean-Marie, dans une même misère, dans une même chanson; lui et elle, c'était un. Que vouliez-vous que devînt cette moitié restée seule? Est-ce à huit ans qu'un si violent partage se supporte?

Yvonne avait souvent pleuré pour un refus d'aumône, pour la faim, pour le froid, pour une bourrade adressée à Jean-Marie; cette fois elle ne pleura pas. C'était trop pour elle que cet abandon inattendu : elle n'avait point de larmes destinées à cette sensation-là. Long-temps droite et immobile, privée de vue et de souvenir, elle se sentit enfin si seule dans le monde qu'il lui fallut un effort pour n'en pas mourir. Cet effort fut une rapide et violente course dirigée le long du quai, dans le sens du départ des navires. Elle partit comme une balle, ses deux petits sabots à la main. Enfant! elle faisait le tour d'une île!...

SURCOUF.

L'homme que nous avons vu accueillant de si brutale sorte le malheureux Jean-Marie à l'auberge du *Rendez-vous*, était pourtant un bon et brave marin. Peut-être, à cette minute, la supplique monotone du petit mendiant venait-elle couper en deux l'intérêt d'un récit animé, malencontre intolérable au narrateur qu'on écoute en silence, comme à son auditoire tout tendu. Je sais quelqu'un qui donna congé à un domestique, pour être venu au milieu d'un conte de revenant demander si madame n'avait pas sonné, et je comprends ces colères.

Toujours est-il que ce même homme n'avait pas lâché le soufflet qu'il en était honteux; si Jean-Marie ne se fût point

perdu au milieu des tables et de la fumée de tabac, il eût reçu sans doute un petit écu de Surcouf.

C'était ce corsaire célèbre qui devait bientôt dans les mers de l'Inde, jeter un dernier lustre sur le pavillon français : c'était lui qui devait, avec le *Triton, la Confiance, la Clarisse*, le *Revenant*, reculer les bornes du possible dans la carrière des exploits aventureux. Déjà connu par son incroyable audace, par sa vie bruyante et orageuse, on semblait deviner ce qu'il serait un jour. De Saint-Malo jusqu'à Nantes, la côte bretonne retentissait, comme par prévision, de ce nom plus tard immense, qui n'était encore que celui d'un hardi matelot, pétri d'ailleurs par la nature du solide et d'un limon dont elle fait l'homme de mer (1). A voir cette main puissante, vous deviniez qu'elle était construite pour brandir une hâche, pour serrer une balancine ou une amure, non pour promener de chétives plumes sur des feuilles de papier timbré. Cette voix forte et métallique ne pouvait s'user aux arguties de barreau ; il fallait de toute nécessité qu'elle dominât le fracas de la tempête et le tonnerre des batteries. Ce regard magnétique était de ceux qui troublent et détournent les autres regards, de ceux qui dominent une foule, apaisent une révolte et forcent un succès. Je ne dirai pas si Surcouf a su jamais obéir, mais il était né pour commander.

A l'époque où commence cette histoire, il se rendait à l'Ile-de-France, théâtre prochain de ses triomphes, but actuel de ses naissantes spéculations. Son navire, armé en course, venait de relâcher à Concarneau ; depuis deux jours, le bouillant jeune homme y languissait entre les occupations de cabaret, les enrôlemens et les promenades solitaires ; à moins que vous ne teniez pour compagnie les

(1) . . . . . Un homme vigoureusement charpenté, les yeux petits et brillans, le visage couvert de taches de rousseur, le nez aplati; ses lèvres minces s'agitaient sans repos..... C'est un compagnon d'humeur joyeuse aux passions intraitables, brusque et diseur de grosses vérités, enfant, lion, variable comme l'océan qui le berça, un vrai marin, Surcouf. Sa taille de cinq pieds et demi.... Revue de Paris, tome V.

ambitieux rêves d'espoir, les souvenirs de duels et de maîtresses, et de luttes nocturnes avec les patrouilles de Saint-Malo, ou mieux encore le reste de cigarre demi-éteint qui encense mollement chaque pas et substitue ses légers nuages à la pensée. A vrai dire, Surcouf cheminait sur la côte, réduit à cette allure machinale du fumeur, où l'on regarde sans voir, où l'on entend sans écouter, lorsqu'une brusque secousse vint le tirer de ses rêveries.

Son pied avait heurté quelque chose, et le premier mouvement d'impatience allait se traduire par un coup... N'avez-vous jamais frappé une pierre qui avait failli vous faire choir? N'avez-vous pas déchiré souvent une cravate dont le nœud ne pouvait s'accomplir? Je ne sais rien de plus naturel que ces mouvemens de vengeance sur des objets inanimés qui nous résistent ou nous blessent; il semble que la force brutale soit comme une logique persuasive à l'usage de tels adversaires, et qu'il y ait là une leçon pour leur obstination à venir.

Surcouf s'était donc retourné, la botte en arrière, prêt à faire voler loin la branche ou le caillou dont la rencontre lui était si fâcheuse... Il vit un corps de petite fille étendu raide sur le goêmon.

Le corsaire se baissa, tâta ce corps qui était froid, le fit mouvoir avec vivacité, puis s'asseyant au milieu des herbes marines, il posa le léger cadavre sur ses genoux, frappant tantôt une frêle main dans ses deux mains épaisses, tantôt soufflant des bouffées de tabac sur la face pâle et immobile qu'il ne pouvait ranimer. Quelque juron bref servait de transition d'une expérience à l'autre; l'idée lui prit enfin d'appuyer le bout brûlant de son cigarre sur le bras de l'enfant... Le bras tressaillit... elle n'était pas morte.

La joie de Surcouf fut plus grande qu'elle ne dut l'être à ses plus héroïques entreprises, plus grande que quand Napoléon l'appela Jean-Bart; car il ne retrouva sans doute pas une seconde émotion pareille, ce bonheur de renouer la chaîne des jours pour un être qui les compte à peine, qui en attend une longue suite, qui peut en embellir tant d'autres; ce bonheur de rendre la vie à une gracieuse petite fille que l'on a vue gisante à terre et qu'on revoit debout. Aussi

le marin pensa-t-il la *retuer* du bond violent qu'il fit en apercevant la résurrection d'Yvonne ; c'était elle , en effet, qui, lasse de sa course , était tombée sur les rochers, privée de sentiment , en voyant fuir le chasse-marée dont les mâts se perdaient sous la lame.

Son réveil fut un cri.

« Allons , petite, nous voilà bien... Vous n'êtes plus malade ?

— Ah ! monsieur , il est parti !

— Qui est parti ?

— Lui , monsieur , il est parti sur *le Saint-Corentin* , et que voulez-vous que je devienne ? On l'a enlevé de force , bien sûr ; il ne m'aurait pas quittée sans me dire adieu.

— De qui parles-tu donc, petite ? De ton frère ?

— Oh ! je n'ai pas de frère , monsieur , ni de père non plus, je parle de mon pauvre Jean-Marie , qui m'a quittée , qui m'a laissée seule ; et , mon Dieu !... que vais-je faire seule sur les routes... monsieur ?. . Ah ! mon Dieu !... mon pauvre Jean-Marie !...

Surcouf n'y comprenait rien.

— Qui est donc ce Jean-Marie , et où est-il allé ?.... Qu'est-ce que *le Saint-Corentin ?*

— Monsieur , c'est un vilain chasse-marée , où est un gros vilain homme , M. Talec, et que j'ai vu tout-à-l'heure là-bas...

Et elle montrait du doigt un point de la mer où l'œil des deux acteurs de cette scène s'arrêta fixe et surpris. *Le Saint-Corentin* venait de mouiller dans la baie , arrêté par un calme plat.

— Le voilà ! le voilà ! monsieur !... Je le reconnaîtrais entre mille ; il a fait tant de voyages à Concarneau , et Jean-Marie est dessus !... Oh ! par grâce ! pour le bon Dieu qui vous recevra dans son paradis , menez-moi là-bas , monsieur , à la nage , si vous voulez , à la nage , sur votre dos !... Menez-moi près de lui , mon pauvre Jean-Marie !... Où vont-ils le conduire ? Comment voulez-vous qu'il demande son pain sans moi ?

Le pauvre enfant tordait ses bras , criait , dévorait de l'œil l'objet confus qui, de si loin , se dessinait si nettement

à sa pensée. Surcouf voyait à peine un chasse-marée là où elle apercevait distinctement les cordages et le pont, et surtout Jean-Marie.

Un brave homme ne soutient pas long-temps de tels spectacles.

— Allons, petite, ne pleure plus ; viens avec moi, et laisse ton Jean-Marie. C'est pour son bonheur qu'il s'est embarqué, vois-tu bien ? Il s'en ira chez les nègres ; il y deviendra roi, et tu seras un jour reine. Tu auras une belle couronne d'or, au lieu de cette mauvaise coiffe ; tu quitteras ta robe trouée, pour un beau manteau de velours ! Viens, petite, et console-toi.

Il l'entraîna quelques minutes, et bientôt après il fut forcé de la porter. Le son du bignou qui se faisait entendre sur la gauche, attira ses pas de ce côté : il y avait une danse animée, quelque noce peut-être.... bon moyen pour dissiper les douleurs. Surcouf déposa l'enfant au pied de l'orchestre, mit quatre pièces de six francs dans la petite main qui se cramponnait à lui, déposa un baiser sur ce front pâle encore, qu'il avait vu plus pâle..... et disparut.

LA DANSE.

Hardi !... dansez, Bas-Bretons ! sautez plutôt, sautez lourdement sans ce délire de la valse allemande, sans cette inspiration joyeuse des peuples musiciens ; car vous êtes encore et vous serez long-temps les Armoricains de César, peuple brave et engourdi, rebelle aux douceurs sociales, triste même dans ses fêtes, lugubre aussi dans ses chants.

Voilà cette grande chaîne qui serpente : les cris aigus de la bombarde, les monotones beuglemens du bignou, marquent la mesure du bal où vous croiriez de loin entendre le travail régulier d'une machine à foulon ; la jeune fille y pèse d'un bruit aussi massif que le laboureur saboté qui lui tend son gros bras. Que n'est-tu là, Mathurin, bon et illustre aveugle, qui résumes aujourd'hui sur ta tête toute la poésie de Basse-Bretagne ! Tu aurais animé cette lourde gaîté, comme je t'ai vu tant de fois faire naître d'une danse sauvage les suaves impressions du Théâtre-Italien.

Peut-être ton moelleux hautbois; inconnu encore à ceux dont il est digne, esclave soldé de ceux qui ne le comprennent pas, n'eût point couvert les gémissemens d'Yvonne se traînant aux pieds de maître Caëric.

Car maître Caëric était là, jouant de la bombarde, perché sur un tonneau, ceint d'une auréole de poussière, soufflant à poumons pleins, rouge et l'œil sorti, moins soucieux de mélodie que de tapage. S'il quittait par hasard l'anche fêlée de son instrument, c'était pour avaler un ample verre de cidre, jusqu'à ce que l'outre noire du bignou son voisin se fût vidée d'air sous l'effort du coude qui la pressait, ou pour admirer les sinueux replis de la cohue dont il était l'ame.

Cependant le repos arriva, car tout finit.

Et alors Caëric sentit qu'on le tirait par un des boutons de sa grande guêtre; et il entendit une faible voix qui lui criait: Maître Caërie, venez, voici quatre écus de six francs; prenez votre bateau et conduisez-moi.

L'embarras fut grand: Caëric, hautbois et pêcheur, alternait habilement ses deux industries. Un louis offert au milieu d'un gain de douze francs devait le décider à quitter son tonneau, gain légitime, du reste; ce n'était pas de l'argent volé, bien qu'il vînt d'une mendiante, car il l'avait vu remettre à la petite fille; mais fallait-il perdre sa clientèle?.... les quatre pièces brillaient d'ailleurs dans la main tendue d'Yvonne, et sonnaient presque sur le genou du musicien indécis. Son genou pliait; il voulait rester, il allait descendre; lorsqu'une note âcre et prolongée de son camarade, prélude ordinaire de la reprise, lui annonça que le bal recommençait.

Il fallut souffler.

— Maître Caëric, le temps se perd!

— Je suis à vous, mon enfant.... encore cinq minutes.

— Mais le vent se lève.... Jean-Marie va partir!

Pendant cela, la terre tremblait sous les pieds de deux cents personnes, les visages s'animaient, l'eau-de-vie semait d'ignobles joies, on hurlait des cris de chouans, la côte répétait ce concert diffus, et Yvonne sanglottait au centre de la fête. Quel bon soupir, quand maître Caërie eut fini!..

M. TALEC.

Le Saint-Corentin était au mouillage. Le vent qui l'y retenait lui avait sans doute rendu service, car la division anglaise stationnée aux îles Glenans eût pu l'inquiéter dans son voyage : un boulet de quatre aurait coulé le malheureux chasse-marée.

M. Talec, capitaine de ce digne navire, était un personnage de cinq pieds dix pouces, carré d'épaules comme un vaisseau hollandais, les joues pourpres, le nez violet, grand fabricateur de punch, et toujours drapé d'une immense redingote bleue, qui lui donnait, à l'aspect, un demi-mètre de plus que sa gigantesque taille. Il avait à son bord le propriétaire du navire, bon marchand de bois, domicilié à Quimperlé, et qui jouait au marin de son mieux, celui-là même qui avait enrôlé Jean-Marie.

Le marchand de bois venait d'avoir le mal de mer, ce qui contribua sans doute, avec le calme, à faire jeter l'ancre dans la baie protégée là d'ailleurs par un fort.

L'armateur était bien aise de prouver à son capitaine que lui aussi courait des chances, et qu'il ne fallait pas le prendre pour un novice; et, de vrai, M. Talec méritait cette précaution. Il était homme à toutes ressources, vivant du civil et du militaire, du maritime et du terrestre. Sa femme avait déjà de la république un bureau de tabac au petit port de Doualan. Il avait aidé quelque peu au débarquement des émigrés à Quiberon. Son fils cadet était prêtre assermenté, tandis que l'aîné, disparu depuis quelques mois, servait, disait-on, dans les bandes de George Cadoudal. Après chaque voyage, M. Talec achetait un champ ou deux, parfois une bonne métairie. Il lui arrivait pourtant de perdre des navires, bien que sachant dans l'art nautique ce qu'il en faut pour distinguer le sud du nord.

C'était alors une des réputations de la côte. Avec cette stature herculéenne pouvait-on être ignorant marin? C'est un fier homme que M. Talec!.... et tout était dit.

Quoi qu'il en fût de ses talens, le capitaine du *Saint-Corentin* riait, ce jour-là, dans sa barbe du malaise de son

armateur, en s'occupant d'une épissure. Ce petit travail ne l'absorbait pas assez pour empêcher son regard de se porter à droite et à gauche.

Tout-à-coup il bondit sur l'habitacle, où il s'était assis.

Le mousse Jean-Marie, envoyé sur la grande vergue, venait de se laisser tomber lourdement. Sa chute, un peu amortie par sa main droite, qui put accrocher la ralingue, n'en fut pas moins dure, et M. Talec ne connaissait à ce mal qu'un remède, dont il s'empressa de faire usage. Les côtes du mousse avaient reçu un rude échec; son dos en reçut un plus rude encore, comme dérivatif, par l'intermédiaire d'une garcette que l'énorme capitaine manœuvrait savamment.

Oh! oh! dit l'armateur, accourant aux cris, voici déjà un exemple de la discipline du bord. J'aime à voir qu'elle s'observe; mais n'est-ce pas assez pour une première fois?

— Beau dommage, vraiment! Voilà un drôle qui ne nous a été bon à rien, qui largue quand on lui dit de hêler, qui pleurniche depuis le départ, et qui ne sait pas tenir ses deux pieds sur un bout de vergue! Encore une douzaine de caresses, vous dis-je, et cela le dressera.

— Allons, allons, il faut aussi de l'indulgence. La leçon est suffisante, et il fera mieux à l'avenir... N'est-ce pas, mon mousse?... Entends-tu bien, mon garçon? lorsqu'on te dit de larguer une écoute, il faut... il faut...

— Il faut la larguer, dit Talec en repliant sa corde.

— C'est tout simple.

Jean-Marie, qui n'avait rien entendu de ce colloque, pirouetta sous la dure impulsion qu'imprimait à son bras le poing brutal du capitaine, comme péroraison du châtiment fini. Il s'en fut tomber sur l'avant, le cœur plus que jamais à Concarneau; et cette pensée lui rappela Yvonne, Yvonne à laquelle il n'avait pas encore pensé! Était-il donc ingrat ou insensible? Oh! non; car ce premier souvenir se fit jour par des pleurs amers; mais lui, c'était un garçon: Yvonne était une fille. Là seulement résidaient les différences de leur affection réciproque. Vous trouverez toujours la femme, dès le berceau jusqu'à la tombe, écrasant l'homme dans de telles comparaisons.

Cependant un bateau s'avançait, doublant les rochers, et le mousse croyait y distinguer des traits connus. Dressé sur ses genoux, la main sur les sourcils, le corps penché, la respiration brève, il regardait mouvoir deux avirons silencieux et glisser le bateau sur la surface unie de la mer. La forme douteuse qui l'avait tenu comme en arrêt se dessina bientôt nette et précise. Voilà sa petite compagne de misère et d'amitié; voilà Yvonne qui trépigne de plaisir et d'impatience sur les pieds de maître Caëric... Il allait crier, il comprit qu'il fallait se taire. Un demi-jour d'embarquement lui avait donné de l'expérience, beaucoup sans doute, puisqu'il put maîtriser à neuf ans une explosion de bonheur. C'était un grand professeur de philosophie que M. Talec.

Yvonne, qui n'avait pas pris de ces graves leçons, s'écriait déjà, avant d'être à portée de la voix : « C'est moi, c'est moi, Jean-Marie, c'est moi qui viens te chercher. »

Le mousse, qui craignait d'avoir été vu, se jeta sur le pont, comme s'il eût dormi. Son cœur battait bien fort : l'œil sur M. Talec, l'oreille au bateau, son existence était divisée entre un espoir et une crainte. Le petit écubier du *Saint-Corentin* lui servait de temps en temps de lunettes; mais il n'avait osé depuis quelques minutes y jeter un regard de peur d'éveiller, par un mouvement de tête ou de bras, l'inquiète vigilance du capitaine. La femme de Barbe-Bleue n'attendait pas plus impatiemment ses deux frères que Jean-Marie la barque de maître Caëric.

Un léger coup qu'il entendit à sa droite lui refoula le sang au cerveau. Par une perception instinctive il comprit que c'était une gaffe accrochant le bord. Plus de temps à perdre... un bond de chevreuil le lança violemment de sa place; peu importait qu'il tombât à la mer : avant tout, fuir cet odieux chasse-marée, cet odieux capitaine, cette odieuse garcette; et sa petite compagne était là qui lui tendait la main....

Jean-Marie s'était trouvé, non dans la mer, mais auprès d'Yvonne, et il ne reprit la raison qu'à la foudroyante apostrophe de M. Talec.

— Attends-moi un peu!.. ..

M. Talec avait déjà un pied en l'air.

L'instant était critique : il ne fallut pas moins qu'une forte impulsion à la gaffe pour que le bateau s'éloignât du *Saint-Corentin*, laissant tout juste à M. Talec l'espace commode d'un lourd plongeon, alors qu'il s'élançait à la suite de son déserteur. Vous eussiez ri, à voir cette figure pourpre sortant bouffie d'un couvercle d'écume, et flottant, comme un chérubin dans ses ailes, au milieu de deux vastes pans de redingotte qui surnageaient majestueusement. La figure ne riait pas : entre ses anhélations répétées, s'échappaient de gros blasphèmes dont maître Caëric fut touché. Sa charitable main tendait la gaffe au capitaine, tandis que Jean-Marie ayant pris un aviron, faisait tournoyer le bateau, et rendait tout secours impossible. Une corde lancée du *Saint-Corentin* termina le drame, et M. Talec remonta trempé sur son pont, fulminant d'horribles menaces et hurlant, le doigt tendu, à l'enfant qui s'éloignait : Tu me le paieras!

Ce devait être une rancune d'acier, car il s'ensuivit, même pour l'armateur, une série de vérités comme il n'en échappe qu'à l'homme profondément bouleversé par la colère. Le paisible marchand de bois fut atteint et convaincu de grossière ignorance ; de quoi s'était-il mêlé, lui âne en marine, d'enrôler un mousse ? il eut mieux fait de rester à Quimperlé, et de se promener sur la place avec les savans légistes du lieu... M. Talec ne changea pas de vêtemens avant d'avoir épanché sa bile sur les trois malheureux qui composaient l'équipage, et le matelot qui lui avait lancé la corde fut le plus maltraité.

LE GRAIN.

Une tache s'était présentée à l'horizon. Long-temps la mer, polie comme un lac glacé, avait offert ce doux spectacle qui va si bien aux ames tristes, et qui cause tant de déplaisir aux curieux étrangers avides des scènes terribles dont on lui a vanté la grandeur. Le soleil se plongeait au sein des Glénans, petites îles à l'ouest, désertes, incultes, et ne servant qu'aux Anglais, qui s'y étaient créé des établisse-

mens de relâche. Le calme muet du soir s'interrompit aussi vite que disparut la teinte rose projetée alors sur l'Océan. Ce fut comme une épaisse fumée qui s'éleva du sommet des îles, grise, rapide, tumultueuse; la mer se couvrit de *moutons ;* des raffales brèves soulevèrent les flots, qui, sous la forme de collines mobiles, couraient follement éclater en mille pièces étincelantes sur les rochers de la côte; des colonnes courbes de pluie, enlacées dans le vent, fouettèrent l'eau bouillonnante; une moitié du ciel sembla voilée d'un crêpe noir.

Maître Caëric, plus expert canotier qu'habile hautbois, comprit que de ce temps il fallait gagner le large pour éviter d'être jeté sur les brisans et pour rentrer plus tard, avec l'aide même du grain, dans le port de Concarneau. Il se dirigeait donc vers l'ouest, assez embarrassé d'ailleurs, n'ayant à la barre que l'incapacité de Jean-Marie, doublée encore par les tremblantes caresses de la petite Yvonne; mais le vieux pêcheur avait passé par de bien autres épreuves. Ceci était un jeu pour lui. Aussi maniait-il vigoureusement ses rames, pensif parfois à ses deux voiles *à livarde*, dont il eût tiré bon parti avec un second tant soit peu formé, mais dont il n'osait faire usage, livré qu'il était à lui seul. Jean-Marie devina ce doute.

— Maître Caëric, si l'on gréait les mâts?

— Eh! oui vraiment, pour chavirer! Est-ce toi, garçon, qui m'aiderais à virer de bord?

— Vous croyez peut-être que je ne saurai pas dresser une de ces perches, et hâler à propos sur un brin de corde Allons, allons, capitaine, je ne manquerai à aucun de vos commandemens.

Ce titre de capitaine s'étala dans l'oreille de Caëric avec un moelleux inimaginable.

— Essaie donc seulement de lever le mât de misaine!...

Le mât de misaine fut bientôt debout et fixé dans le petit cercle rouillé que lui offrait un des bancs du bateau.

— Voilà, capitaine.

Caëric se crut vice-amiral.

— Bonne sainte Anne d'Auray, tu es matelot, mon garçon!...

A nous deux le grand mât !... pousse plus haut...bien... hisse la misaine... un moment ! Et la barre, qui la tiendra ?

— Moi, dit la petite Yvonne ; il faut que je sois bonne à quelque chose.

— Beau timonnier ! Allons, remettons-nous en place et je vais nager. Je suis un vieux fou d'avoir perdu mon temps.

— Non, maître Caëric, vous n'aurez qu'à me dire, je ferai ce que vous ordonnerez. A droite ou à gauche, je pousserai selon votre voix; mais retournons, pour Dieu, retournons !

Jean-Marie, pendant ce colloque, avait hissé la misaine, et le vent s'y engouffrait, la secouant de mille sortes avec un bruit terrible, si bien que le patron n'eut plus d'autre ressource contre l'inclinaison forcée de son canot qu'une rapide installation de la grand'voile, dont il serra l'écoute à tour de bras, de sorte à se trouver au plus près. Le bateau se releva, mais le langage était violent. On descendait dans des abîmes pour remonter sur des montagnes. Une lame vint fondre sur le travers.

— La barre à tribord... file l'écoute de misaine !,..

Yvonne, qui ne savait ce que veulent dire tribord ni babord, donna sans réflexion au gouvernail un coup qui se trouva juste. Jean-Marie de son côté avait exécuté l'ordre du maître. Le succès de cette manœuvre transporta Caëric, dont la satisfaction se manifesta par un gros rire.

— Eh bien ! capitaine, lui dit le mousse; êtes vous content de votre équipage ?

— Ma foi, mon fils, nous serions gens à aller ainsi dans l'Inde ; mais pas de conversation... ouvre l'œil !

Il fallait l'ouvrir en effet, car on avait déjà trop causé. Tandis que *le capitaine*, tout entier à son récent orgueil, se pavanait en commandant à ses deux novices, le navire avait fait plus de route qu'on ne le pouvait supposer, personne n'étant là pour jeter le loch. Le vent commençait à tomber, le ciel s'éclaircissait, et cette complaisance de la nature aux dispositions d'esprit de Caëric augmentait son imprévoyance.

Tout ceci fut troublé par un sifflement étrange, qui fit

tourner et tendre les trois têtes. Alors se dessina devant eux, à peu de distance vers l'ouest, une longue chaloupe dont la mâture apparaissait au travers d'un mince nuage de fumée. L'œil exercé de Caëric ne fut pas long à distinguer un pierrier perché sur l'avant, et à deviner que la fumée, comme le sifflement, venait de là.

Il faut vous dire qu'à cette époque l'audace des croiseurs anglais était grande, elle tenait même de l'impertinence ; à ce point, qu'ils débarquèrent un jour à Moualan y enlevèrent deux douaniers, et proposèrent de les rendre moyennant deux cochons, échange qui eut lieu.

La chaloupe qui se trouva en vue de Caëric était montée par des insolens de cette espèce ; l'honnête Bas-Breton, abdiquant à la hâte le poste élevé dont son imagination le caressait depuis une heure, fit tomber lui-même ses deux voiles, coucha ses mâts en travers des bancs, peu humilié du rôle repris ; et saisit de nouveau ses avirons pour se cacher dans sa petitesse ; la mer était encore assez forte pour couvrir, aux yeux d'un spectateur éloigné, la barque rase qui portait nos trois voyageurs.

La besogne de Jean-Marie était faite ; il se trouvait tout près d'Yvonne, et pressait violemment deux petites mains glacées par la pluie et l'eau de mer. L'idée du danger, celle aussi du talent qu'il avait cru déployer dans les manœuvres de la misaine, exaltaient cette jeune ame de mendiant, facile comme les autres ames, c'est-à-dire souple aux émotions neuves, fortes, extraordinaires, quand elles surgissent avant le temps où l'habitude des choses et des hommes a rendu le cœur sec.

« Nous allons donc passer nos jours ensemble ! C'est toi qui m'as délivré de cette prison, et c'est moi qui t'avais quittée !

— Oh ! non, j'en suis bien sûre ; on t'avait enlevé de force, n'est-ce pas, Jean-Marie ? Tu n'aurais pas eu le courage de me laisser seule réduite à demander un sou sans toi... Mais nous voilà tous deux ; nous irons encore demain sur la route, en nous tenant par la main ; nous irons prier le bon Dieu et remercier Notre-Dame-de-Larmoz, qui ne nous a pas abandonnés...

— Et nous irons manger des crêpes chez le vieux père Carion, qui ne nous en a jamais refusé....

— Et nous irons baiser les mains du bon monsieur qui m'a donné ces quatre écus avec lesquels je te retrouve...

— Et nous danserons, et nous sauterons...

— Et nous nous aimerons toujours, et nous ne nous quitterons plus...

Ils se quittèrent bien vite : un paquet de balles, parti de la chaloupe anglaise, frappa droit dans la tête d'Yvonne, qui n'exhala pas un soupir. Son frêle corps tomba sur le bord du bateau et rebondit aux pieds de Jean-Marie. Le mousse, muet d'abord, se leva convulsivement ; puis, de sa hauteur, se précipitant sur sa petite compagne, il l'étreignait dans ses bras, il poussait d'horribles cris, il collait ses lèvres sur le trou large et sanglant qui marquait la tempe. Caëric avait quitté ses rames ; il lui fallut de la force pour séparer ces deux êtres, la vie cramponnée à la mort. Mais à chaque séparation ils se rejoignaient de nouveau comme par un effet électrique ; la barque, jouet des lames, menaçait de sombrer ; il n'y avait plus une minute à perdre... De ses deux mains nerveuses, le patron saisit l'enfant éperdu et le projeta vers l'avant, et en même temps, les yeux fermés, avec un gros soupir, il lanca le léger cadavre à la mer...

Ce fut en vain que Jean-Marie, prisonnier sous un genou inébranlable, alongea le cou et tendit les bras ; il ne vit plus rien sur les flots, rien qu'une coiffe qui s'était s'accrochée au gouvernail.

AUGUSTA KERNOCK (1).

(1) Nous avons accueilli avec d'autant plus d'empressement ce *nom nouveau* que nous avons pensé que l'article lui-même rappellerait aux lecteurs habituels de la REVUE DE PARIS plusieurs articles distingués sur les MOEURS DE LA BASSE-BRETAGNE, suivis d'une signature plus connue. Un second extrait des Aventures de Jean-Marie nous est promis par le spirituel pseudonyme, si c'est un pseudonyme. LE MOUSSE de Mme Augusta Kernock aura un assez grand nombre d'aventures pour en composer un volume in-8°. Certes les éditeurs ne manqueront pas un volume écrit avec un style à la fois si naïf et si pittoresque. (*N du D.*)

LE PIÉDESTAL.

CONCLUSION.

CHAPITRE XLVI (1).

Vous savez que Prosper a promis à Ernest de briser dans huit jours son piédestal. Le jour fatal arrivé, Prosper se rendit le matin dans la chambre de sa femme. Il la trouva dans l'attitude d'une méditation profonde, la tête appuyée sur sa main, et rêveuse comme il ne l'avait jamais vue. Depuis qu'ils étaient à Paris, elle et lui, c'était la première fois que Prosper entrait dans l'appartement de cette femme. Jusqu'à présent il s'était arrêté sur le seuil de cette porte sans vouloir le franchir, il s'en était fait un point d'honneur, un devoir de conscience : aussi la belle Italienne, plongée dans sa longue rêverie, n'entendit pas venir Prosper : elle l'attendait si peu ! Prosper, les bras croisés, regardait cette femme si frivole au-dehors et devant tout le monde, si pensive au-dedans quand elle était toute seule. Cela l'étonnait de surprendre cette femme dans une attitude qui n'était ni de l'orgueil, ni de l'amour, ni de l'ambition, ni du plaisir.

Mais elle, la profane Italienne, combien elle fut étonnée quand elle vit dans sa chambre, à ses côtés et dans toute l'intimité du matin, Prosper de Chavigny lui-même ! Elle

(1) Voir la page ci-dessus 116.

poussa un long cri d'effroi que je ne saurais vous rendre : on eût dit une jeune fille de seize ans, qui n'a pas quitté l'aile de sa mère et qui est surprise à minuit par un homme inconnu et audacieux. C'était là un étrange effroi, l'effroi de cette femme si abandonnée aux premières amours venues ? Ce cri de terreur alla frapper l'ame de Prosper, et il parla à l'Italienne avec plus de respect qu'il ne lui en avait jamais montré tête à tête.

— Je vous demande pardon, madame, de venir ainsi vous surprendre chez vous ; mais j'ai une faveur à vous demander, et j'ai été bien aise de choisir le moment où vous étiez seule pour vous parler, lui dit-il.

A ce discours, l'Italienne quitta son air effrayé ; elle descendit du haut de sa méditation de tout-à-l'heure, elle redevint tout-à-fait l'Italienne au sourire moqueur, au regard insolent. Ce regard et ce sourire étaient la seule supériorité qu'elle eût conservée sur Prosper, depuis que Prosper n'avait plus un besoin aussi immédiat de son secours.

— Monsieur, dit-elle à Prosper, quel est ce nouveau projet qui vous pousse ? Il faut que ce soit un projet d'une haute importance, pour que vous veniez me voir si matin dans ma chambre. Quand j'ai été malade, c'est une faveur qui m'eût soulagée, que vous m'avez obstinément refusée : à vrai dire, monsieur, votre visite m'étonne, et je cherche en vain à en comprendre le sens caché. Quel besoin avez-vous donc encore de moi, grand Dieu ! je vous croyais tout-à-fait au comble de vos désirs. A quelle nouvelle faveur aspirez-vous, monsieur ? Quel est l'homme, quelle est la puissance du jour qu'il me faut séduire ? N'êtes-vous donc pas las de tant de prostitutions de tous genres ? n'avez-vous pas assez d'honneurs ? C'est une grande pitié pour moi, mais c'est une grande honte pour vous, monsieur !

Prosper, qui n'était pas accoutumé à ce langage, devint pâle d'une pâleur mortelle, son œil s'enflamma, et il voulut donner à son regard toute la fascination puissante au moyen de laquelle il avait dompté cette femme jusqu'à la forcer de mettre du calcul dans ses vices et de l'art dans sa passion. Mais cette fois le regard de Prosper fut sans force et sans puissance ; il voulut parler, l'Italienne lui imposa

silence, et se levant de la chaise longue dans laquelle elle était couchée, elle bondit dans la chambre comme une jeune lionne, renversant les meubles sur son passage, brisant les porcelaines et les flacons de sa toilette. Elle était bondissante, elle était échevelée, elle était toute nue, elle était superbe!

— Monsieur, monsieur, disait-elle, pas un mot de plus, je ne veux pas vous entendre, c'est assez d'infamies comme cela; monsieur, je suis lasse de ce triste métier d'esclave auquel vous m'avez condamnée, je n'en veux plus. Je ne veux plus de cet amour vénal, je ne veux plus de ces vices ambitieux, je ne veux plus de ces calculs de boudoir et d'alcôve, je ne veux plus être ce que j'ai été jusqu'ici, la très-humble servante de votre infamie. Loin de moi, monsieur! je ne veux plus être votre femme la vicomtesse, je veux redevenir ce que j'étais, la prostituée Lœtitia, il est vrai, mais enfin la prostituée avouée, reconnue, se livrant au plaisir, à la joie et aux fêtes, par amour pour le plaisir et les joies et les fêtes; la prostituée italienne sous les orangers en fleurs, et non pas la prostituée française dans les hôtels de vos ministres. Non pas! non pas! il n'en sera pas ainsi; je n'ai plus un regard pour vous servir, je n'ai plus un seul sourire à vos ordres; ce serait le roi lui-même, le roi lui-même demain vous ferait duc et pair à condition de me baiser la main, le roi n'embrasserait pas ma main; j'aimerais mieux la brûler dans la fournaise, moi, moi-même, la Lœtitia qui s'est vendue pour un ruban rose et pour un morceau de pain jadis!

Elle bondissait, elle se tordait les mains, elle se regardait dans la glace, puis elle s'écriait de nouveau :

— Oh! oui, je suis bien vile; mais je n'étais pas faite pour cette infamie calculée! Oh! oui, je suis une misérable femme; mais je n'étais pas faite pour changer le vice en un guet-apens de cour. Oh! oui, la passion m'a perdue; mais je n'étais pas faite pour m'abandonner, corps et ame, à ces Français de soixante ans, cadavres chargés de croix et d'honneurs, et qui sentent déjà la tombe. Lœtitia était faite pour mieux que cela, grand Dieu! Jésus sauveur! tu l'avais faite, ta Lœtitia, pour le bonheur des Italiens de dix-huit ans!

Lœtitia devait servir à la gloire, à la passion, à l'amour de l'artiste! Lœtitia, la Napolitaine, était faite pour être la compagne d'un brigand de la Calabre, et non pas d'un intrigant des Tuileries! Donnez-moi un musicien, donnez-moi un peintre, donnez-moi un sicaire, donnez-moi un cardinal, donnez-moi un batelier des Lagunes; mais, par Dieu! ne me donnez pas un conseiller d'état, ni un vieux général d'empire, ni aucun de ces débris français dont la dernière Romaine ne voudrait pas pour être son jouet d'une heure! Donnez-moi du pain noir, donnez-moi la marque, la prison et l'hôpital; mais, par Dieu! ne me donnez pas vos robes de soie achetées par des baisers qui font horreur; mais, par Dieu! ne me menez pas dans vos églises, où l'encens est infect, où le pavé est boueux, où la sainte Madone est horrible à voir, où le prêtre est sombre et brusque; moi, je n'aime pas cela, voyez-vous; moi, je n'aime pas votre France, elle est triste, elle est nuageuse, elle est pluvieuse, on y gèle! Votre France ne croit à rien, ni à la dévotion, ni à l'amour! à rien! Les femmes y sont laides et médiocres, et les hommes y valent les femmes. Adieu donc, monsieur! adieu donc! Vous êtes vicomte, vous êtes conseiller d'état, vous serez ambassadenr; moi, je reprends ma robe de courtisane, ma ceinture de courtisane: je vaudrai toujours mieux que vous.

Disant cela, il est impossible de savoir combien cette femme était éloquente, était admirable. Prosper, ému, confondu, la regardait parler sans trop l'entendre, comme on regarde une belle personne de théâtre qui parle une langue inconnue. Cette femme qu'il avait trouvée si soumise et si obéissante, comme elle était changée tout-à-coup! Quelle grandeur d'ame, quelle noblesse! quelle volonté puissante et irrésistible! quel courage! Était-ce bien la même femme qu'il avait trouvée errante le soir dans une rue italienne, et qu'il avait ramenée en France pour faire du vice, de concert avec lui? Que croire et que penser? Il restait confondu sans répondre, et il jouissait du beau spectacle qu'il avait sous les yeux, en attendant qu'il pût le comprendre. Pour elle, quand elle eut bien donné cours à son indignation, elle s'assit au pied de son lit de soie, et couvrant ses

yeux de ses belles mains, sur lesquelles retombaient ses longs cheveux, elle resta là, ne songeant plus même à sa colère, soumise de nouveau à Prosper, et toute prête à se livrer encore au premier venu au premier ordre de Prosper.

Prosper comprit tout d'un coup cette transition subite; il comprit que cette colère, irruption d'un instant, n'était pas encore le dernier mot de cette malheureuse femme; cette soumission subite, après tant de colère, le toucha autant que cette colère même l'avait étonné. Pour la première fois de sa vie, Prosper eut un moment de joie sans mélange, car il comprit qu'il ne lui serait pas impossible d'estimer cette femme. Quelle découverte pour Prosper! Il s'approcha d'elle alors, et quittant les formes respectueuses pour le ton de l'amitié, il lui dit avec sa voix si douce et qui allait au cœur de toutes les femmes :

— Lœtitia! chère Lœtitia!... Elle alors, ôtant ses cheveux de ses joues et ses mains de ses yeux, le regarda pour savoir si ce mot, *chère Lœtitia!* ne lui était pas adressé par quelque bouche italienne de ses beaux jours; elle vit Prosper, Prosper presque tendre; elle le prit en pitié.

— Oui, lui dit-elle, aimez-moi un peu, Prosper; car ce que j'ai fait, je l'ai fait pour vous, uniquement pour vous; et à présent que votre voix est plus douce, je reconnais que j'ai eu tort et que ma colère envers vous est uue faute. Que suis-je, en effet, et qu'étais-je, en effet, quand vous m'avez trouvée? une femme vendue, une femme à vendre, rien de plus; une pauvre Italienne gagnant sa vie en aimant, comme le spadassin gagne sa vie à tuer des hommes! Vous, vous avez agrandi la carrière dans laquelle je marchais, vous lui avez donné un but plus riche et plus utile. Je vous dois des actions de grâces, Prosper, pour toutes les peines que ma corruption vous a données; vous avez été loyal avec moi, et j'en ai profité autant que vous. C'est bien! c'est bien! mon ami. A présent je ne dois pas manquer à mon associé, qui ne m'a pas manqué encore; tant que notre contrat ne sera pas rompu, j'y dois être fidèle, à mes risques et périls. Ordonnez donc, ne tenez aucun compte de cette colère de tout-à-l'heure.

Dites-moi, Prosper, quel est l'homme que je dois subjuguer ce soir?

Elle souriait, la noble fille; mais, cette fois, c'était un sourire si malheureux qu'elle eût fait pitié au plus insensible libertin. Prosper sentit que son émotion allait en augmentant.

— Vraiment, Lœtitia, lui dit-il, je ne vous fais aucun reproche de votre colère; au contraire, je fais comme vous, je l'approuve; vous avez raison : c'est un triste et vilain métier que nous avons fait là tous les deux, Lœtitia! Mais, mon enfant, la fin de notre acte de société approche; notre pacte sera rompu ce soir, dès ce soir, entendez-vous? Ainsi demain vous serez votre maîtresse; votre amour vous appartiendra; votre passion redeviendra votre bien, à vous toute seule. Mon enfant, je ne vous demande plus qu'une faveur bien simple, me l'accorderez-vous?

Lœtitia, apprenant que cette fois il ne s'agissait plus ni de corruption ni d'infamie, Lœtitia sentit un frisson dans son cœur; elle baissa les yeux sans répondre. Prosper continua:

— Vous avez conservé vos habits d'Italienne, Lœtitia?

— Oui, dit-elle, je les ai conservés, et bien souvent je les regarde pour les comparer, ces simples et faciles vêtemens, aux habits de grande dame française que vous m'avez forcée de porter.

— Ce soir, reprit Prosper, ce soir, mon amie, il faut remettre vos habits d'Italienne. Il faut, quand je vous appellerai et un peu avant, que vous entriez vêtue ainsi que je vous ai rencontré le premier soir, comme une joyeuse fille qui cherche aventure le soir. Consentez-vous à cela, Lœtitia?

— C'est donc encore bal masqué ce soir? dit-elle, et cependant, seigneur, voici huit jours que nous sommes entrés dans le saint temps de carême, et que le mercredi des cendres a jeté sa poussière sur nos fronts.

— Il faut vous habiller en Italienne ce soir, Lœtitia; il faut que vous veniez en robe flottante et découverte. N'oubliez pas votre croix d'argent.

Cela dit, Prosper appelle toute sa force d'ame, et se prépare pour le bal.

CHAPITRE XLVII.

L'heure venue, les salons de Prosper de Chavigny furent ouverts. Ce jeune homme était encore le favori du grand monde : sa femme était si belle ! Le grand monde fut fidèle au rendez-vous de cette soirée. La cour de l'hôtel se remplit d'équipages ; les salons se remplirent d'hommes et de femmes : seulement, comme c'était ici le supérieur qui venait chez l'inférieur, le grand personnage chez le parvenu, chacun se mit à l'aise chez Prosper ; et les conversations particulières s'établirent bientôt au milieu du bal, qui commençait.

Prosper se tenait assis à la porte d'entrée, caché dans la foule. A ses côtés, se tenait Ernest, qui était arrivé un des premiers, impatient de connaître le mot de cette fatale énigme. Son ami le reçut gravement, en homme qui est sûr de sortir à sa gloire d'une épreuve difficile. Difficile épreuve, en effet : il s'agissait, pour Prosper, de démontrer à toute cette assemblée de sceptiques et de vicieux qu'il n'était pas un infâme, lui, Prosper de Chaviguy, poussé par sa femme à la richesse et aux honneurs !

Prosper s'empara donc de son ami ; et à mesure que le laquais annonçait un nouveau-venu à haute voix, Prosper faisait à Ernest la biographie de ce nouveau-venu, et il accompagnait chacune de ses paroles d'un sourire et d'une raillerie indéfinissable et dont lui seul avait le secret.

— Ce vieillard qui entre, et que vous voyez là, Ernest, salué par tous les hommes, et saluant toutes les femmes, c'est le premier courtisan qui soit venu à notre secours, en pleine église, un jour de quête solennelle. Il a prêté fort à propos un louis d'or à ma femme ; il l'a mise en cour ; ma femme a été à lui à ce prix, pendant tout un mois. Il fallait bien commencer par quelque chose, n'est-ce pas !

La porte, qui s'était refermée s'ouvrit de nouveau. On annonça un financier très-connu. Il entra la tête haute, quoique en saluant fort bas. C'était tout-à-fait un salut de financier ; car au milieu de toute cette vaniteuse noblesse, l'homme d'argent sentait sa force depuis le crâne jusqu'au

torse exclusivement : il était noble jusqu'à son portefeuille; passé la ceinture, il redevenait un plat flatteur.

— Ce gros homme, dit Prosper à Ernest, est le premier qui m'ait fait jouer sur les fonds publics ; il m'a appris avec grande peine tous les mystères de ce noble jeu où se ruinent les dupes ; il m'a fait entrer dans les petits détails de cet agiotage de tous les quarts d'heure, il m'a enseigné le mensonge politique et comment, en fait de bourse, la vérité peut devenir mensonge, et comment le mensonge peut être vérité ; il m'a appris tout cela ; il m'a fait jouer à coup sûr, et ce jour-là il a joué avec moi. C'est un digne homme ! aussi il a conduit plus d'une fois ma chaste épouse dans sa maison des champs, ayant bien soin de la faire passer par le bois de Boulogne en calèche découverte, son voile flottant à l'air. Misérable vanité ! cet homme-là, vois-tu, avec lequel j'ai gagné un million, je le hais plus mille fois que le courtisan de là-bas, qui ne nous a donné qu'un écu d'or. Ce gentilhomme, tout vieux qu'il est, aime les femmes pour elles-mêmes. Il a aimé la mienne avec toute la décence possible ; il a enveloppé son amour dans le mystère le plus profond ; il ne l'a jamais tutoyée, j'en suis sûr, même dans le tête-à-tête ; il ne l'a compromise, s'il l'a compromise, qu'à force de politesse et de respects ! Mais l'homme d'argent ! sa passion n'a été qu'une vanité mesquine ! L'homme d'argent a produit ma femme dans le monde comme il eût produit une livrée nouvelle ! Tu vois bien ce gros corps, ces petites jambes, ce regard indécis, cette tournure de danseur d'Opéra ! voilà notre homme ! l'homme qui nous a enrichis ! cela te cause un grand dégoût, n'est-ce pas, Ernest ? Oh ! tu as raison ! mais puisque tu as attendu jusqu'à cette nuit, puisque tu as cru à ma probité jusqu'à cette nuit, donne-moi encore une heure, je t'en prie, une heure, et après, si je ne tiens pas ma parole, crache-moi au visage si tu veux !

Ernest, confondu de tant d'assurance, se contenta de ne rien répondre. Prosper continua ses sarcasmes à mesure que la soirée s'écoulait.

— Regarde, Ernest ! cet homme pâle et sec, à l'œil creux, au teint jaune, profond politique s'il en fut ! eh bien, cet homme, il a tenu ma destinée dans ses mains puissantes. Il

avait besoin de moi, cet homme, ou plutôt la patrie avait besoin de moi, car, tu le sais, je suis actif, infatigable, intelligent, propre à tout; cet homme ne m'accorde pas un regard. Son antichambre seule me fut ouverte, parce qu'il aimait à savoir que son antichambre était pleine, cet homme! J'y allais tous les jours, j'attendais tous les jours, implorant une place, de quoi vivre et porter un habit neuf tous les trois ans. Rien! rien pour moi! ¡Ils sont tous faits ainsi ces habiles de la restauration. Ils n'ont tendu la main à aucun homme d'une certaine valeur; ils n'ont découvert aucune capacité cachée; ils n'ont soutenu aucun mérite ignoré; ils se sont crus assez forts pour se passer du concours des jeunes gens sans naissance et sans fortune, et ces jeunes gens sans naissance et sans fortune les renverseront d'un souffle quand le temps sera venu. Eh bien! cet homme sec et pâle, si sourd à la voix de ma misère, quand ma misère était seule et tremblante, cet homme libertin comme un courtisan d'ancien régime, est accouru à moi aussitôt que j'ai eu ma femme. Je lui demandais à genoux une place d'expéditionnaire; il s'est jeté à mes pieds pour me faire entrer au conseil, quand j'ai eu ma femme; regarde, le voilà, accordant les places et les honneurs à sa passion du moment. Pauvre humanité! Disant cela Prosper se tordait les mains; Ernest tenait ses regards baissés à terre sans oser respirer.

— Et celui-là, reprenait Prosper, ce petit jeune homme sautillant, souriant, qui essaie ses jolis doigts sur le piano ouvert et qui se regarde à toutes les glaces, celui-là, qu'aurait-il fait pour moi si je n'avais pas eu ma femme? Tel que vous le voyez, celui-là est un juge; il fait partie de la loi, c'est lui qui la jette à nous autres dans la foule. Il m'aurait fait perdre, sans ma femme, tout l'argent que j'ai gagné avec le financier, grâce à ma femme. Ce petit juge, Ernest, regardez-le bien, c'était un misérable qui rédige un jugement aussi bien que personne, et qui pouvait me perdre en trois mots. C'est un de mes amis les plus chauds et les plus prononcés, à présent qu'il a parlé à ma femme; cela le met en effet à un si beau degré! faire la cour à une femme qui est aimée à la fois par le grand seigneur et par le financier, ces deux pouvoirs!

Et enfin celui-là qui m'a donné la main tout-à-l'heure avec un air si amical, celui-là, un bon jeune homme sur ma parole, très-honorable, très-honoré, très-respecté, très-homme du monde, celui-là il a séduit ma femme aussi, uniquement parce qu'il était mon ami intime. Celui-là m'a couvert d'infamie d'une manière très-naturelle, par amitié tout simplement, et moi je me suis laissé couvrir d'infamie par celui-là, d'une façon très-désintéressée aussi et sans lui demander en revanche autre chose que son amitié. Aussi il a été fidèle au contrat; voyez comme il m'aime! Il m'aime autant que si j'étais son frère : il se battrait en duel pour moi au besoin, car il sait que j'aime à me battre en personne, de même qu'il me prêterait tout son argent, car il sait très-bien que je n'en ai pas besoin. Ainsi donc, Ernest, vous voyez comment j'ai acheté mon entrée à la cour par ma femme, ma fortune pécuniaire par ma femme, ma fortune politique par ma femme, mes amitiés privées par ma femme. N'est-ce pas là, je vous prie, un beau contrat où j'ai joué le rôle d'homme habile et dans lequel les autres ont fait métier de dupes? N'est-ce pas là un beau marché ? répondez-moi, répondez-moi ?

Ernest était confondu. L'opprobre apparent de Prosper retira Ernest de sa léthargie; il se leva lentement de son siège, et il dit aussi bas qu'il le put au malheureux Chavigny :

— Après ce que j'ai entendu, monsieur, il est impossible que vous et moi nous restions dans aucune espèce de relation. Les excuses que vous me donnez peuvent être fort bonnes pour vous, mais à coup sûr elles ne valent rien pour moi; je suis surpris et affligé que vous m'ayez choisi de préférence pour des confidences de ce genre. Adieu, permettez-moi de me retirer; restons-en à l'avenir sur le pied de deux hommes absolument étrangers l'un à l'autre, s'il vous plaît.

Ernest se retirait en effet, mais Prosper le retint d'une main ferme. — Ce n'est pas là ce que tu m'avais promis, Ernest.... Je vous demande encore dix minutes ?

Ernest s'arrêta sans répondre, et il se perdit dans la foule, jetant un coup d'œil très-significatif sur la pendule qui allait marquer minuit.

Quant à Prosper, après avoir demandé à son domestique si tous les invités à sa fête étaient arrivés, il entra, sans qu'on l'aperçut, dans l'appartement de sa femme.

CHAPITRE XLVIII.

Lœtitia était dans son boudoir; assise encore à sa toilette, mais sans y prendre aucune espèce d'intérêt. Pour obéir à Prosper elle avait mis sa robe d'Italienne, sa chaîne d'argent, ses longues dentelles noires. Elle était belle ainsi, mais sous ces habits évaporés du joyeux Midi sa tristesse ne lui allait pas : il était facile de voir que cette fois l'Italienne mentait à son costume. A peine étaient-ils séparés depuis deux ans, elle et son costume, que déjà ils ne se comprenaient plus. Elle était donc là attendant les nouveaux ordres de Prosper dans cet état moitié veille, moitié songe, si pénible et si fatigant pour l'ame ; elle était là sans espérer et sans craindre la venue de Prosper.

Prosper entra. — En vérité, dit-il, la voyant si pâle et si triste, en vérité notre belle Lœtitia ne se ressemble guère à elle-même. Quoi donc! je la prie ce matin de s'habiller en Italienne, et voilà ce soir qui ne prend que la robe d'une Italienne et qui laisse de côté les plus beaux attributs de l'Italie, la joie et le sourire velouté, et l'œil qui brille et le sein qui bat! Pourquoi donc, ma belle, ne faire les choses qu'à demi? Pourquoi cet air rêveur dans ces habits de fête? Pourquoi cette tristesse du Nord dans ces tissus du Midi? pourquoi cela? Allons, Lœtitia, mon associée, ma compagne Lœtitia, songez que c'est là ma dernière volonté, songez-y! Prenez donc un air plus folâtre, madame, profitez davantage de ce pied mignon et de ce bras fait au tour; votre gorge me paraît bien couverte aujourd'hui, mignonne? Mais qu'avez-vous donc? qu'avez-vous donc? Je le veux! écoutez bien! il faut que vous paraissiez ce soir telle que je vous ai vue la première fois, folle et vive et à demi nue! Laissez de côté la vicomtesse pour la courtisane, comme vous disiez ce matin : le temps presse, Lœtitia!

Et elle, pauvre femme fascinée, se mit sur-le-champ à sourire ; sur-le-champ elle se leva folâtre et rieuse; elle laissa son allure de comtesse pour la vive allure d'une Vénitienne un jour de carnaval. Allons donc, seigneur, dit-elle à Prosper ; allons, ta courtisane est prête ! Viens avec moi, mon joyeux amant, viens, viens, viens, viens, ma chambre est toute prête; allons donc, la gondole vénitienne, allons, la sérénade vénitienne ! allons, la mascarade vénitienne! allons aux bords du Lido ! Et sa gaieté était si atroce que Prosper recula d'un pas, tant cette gaieté forcenée entrait dans ses projets.

CHAPITRE. XLIX.

La société du salon, après s'être toisée de haut en bas, n'ayant plus rien à se dire, s'inquiéta tout d'un coup de ses hôtes. — Où était Prosper ? Où était la vicomtesse? Les femmes de ce temps-là commençaient à aimer Prosper; car dans la vie d'un homme de quelque valeur il se rencontre à coup sûr un instant qu'il faut attendre, avant lequel les femmes ne vous aiment pas encore, après lequel elles ne vous aiment plus. Il en était donc là, Prosper ; il était à ce moment-là notre très-aimé et très-fêté, et les dames s'apercevaient de son absence quand elles n'avaient rien de mieux à faire. On se demandait donc où était Prosper.

Tout-à-coup un grand éclat de rire se fit entendre derrière la porte du salon : c'était Lœtitia qui riait. Tout-à-coup Prosper entra, la tenant par la main, mais d'un air si hautain et si fier, qu'il la rejeta plus d'un seul coup d'œil qu'elle n'avait pu le faire elle-même dans son ancien métier de courtisane. La surprise fut grande dans l'assemblée. Cet homme parut très-grand à tous, et cette femme bien misérable. Ce moment-là vengea Prosper de tout ce qu'il avait souffert, et le remit à sa place. Les rôles changèrent alors entre lui et Lœtitia. Lui, il fut ce qu'il aurait toujours été si les hommes avaient voulu, un homme supérieur, rien qu'à le voir marcher et sourire; l'autre, elle ne fut plus qu'une femme jolie, moins jolie que cet homme

n'était beau. Prosper, sentant que tous les regards et tous les cœurs étaient arrêtés sur lui, et que l'estime de tous lui venait à mesure qu'ils perdaient leur admiration pour sa femme, Prosper traversa lentement le salon, montrant Lœtitia telle qu'il l'avait faite, pauvre, humiliée, vêtue au hasard, belle au hasard, véritable Italienne, sans passion présente, qui attend l'occasion de se passionner pour quelque chose. C'en était fait, le piédestal de Prosper était brisé. A jamais brisé, sans qu'il eût dit encore un mot. Il fallait voir les femmes, à l'aspect de Lœtitia ainsi faite! Comme elles étaient humiliées de l'envie qu'elles lui avaient portée; l'envie, cette admiration suprême de la femme! Il fallait voir ces hommes, à l'aspect de Lœtitia ainsi humiliée! Comme ils regrettaient les respects, et les hommages, et les bassesses de tous genres dont ils l'avaient entourée! De Lœtitia, les regards se portaient sur Prosper; et plus on accablait sa femme de mépris, plus on s'accordait à trouver Prosper digne de sa haute fortune : seulement on le plaignait d'être un époux malheureux.

Car ces hommes et ces femmes stupides, se rappelant tout-à-coup le duel d'il y a huit jours, n'allaient-ils pas se figurer, ô ciel! qu'ils assistaient tout simplement à une scène de jalousie bourgeoise, qu'ils allaient avoir sous les yeux une séparation de corps, comme dans la rue Saint-Denis ou dans la Chaussée-d'Antin, et qu'ils n'étaient là que pour assister en masse à un divorce, usurpant à l'avance les bénéfices de la *Gazette des tribunaux?* Voilà ce qu'ils s'imaginaient tous. Je vous laisse à penser combien ils se seraient amusés de cette scène, si Prosper n'avait pas été protégé contre le ridicule par le sang encore tout chaud dont il s'était couvert dans son dernier duel?

Prosper comprit leur pensée, et son sourire fut empreint d'une nouvelle amertume. A cette idée son mépris augmenta pour tous ces hommes, et il se surprit encore à estimer plus haut que toute cette foule la pauvre femme qu'il traînait à sa suite; elle valait donc mieux qu'il ne pensait, cette pauvre femme, puisque tout ce monde avait trouvé moyen de lui faire jouer un rôle encore plus ignoble que le rôle qu'il lui avait fait jouer, lui Prosper! Une fois donc assuré que

son auditoire était aussi vil qu'il le voulait, Prosper n'hésita plus de briser tout-à-fait son piédestal.

« Messieurs, dit-il, Mme la vicomtesse de Chavigny, que vous avez déshonorée, elle et son mari, est morte pour son mari et pour vous, ou plutôt elle n'a jamais existé. Je vous présente à sa place la signora Lœtitia Laferti de Naples, qui vous a ruiné dans un seul hiver à Venise, marquis de Malleval ».

Disant ces mots, Prosper attirait violemment Lœtitia vers un jeune homme pâli par les excès, et qui restait muet de surprise et d'horreur.

— Oui, marquis, disait Prosper, oui, marquis, soyez témoin, à cette femme que voilà, de ses désordres passés, soyez le parrain de son infamie. Levez la main, marquis, et jurez à ces messieurs qu'il n'y a pas de femme Chavigny, que Prosper Chavigny n'a jamais eu de femme, qu'il n'existe au monde que cette fille que voici. Lœtitia Laferti pour vous servir, messieurs. Attestez-vous cela, marquis? La reconnaissez-vous bien telle que je vous l'enlevai à vous dans cette folle nuit de carnaval? Voyez! c'est bien son regard, c'est bien son sein, ce sont bien ses épaules, voyez! vous les avez déchirées là vous-même avant de venir vous battre avec moi sur le Lido? Reconnaissez-vous Lœtitia Laferti, marquis?

Hélas! c'était la première nuit depuis son retour en France que Malleval passait au milieu de la foule! Il avait senti autrefois le fer de Prosper, mais cette nouvelle blessure de Prosper le frappait au plus profond de son ame; il doutait s'il était éveillé, si c'était réalité ou mensonge. Elle-même, elle Lœtitia, elle-même! Même costume, mêmes cheveux échevelés; elle, sa maîtresse, perdue à Venise, retrouvée à Paris, et comment retrouvée? dans un bal! Et dans ce bal proclamée une prostituée, par ce même jeune homme qui la lui avait enlevée le fer à la main! O ciel! ô ciel! le malheureux jeune homme n'en pouvait revenir; il gardait un silence stupide; mais son silence et sa pâleur disaient assez pour lui que Prosper ne mentait pas.

Prosper, profitant de tous ses avantages, reprit la parole sur un ton très-simple, et il n'avait pas besoin de faire

du sublime à présent pour avoir un auditoire attentif.

Lœtitia était à ses côtés, le marquis de Malleval lui faisait face ; toute la foule était derrière le marquis. Prosper dominait l'assemblée, mais n'adressa plus la parole qu'au marquis.

— Oui, monsieur, lui dit-il, quand je vous enlevai cette femme au péril de mes jours, l'épée à la main, j'étais mieux qu'un frivole amoureux venu de France pour les beaux yeux d'une Italienne. Je vous enlevai Lœtitia, parce que je la trouvai plus belle que toutes les autres, et qu'elle répondait à tous mes plans. Ne m'en veuillez pas, monsieur, car il y allait, à la possession de cette femme, de l'avenir de toute ma vie ; pendant qu'à vous, il n'y allait que de quelques instans de plaisirs. C'était ma position sociale, cette femme ! J'en avais besoin pour arriver à vivre, de cette femme. Voyez ce qu'elle a fait de moi, monsieur; elle a fait de moi une puissance, elle a fait de vous une ombre ! Elle m'a fait riche, elle vous a ruiné ; elle m'a fait noble, elle vous a fait joueur. Les femmes font de nous ce que nous voulons qu'elles en fassent ; il n'y a qu'à savoir s'en servir. Ne soyez donc plus mon ennemi, car je me suis sauvé en vous sauvant de votre ruine totale. Ne songeons donc plus à cela, s'il vous plaît. Pour vous distraire, regardez plutôt la figure alongée de tous ces hommes ; voyez comme ls ont l'air de pauvres dupes! Ces hommes ont fait comme vous, monsieur, ils ont aimé Lœtitia, mais ils l'ont aimée parce qu'ils l'ont crue ma femme; ils l'ont aimée parce qu'ils ont rêvé qu'ils déshonoraient un galant homme ; ils l'ont aimée parce qu'ils se sont figuré qu'ils jetaient la honte sur le front de leur protégé, moi, Prosper : voilà pourquoi ils ont aimé cette femme ! Les voyez-vous, ces gens du monde, comme ils ont peur de la reconnaître, votre Lœtitia, à présent qu'elle n'est plus que Lœtitia Laferti, à présent qu'elle n'est plus ma femme! O les lâches! ô les lâches! Messieurs, à présent que ma prétendue femme n'est plus qu'une facile fille de joie qui peut appartenir au premier venu, à présent que je reprends mon nom à moi tout seul, et que je lui rends son nom de carrefour, je n'ai plus rien à vous dire, messieurs ; allez chercher autre part à déshonorer des fem-

mes légitimes ; il n'y a plus pour vous ici qu'une femme qui a appartenu à tout le monde ; allez, messieurs ; pour moi j'ai de vous tout ce que je voulais, je me suis mis à la place qui m'était due, et si j'ai consenti un instant à passer pour un infâme, tant pis pour vous, mes protecteurs et mes juges, tant pis pour vous, vous m'y avez forcé ; vous m'avez forcé à tous vos vices, à l'hypocrisie, au mensonge, à l'adultère ; mon infamie est la vôtre et non pas la mienne, qu'elle retombe sur vos fronts !

Or il parla avec tant d'indignation et de colère, il fut si grand et si beau à cette heure, que sa justification fut complète ; l'assemblée s'écoula en silence, personne ne se permit ni une réflexion ni un sourire, et devant tous Ernest donna la main à Prosper.

Prosper et Lœtitia restèrent seuls dans leurs salons déserts.

DÉNOUEMENT.

Mais quand il la vit, hélas ! quand, revenu de sa grande colère, il laissa tomber son regard sur cette pauvre femme qu'il venait de briser, et dont les débris étaient à ses pieds sans mouvement ; quand il vit son brillant piédestal mis en pièces par lui-même, lui si haut ! elle si bas ! elle qui l'avait porté si haut ! lui là ! elle là ! lui honoré, elle avilie ! quand il comprit ce que cette femme avait fait pour lui et ce qu'il faisait pour cette femme, quel sublime dévouement ! quel profond égoïsme ! Il venait de la rejeter sans pitié dans un abaissement immense. Vous sentez bien que le cœur de cet homme ne fut pas assez fort pour supporter toutes ces misères ; il faut que le cœur, arrivé à un certain gonflement, crève tout-à-fait ou qu'une larme le soulage. Le cœur de Prosper était si plein que Prosper se mit à pleurer : c'était la première fois qu'il pleurait depuis qu'il était entré dans l'ambition.

Ses larmes tombaient goutte à goutte sur Lœtitia. A chaque larme qui la frappait à l'ame, cette pauvre femme semblait renaitre, elle se relevait comme la fleur sous la rosée ; elle était plus bas que terre tout-à-l'heure, à présent elle

est au niveau des genoux de Prosper, elle le regarde à présent, et c'est à son tour à trouver qu'il est bien malheureux, Prosper.

Et comme il continuait à pleurer sans interruption ni relâche, elle se releva tout-à-fait, elle prit ses mains, et comprenant qu'il avait besoin de consolation dans son triomphe, le pauvre vainqueur, elle lui parla avec sa mélodie italienne :

— Pourquoi pleurer ? dit-elle, et sur qui pleurez-vous, Prosper ? Tout vous a réussi, mon ami, vous avez pris une éclatante vengeance de ces hommes, vous les avez brisés contre mon infamie, vous triomphez : pourquoi pleurer ? Peut-être pleurez-vous sur moi, votre pauvre associée ? Mais pourquoi pleurer ? qu'avez-vous à faire de ce chagrin superflu ? Moi, qu'ai-je à me plaindre ? vous m'avez appelée votre femme pendant trois ans, mais je n'ai jamais été votre femme. Vous m'avez donné un habit, vous m'avez prêté un habit de comtesse, je vous le rends, je vous rends votre nom ; reprenez tout cela, monsieur, et puis à présent adieu, pour jamais.

Disant cela, cette pauvre femme était belle, elle était résignée, elle venait de compléter cette profonde abnégation de soi-même à laquelle elle s'était résignée dès le premier jour. Mais c'était la première fois qu'entre cet homme et cette belle femme se passait une scène d'intimité. Scène de séparation, il est vrai, mais se dire entre eux deux : Quittons-nous ! c'était s'avouer, c'était se dire qu'ils avaient vécu ensemble : or ils en avaient douté jusqu'à ce jour. A présent donc qu'elle s'en allait, Lœtitia était son associée, il ne pouvait plus s'en défendre. Adieu donc, Lœtitia, adieu, madame, lui dit-il; mais avant tout il faut que je vous rende mes comptes, mon associée; il faut partager avec moi cette fortune que nous avons ramassée ensemble : ainsi, madame, ma maison de la rue *de la Paix* est à vous. Cette maison vous fera plutôt grande dame que le titre de comtesse que je vous avais prêté. Elle rapporte quarante mille francs par an, c'est une fortune, à Paris c'est une noblesse.

—Adieu donc, Lœtitia, adieu; soyez heureuse; partez !

jouissez dignement de votre position nouvelle, et quand vous aurez besoin d'un ami, pensez quelquefois à moi. Ici Lœtitia se releva fièrement. — Écoutez-moi, dit-elle, écoutez-moi, Prosper : ceci est ma dernière volonté; mais elle est arrêtée irrévocablement, là, dans ma tête; là, dans mon cœur. J'étais votre associée, il est vrai; nous avons fait notre fortune ensemble; mais de cette fortune acquise pour vous et par moi, je ne veux rien, pas un débris, pas un lambeau : rien, vous dis-je; car vous savez cela, Prosper : si je partageais avec vous, moi, il faudrait à votre tour partager avec moi! vous. Or, dans cette fortune que nous avons faite, nous avons eu deux parts bien inégales : vous avec pris pour vous les honneurs, et vous m'avez jeté l'infamie. Gardez tous vos honneurs, monsieur; je garde toute mon infamie. Je suis moi la victime émissaire, qui porte tous les vices de notre société en commandite. Adieu donc, Prosper, adieu! Elle allait sortir; Prosper l'arrêta par la main : — Mais où vas-tu de ce pas? lui dit-il, où vas-tu, chère Lœtitia? Elle se retourna vers lui, et d'un son de voix qui allait à l'ame : — Je retourne à Venise, dit-elle, à présent que tu m'as rendu la ceinture relâchée de la prostituée. Je retourne au Rialto, le soir; je retourne à l'amour vénitien; je n'appartiens plus à la passion française, adieu la France, adieu vos vices d'égoïste et vos passions d'ambitieux. Adieu, Prosper.

—

Un soir, je venais de Paris, et j'allais à Condrieux, voir mon père et les quatre vignes qu'il a plantées au-devant de la maison où ma mère venait tous les ans. La pluie m'avait retenu de l'autre côté du Rhône, à Vienne, dans une méchante auberge, vis-à-vis la cathédrale, pauvre cathédrale isolée dans cette méchante ville, qui ne la comprend plus! L'ennui me prit d'attendre là toute une nuit que le Rhône fût calmé, et je passai le Rhône comme je pus. Il était terrible, cette nuit-là. Arrivé sur la rive d'Ampuy, l'orage reprit de plus belle. Je fus forcé de demander asile dans une jolie maison bourgeoise, peinte en vert, avec des tuiles rouges,

ce qui indique toujours que le propriétaire a lu Jean-Jacques Rousseau. Le maître de cette maison m'accueillit avec bonne grâce, comme on accueille un compatriote mouillé et qui a besoin de repos. Il me présenta à sa femme, dont il avait l'air passionnément amoureux, et j'avoue que j'ai vu peu de femmes plus touchantes et plus belles. Elle avait tout-à-fait l'air d'une de ces femmes faites pour un trône, mais qui, jetées par leur naissance dans les paisibles embarras d'une existence médiocre et cachée, ont accompli tranquillement les devoirs de cette vie domestique sans se douter qu'il y avait d'autre bonheur, surtout pour les jeunes et pour les belles. C'est là un contraste qui ne manque jamais son effet.

Après le repas, qui fut excellent, véritable souper d'un riche propriétaire qui se permet toutes les sensualités de sa maison des champs, la conversation devint plus intime entre moi et cet heureux ménage. C'étaient les deux héros de notre histoire. Ce bourgeois, si simple, si naïf et si bon, c'était Prosper Chavigny; cette bonne femme, si belle, si aimée, si respectée, mère de ces deux jolis enfans, c'était Lœtitia Laferti.

Le bonheur, le repos, l'estime de tous étaient venus les trouver dans leur village d'Ampuy. Là ils s'étudiaient à rendre heureux Jean Chavigny le vigneron, leur vieux père, et à élever leurs deux jolis enfans.

Ils enseignaient, entre autres choses, à leurs enfans, qu'il n'y a qu'un chemin dans le monde pour arriver à la fortune, le grand chemin ouvert à tous, et qu'à ceux qui veulent s'élever, sans regrets ni remords, il n'y a qu'un piédestal qui leur soit permis, la probité, le travail et la vertu.

Jules Janin.



ALBUM.

— Nous sommes en retard avec nos romanciers, qui sont toujours les grands PRODUCTEURS de la littérature. Heureusement nous venons de nous adjoindre, comme jury de rédaction, quatre personnages chargés spécialement de cette tâche. Ce sont le licencié PERO PEREZ, curé de don Quichotte; MAITRE NICOLAS, son barbier; son excellente nièce et sa servante, qui figurent dans le chapitre VI du premier livre de Cervantes : *Del donoso y grande escrutinio, que el cura y el barbero hicieron en la libreria de nuestro ingenioso hidalgo.* — Sont cités à comparaître à la première audience : LE CAPUCIN DU MARAIS, le corsaire TRELAWNEY, l'auteur du PONT DES SOUPIRS, LE MARQUIS DE KERNOTRIO, L'INDIENNE, LA LAIDE, etc., etc.

— RÉSIGNÉE, 2 volumes; chez Ch. Gosselin; deuxième édition. — La portée de ce livre va au-delà du *roman*. Ce n'est pas une allégorie; mais la pensée sérieuse qui domine l'intérêt *romanesque* de l'ouvrage appelle la controverse, tout autant que la pensée de M. l'abbé de Lamennais, dans l'*Indifférence en matière religieuse* : « Prenez et lisez, » pour me servir des mots qui arrachèrent saint Augustin aux erreurs de sa jeunesse. Prenez et lisez, vous qui, fatigués du culte de l'*horrible*, appelez depuis long-temps au secours du bon goût un auteur assez courageux pour se dévouer au culte du *beau moral*.

C'est le *beau moral* que M. G. Drouineau aime et chante, qu'il aime en philosophe, qu'il chante en poète; c'est par le *beau moral* qu'il tente de nous ramener au sentiment religieux........ Malheureusement, du sentiment religieux il nous invite à passer à une religion encore un peu vague, qu'il nomme le *néo-christianisme*, religion qui n'existe que dans sa préface, et à laquelle j'aurais voulu qu'il convertît, au moins, pour commencer, son héroïne. Résignée n'est donc pas une néo-chrétienne. Qu'est-ce que Résignée ? vous demanderont les lecteurs qui ne voudraient pas aller au-delà du *roman*. Je vais leur répondre, et d'abord j'oserai ici chicaner M. G. Drouineau sur cette épithète qui exprime le

caractère de la jeune fille dont il nous raconte les amours, épithète qui devient, à la longue, son nom, plutôt que celui de Marie, qu'elle avait reçu sur les fonts baptismaux. Résignée existait pour moi déjà dans quelques romans, comme dans *Grandisson*, où Clémentine est certes un type parfait de résignation *catholique*, dans *Ivanhoe*, où Rébecca est certes un type de résignation *israélite*; dans *la Prison d'Édimbourg*, où Jenny Deans est certes un type de résignation *presbytérienne*, etc. La Résignée de M. G. Drouineau ne passe pas par des épreuves qui exigent la résignation sublime de ces trois types que je choisis entre dix autres. Son malheur, bizarre autant que possible, n'est pas d'ailleurs sans remède. Le roman eût dû finir à son premier mariage, pour que les conditions du titre fussent complètement remplies. Je puis vous dire, en peu de mots, l'histoire de Resignée. C'est une personne angélique, et par son caractère et par sa beauté. Deux rivaux se disputent sa main. Par une suite de petites intrigues, c'est celui des deux qu'elle aime le moins qui l'obtient. Mais voici l'incident bizarre. Le soir de ses noces, pendant l'heure de grâce et de solitude que son mari laisse à sa pudeur de fiancée, Résignée apprend qu'elle a épousé son frère! L'incident est pathétique, j'espère. M. G. Drouineau en a composé une belle scène. N'allez pas croire surtout qu'avec le culte voué par lui au beau moral, il joue ici avec l'inceste comme feraient nos romanciers *adultérins*. Cette scène est neuve, chaste, filée jusqu'à la fin avec goût, avec une délicatesse ravissante. Le mari entre en fredonnant.... Je vous préviens que c'est un homme immoral, athée, impie, et qui, plein sans doute de nos romans du jour, a compté sur l'inceste comme sur une jouissance neuve..... L'explication est terrible, mais chaste encore. La scène reste pure et admirable. Heureusement Résignée, malgré son nom, a le courage d'une lionne, et elle a caché dans son lit un poignard.... Enfin ce singulier mariage dure plusieurs années; mais le mari-frère meurt assez à temps pour que son rival récompense la jeune veuve de sa vertueuse résignation.—En vérité, c'est une histoire originale et conduite avec talent, écrite d'un style coloré, un peu trop poétique çà et là peut-être. Je dirai bien encore que l'héroïne est nécessairement un peu *prêcheuse*, comme la Julie de Rousseau; mais n'oublions pas que le roman n'est qu'un prétexte, que M. Drouineau a un tout autre but que celui des romanciers frivoles; qu'il s'agit, avant tout, pour lui, de prêcher

le néo-christianisme. Prenez et lisez : vous conviendrez que c'est ici un roman à part, et qui restera comme LE MANUSCRIT VERT. Z.

— HISTOIRE POLITIQUE DE L'ÉGLISE, par M. de Vidaillan, tome 1er, chez Dufey et Vezard, rue des Marais. — La philosophie railleuse du dix-huitième siècle a épuisé ses épigrammes contre le christianisme; il est permis de chercher dans l'histoire de l'église l'histoire de la civilisation moderne; mais à moins d'avoir de nombreux loisirs à sa disposition, on peut sans crime hésiter avant d'entreprendre la lecture des trente-six volumes de l'abbé Fleury.

Il nous manquait une histoire impartiale de l'église, considérée en dehors de ses fonctions, de ses devoirs et de ses droits spirituels. M. de Vidaillan a entrepris de remplir cette lacune. C'est du seul point de vue politique que l'auteur considère son sujet : une courte préface nous l'apprend. Point de discussion des dogmes, point de controverse. Aussi les premiers siècles sont ici rapidement parcourus et esquissés à larges traits. C'est avec Constantin, qui mit le christianisme sur le trône impérial, que commence réellement l'histoire politique de l'église, dont les affaires deviennent alors affaires d'état. Puis nous suivons le progrès de la religion nouvelle dans les lois de Justinien. Vient plus tard l'invasion des barbares; les sciences et les lettres se réfugient dans quelques monastères, et l'église profite de leur secours pour propager au loin ses doctrines.

Charlemagne, qui domine tout par son génie, augmente le pouvoir du clergé, et ce pouvoir, dont le propre fils de Charlemagne sera la victime, est bientôt tel, que si le pape de Rome dispose de l'empire, l'archevêque de Milan prétendra choisir le roi d'Italie.

A l'époque du pontificat de Grégoire VII, M. de Vidaillan nous montre quels sont les progrès du christianisme chez les peuples de l'Europe, qui se divisent en nations distinctes.

En *attendant* l'histoire depuis si long-temps *attendue* de M. Villemain, M. de Vidaillan apprécie avec talent les hautes pensées et les erreurs de ce vaste génie, le seul peut-être qui fût capable de réaliser ce rêve de tant d'ambitions illustres : la monarchie ou la république universelle. Mais Grégoire VII échoua, et ses successeurs échangèrent la guerre des investitures contre celle des croisades. Les croisades maintiennent long-temps encore l'église à la tête des confédérations européennes, et la prise de Con-

stantinople semble lui rendre une prééminence œcuménique; mais n'anticipons pas sur les travaux de M. de Vidaillan. Quelque haute espérance que nous fasse concevoir son premier volume, nous attendrons les deux suivans pour juger l'ensemble de son œuvre.

—LA CONSPIRATION DE CELLAMARE, par M. Vatout, 2 v. in-8°. — La question que soulève cette conspiration se pose nettement.

Louis XIV avait, par testament et codicille, confié la régence, le commandement supérieur de sa maison militaire et la surveillance de l'éducation du jeune roi au duc du Maine, prince *légitimé*, élève de madame de Maintenon et des jésuites.

Après la mort du roi, Louis-Philippe d'Orléans, s'appuyant sur son droit de naissance, fit casser le testament par les parlemens qui lui décernèrent la régence et le commandement supérieur des troupes, ne réservant au duc du Maine que la surveillance de l'éducation de Louis XV.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, avait expressément renoncé à ses prétentions sur la couronne de France; mais, en sa qualité de proche parent du jeune roi, il pensait que la régence lui revenait de droit, et qu'il lui était loisible de la substituer à une personne de son choix, qui sans nul doute eût été le duc du Maine. De là les instructions de Philippe V au prince de Cellamare, son ambassadeur près la cour de France, instructions qui lui enjoignaient surtout de sonder les vues de Louis XIV relativement à la régence; de là cette conspiration de Cellamare, conçue par le cardinal Alberoni au profit du duc du Maine, ou plutôt du parti que ce prince représentait.

Ici nous ferons un reproche à M. Vatout, c'est d'avoir omis de dire quelles pouvaient être les intentions politiques de ce parti, qui, dirigé par le cardinal Alberoni, n'était après tout que l'instrument des *jésuites*, de cette société puissante qui s'institue au moment où Luther paraît, comme si la Providence voulait, en formulant ainsi deux principes opposés, laisser aux hommes le libre choix entre le bien et le mal.

Or, si l'on peut juger par analogie et inductions, on peut croire que ce parti voulait poursuivre l'idée gouvernementale du grand roi, mais en même temps balancer l'immense réaction de ce pouvoir absolu sur les peuples en le soumettant à l'investigation spirituelle du chef de l'église. Alors ce sublime médiateur placé entre les sujets et les rois, ce divin et infaillible arbitre, fidèle à sa mission de paix et d'amour, eût concilié les intérêts de tous, et

résolu sur une immense échelle le problème des trois pouvoirs jusqu'ici insoluble ; car ces trois pouvoirs, comme l'entendait *la société de Jésus*, étaient *les peuples*, *les rois et Dieu*.

Je sais bien qu'aux yeux de certains philosophes l'infaillibilité du pape paraît une niaiserie , quoique ces gens-là reconnaissent sans mot dire l'infaillibilité de la cour de cassation, par exemple ; mais passons.

En admettant donc le triomphe du parti du duc du Maine sur celui du duc d'Orléans, on pouvait aussi penser que ce parti eût, sans aucun doute, replacé les Stuarts sur le trône d'Angleterre, afin de consacrer de nouveau en Europe le principe d'unité religieuse et de légitimité monarchique. Alors un temps d'arrêt plus ou moins long eût ralenti la marche normale mais trop précipitée, de l'esprit démocratique, que la découverte de l'imprimerie et surtout le luthérianisme tendaient à jeter hors des voies tracées par la raison ; nous le répétons, surtout le luthérianisme, car il est évident que cette question ne fut qu'un adroit prétexte aux mains des réformateurs pour attaquer, combattre et anéantir les croyances religieuses, politiques et sociales qui gênaient leur marche, fatale peut-être à l'humanité, car nous avons toujours pensé que l'admirable livre de M. de Lamennais pouvait tout aussi bien s'intituler *de l'Indifférence en matière de société*, que *de l'Indifférence en matière de religion*.

Qu'on nous excuse de nous être autant appesanti sur une hypothèse ; mais il est pourtant certain que si la conspiration de Cellamare eût réussi, le sort de la France, et de l'Europe peut-être, eût été bien changé. L'avenir dira donc si ce fut un bonheur ou un malheur pour les sociétés que le parlement ait sacrifié le duc du Maine au duc d'Orléans, ou plutôt le parti prêtre au parti philosophique qui commençait à poindre.

Revenons au livre de M. Vatout, à l'histoire vivante, animée, pittoresque de cette conspiration conçue d'une manière si profonde, et exécutée d'une façon si folle, si gaie, si française.

C'est d'abord le vieux roi qui s'éteint au milieu de sa cour, sombre, austère et religieuse. Il meurt ; tout change : les caveaux de Saint-Denis ne sont pas refermés, que Paris, Versailles, ont une physionomie toute nouvelle, toute jubilante, toute radieuse. Il n'a pas fallu plus de temps pour cela que pour décrocher les tentures funèbres de la chambre du mort.

Dans un accès de réaction contre ce siècle imposant et majestueux, on nargue l'étiquette, on chansonne *la vieille* de Saint-Cyr, on fait mieux, on casse le testament du grand roi, on efface son codicille, on se moque de ses dernières volontés, on refuse de reconnaître les droits du duc du Maine, *et le bâtard est tondu,* comme disait si drôlement Canillac.

Et puis le régent est si bon, si spirituel, si insouciant! ses impiétés sont si amusantes, si conformes au goût du jour, qui avait pardieu bien assez de cantiques, d'oraisons et de sermons, fussent-ils de Bossuet ou de Massillon! et puis encore d'Orléans est brave, il a fait ses preuves en Espagne, à Lérida, à Lérida où sous la tente, dans un bruyant et joyeux souper, entouré de ses officiers qui l'adoraient, il se brouilla avec la Maintenon, par l'énergique et malicieux toast qu'il porta à cette reine *in partibus.*

Aussi crie-t-on partout : « Vive le régent, qui va plutôt à l'Opéra qu'à la messe! Vive le régent! »

Puis, comme en France surtout il est toujours de bon air d'être mécontent, des mécontens se rassemblent autour de la duchesse du Maine, jolie, ardente, spirituelle; mais qui sait trop qu'elle a du sang des Condés dans les veines, car elle rêve une nouvelle Fronde sous les frais ombrages de Sceaux.

Pauvre petite duchesse, qui changerait si volontiers son titre de *reine des huit* pour celui de régente de France! il faut la voir : quelle vivacité, quelle pétulance, quelle coquetterie! il faut admirer ses délicieux manèges de femme pour circonvenir et faire s'expliquer le prince de Cellamare si grave et si gourmé, il y a une scène charmante dans un bateau où elle est seule avec l'ambassadeur... Par un beau soir d'été, sur un lac frais et limpide, le bateau est conduit par un Laval. Après bien des attaques remplies de finesse et de grâce, le diplomate parle, promet l'appui de son maître, et la trame est conçue; et tout cela au milieu des harmonies de l'orchestre, des cris des danseurs, de la joie de la foule qui se presse sous ces charmilles vertes étincelantes de mille lumières. Un projet de conspiration à bouleverser l'Europe qui se conclut entre un baiser et une espérance : il faut lire cela, car c'est vrai, c'est historique, et cela devait être ainsi avec le caractère enjoué, ambitieux et un peu libertin de la duchesse du Maine.

Mieux que cela encore : il faut voir de quelle façon ce Richelieu, ce roué si entraînant et si original, vient assister à une con-

férence secrète présidée par Cellamare et la duchesse, conférence où, à bien dire, il joue sa vie.

On entend des cris, des blasphèmes, des rires fous, et un laquais tout effaré annonce aux conjurés que tout est perdu; que la police, que la garde, que le guet enfonce la porte... On se lève, on frémit, on pâlit : Cellamare seul garde son sérieux... On entre... La police, la garde, le guet, tout cela c'était Richelieu tout seul, Richelieu en habit de *muraille,* sortant des bras de cette ravissante Mme Michelin... Richelieu que les laquais ne voulaient pas laisser entrer, Richelieu qui vient de rosser les laquais, et qui, se précipitant au milieu de la grande réunion, débraillé, en désordre, la figure couverte de poudre, dit en riant aux éclats : « Pardieu, madame, vos laquais sont d'impertinens drôles que je viens d'étriller... Mais à propos, où en est la conspiration? »

Alors le prince de Cellamare, stupéfait, se renferme dans son sérieux castillan. « Je vais vous lire le traité, monsieur le duc... dit-il d'une voix sévère, à l'étourdi. —Du tout, répond l'impétueux gentilhomme, j'aime bien mieux le signer dix fois que de l'entendre lire une. » Puis il signe sans vouloir en entendre davantage. Il signe un traité qui peut le conduire à l'échafaud, dit quelques fadeurs à la duchesse, et sort en prétextant que Mme la maréchale de Villars n'aime pas à attendre.

Il y a encore dans le livre de M. Vatout une foule de portraits tous mis en relief, en saillie, avec une finesse et une verve incroyables. Dubois, Canillac, le duc de Bourbon, le duc du Maine, Saint-Simon, Broglie, Torcy, Villars, et les fêtes, et les orgies, et les délicieux soupers du Palais-Royal, et pendant tout cela la conspiration marchant toujours; Alberoni décidant Philippe V à écrire de sa main une lettre qui devait décider les plus irrésolus; Laval, Pompadour, Richelieu, promettant l'appui de la noblesse. Le président de Mesme répondait d'une majorité dans le parlement, où on avait ranimé le quelque peu d'ardeur religieuse qui s'éteignait, en exagérant encore les impiétés du régent et de ses roués.

Sceaux devenait le foyer, le centre de la conspiration. Le duc du Maine conspirait malgré lui et se consolait avec Lucrèce. Enfin tout allait peut-être réussir, lorsque le plus inouï des hasards vint renverser le fruit de tant de veilles et de tant de calculs.

Et comme si tout devait porter le cachet de cette époque si

rieuse et si amusante, et si corrompue, la régence est sauvée par une entremetteuse, dans un mauvais lieu, par la Fillon, en un mot.

O! lisez, lisez; il y a encore, comme partout dans ce livre, un ravissant chapitre sur Marianne.

Marianne est la fille d'un vieux sergent qui a suivi le duc d'Orléans dans ses campagnes. « Il est régent, dit le soldat, il se souviendra de moi. Habille-toi, Marianne, donne-moi ton bras et viens au palais. »

Et le vieux homme tout cicatrisé, tout cassé, s'appuie sur le bras rond et blanc de Marianne, toute rose, toute fraiche, toute honteuse de voir le régent, et baissant ses beaux yeux noirs sur son joli sein qui agite un fichu de linon.

Et on arrive au palais. Le prince accueille et reconnaît le vieux soldat, et promet une pension; mais la pension n'arrive pas, parce qu'un grand seigneur a trouvé Marianne fort jolie, et qu'il espère que ses vœux seront plutôt accueillis de Marianne pauvre et mendiante que de Marianne ayant du pain et un abri. Il dépêche la Fillon, et d'embûches en embûches il possède la douce et naïve Marianne, qui, voyant qu'elle est déshonorée, demande à l'entremetteuse comme une grâce de rester chez elle. Et, par une singulière contradiction, Marianne reste pure dans ce lieu de débauche; on la cite à la cour comme une merveille, et un beau jour l'abbé Porto-Carrero, secrétaire de Cellamare, y amène un jeune Espagnol aussi secrétaire d'ambassade. Marianne le voit et en est éprise. Les rendez-vous se succèdent; mais une fois Marianne attend toute une nuit son amant qui ne vient pas. Enfin au point du jour il arrive, pâle, défait. La jalousie de Marianne s'éveille; elle pleure, elle gémit. Enfin, pour la calmer, le jeune diplomate lui avoue que le prince de Cellamare, ayant des dépêches du plus haut intérêt à faire copier, puisqu'il s'agissait d'attaquer la régence, l'avait retenu dans son cabinet toute la nuit. Marianne le croit et oublie ses soupçons.

Mais les amans n'étaient pas seuls : la Fillon écoutait à la porte. Elle court chez Dubois qu'elle connaissait de longue main, et la conspiration est découverte, les conspirateurs arrêtés, et...

Mais toute cette histoire si vraie, si prouvée, est pourtant si romanesque que nous ne voulons pas la déflorer, pour laisser au moins au lecteur le plaisir de lire le dénouement dans le livre.

Somme toute, cet ouvrage peut répondre à deux espèces d'esprits bien distincts. Aux esprits sérieux, il offrira une suite de preuves et de faits historiques de la plus haute portée, et qui éclairent des questions restées jusqu'ici dans l'obscurité la plus complète. Aux esprits frivoles, il offrira tout le piquant, le merveilleux d'un roman.

En un mot, ce livre se complète par lui-même, car il est l'œuvre des études d'un homme d'état et des loisirs d'un homme du monde. E. SUE.

REVUE CRITIQUE DES ROMANS NOUVEAUX.

LE CAPUCIN DU MARAIS. — TRELAWNEY. — L'INDIENNE. — LA LAIDE, ETC.

— SUITE DU SIXIÈME CHAPITRE DE DON QUICHOTTE. — Toutes les objections de la raison disparaissent devant un fait constaté. Aurions-nous donc besoin de prouver, dans notre siècle d'inventions fantastiques, que le curé de Don Quichotte, son barbier, sa nièce et sa gouvernante, sont encore de ce monde, et que, voyant notre embarras au milieu des romans qui viennent chaque jour surcharger nos tablettes, ils nous ont offert de les juger en notre lieu et place, avec la même impartialité qui leur fit brûler *Palmerin d'Olive*, et conserver *Palmerin d'Angleterre?* Encore une fois le fait est là. Le licencié Pero Perez, maître Nicolas, la Sobrina et l'Ama, sont instalés dans notre cabinet de rédaction. Que nos lecteurs supposent poétiquement que depuis la mort de Don Quichotte, en punition de leur peu de respect pour la bibliothèque du chevalier de la Manche, quelque enchanteur rancuneux, quelque fée malicieuse, les a condamnés à lire, *in sæcula sæculorum*, tous les romans, contes et nouvelles qui ont paru et qui doivent paraître. Désormais que nos romanciers ne s'adressent, pour être jugés, qu'à ces critiques désintéressés, dont nous n'aurons plus qu'à traduire tantôt les rapports, tantôt la conversation familière, sous forme de jugement.

MAÎTRE NICOLAS. — Eh bien! seigneur compère, qu'annonce votre sourire? Avez-vous eu aujourd'hui le même bonheur qu'hier? LE CAPUCIN DU MARAIS vous a-t-il procuré un bon sommeil, comme ce gros volume, sermon en roman, dont vous ne pûtes jamais lire plus d'une page?

Pero Perez. — Non, non, maître Nicolas; voici enfin un roman de bon goût. Je l'avais ouvert avec prévention; car, par état, je ne saurais approuver qu'on prenne ainsi pour héros de roman capucins, prêtres et même archevêques. Je m'attendais à quelque nouveau libelle contre notre saint caractère; mais je me suis bientôt réconcilié avec l'auteur. C'est ce même M. Mortonval qui a trouvé dans notre Espagne plusieurs sujets qu'il a traités en disciple de Le Sage. Le Capucin du Marais est un roman de l'école de l'abbé Prévost, plus près du drame que de la comédie, pour ce qui est de la peinture des passions; moins attrayant par la combinaison des incidens que par le naturel du récit, mais non sans artifice toutefois dans le laisser-aller des digressions et du style. Cette simplicité devient bien rare en ce pays, maître Nicolas. Je voudrais bien que quelqu'un rappelât à tous ces auteurs ampoulés ou maniérés ce que le romancier à la fois le plus fin et le plus naturel de ce temps-ci disait dans la préface de la Dot de Suzette : « Il ne faut pas d'*imagination* pour s'abuser, pour » mentir, pour être extraordinaire; il en faut beaucoup pour être » naturel et vrai, même alors qu'on invente. » M. Mortonval a médité cet axiome-là, j'en suis sûr. Aussi, en lisant son exposition, les deux tiers de son premier volume, on croirait d'abord qu'il a copié quelque extrait des *Causes célèbres*. Ce n'est qu'après réflexion que vous reconnaissez un art exquis dans cette simplicité, qui a enchaîné votre attention et votre curiosité à tel point que vous appartenez, corps et ame, à l'auteur, pendant tout le reste de l'ouvrage. Croirez-vous, maître Nicolas, que ce capucin a femme et enfant, qu'il fréquente assez mauvaise société, qu'il damne sa pauvre ame dans les tripots et ailleurs, mais que cependant il raconte tout cela si bien, avec tant de décence, et, quand il le faut, avec une pudeur si vraie, que je me suis laissé aller à l'aimer, à le plaindre, à le trouver plus malheureux que coupable, malgré ma robe, moi curé d'Argamasilla d'Alba.

Maître Nicolas (*lisant dans un volume in-8°, à couverture grise*). — « Que l'homme le plus franc se charge de rendre compte de sa propre conduite; il prêtera, malgré lui, à son récit des couleurs qui paraîtront justifier ses vices. »

Pero Perez. — Mon compère, est-ce qu'au lieu d'un roman vous auriez là un recueil de sentences? En tous cas, celle-ci vient à propos.

Maître Nicolas. — Ma foi ! je ne saurais vous définir le livre original où je l'ai notée entre plusieurs autres. C'est un roman sous forme de mémoires, ou des mémoires sous forme de roman. En tous cas, l'auteur ou le héros est un franc vaurien. Je doute que votre capucin ait autant de péchés sur la conscience que mon pirate, et nous n'avons encore qu'un premier volume de cette vie de Trelawney, l'*ami et le compagnon de lord Byron :* ainsi lit-on du moins sur le titre. C'est un livre traduit de l'anglais, par conséquent ; mais voyez la singularité de cette traduction : elle est le fait d'un de nos compatriotes, d'un jeune *negro* espagnol, qu'il faut se figurer, pour expliquer son travail, lisant en anglais, pensant en espagnol, et écrivant en français. Aussi y a-t-il dans ce style je ne sais quelle couleur étrangère, une sorte de couleur *mulâtre,* qui est tout, excepté pâle, une couleur enfin. Quant aux évènemens de l'histoire en elle-même, rien de plus extraordinaire : on dirait la vie d'un des héros de lord Byron en prose ; et il paraît, à ce qu'on assure dans la préface, que ce Trelawney, ce forban, cet enragé, ce démon, a posé plus d'une fois devant son ami le poète, quand celui-ci avait besoin de peindre ses Conrad, ses Lara, ses Giaour, ses Alps. Il y a avec le Trelawney un autre drôle ; un certain De Ruyter, à qui le diable en personne n'oserait pas toucher la main. Enfin, depuis Anastasius (ce *Gil-Blas* grec, chef-d'œuvre du roman *picaresque),* je n'ai rien lu de comparable à ces Mémoires de Trelawney. Notre sainte inquisition a-t-elle eu tort de bannir d'Espagne le traducteur d'un ouvrage si diabolique ?

La nièce de don Quichotte. — Ah ! mon oncle, mon pauvre oncle ! s'il vivait encore, ce ne serait plus de chevalerie errante qu'il deviendrait fou. Les bons chevaliers, les champions de la vertu des veuves et de l'innocence des jeunes filles, ont disparu aujourd'hui non pas seulement du monde, mais des romans. Des trompeurs plus félons que Galaor, des voleurs pires que Ginès de Passamonte, des forçats, des espions, etc., sont les héros à peu près exclusifs des auteurs à la mode. Les femmes elles-mêmes, quand elles écrivent, donnent volontiers le beau rôle à ces bandits de toutes couleurs.

Le curé. — Est-ce ainsi qu'ont procédé les trois dames romanciers que vous tenez là ?

La nièce. — Non ; mais l'une a fait pire peut-être : elle a mis

de la politique dans son roman. D'après le titre, je m'attendais à trouver dans L'INDIENNE quelques inspirations de cette littérature orientale à laquelle nous devons les MILLE ET UNE NUITS. Il y en a bien un reflet, mais qui se perd dans les brumes du climat de Londres. A côté d'une scène d'amour est une scène de tribune. L'héroïne est charmante; mais elle a une cruelle rivale, qui s'appelle la *réforme* parlementaire!

LE CURÉ. — C'est trop juger en femme un roman de femme, et oublier ce qu'il y a de mâle et par conséquent d'élevé dans le talent de Mme H. Allart. J'ai lu, dans L'INDIENNE, des pages ravissantes, les unes comme description, d'autres comme analyse de sentiment. Mais ce livre a deux sortes d'intérêt. Est-ce un mal? Dans quel journal, dans quelle revue, a-t-on mieux caractérisé les hommes politiques de l'Angleterre actuelle? Plaire et aimer suffit à la plupart des femmes. Celle-ci ne veut pas d'une devise si courte: plaire, aimer et *penser*, est la sienne.

LA NIÈCE. — Tout cela est fort beau; mais moi, moi femme, je ne comprendrai jamais qu'un amant puisse dire à sa maîtresse: *Croyez que je vous aime plus que jamais; vous verrez ma tendresse dans tout le cours de ma vie; mais ce soir, je ne puis m'empêcher de parler à la chambre.* La phrase est textuelle dans L'INDIENNE, monsieur le curé, page 225.

LE CURÉ. — Sans doute, senora; mais cette phrase est anglaise, très-anglaise. Ce n'est pas la faute de l'auteur si vous la jugez en femme qui n'a jamais eu pour amans que des Espagnols. Vous n'êtes pas compétente, senora.

LA NIÈCE. — Vous ne me trouvez pas de force à apprécier un talent sérieux, je le veux bien; mais je parlerai plus hardiment du roman de LA LAIDE, par Mme Eugénie Foa. Cette autre dame auteur a le défaut tout contraire; elle veut se donner des airs légers; ce sont de petites prétentions de grâce et d'enfantillage, des minauderies de style, qui gâtent ce qu'il y a de franc et de vrai dans son talent. Tantôt elle procède par exclamation, comme: « Mon Dieu! que c'est ridicule, une femme auteur! Pour rien » au monde je ne voudrais être appelée ainsi; nommez-moi, si » vous voulez, *rêveuse, conteuse, causeuse*, voire même *ra- » doteuse*; mais *auteur!* » Tantôt c'est par des insinuations discrètes, des allusions à soi-même, des digressions à la manière de M. Jules Janin. Ah! je lui en ai voulu; car l'idée de son roman

est piquante, et il y a des chapitres vraiment jolis, malgré toutes ces petites agaceries littéraires faites aux lecteurs. Après l'histoire de la Laide, Mme Foa nous promet les CONTES D'UNE LAIDE. Voyez encore ce petit trait de coquetterie d'un auteur femme, d'avoir toujours l'air de vous garder quelque faveur en réserve ! ainsi a procédé également Mme Bastide, qui ne nous donne encore que le premier volume de ses CONTES VRAIS; je ne le lirai qu'avec le second.

LA GOUVERNANTE. — Est-ce enfin quelque livre pour moi ? Il ne m'en vient guère.

LA NIÈCE. — Non, ma bonne, pas encore cette fois. On n'adresse guère à la REVUE DE PARIS de livres pour les cuisinières; cependant avec le temps, et quand on voit les catalogues des ouvrages sous presse, il ne faut pas désespérer. J'en excepte ceux qu'annoncent MM. Ch. Gosselin et E. Renduel, éditeurs de plus en plus fashionables; le premier nous promet un nouveau roman de Cooper; LA TOUR DE MONTLHÉRY, de M. Viennet; un second dizain de CONTES DROLATIQUES; et le second, LES ÉCORCHEURS, par le vicomte d'Arlincourt; UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL, par M. Alfred de Musset; SAMUEL, par M. Paul, son frère, CONTES AUX ENFANS, par Hoffmann, traduits par M. L. Veimars; ROSANE, par Anatole Gerber, un volume in-8°; CHAMPAVERT LE LYCANTROPE, contes immoraux, par M. Petrus Borel; enfin un roman nouveau de M. Gustave Albite, intitulé UN CLAIR DE LUNE, titre qui annonce tout ce qu'il y a de rêveur et de mélancolique dans le talent de cet auteur.

MAÎTRE NICOLAS. — Mais si nous nous occupions des romans parus avant de nous occuper des romans à paraître ?

LE CURÉ. — Sans doute; mais assez pour aujourd'hui. La séance est levée : *Claudite jam rivos, pueri; sat prata biberunt.*

CRITIQUE DRAMATIQUE.

LE ROI S'AMUSE, un vol. in-8°; chez E. Renduel. Prix 6 fr.

LE CID ayant encouru la disgrâce du cardinal de Richelieu, Son Éminence fit critiquer LE CID par l'Académie : c'était un siècle de despotisme politique. LE ROI S'AMUSE ayant déplu à

M. d'Argout, ministre d'une époque constitutionnelle, il a tranché la question par une mesure de police. Heureusement pour Corneille, critiqué *par ordre*,

Tout Paris pour Rodrigue eut les yeux de Chimène.

Malheureusement pour M. Victor Hugo, car nous avons promis la vérité au poète comme au ministre, son François 1er et son Triboulet ont rencontré jusqu'ici plus d'opposans que d'approbateurs. Sifflé au théâtre, sévèrement jugé dans les feuilletons, il ne restait au drame nouveau que l'espérance de voir le parterre casser le lendemain l'arrêt de la veille : ATHALIE ne réussit pas le premier jour. Plus il y avait de chances contre M. Victor Hugo dans la seconde et troisième épreuve consacrées par l'usage, plus le ministre des travaux publics, quelle que soit son opinion personnelle, devait accorder généreusement ce moyen d'appel entre la première représentation et son petit coup d'état. Enfin M. d'Argout ne pouvait-il descendre un quart d'heure du haut de son nuage ministériel, et humanisant sa grandeur, sinon traiter de puissance à puissance avec le talent, au moins réclamer quelques modifications à son œuvre ? C'est un honneur qu'hier encore le pouvoir faisait au vaudeville, au petit vaudeville bourgeois. Voyez comme le drame est tombé bas !.... A moins qu'il ne faille plutôt dire que c'est le ministre qui s'est élevé tout à coup bien haut.

Mais il y avait urgence... C'était un cas de *caveant consules;* la pudeur publique était violée. *La pièce est immorale !* Quoique ce fût là aussi le prétexte qui fit suspendre TARTUFE, comme je ne sais pas de plus grand reproche à adresser à un poète honnête homme que celui de vouloir corrompre la morale publique, comme je ne sais pas de plus vil métier que cette prostitution d'un art autrefois proclamé divin, j'invite le lecteur à voir comment M. Victor Hugo répond à cet affront ; car c'est un affront, et qui légitime la colère de sa préface. Le poète a battu complètement le ministre. Sera-t-il aussi heureux contre la critique ?

Je me mets au nombre de ceux à qui la pièce représentée avait fait quelquefois froncer le sourcil (je ne siffle jamais au théâtre), et qui se sont un peu réconciliés avec la pièce imprimée, lue au coin du feu, privée du prestige de la scène, mais à l'abri de ces

exigences que nos habitudes dramatiques, cette sorte de goût national dont nous devenons tous solidaires, imposent au spectateur lettré comme au spectateur qui s'occupe le moins de raisonner son plaisir. Nous sommes tous un peu de l'académie au théâtre. Cependant, chose singulière! la plupart des objections que la lecture de la pièce n'a pu détruire en moi se fondent bien moins sur les innovations, sur les hardiesses du poète, que sur certaines fautes, d'autres diront beautés, qui appartiennent à l'ancien système académique de nos tragédies. A-t-on assez crié contre la tirade? Ne semblait-il pas que les romantiques allaient nous délivrer à jamais des tirades, des songes, des discours oratoires, des longs monologues, de toutes les amplifications qui étouffent ou ralentissent une action dramatique? Eh bien! les discours, les monologues de M. Victor Hugo sont fort beaux, sans doute; mais ce sont des discours et des monologues, tranchons le mot, des amplifications; et j'ajoute amplifications, parce qu'en admettant que le personnage ne dise que ce qu'il doit dire, il le dit trop longuement, avec trop de répétitions et de redondance.

Je ne saurais approuver non plus la donnée de tous les caractères DU ROI S'AMUSE; celui de Saint-Vallier me paraît seul conçu dans un sens tragique. Par malheur, il n'est guère là qu'épisodiquement, pour prononcer une imprécation; mais c'est une belle personnification de la pensée morale du drame. — Blanche, la jeune fille, ingénue, gracieuse, tendre jusqu'au dévouement le plus aveugle, plaît comme caractère romanesque. C'est une idéalité à la manière de quelques-unes des femmes de Shakspeare, une autre Imogène, une autre Perdita. — Saltabadil est un personnage original, dont le type est vrai, quoique perdu aujourd'hui, comme le type des Sbrigani et des Scapin. Son sang froid et sa probité *relative* dans son métier le distinguent des *bravi* italiens. Je ne sais si le Saltabadil de M. Victor Hugo, qui se dit Bohème et Bourguignon, n'a pas une physionomie plus espagnole que française. Voici ce que je lis dans la *Relation du voyage d'Espagne* (1705), attribuée à M[me] d'Aulnoy, relation curieuse, du reste, mais plus connue des bibliophiles que des littérateurs.

« Il est assez ordinaire, en ce pays-ci, d'assassiner pour plu-
» sieurs sujets qui sont même autorisés de la coutume, et l'on
» n'en a point d'affaire fâcheuse... Pour faire ces mauvaises

» actions, l'on fait d'ordinaire venir des hommes de Valence. Il
» n'y a pas de crimes dans lesquels ils ne s'engagent déterminé-
» ment pour de l'argent... On m'a dit qu'un homme de qualité,
» croyant avoir sujet de faire périr un de ses ennemis, s'adressa
» à un bandoléro de Valence, et lui donna de l'argent pour l'as-
» sassiner. Mais ensuite il s'accommoda avec son ennemi; et
» voulant en user de bonne foi, le premier de ses soins fut d'a-
» vertir le bandoléro de ce qui se passait, afin qu'il se gardât bien
» de tuer cet homme. Le bandoléro, voyant qu'on n'avait plus
» besoin de lui, offrit de rendre la somme qu'il avait reçue, et
» celui qui la lui avait donnée le pria de la garder. « Eh bien!
» dit-il, j'ai de l'honneur; je garderai l'argent, et je tuerai votre
» homme. » L'autre le pria instamment de n'en rien faire, at-
» tendu leur réconciliation. « Tout ce que je puis faire, lui dit
» le bandoléro, c'est de vous donner le choix que ce soit vous ou
» lui; car il faut nécessairement que, pour gagner en conscience
» l'argent que vous m'avez donné, je tue quelqu'un. » Quelque
» prière que l'autre pût lui faire, il persista dans son dessein, et
» l'exécuta. » Voilà certes une logique plus consciencieuse encore que celle de Saltabadil, qui, ayant touché de l'argent pour tuer quelqu'un, aime mieux tuer n'importe qui que de le rendre.

Si ces personnages exceptionnels et tout-à-fait secondaires dans le drame appartiennent exclusivement au poète, qui peut leur donner la physionomie et les mœurs qu'il veut, en est-il de même des personnages historiques? Avec ceux-ci, lui est-il permis de s'emparer d'une anecdote de leur vie, d'un trait de leur caractère, et d'en composer toute l'histoire de l'homme, l'homme tout entier? A vrai dire, on en use bien librement avec les rois sur la scène, depuis quelque temps; et M. Victor Hugo nous a fait un François Ier tout d'une pièce, qui certes contredit toutes nos notions historiques. Il n'y a pas encore une année qu'une jeune actrice-auteur de Londres, Miss F. Kemble, a pris le même prince pour héros d'une tragédie non sans mérite, et a été plus juste envers lui. Il y a ingratitude de la part du poète; car certes François Ier n'oubliait pas les poètes dans son temps, quoiqu'il fût plus empressé sans doute à plaire aux dames.

Le premier acte se passe au Louvre; c'est le commentaire du titre de la pièce : « le Roi s'amuse; » mais M. Victor Hugo aurait pu, il me semble, profiter des contrastes qu'offre dans l'his-

toire le caractère de François Ier, de ce monarque tour-à-tour amoureux de la gloire et des plaisirs, non moins jaloux de disputer le cœur d'une femme à un mari que la couronne de Charlemagne à son rival Charles-Quint ; s'entourant de savans, d'artistes, de poètes, aussi bien que de courtisans à riche blason et de guerriers ayant gagné leurs éperons à Marignan. Je lui aurais su gré, pour ma part, de ne pas priver ce roi chevalier et rimeur de quelques qualités qui rachètent en lui quelques-unes de ses faiblesses, plus nombreuses assurément. M. Victor Hugo n'a vu en lui qu'un Sardanapale ; et ce n'est rien encore. Dans le premier acte, François Ier n'est après tout qu'un voluptueux élégant, et c'est bien plus dans son *intelligence* que dans ses *mœurs* qu'il est dégradé. Il y a assaut de folies entre le roi et ses seigneurs ; et dans cette débauche d'esprit le sceptre de la France semble être dans la main du fou. C'est la marotte de Triboulet qui fait tout dans cette cour comme la batte d'arlequin dans une pantomime. Voilà la première fois que le beau rôle d'une tragédie appartient au fou. Shakspeare, qui a mis un fou dans plusieurs de ses pièces, n'en fait jamais qu'un personnage accessoire. Et remarquez bien que Triboulet n'est pas un fou philosophe comme ceux de Shakspeare, mais un mauvais génie, difforme, malade, et bouffon malgré lui, « triple misère qui le rend méchant. Son seul » passe-temps est d'entre-heurter les seigneurs contre le roi ; il » déprave le roi, il le corrompt, il l'abrutit, et le pousse à la » tyrannie, à l'ignorance, au vice. Le roi, dans les mains de » Triboulet, n'est qu'un pantin tout-puissant. Triboulet le lâche » à travers toutes les familles de gentilshommes, lui montrant » sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la » fille à déshonorer. » Attendez un peu : dans l'acte qui va suivre, le roi ira bien plus loin encore ; non pas contre la morale, mais contre sa dignité de roi.

Pour se justifier de nous montrer un roi tel que François Ier, exclusivement livré au libertinage, M. Victor Hugo nous renvoie, dans sa préface, à l'Henri V de Shakspeare. Eh bien ! c'est là qu'est, selon moi, sa condamnation. Shakspeare, qui certes s'occupait bien peu de l'*art* dans ses chroniques dramatiques, n'a pas oublié comme M. Victor Hugo la première règle de l'art, qui est de ne jamais dégrader complètement un personnage, à moins que la vérité historique ne vous y oblige. Il reste toujours quelque

chose du prince dans l'Henri V de Shakspeare ; à côté de ses orgies est une contre-partie, et quand le moment est venu, le *héros* laisse là tout naturellement les folies du prince libertin pour se montrer grand roi ; il ne parle du passé que comme d'un rêve, et tourne le dos à ses vieux compagnons de débauche. M. Victor Hugo eût-il donc fait de Henri V le pantin de Falstaff? N'aurait-il vu que Falstaff à la cour de Henri V? Selon moi, c'est une idée à la fois antipoétique et antidramatique, aussi bien qu'antihistorique, d'avoir sacrifié si complètement François Ier à Triboulet. En bonne justice, il est vrai, M. Victor Hugo traduisant la pensée de sa pièce en la *malédiction de Saint-Vallier* ne punit pas le roi, mais bien Triboulet ; le bouffon a insulté et raillé un père malheureux du déshonneur de sa fille ; il sera frappé à son tour dans sa fille. Mais peut-être ici la critique pourrait arrêter encore le poète. La situation de Triboulet, comme père, est certes très-dramatique ; mais ce sentiment exquis de paternité est-il bien dans le caractère de Triboulet? Ou il est complètement dépravé, et alors comment est-il meilleur père que tous ces courtisans qui font, selon lui, si bon marché de l'honneur de leurs filles quand il s'agit de les vendre au roi pour argent ou faveur? ou Triboulet, dans sa dépravation, est en effet resté bon père, et alors comment n'a-t-il pas fait un retour sur lui-même avant de railler Saint-Vallier? Voyez, dans NOTRE-DAME DE PARIS, comme le sentiment de la maternité a déjà purifié le cœur de la pauvre mère d'Esmeralda, avant que la perte de sa fille ait troublé sa raison! Je me hâte de dire que du moins la malédiction de St-Vallier a éveillé un remords dans le cœur de Triboulet. Le grand défaut de ce caractère, c'est qu'il se contredit sans cesse lui-même ; c'est que, bouffon, il est plus méchant que spirituel ; c'est que, père soupçonneux et trompé, il laisse sa fille aller seule la nuit, quoiqu'il ait tout le temps de l'accompagner et de revenir où il a affaire. Enfin, lorsque sa vengeance semble accomplie, vengeance que, par parenthèse, il a lâchement confiée à un tiers, au lieu de rester fidèle à son sentiment de père ou à son rôle de méchanceté étroite, il commence par se poser sur le cadavre comme un philosophe politique dans sa chaire, et nous fait un discours admirable sans doute, mais nullement en situation, sur l'équilibre de l'Europe. Oui, certes, la première partie de ce monologue est un hors-d'œuvre ; car les beaux vers, les belles pensées, les belles

et nous sommes heureux d'être des premiers à signaler au public le volume qui en est le résultat.

Un recueil de pensées fortes, profondes ou ingénieuses sur la littérature, sur les questions politiques, morales ou philosophiques, occupe la moitié de ce livre; tout récemment candidat à la cinquième classe de l'Institut, on pourrait croire que l'auteur a voulu, ceci soit dit sans mauvais jeu de mots, résumer sous un petit volume la généralité de ses titres aux suffrages de la nouvelle académie. Peu de candidats, selon nous, se présentent avec des chances plus prochaines d'un succès auquel le suffrage public s'associerait avec empressement.

L'autre moitié du volume est remplie par l'histoire de mon ami, nous dirions presque de notre ami Lesmann, car nous nous sommes pris à l'aimer depuis que nous avons lu sa notice biographique, comme si nous l'avions connu lui-même. Rien de plus original que ce caractère de philantrope entraîné par une invincible exigence de sa nature à faire du bien à ses semblables, qu'il méprise et déteste, et se donnant mille soins pour se brouiller, aussitôt le service rendu, avec ceux qu'il a obligés. Rien de plus gai que ses adresses pour s'insinuer dans une famille qu'il veut enrichir, que le placement du prétendu cheval de son frère auprès du lieutenant Duhamel. Mais le livre est trop court pour que nous en détournions quelque chose par une analyse. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de promettre, sous notre responsabilité personnelle, intérêt et plaisir à ceux qui liront la naïve peinture du caractère de l'ami Lesmann, tel que M. Kératry l'a tracé.

Indépendamment des mérites littéraires qui recommandent cette œuvre, elle se distingue, en outre, par un caractère à elle particulier, de bonhomie et de naïveté, qui le place tout-à-fait en dehors du tourbillon littéraire auquel nous sommes en proie. Après toutes les débauches dont nous avons été les témoins, ce volume est pour la pensée attristée par de longues saturnales une sorte de consolation. Alliance bien difficile à rencontrer, c'est en même temps l'œuvre d'un homme de talent, celle d'un honnête homme et celle d'un bon citoyen. A. V.

— CONVALESCENCE D'UN VIEUX CONTEUR, par P.-L. Jacob, bibliophile. — Vous tous, grands et petits enfans, qui préférez aux réalités du présent les contes d'autrefois, ce en quoi vous

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

